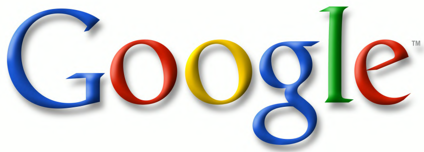







SE TAIRE
FAIRE




LE DUC D. ALBE.

Anton Osorio

HISTOIRE
DE
FERDINAND-ALVAREZ
DE TOLEDE,
PREMIER DU NOM,
DUC D'ALBE.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez JEAN GUIGNARD, devant la Ruë du Plâtre, à l'Image du S. Jean.

M. DC. XCIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



PREFACE.



L y a peu d'Historiens de la fin du siécle passé, & du commencement de celuy-cy, qui n'ayent parlé du Duc d'Albe. Tous conviennent qu'il fut tres-grand Capitaine, & Politique fort prudent; mais ils parlent de ses qualitez d'une maniere si differente, & décrivent ses actions avec des circonstances si peu semblables, que dans le seul dessein de m'instruire, je resolus de compiler tout ce qu'ils en avoient dit, & de les concilier, autant qu'il me seroit possible. Je commençois,

lors

lors que je trouvai une Histoire Latine de ce Duc, composée par un Auteur Espagnol, qui n'avoit entrepris ce travail , que pour demêler la verité que je cherchois. Il avoit travaillé sur des Lettres originales , sur des Memoires faits du tems de ce Duc. & sur une Histoire de ce même Duc, composée par un Marquis d'Astorga : qui avoit écrit ce qu'il avoit vû ou ce qu'il avoit appris de personnes dignes de foy. Cette histoire est manuscrite, & se conserve dans le Trésor des Titres des Marquis d'Astorga.

Je lus cet Historien du Duc d'Albe avec toute l'application possible : & j'y remarquai tant de belles choses, que je formay le dessein de la traduire. Je consultay là-dessus des personnes sçavantes qui m'exhorterent à cette

cette traduction. Je l'ay faite avec toute l'exactitude possible, sans neanmoins me géner, je n'y ai rien mis du mien, & je n'ay rien ôté ni du corps de l'histoire, ni des faits, j'ay rendu à chaque expression toute la force qu'elle avoit dans le Latin du moins autant que je l'ay pu. Cette histoire est remplie de mille faits curieux & d'un grand nombre de Harangues courtes & d'un stile serré, qui renfermens des leçons de tout ce que l'Art de faire la guerre, & la Politique ont de plus fin. L'Auteur y fait connoitre à fond l'état du Conseil de Philippe II. le caractere des Ministres de ce Prince, & ce Prince même : il ne les épargne point, s'il louë leur vertu, il ne cache point leurs défauts, & il le fait avec d'autant plus de liberté, qu'écrivant prés de cinquante

 années,

années, aprés la mort de tous ceux dont-il parle, il n'esperoit ni leurs recompenses, ni ne craignoit leurs ressentimens: d'ailleurs il n'écrivoit que pour luy, & il n'a donné son Ouvrage qu'aprés que quelques particuliers eurent commencé de le faire imprimer sur une copie pleine de fautes. S'il ne cele pas les defauts de ceux dont-il écrit, il ne passa point leurs bonnes qualitez, il reconnoit la vertu par tout ou elle se trouve, & la loüa méme dans les Ennemis: il parle de François Duc de Guise, surnommé *le Balafré*, d'Artus de Cossé, Maréchal de Brissac, d'Anne de Montmorency Connêtable de France, & de Jean le Constant, Electeur de Saxe; & de quelques autres, avec de grands éloges. Il loüe François Premier & Henry Second, Rois de France, quoy qu'ils

qu'ils eussent été les deux plus redoutables Ennemis de la Monarchie Espagnole. Il n'est pas moins sincere quand il parle du Duc d'Albe même, aussi proteste-t-il en plusieurs endroits, qu'il ne prétend pas faire son éloge, ni même excuser celes de ses actions à qui les Historiens ont donné le plus mauvais jour.

Cet Ouvrage est divisé en huit Livres, & chaque Livre en plusieurs Chapitres, & le tout est digeré avec beaucoup d'ordre: il a été imprimé à Salamanque en 1669. & a pour titre *Vita Ferdinandi Toletani Ducis d'Albani.*

Aprés avoir fait connoître mon Auteur, il ne me resta qu'à parler de ma traduction, j'ay déja dit que je l'avois faite avec toute l'exactitude qui m'avoit été possible, mais sans me gêner. Je n'ay rien ôté, ni des faits ni des

circonstances de ces faits. Je n'y ay rien ajouté que la Chronologie aux lieux où elle manquoit, & j'ay eu soin de mettre les années à la tête de chaque page.

Je me sers en quelques endroits du mot *Enseignes*, pour marquer des Compagnies de Cavalerie ou d'Infanterie, qui est celuy de mon Auteur, j'ay conservé ce terme, parce que nous n'en avons point qui ait toute sa force, une Enseigne ou Compagnie de ce tems-là étant forte au plus de quatre cens hommes, & au moins de deux cens.

Le mot de *Terces* qui se trouve en quelques endroits, est en usage pour marquer un Regiment Espagnol ou Italien.

Dans le quatre & cinquiéme Livres je me sers toûjours du titre de *Grand Duc*, en parlant de Cosme de Medicis, Duc de Toscane

cane, je l'ay fait pour me conformer à l'usage de nôtre tems, quoi qu'au tems dont je parle, les Souverains de la Toscane ne fussent que simples Ducs.

Pour bien entendre cette phrase, page 175. lig. 13. & suivantes, qui me paroit embroüillée : *Il envoyoit chaque jour des couriers à l'Empereur, & le prioit incessamment de ne pas permettre qu'un Royaume qui venoit d'entrer par son mariage dans leur Maison, se perdit faute de secours*; il faut remarquer que Ferdinand Roy des Romains, qui envoyoit ces Couriers à Charles-Quint son frere, avoit épousé Anne, fille de Ladislas, Roy de Hongrie & de Boheme, sœur & heritiere de Loüis tué à la funeste bataille de Mohats en 1526.

Page 246. & suiv. il est souvent parlé des coûtumes de la Cour

de

de Bourgogne, que Charles V. fit introduire à la Cour d'Espagne malgré les Espagnols. Pour comprendre ce fait, il faut sçavoir que les Ducs de Bourgogne admettoient indifferemment aux Charges de leur Maison des Seigneurs de leurs Etats & des Etrangers, & qu'ils conferoient souvent à ces mêmes Etrangers des Gouvernemens de Places & de Provinces, & quelquefois le Commandement de leurs Armées.

Ce fut cette coûtume que Charles-Quint fit recevoir en Espagne, où l'on agissoit à cet égard d'une maniere toute opposée: car à la Cour de Castille on n'avoit admis jusques alors aux Charges de la Maison du Roy & à celle de l'Etat que des Espagnols naturels.

Page 28. lig. 29. l'Auteur remarque

marque que le Duc d'Albe maria ses sœurs sans les nommer ; j'en connois quatre, Catherine de Tolede qui fut mariée avec Dom Diegue Henriquez de Gusman Comte d'Alba-d'Aliste, Isabelle femme de Pierre de Cardennas, Comte de la Puebla ; Anne, qui épousa Loüis de Gusman, Marquis d'Ardales, Marie, qui prit alliance avec Henry Henriquez de Gusman, frere du Comte d'Alba-d'Aliste.

Page 259. lig. 16. Pierre de Tolede, Vice-Roy de Naples, *&c.* Ce Seigneur étoit oncle paternel du Duc d'Albe, second fils de Frederic de Tolede, premier Duc d'Albe, & frere de Dom Garcie, Comte d'Albe, pere de nôtre Duc.

Ce Pierre fut Vice-Roy de Naples sous Charles-Quint, & Marquis de Villefranche, il eût trois

trois fils, Frederic de Tolede Marquis de Villefranche qui n'eût pas d'enfans, Garsias Marquis de Villefranche, dont il est parlé, page 300. & Loüis qui laissa des enfans : il eût aussi des filles, dont l'aînée qui s'appelloit *Leonor*, avoit épousé Cosme de Medicis, Grand Duc de Toscane, comme j'ay marqué par apostille page 33. du 2. vol. Garsie Comte de Villefranche, second fils de Pierre, fut Vice-Roy de Sicile, Duc de Fernandine, & Prince de Montalvan : de Victoire Colonne fille d'Ascagne Duc de Palliane, dont il est parlé, page 341. Il eût plusieurs enfans, entre autres Marie de Tolede, qui épousa Frederic Marquis de Coria, comme l'Auteur l'a remarqué page 380. du 2. vol.

Le Cardinal de Tolede Archevêque de Compostelle, dont il

il est fait mention dans le 2. vol. page 83. étoit Jean de Tolede, oncle du Duc, frere puîné de D. Pierre, Marquis de Villefranque, & de D. Garcie, pere du Duc.

Il me reste encore à donner un état de la famille du Duc d'Albe; l'Auteur a remarqué, page 14. Tome 1. qu'il avoit épousé Marie Henriquez, fille de D. Diegue Henriquez de Gusman, Comte d'Alba-d'Aliste, & de Catherine de Tolede, il en eût deux fils, Frederic Marquis de Coria. & D. Diegue Comte de Lorin, & une fille, Beatrix de Tolede mariée à D. Alvaro Pirez d'Osorio. L'Auteur parle tres-souvent du Marquis de Coria, qui fut Duc d'Albe. & eût un fils nommé *Ferdinand*, qui fut Duc de Huesca, & mourut fort jeune.

L'Hi-

L'Histoire du Duc ne fait mention de D. Diegue, qu'à la page 431. du 2. vol. & sans le nommer ; ce D. Diegue fut Comte de Lerin de Briande de Beaumont, il laissa un fils, Antoine de Tolede de Beaumont Duc d'Albe, & de Huesca Comte de Lerin, Marquis de Coria, Chevalier de la Toison d'or, Connétable hereditaire du Royaume de Navarre, *&c.* De ce Duc sont venus les autres Ducs d'Albe, & de Huesca, Grands d'Espagne de la premiere classe. Ce fut luy qui fut élever un mausolée au Duc d'Albe, son Ayeul, comme l'Auteur l'a remarqué, page 440. du 2. vol.

Le Duc d'Albe eût un fils naturel nommé *Ferdinand*, dont-il est parlé, pag. 355. du 1. vol. Il fut Vice-Roy de Catalogne, & conduisit en Espagne Anne d'Autriche,

che, quatriéme & derniere femme de Philippe Second. Tom. 2. p. 299. *& suiv.*

Pour bien entendre ce que dit l'Auteur, page 284. ligne 29, *Les medisans en prirent sujet de changer en* plus citrà *le* plus ultrà *de sa Divise*, il faut remarquer, que Charles-Quint avoit pour corps de sa Devise les deux Colonnes d'Hercule : avec cette ame, *Plus ultrà*, c'est à dire, *Je porteray mes Conquêtes plus loin*, Or aprés la levée du Siége de Metz, quelques railleurs firent peindre dans la Chambre même de cet Empereur, une Ecrevisse, qui semblant s'avancer vers les Colonnes, s'en retiroit, avec ces mots, *plus citrà*. Cette raillerie outra Charles-Quint, & fut, à ce qu'on tient, une des principales causes de son abdication.

Quelques Personnes, qui ont pû

vû des feüilles imprimées de cet Ouvrage, m'ayant informé que le terme de *deboucher son Camp*, dont je me suis servi en quelqnes endroits, n'étoit entendu que de ceux qui ont quelque connoissance des termes de la Guerre, j'avertis le Lecteur, que je m'en sers au lieu de *décamper*.



HIS-



HISTOIRE DE FERDINAND-ALVAREZ DE TOLEDE PREMIER DU NOM, DUC D'ALBE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

FERDINAND-ALVAREZ de Tolede, Duc d'Albe, & le plus grand Capitaine que l'Espagne ait jamais produit, fut un des premiers hommes de son siecle. Sa moderation, sa pieté, son courage invincible qui le portoit aux exploits les plus glorieux, ont rendu sa memoire immortelle. Le Duc d'Albe est heureux dés sa naissance.

Il fut heureux & illustre dés le moment de sa naissance Ses Parens furent tres-nobles: il eut la gloire de voir parmi ses Ancêtres une longue suite de Heros. Il dût son education à son Aïeul, que sa valeur & ses autres vertus militaires avoient rendu l'un des pre-

miers Capitaines de ce tems, & sa prudence l'un des plus sages Politiques qui fut alors. De plus, il se vit destiné à une fortune éclatante.

Perd son Pere.

Il étoit fort jeune lors qu'il perdit *Garsias de Tolede*, son pere, tué à la fleur de son âge dans la Guerre que les Espagnols firent aux Mores sur les Côtes de l'Afrique. Sa mort ne lui fût pas moins glorieuse, que la victoire lui auroit merité d'éloges, s'il avoit survêcu.

Eloge de la Maison de Tolede.

La Maison de Tolede ne voit rien depuis plusieurs siecles, qui puisse lui faire honte, & dont elle doive s'excuser si ce n'est qu'uniquement occupée à se faire une reputation avantageuse, elle n'a pas eu assez de soin de s'amasser de grands biens Il est vrai, que ce peu de soin n'a pas peu contribué à la gloire de ceux qu'elle a produit. Riches & pecunieux ils se seroient abimez dans les plaisirs; ils auroient méprisé la gloire; mais peu considerables par leurs biens, ils ont mis en usage esprit, adresse & courage pour s'acquerir une gloire immortelle, & se faire considerer par leurs actions guerreries. Ils sçavoient que les richesses sont passageres, que l'honneur qui les suit, perit avec elles; mais ils étoient aussi convaincus qu'il n'en est pas de même de l'honneur qui est une suite des grands exploits, & qu'il subsiste aussi long-tems que l'éternité.

Desinteressement genereux du Duc Frederic.

Ces raisons obligerent *Frederic de Tolede* Duc d'Albe à renoncer à une partie de ses biens. Ce Seigneur qui s'étoit rendu recommandable par mille belles actions, qui avoit glorieusement terminé des guerres importantes,

tes,

tes ; qui enfin avoit merité l'estime, & l'affection de Ferdinand. Ce Seigneur, dis-je, eût à peine succedé à *Garsias Alvarez de Tolede*, son pere, qu'il rendit de plein gré, au Roy *Ferdinand le Catholique*, plusieurs Villes dont il retiroit soixante & dix mille Ducats de revenu. Garsias de Tolede, Grand-Maître de l'Ordre de S. Jacques, avoit usurpé ces Places. Tout le monde admira le desinteressement & la moderation de Frederic. & ce ne fut pas sans surprise, qu'on luy vit abandonner de si grand biens. Les freres se poignardent, les enfans se soulevent contre leurs parens, & les Rois se font souvent des guerres longues & cruelles pour des Domaines moins considerables. Frederic néanmoins leur préfera la gloire, luy qui s'étoit déja fait une si haute réputation par les victoires qu'il avoit remportées sur les Ennemis de la Foy, & de l'Etat. L'amour de la gloire & la passion des richesses sont incompatibles. Il ne fit pas moins paroître de constance dans son amitié, qu'il avoit montré de desinteressement. Sa constance. Philippes d'Austriche Roy de Castille & de Leon, venu en Espagne pour succeder à la Reine Isabelle, mere de la Reine * son épouse, tous les Grands de ces deux Royaumes coururent luy faire la Cour, & abandonnerent Ferdinand Roy d'Aragon, veuf de la Reine Isabelle. Le seul Duc d'Albe demeura inviolablement attaché à la fortune de ce Monarque, auquel il avoit l'honneur d'être allié. Il le suivit en Arragon, & à Naples sans se mettre en peine du ressentiment de Philippes. Il crût devoir plus à son Roy, son Compatrio-

* 1506.

* *Jeanne d'Arragon & de Castille, dite la Folle.*

te & son Allié qu'à Philippes, qui étoit étranger ; & il ne se persuada pas, qu'il fut obligé d'aller contre son propre naturel, & contre les sentimens d'attache & de fidelité que le sang de Tolede luy avoit inspirez.

CHAPITRE II.

Origine de la Maison de Tolede.

JE ne prétens point parler ici de tous les grands Hommes, qui sont sortis de la Maison de Tolede ; je ne veux point parcourir les Branches qu'elle a formées, ce seroit un ouvrage immense, & qui d'ailleurs ne feroit rien à mon sujet : il se soutient assez par luy-même. Il me suffit donc d'exposer ici ce qu'on croit de l'origine de cette illustre Maison. Elle vient de la Grece ; elle a commencé à un Prince de la Maison des *Paléologues*, frere d'un Empereur d'Orient. Ce Prince conquit ou défendit Tolede ; car on dit l'un & l'autre, & pour immortaliser la memoire de cet heureux succés, il prit le sur-nom *de Tolede*, & le transmit à ses descendans.

Comtes d'Albe.

Sa posterité devint fameuse, & sa famille fut feconde en grands Capitaines & en personnes qui n'acquirent pas moins de gloire par leurs vertus Militaires, que par les qualitez qui font les grands Ministres & les Politiques les plus rafinez. Toute grande qu'ait été leur glorie, elle à été comme éclypsée par celle de nôtre Ferdinand.

Ferdinand.

Parmi ceux de cette Famille, qui se sont le plus distinguez, on remarque *Ferdinand* de Tolede, Comte d'Albe. Il commanda les Armées Espagnoles contre les Sarazins, remporta sur ces Infideles plusieurs victoires completes, & leur enleva un tres grand nombre

bre

bre d'Etendarts. Desireux de laisser aux siens une leçon éternelle de ce qu'ils devoient faire pour l'imiter, & pour parvenir au Temple de la Gloire, il fit peindre partie de ces Etendarts autour de l'Ecu de ses Armes. Ses descendans ont continué de les porter.

Garsias de Tolede se rendit plus considerable par le Cabinet que par les Armes, il reüssit mieux dans les Conseils que dans les Armées. Il aima les Lettres, sans que cet amour ait rien affoibli de la grandeur de son courage. Il eût la Vice-royauté de Castille, & celle du Royaume de Leon. Il vécut sous le Regne de Henry IV. Roy de Castille, & merita son estime. Ferdinand le Catholique, successeur de Henry, eût des considerations particulieres pour le Comte d'Albe, & le considera non seulement à cause de ses qualitez éminentes, & de sa fidelité, dont il avoit fait l'épreuve; mais aussi parce qu'il lui étoit allié. Ferdinand étoit fils de Jeanne Henriquez, sœur de Marie, épouse du Comte d'Albe. Garsias.

Frederic second du nom, & premier Duc d'Albe, fils ainé de Garsias & de Marie Henriquez, eût les vertus de son Pere, & celles de son Aieul, c'est à dire qu'il reüssit également dans les Combats, & dans le Cabinet. Il commandoit en Chef l'Armée Espagnole au fameux siege de Grenade, ayant l'arrivée du Roi Ferdinand, & il fut depuis General sous ce même Roy jusques à la prise de cette Place importante, qui mit fin à la domination des Mores en Espagne. Il commanda, depuis ce temps, en diverses Provin- Frederic premier Duc d'Albe.

CHAPITRE III.

Le Duc d'Albe est mené à la guerre.

FREDERIC le mena aussi-tôt à l'Armée, tant pour sa consolation particuliere, que pour luy apprendre de bonne heure le mêtier de la Guerre, l'endurcir au travail, & l'accoutumer aux dangers, conjecturant par le desir extréme que ce jeune Enfant avoit de se voir les armes à la main, & d'acquerir de la gloire, qu'il seroit un jour l'un des grands Capitaines du monde, & que la Fortune n'en avoit point encore donné à l'Espagne qui promît plus que luy. Il luy fit apprendre tous ses exercices au milieu de l'Armée, qu'il commandoit contre les François, & les Sujets du Roy de Navarre. Il luy faisoit remarquer la maniere dont les Troupes faisoient leurs évolutions, comment il falloit les ranger en bataille, les conduire au combat, & leur commander. Vaincu par ses larmes il luy permettoit quelquefois d'être present à de legeres escarmouches, qui se faisoient au milieu des deux Camps: mais ayant appris qu'il s'étoit temerairement exposé, bien qu'il n'eût pas encore la force de lever ses armes, & que peu s'en étoit falu qu'il n'eût pas été pris, il resolut de le retenir dans le Camp.

Frederic, ayant terminé cette guerre avec autant de gloire que de succés, revint en Castille, & ramena Ferdinand. Il se donna alors tout entier à son éducation, mit auprés de luy des Maîtres excellens, qui eurent ordre de le perfectionner dans tout ce qui doit sçavoir un homme de guerre, & de moderer ce feu de jeunesse qui l'emportoit au de-là des bornes de la raison. On

On remarquoit chaque jour, qu'il faisoit un progrés extraordinaire ; on le vit dompter les chevaux les plus fiers, quoique cet exercice parût exceder ses forces, lancer le javelot, & manier toutes sortes d'armes avec une adresse surprenante. Les relations des combats luy faisoient plaisir, le recit des perils les plus affreux n'avoit rien qui pût luy donner de la terreur ; au contraire, il témoignoit un desir violent d'en braver de semblables, il ne respiroit que le feu, le sang, & les armes. La Cour, ses plaisirs, & les molles delices d'une vie aisée & faineante luy faisoient horreur. Ses occupations.

Les Communes d'Espagne s'étant revoltées, & Frederic n'ayant pû se trouver à la tête des Armées Royales pour dompter les Rebelles, parce que son grand âge ne le luy permettoit pas, le Compte de Tolede * le pria plusieurs fois les larmes aux yeux de luy donner un Regiment : *Quoi*, disoit-il, *je demeurerai seul inutile ! tandis que la jeune Noblesse du Royaume se fait un grand nom l'épée à la main ; je paroîtrai seul indigne du sang Espagnol ! Il ne faut pas que ma jeunesse me retienne icy, ni même y faire reflexion ; il faut seulement reflechir sur ma force & sur mon courage.* Ces prieres & ces remontrances furent inutiles. Le Duc d'Albe ne se laissa point toucher, & luy fit continuer ses exercices. Il s'attacha fortement à la lecture des Livres de Vegece, qui traite avec tant d'érudition de la Discipline Militaire des Romains, & les apprit presque par cœur.

* *C'est ainsi qu'on appeloit alors le Duc d'Albe avant la mort de son Aieul.*

A l'âge * de treize ans il commença de

* 1521.

 mettre

mettre en pratique les Leçons que son Aïeul & ses Maîtres luy avoient données. Il faisoit faire l'exercice à quantité d'enfans de qualité, ou de fils de bons Bourgeois. Tantôt il en faisoit deux bataillons, les menoit à la charge les uns contre les autres, donnoit de petits combats, & commandoit avec un discernement à surprendre. Quelquefois il leur faisoit attaquer de petits Forts, qu'on avoit dressez exprés. Sa joye étoit extrême, lors que le parti qu'il commandoit, avoit l'avantage, & il s'en alloit tout glorieux recevoir de son Aïeul les loüanges, ou les prix qu'il avoit meritez, car le Duc d'Albe, quoi que dans un âge tres-avancé, ne croioit rien faire contre sa gravité, de se trouver present à ces Combats, & de juger de l'avantage des Combattans.

Ce fut de cette maniere que le Comte de Tolede apprit à fond la Discipline Militaire, qu'il a si bien sûë, & qu'il a fort estimée, il disoit souvent qu'elle étoit la force des Troupes, qu'elle les rendoit invincibles; que tout leur étoit facile, quand elles étoient bien disciplinées, qu'au contraire celles qui ne l'étoient pas, reüssissoient avec des peines extrêmes, étoient aisement taillées en pieces, ou se ruinoient d'elles-mêmes.

CHAPITRE IV.

1524. EN 1524. D. Iniguez de Velasco, Connétable de Castille, assiegea Fontarabie sur les François. Le Comte de Tolede, lors âgé de seize ans, sollicita fortement son Aïeul de luy permettre de se trouver à ce siege. Il fut refusé, sous pretexte qu'il étoit encore trop

Le Duc d'Albe fait la premiere campagne.

trop jeune. Outre de ce refus, il fit en secret preparer des relais. partit la nuit avec quelques jeunes gens, qui brûloient du desir de se signaler à ce siege, où il se rendit en poste presque seul. Velasco le reçut fort bien, & même avec honneur, fit sa paix auprés de son Aïeul, & le mit au rang des principaux Officiers de son Armée. Le Comte persuadé qu'il falloit justifier son procedé par quelque action d'éclat, se trouva dans tous les endroits où il y avoit de la gloire à acquerir. Lors que les François faisoient des sorties, ce qui arrivoit souvent, il se trouvoit toujours des premiers à les repousser, & il étoit au comble de sa joye quand il avoit terrassé ou mis en fuite un de ses ennemis, ou delivré quelqu'un de ses compagnons. Les Chefs avoient beau faire de grands efforts pour le retenir, c'étoit en vain; il s'échappoit malgré eux. Le Connêtable ayant remarqué, que le courage du Comte le portoit trop loin considerant d'ailleurs qu'il ne falloit pas souffrir qu'un Seigneur qui promettoit tant, s'exposât de la sorte, & qu'il ne seroit pas juste de priver le Duc d'Albe de tout ce qui pouvoit le consoler dans sa vieillesse, defendit à Ferdinand sous de rigoureuses peines de marcher sans son ordre: neanmoins pour ne le pas irriter il luy remontra doucement, qu'il falloit attendre que l'âge luy eût donné assez de force pour le tirer des dangers, avant que de les courir.

S'expose trop.

On luy fait defenses de marcher sans ordre.

Le Comte n'osant plus faire le mêtier de Soldat, voulut apprendre celui de commander. Il ne quittoit point le Connêtable; il obser-

observoit jusques aux moindres de ses actions, faisoit de serieuses reflexions sur les ordres qu'il donnoit examinoit avec soin le temps & les occasions. Il l'accompagnoit dans la visite du Camp & des travaux, lors qu'il alloit poser les sentinelles, & faire la ronde. Il s'attachoit à remarquer les rangs & à reconnoître les Soldats. Il aimoit les braves gens, & fomentoit la haine que les Officiers avoient pour les fripons qu'il tâchoit de faire punir. Il s'informoit avec soin de l'utilité de toutes les machines, & de tous les instrumens, qu'on employoit à ce siége, & se faisoit instruire de la maniere de s'en servir. Trouvoit-il quelqu'un malade, blessé, ou pauvre, il l'assistoit de son ministere, de son credit, & de sa bourse. Sa table étoit frugale, quoy
1524. qu'honnête, & ses habits modestes : son air n'avoit rien de superbe ni d'affecté, il étoit
S'acquiert l'amitié des Troupes. simple, & cependant plein d'une majesté, qui luy attiroit le respect de tout le monde. Il étoit civil, complaisant & liberal. Ces qualitez luy acquirent l'estime & l'affection de tous les Officiers : ils en tirerent des augures, qui leur firent croire, qu'il seroit un jour un excellent Capitaine : tous les souhaiterent, & tous prierent le Ciel de ne permettre pas, qu'un Seigneur d'une si belle esperance fut emporté à la fleur de son âge.

Rien ne fit tant admirer le jeune Comte, que sa constance, qui fut telle qu'on la desiroit dans les Soldats les plus endurcis au travail. Les assiegez se defendirent avec vigueur
1525. toute la campagne, qu'ils tinrent encore tout l'hiver

l'hiver suivant. Le froid qui fut extrême, reduisit les assiegeans à des extremitez qui firent craindre pour la levée du siége. On trouva des Sentinelles mortes, les Soldats ne pouvoient plus tenir leurs armes; & la terre endurcie par la gelée ne se remuoit qu'avec des peines incroïables. Les Soldats au desespoir étoient chaque jour à la veille de se mutiner, la discipline n'avoit plus de force, on la meprisoit. Velasco crût ne pouvoir retenir les Soldats qu'en les piquant. Il prit une hache, & à la tête de ses Officiers se mit à couper la superficie de la terre, qui étoit gelée : chacun l'imita, ainsi l'on vit continuer les Tranchées & les Lignes. Les Soldats travaillerent sans murmurer, & il leur auroit été honteux de ne pas imiter leur General. Il fit plus. Il monta la garde à leur tête, vêtu comme eux. Il s'exposa dans les tranchées aux assauts, & à repousser les sorties: en un mot il cessa d'être General pour faire toutes les fonctions du moindre Fantassin. Le Comte ne le quittoit jamais, & travailloit avec une assiduité surprenante. Comme il étoit vif, & qu'il railloit agreablement, il reprochoit souvent aux vieux Soldats, & aux Officiers, qu'il n'en faisoient pas plus que luy, & souvent moins, mais ces reproches étoient faits de maniere qu'ils excitoient la gaïeté & l'émulation, sans provoquer la colere. On doute si ces manieres furent d'une moindre utilité pour empêcher la mutinerie des Soldats, que le soin du General. Aussi ce grand homme ne fit nulle difficulté d'attribuer la reddition de Fontarabie à la constance de Ferdinand,

Sa constance à supporter la rigueur excessive du froid.

Le Duc d'Albe est fait Gouverneur de Fontarabie.

dinand, & ce fut pourquoi il luy confia le Gouvernement de cette importante Place : cependant le Comte n'étoit, s'il faut ainsi dire, qu'un enfant, il avoit à peine dix-sept ans. Mais le Connêtable avoit cette loüable coûtume de faire de grands honneurs, & d'élever aux premieres Charges de la Milice, les jeunes Seigneurs qui se distinguoient. Il le faisoit pour leur donner courage, & pour inspirer aux autres une noble envie de se signaler. Ce fut à ce soin que l'Espagne dût les grands Capitaines sortis de l'Ecole de Velasco, qui comme je viens de dire, leur prodiguoit honneurs, charges & caresses.

CHAPITRE V.

1526.

LE siége de Fontarabie fit une belle reputation à Ferdinand, & le Gouvernement de cette Place luy donna plus d'empressement de se signaler dans les Armées. Il demeura quelques mois à ce Gouvernement, qu'il quitta pour veiller à ses affaires domestiques. Frederic Duc d'Albe, son Aieul, mourut au commencement de 1527. Il étoit parti à la premiere nouvelle de sa maladie, mais il ne pût arriver assez à temps pour le voir expirer. Il le trouva decedé, luy fit rendre les honneurs funebres avec toute la pompe qui se pratique en ces occasions. Apres quoi, il prit la qualité de Duc d'Albe, que nous lui donnerons dans la suite. Le soin de perpetuer la Maison de Tolede, dont il étoit le Chef, luy fit penser de bonne heure à se marier. Il épousa *Marie Henriquez*, fille de D. Diegue Henriquez de Gusman, Comte d'Alba d'Aliste, & de Catherine de Tolede, sa premiere femme.

Le Duc d'Albe perd son Aïeul.

1527.

Il se marie.

1528.

me. Cette Dame qui étoit de la premiére noblesse du Royaume, joignoit la modestie, la sagesse, la bonté, & toutes les autres vertus morales & chrêtiennes qui conviennent aux Dames, à une rare beauté, à une taille des mieux prises, à beaucoup de politesse, & à un certain air majestueux & noble, qui lui gagnoit les cœurs, & qui luy attiroit le respect de tout le monde.

Les charmes d'une personne si accomplie ne pûrent faire rien perdre au Duc d'Albe, de ce desir ardent qu'il se sentoit pour les grandes actions. La paix ne luy permettant pas de courir à la guerre, il tâcha de se rendre parfait dans tout ce qui peut convenir à un homme de son rang. Ce fut alors qu'on remarqua, non sans étonnement, qu'il avoit autant de prudence & de sagesse qu'il avoit témoigné de valeur. Il fit voir par experience, qu'on pouvoit devenir homme de Cabinet au milieu des horreurs de la Guerre, & que la prudence précedoit souvent non l'âge avancé, mais l'âge meur. Il avoit à peine vingt un à vingt-deux ans; il concevoit en un moment les choses les plus difficiles, & démêloit les affaires les plus embarassées avec une presence d'esprit incroïable. Il savoit tout, & rien n'échappoit à son industrie. Il soutenoit ce qu'il avançoit avec autant de solidité que de bons sens. Il n'en étoit neanmoins ni plus fier avec ses inferieurs, ni plus emporté avec ses égaux. S'il remarquoit qu'on ne refusât de souscrire à ses sentimens, que parce qu'on le haïssoit, il avoit assez de force sur luy pour ne pas opiniâtrer, sur tout quand

1529.

1530.

Sa prudence & son habileté dans les Conseils.

quand il traitoit avec des vieillards, pour l'age desquels il devoit avoir du respect, mais si l'on ne les méprisoit qu'à cause de sa jeunesse, il les appuyoit par des exemples & des raisonnemens qui les mettoient hors de doute, & n'en témoignoit ny colere ny emportement, que quand il remarquoit qu'on étoit assez opiniâtre pour ne se rendre pas à des raisons hors de toute contestation:

Si c'étoient des vieillards, alors rougissant de leur ignorance, il n'avoit garde de les reprendre, il prenoit avec eux le ton & les manieres d'un homme qui prie. ce qu'il ne pouvoit faire sans meriter les loüanges d'un chacun, ni sans se faire des envieux, tous étant surpris de voir dans un jeune homme tant de prudence & de bon sens.

Son portrait.

Le Duc d'Albe étoit assez beau de visage, & bienfait; il avoit les yeux pleins de feu; mais quelquefois séveres: la taille aisée, l'air noble & majestueux, le corps robuste, & la demarche ferme. Il avoit fort bonne grace à cheval, & l'on voioit peu de Cavaliers plus adroits que luy. Il fut liberal sans être prodigue, & ne donna jamais qu'avec choix: il est vrai que sa vieillesse qui augmenta considerablement toutes ses autres vertus, diminua celle-cy jusques à un tel point, qu'on l'accusa d'avarice. Il étoit civil, & railloit agreablement, même dans l'âge le plus avancé. Si ses railleries blessoient quelqu'un, & qu'il s'en aperçut, il s'en excusoit sur le champ. Il donnoit peu à ses plaisirs, il sçavoit les finir lors qu'ils commençoient à l'entraîner. Il fut propre sans affectation, & sans delicatesse. Il aima

aima les chevaux. Ses Ecuries étoient pleines de tout ce que l'Europe en nourrit de plus beaux ou de meilleures. Il ne se servit de carosse, que durant sa vieillesse, jusques-là il fit tous ses voyages à pied ou à cheval.

Si son Ecurie faisoit une partie de ses delices, il se fit honneur & plaisir de remplir sa maison d'un grand nombre de jeune Noblesse, il regardoit cette suite comme un ornement durant la paix, & une garde fidelle en temps de guerre. Sa maison étoit reglée, de maniere que les Gentils hommes s'empressoient à l'envi de mettre leurs enfans au nombre de ses Pages, & ceux dont les fils étoient choisis, regardoient ce choix comme le bonheur de leur famille. Il est vray que le Duc avoit un tres-grand soin de cette jeune Noblesse; non content de leur donner les Maîtres excellens, il prenoit la peine de les exercer lui-mêmes dans ces sortes d'occupations, qui doivent remplir la vie d'un Gentil-homme. Au reste il avoit soin de les avancer, & les Armées de sa Majesté Catholique se trouverent remplies de Noblesse, qui avoit été elevée par le Duc d'Albe. Honneur qui ne luy est commun qu'avec bien peu de Capitaines, puis qu'il y en a peu qui ayent vû leurs Eleves dans presque toutes les Charges, qui ayent eu en eux autant de témoignages vivans de leurs vertus, autant de monumens de leur gloire, autant de Gardes de leurs Corps, que de marques de leur grandeur, & de leur puissance.

CHAPITRE VI.

Le Duc d'Albe suit Charles-Quint en Allemagne.

CHARLES-QUINT étoit alors en Espagne. Les longues conversations qu'il eût avec le jeune Duc d'Albe, & le rapport des siens luy firent connoître, que c'étoit un homme du premier merite. Il reconnût avec bien du plaisir quel Sujet la Providence luy avoit donné, & quel bonheur c'étoit pour l'Espagne, d'avoir un Citoien de ce caractere, Par un certain pressentiment qu'il seroit un jour le compagnon de ses travaux, & qu'il ne contribueroit pas peu à soutenir sa gloire il commença de le voir plus familierement, & ces entretiens presque continuels donnerent un accroissement considerable à ses esperances, & à l'estime qu'il faisoit du Duc.

1531.

Nadasti defend Bude.

Il luy ordonna de le suivre en Allemagne, où il alloit s'opposer aux progrés de *Soliman*. Il se rendit en Austriche avec une Armée formidable, qui fut grossie par les Hongrois, que commandoit le Comte *Thomas Nadasti*. Ce grand homme venoit de defendre Bude contre Soliman, Il fut invincible tant que sa garnison fut fidelle, & qu'elle voulut obéir: Elle le trahit, le livra pieds & mains liez au Grand Seigneur, à qui elle ouvrit les portes de la Ville & du Château. Soliman, tout barbare qu'il étoit, detesta cette trahison, & la punit. Il fit perir dans les supplices tous ces traîtres, & voulut, à ce qu'on dit, que Nadasti eût le plaisir de voir ce châtiment Quoi qu'il en soit, la Garnison fut taillée en pieces, le Grand Seigneur donna de beaux éloges à la vertu de Nadasti, lui fit des presens consi-

considerable, & le renvoya sous bonne escorte à *Ferdinand* Roy de Hongrie.

Le Duc d'Albe s'attacha uniquement à ce Capitaine, le suivit par tout, n'oublia rien pour penetrer ses sentimens, & apprendre de luy ce qu'il sçavoit de la Guerre. Il le prioit souvent de l'instruire de la Discipline militaire des Turcs, & de ce qu'il falloit faire pour les vaincre. Nadasti l'écoutoit avec autant de joye que d'étonnement: il l'aima, & se fit un plaisir de luy enseigner ce qu'il souhaitoit. Le considerant un jour avec attention, & faisant en même temps reflexion sur sa phisinomie, il dit par un esprit prophetique à ceux qui étoient prés de luy; *Vous voyez ce jeune homme; Souvenez-vous un jour de ce que je vous dis: Ou ma science ou mon experience me trompent, ou il commandera de grandes Armées, & remportera des victoires signalées, & si une mort prématurée ne l'enleve à la fleur de son âge, il surpassera, non seulement les grands Capitaines de ce temps, mais aussi les plus celebres de l'Antiquité.* Prédit la future grandeur du Duc d'Albe.

Les apparences exterieures avoient servi au sage Nadasti pour penetrer dans l'interieur de l'ame du Duc. De fait, Dieu nous a donné certaines marques par lesquelles on peut connoître en quelque façon ce à quoy sa divine Providence nous destine; bien que neanmoins ces sortes de connoissances soient tres-confuses, peu certaines, & qu'on en puisse dire, comme de ces apparences, qui nous font pronostiquer les pluyes ou le beau temps.

On tint un Conseil de Guerre en presence

de Charles-Quint, pour savoir, si l'on attaqueroit Solimah dans sa retraite. Le Duc d'Albe, s'y étant trouvé, dit son sentiment là dessus. Nadasti, qui l'écoutoit, & qui remarquoit en même temps le feu qui brilloit dans ses yeux, s'écria, dit-on, en plein Conseil, *que l'Espagne n'avoit jamais produit un plus grand homme*: surpris de ce qu'un jeune Officier de vingt-trois ans pût donner des conseils si prudens & si salutaires. Car le Duc étoit le seul qui eût insisté à ce qu'on poursuivit Soliman, tous les autres Chefs, & l'Empereur même, furent d'un avis contraire.

Le dessein de Charles-Quint, la retraite précipitée de Soliman ne permettant pas qu'on fist marcher l'Armée entiere aprés lui, le Duc pria instamment sa Majesté Imperiale de consentir qu'il fatiguât l'arriere garde des Ennemis dans sa fuite. Il fut refusé sous pretexte qu'il commandoit aux Cuirassiers à que la pesanteur de leurs armes empêchoit de marcher avec la diligence necessaire à cette entreprise. Ce refus luy causa un chagrin si sensible, qu'il versa ses larmes, aussi-tôt qu'il fut arrivé à sa tente. Ses amis pour le consoler luy representerent les dangers qu'il auroit falu courir. Ils ajouterent qu'il n'auroit pas été juste qu'un Seigneur qui promettoit autant que lui, se fut exposé à un peril si évident. Il leur répondit avec un profond soupir : *Et quoi, amis incommodes, & facheux; pour me consoler vous me faites voir mon deshonneur, & vous me montrez ce qui me cause le plus de chagrin: Que m'auroit-il pu arriver de*

de plus doux? Quoy de plus honorable? Quoy de plus digne sang qui m'anime, & de l'exemple de mon pere, que de repandre mon sang contre les Infideles, de laisser à la posterité un monument éternel de nôtre pieté & de nôtre valeur? Je prens Dieu à témoin, si j'ay rien souhaité avec plus de passion, que de mourir les armes à la main combattant contre les Infideles, pour la Foi, pour ma Patrie, & pour soutenir la gloire de mes Predecesseurs.

CHAPITRE VII.

1532.
1533.
1534.

Le Duc revient en Espagne, & y demeure 3. ans. Ses occupations pendant ce temps.

SOLIMAN chassé de la Hongrie, & tout le païs situé le long du Danube ruiné par ses Troupes, Charles Quint distribua les quartiers d'hiver à son armée, & se rendit par mer en Espagne. Le Duc d'Albe qui l'accompagnoit, fut sur ses Terres, voir la Duchesse son Epouse. Elle supportoit impatiemment la douleur de son absence. Il s'y occupa à remettre en meilleur état les affaires de sa Maison, que son éloignement avoit jettées dans quelque desordre. Ces soins l'occuperent moins que l'éducation de *Frederic*, son fils aîné: il mit auprés de luy des personnes prudentes & pieuses pour le former de bonne heure aux vertus, & des Maîtres habiles pour luy montrer les exercices convenables à un Seigneur de sa qualité. Ce soin qui parût prematuré, eu égard à la jeunesse de Frederic, fut un effet de la noble passion du Duc d'Albe pour la vertu. Il craignoit que l'amour empressé de la Duchesse son épouse, & la rapidité des passions de la jeunesse n'entrainassent cet enfant. Il apprehendoit qu'il ne se fist dans ses plus tendres années des habitudes, qu'il ne

fut

fut pas facile de corriger, lors que le feu des passions seroit devenu plus grand : il sçavoit enfin que les vertus inspirées dés l'enfance croissent avec l'âge. Ce soin ne fut pas infructueux. Frederic auroit égalé son Pere, s'il avoit vêcu plus long temps, si les ennemis qu'il avoit à la Cour, ne luy eussent fait refuser les emplois que sa naissance, son merite, & ses services signalez devoient luy faire esperer.

1535. Le Duc mene son fils en Afrique.

Charles-Quint ayant resolu la Conqueste de Tunis, le Duc reçût ordre de se trouver à cette expedition. Il y mena son fils, de peur qu'en son absence les caresses & l'amour de la Duchesse son épouse ne luy inspirassent des sentimens contraires à ceux dont il vouloit la penetrer.

En est blâme par ses ennemis.

Frederic n'étoit qu'un enfant presqu'incable de supporter les agitations d'un vaisseau. Cette consideration donna lieu aux ennemis du Duc d'Albe, de luy en faire un crime: Ils l'accuserent de dureté, & de manque d'amour : ils trouverent mauvais qu'il eût exposé aux incommoditez de la mer, que les hommes les plus robustes ont peine à supporter, un fils non encore sorti de l'enfance & l'unique esperance de sa maison.

Il est vrai, que les amis du Duc, & même tous ceux que leurs passions laissoient en liberté de juger sainement de ses actions, ne trouverent rien de blâmable dans ce procedé: Ils sçavoient les funestes effets des caresses flatteuses des Meres, & des complaisances serviles des domestiques, qui gâtent souvent les plus beaux naturels: Ils n'ignoroient pas

pas qu'Alexandre le Grand n'auroit jamais conquis le vaste Empire des Perses & tout l'Orient, si Philippe, son pere, ne luy avoit appris, dés ses plus tendres années, le mêtier de vaincre. Ils étoient encore persuadez, que le même Philippe, n'auroit pas étendu les bornes de son Royaume de Macedoine jusques aux extremitez de la Grece, si en ôtage chez les Thebains, Epaminondas ne l'avoit instruit dés son enfance de la maniere de triompher des peuples les plus habiles & les plus aguerris. Ils avoient encore devant les yeux l'Exemple d'Annibal, qui presque au sortir du berceau, apprit de son pere ces belles leçons, qui mises en pratique pousserent la Republique Romaine à deux doigts de sa ruïne. En effet les vertus, apprises dans l'âge le moins avancé, sont celles qui font le plus d'impression, & qui s'oublient le moins. Le Duc d'Albe en étoit un exemple vivant: peut être n'étoit il le premier Capitaine qui fut alors dans le parti Espagnol, que parce que son Aïeul avoit pris soin de le mener à la guerre avant même qu'il eût assez de force pour lever ses armes.

CHAPITRE VIII.

LES preparatifs pour l'entreprise de Tunis achevez, Charles-Quint s'embarqua avec une armée puissante, & sa navigation fut heureuse. Il fit mettre pied à terre à ses Troupes proche les ruïnes de l'ancienne & celebre Cartage. Il assiegea la *Goulette*, que sa situation entre de grands Lacs rend presque inaccessible. *Chairardin*, sur-nommé *Barberousse*, fameux par mille exploits, qui de la poussiere

Tempeste furieuse.

poussiere l'ont porté sur le trône, avoit pourvû cette place de tout ce qui étoit necessaire pour une longue & vigoureuse resistance. Ce siége devint memorable par un ouragan furieux, que le Duc trouva moyen de faire servir à sa gloire.

Le Ciel s'étoit couvert de nuages noirs & épais, qui venant à se crever, verserent une pluye qu'on pouvoit comparer à un torrent; & un vent furieux s'éleva en même temps, qui porta des monceaux de sable dans le Camp, & en combla les tranchées, & les lignes. L'obscurité de la nuit étoit excessive, & des flâmes qui sortoient des nuages en augmentoient l'horreur, & abattoient le courage des plus determinez. Ce n'étoit dans le Camp, que cris, que confusion, que crainte, que desordre Les ennemis parurent alors resolus à profiter d'une consternation si generale *Alfonse de la Cueva* fut au devant d'eux, à la tête des Espagnols, ausquels il avoit fait prendre les armes. Poussé vivement il alloit fuir, lors que le Duc d'Albe arriva avec la Cavalerie; il chargea les ennemis avec sa vigueur ordinaire, les mit en fuite d'autant plus facilement, qu'ils s'attendoient moins à trouver de la resistance: Ils croioient que la peur avoit entierement defait l'Armée Espagnole, & qu'il ne falloit que se presenter pour la tailler en pieces.

Les Mores attaquent le Camp.

Sont mis en fuite par le Duc d'Albe.

Vigilance de Charles-Quint.

Les Mores chassez, le Duc revint au Camp il trouva les Soldats à leurs postes. Inquiet du salut de l'Empereur, il fut le chercher, suivi de *Bernardin de Tolede*, son frere puîné, & d'un bon nombre d'Officiers. Il le trouva

encore levé : il faisoit avec *Heiston* la visite du Camp, & tâchoit de remettre les Soldats de la consternation où la tempéte & l'arrivée de l'Ennemi l'avoient jetté. Il luy apprit la defaite des Mores. Charles-Quint en témoigna beaucoup de joïe, donna de grands éloges à la valeur & à la fidelité du Duc & à celle de son Frere, & loüa la bravoure des Troupes. Sûr du côté de l'Ennemi, il continua sa visite., & n'obtint rien pour faire reprendre cœur aux Soldats, & leur faire continuer leur factions. Ses paroles eurent peut-être moins d'effet que sa presence : Les Soldats eurent honte de ne supporter pas avec vigueur des fatigues ausquelles leur Monarque s'exposoit comme le moindre. 1535.

Charles-Quint passa toute la nuit sous les armes, & ne se coucha que quand il fut grand jour. Le Duc qui l'avoit toujours accompagné, n'alla se mettre au lit, qu'aprés que les Gentils-hommes de la chambre de ce Prince l'eurent assuré qu'il étoit déja endormi.

C'étoit de cette maniere, que le Duc & son frere s'endurcissoient au travail; ils dormoient peu, passoient tout le jour & partie des nuits sous les armes aux postes où ils commandoient. Ils avoient de l'émulation à qui feroit le mieux, le Duc ne vouloit le ceder à qui que ce fut, & Bernardin auroit été faché que son frere l'eût emporté sur luy : ils étoient neanmoins parfaitement unis. Ils beuvoient peu de vin; leur table étoit frugale, mais honnête.

Le Duc presente Mulei-Ashem à l'Empereur.

Le jour suivant, *Mulei Assehem*, que Barbe-

rousse avoit injustement dépossedé de son
1535. Royaume de Tunis, vint au Camp. Il fut reçû par le Duc d'Albe & le Comte de Benevent. Le Duc luy conseilla de se jetter aux pieds de Charles-Quint, & de luy parler en des termes de suppliant. Ashem qui ne se souvenoit que de sa naissance, & du rang qu'il avoit tenu dans le monde, & qui ne croyoit pas qu'il dût conformer ses actions à l'état present de sa fortune, n'eut garde de suivre ce conseil. Il salua l'Empereur sans s'abaisser, & luy parla toujours en Roy : Sa harangue choqua bien du monde, elle parut trop fiere mais le Duc d'Albe en jugea autrement. Charmé de la genereuse constance de ce Prince détrôné, il commença d'avoir pour luy une veritable estime : il luy rendit des visites frequentes, eut avec luy de longues conversations par le moyen d'un Interprete Espagnol, qui sçavoit la langue du Roy de Tunis. Le Duc lui dit mille choses de la puissance des Espagnols, & de la bonté de Charles-Quint, & luy promit que cet Empereur le retabliroit sur son trône. Il s'informa de luy de l'état de l'Afrique, si les deserts étoient tels qu'on le disoit, si l'on y voyoit encore ces monumens antiques si vantez ; enfin si les peuples de l'Afrique ressembloyent aux portraits qu'on en faisoit en Europe. Le Duc accompagnoit ces entretiens de mille témoignages de civilité & de reconnoissance. Il ressentoit un vrai plaisir, quand le Prince More satisfaisoit entierement à ses demandes car il étoit ravi de sçavoir à fond toutes sortes de matieres.

CHAPITRE IX.

LES Ennemis firent une belle defense dans la Goulette. Cependant ils furent obligez de ceder à la bravoure des Espagnols Quoy que Barberousse vist cette importante Place au pouvoir de l'Ennemy, sa flotte ruinée, & ses meilleures troupes taillées en pieces, il ne perdit pas courage. Accoutumé à l'une & à l'autre fortune, il resolut d'exposer son sort à une bataille : Il mit en peu de temps sur pied une grande armée, & fut camper à la tête de quelques Aqueducs, qui portoient autrefois de l'eau dans Cartage. Il se rendit maître par ce moyen des seuls puits d'eau douce, qui fussent dans le païs. Ce qui étoit pour l'Armée Imperiale un malheur assez grand, la chaleur étant insupportable dans ce païs, sur-tout vers l'heure de midy, alors le Soleil n'échauffe pas, il brule & consomme, à moins que les vents de la mer ou quelques broüillards ne temperent son ardeur. La chaleur étoit alors dans son dernier periode; on étoit au 21. de Juillet, & par consequent dans les brulantes ardeurs de la Canicule.

1535. Prise de la Goulette.

Les Imperiaux se mirent en marche des le matin. La chaleur qui est toujours violente en ce climat, les altera si fort, que quelques remontrances qu'on pût leur faire, ils avoient bû avant onze heures tout ce qu'ils avoient apporté d'eau : Sur le midy, la chaleur excessive, & la soif qui devint alors insupportable, les mit au desespoir, & ils n'avoient de consolation dans cet état pitoyable que l'exemple de l'Empereur, qui ressentoit les

Les Imperiaux souffrent beaucoup de la soif.

1535. mêmes incommoditez, & les supportoit avec une patience admirable. La chaleur qui augmentoit continuellement, & la soif avec elle, mirent les troupes au desespoir: A demy-roties, & l'humidité radicale presque consommée, elles demeurerent comme immobiles. Ce ne furent pas les seuls fantassins, ni les personnes méprisables de l'Armée, qui se virent accablées de ce grand & terrible mal; les Cavaliers, & même des gens de la premiere qualité n'en furent pas exempts. On remarqua sur-tout le Comte *de la Coregne*, Seigneur Italien, & General des Troupes de ce païs. Brulé dans ses armes, & desseché par la soif, il tomba demy-mort de cheval. Ses Soldats le croyant expiré, le des-habilloient, lors que ses fils accoururent & prirent soin de luy. Toute l'Armée commençoit à se trouver dans le même état, lors qu'on rencontra les Ennemis rangez en bataille. Ils étoient au moins cent mille hommes de pied, & vingt mille Chevaux. Cette vûë rendit en quelque façon la vie aux Chrétiens: l'espoir de voir finir leurs maux par une defaite des Mores, & le desir de la gloire les rafraîchit, & leur rendit le courage & la force.

Charles-Quint attaque l'Ennemi.

Les Espagnols qui avoient l'Aile droite, marcherent fierement aux Ennemis, les enfoncerent, les chasserent des ruïnes qu'ils occupoient, & les mirent en fuite. La face du combat étoit bien differente à l'aîle gauche, les Italiens qui n'avoient pû revenir si-tôt de leurs fatigues, soutenoient à peine l'effort des Infideles. Les Allemans qui étoient au corps de reserve, demeuroient immobiles, determinez

minez à ne point charger l'Ennemi, s'ils n'étoient attaquez. Les Mores alloient battre entierement cette Aîle par la foiblesse des Italiens & la lâcheté des Allemans, lors que le Duc d'Albe y accourut. 1535.

Le Duc d'Albe encourage l'aile droite. & bat l'ennemy.

Ce grand homme, plein du souvenir de la mort de son illustré pere, crut que le temps étoit venu d'en prendre une entiere vangeance sur ses auteurs, & de s'acquerir une gloire immortelle. Il fit avancer les hommes d'armes qu'il commandoit, & leur fit comprendre en peu de mots, qu'il falloit vaincre ou perir. Il leur representa que quelque avantage que les Mores parussent avoir, il ne faloit pas en étre allarmé, que les chargeant avec vigueur, & avant que les Italiens eussent lâché le pied, ils alloient sans peine leur faire perdre tous ces avantages; Que l'honneur de cette journée étoit reservé aux Espagnols; que leur exemple alloit animer les Alliez d'une nouvelle vigueur, & leur rendre l'esperance; enfin que la seule victoire pouvoit faire cesser leurs incommoditez, & que les eaux dont ils avoient un besoin si pressant, étoient au milieu du Camp des Ennemis. Il leva ensuite les mains au Ciel, il pria Dieu de donner à l'Espagne une victoire complete, de favoriser la vangeance qu'il vouloit prendre de la mort de Garsias son pere, & de permettre que sous sa conduite les Espagnols lavassent dans le sang infidele la honte qui les avoit couverts en cette occasion.

Cette priere achevée, il fit deux gros escadrons de sa Cavalerie, en donna un à son

frere, & luy commanda de charger. Il fut à
1535. la tête de l'autre arreter l'Ennemi, & le faire plier: Bernardin ne fut pas moins heureux il poussa les Musulmans jusques sous le feu de leur Infanterie. Ces deux heureuses charges donnerent aux Italiens le loisir de se r'allier.

Le Duc voyant l'Ennemi ébranlé, commanda en Maître aux Allemans de marcher. Il les mit en bataille, & laissant alors la fonction de simple Officier, il prit celle de General, & en remplit admirablement toutes les fonctions. Il mit l'Ennemi en deroute, & ne s'engagea pas fort loin à le poursuivre. Il retint l'ardeur de la Cavalerie, & fit retraite vers les puits. Il eut peur, que les Soldats, s'emportant à la poursuite un peu trop loin, & étant deja extrêmement fatigué, ne furent peut-être pas en état de revenir; ou que les Mores qui prennent aisement la fuite, & qui se rallient de même, ne fissent quelque charge imprevuë, que la Cavalerie débandée ne pût soutenir: D'ailleurs il étoit persuadé, qu'il étoit de la derniere imprudence de s'exposer par une chaleur temeraire, à perdre une victoire acquise par la valeur, & que la fortune pouvoit ôter par un effet de sa bizarrerie ordinaire.

CHAPITRE X.

Eloge du Duc.

PERSONNE ne douta que cette grande victoire ne fut en partie l'ouvrage du Duc. Il combattit en lion, & commanda en Capitaine consommé dans le mêtier, & quoi qu'il ne fut que Colonel General des Cuirassiers ou Gens-d'armes Espagnols, il fit toutes

tes les fonctions d'un General. Il rétablit l'aille gauche, qui étoit déja fort ébranlée ; 1535.
il fit marcher les Allemans, & vainquit leur opiniatreté : Ce qu'il y eut de remarquable, touchez de sa Majesté, & comme prevenus qu'il ne leur donnoit que des ordres utiles, & bien digerez, ils obéïrent sans hesiter : mais ce qui surprit tout le monde, ce fut le flegme avec lequel il fit cesser la poursuite. On sçavoit qu'il étoit d'un naturel vif, & plein de feu, & qu'il étoit d'ailleurs fortement poussé du desir de vanger la mort de son pere : Ainsi l'on admiroit cette moderation, surtout dans un jeune homme, & l'on fut contraint d'avoüer que le Ciel rendoit les grands personnages si maîtres de leur complexion & de leurs penchans, qu'ils ne s'en servoient que comme il leur paroissoit le plus à propos pour le bien du public.

La moderation du Duc fut une preuve constante de la solidité de son jugement. Les Soldats étoient fatiguez & incapables de grands travaux, l'Aile gauche n'étoit pas de dix-mille hommes, & celle des Ennemis étoit de plus de cinquante mille ; Celle qui étoit opposée à l'Empereur, combattoit encore avec vigueur. Barberousse étoit homme à profiter d'un mauvais mouvement, & les Chrêtiens, que commandoit le Duc, se trouverent si débandez aprés la victoire, qu'on crut, en les voyant revenir à l'aille droite, qu'ils étoient en fuite.

Les Ennemis battus & en fuite de toutes parts, l'Empereur laissa quelque temps ses troupes se rafraichir, puis les mena devant Tunis.

Prise de Tunis.

Tunis. Barberousse s'y étoit retiré aprés la
1535. defaite de son armée, resolu de s'y défendre jusques à l'extremité.

La revolte de vingt cinq mille Esclaves Chrêtiens, qui avoient rompu leurs chaînes, luy firent prendre d'autres resolutions : il avoit voulu faire mettre le feu aux Bains, qui est la prison ordinaire de ces malheureux, & les reduire en cendres: Il en fut empêché par plusieurs riches Bourgeois, à qui partie de ces esclaves appartenoient. Barberousse se sauva heureusement, & les Esclaves ouvrirent les portes de Tunis à l'Empereur.

L'Empereur donne au Duc d'Albe les armes de Garsias son Pere.

Ce Monarque, examinant le butin qui fut fait dans cette Ville opulente, reconnut les armes de Dom Garsias Comte d'Albe, pere du Duc, lequel, comme nous l'avons deja dit, avoit été tué par les Serazins dans l'Isle de Gerbes, si celebre par les frequentes pertes des Espagnols. Charles fit present de ces Armes au Duc d'Albe, qui les reçut avec toute la joye, dont il pouvoit être capable en cette occasion. L'Empereur, luy ayant fait voir les marques des blessures reçues par Garsias, l'exhorta d'imiter la valeur de ce pere infortuné, mais en même temps il luy souhaita plus de bonheur : Le Duc fit transporter ces Armes en Espagne, on les voit encore aujourd'huy dans l'Arsenal des Ducs d'Albe: ils les gardent comme un témoin irreprochable de la valeur de Garsias, & un Predicateur continuel, qui leur prêche la vertu de la maniere du monde la plus pathetique.

CHA-

CHAPITRE XI.

1535. Le Duc passe en Italie.

CHARLES-Quint ayant remis Mulei-Ashem sur son trône, & pourvû à la sureté de ce Royaume, remonta sur sa flotte, & toucha aux côtes de Sicile. Le Duc d'Albe le suivit, & passa à Naples avec luy. Il y apprit la facheuse nouvelle de la mort de Bernardin de Tolede, son frere puiné. Une fiévre chaude le prit à Palerme, il en mourut. Ce jeune Seigneur promettoit beaucoup: il étoit civil, honête, complaisant, brave de de sa personne, & deja fort habile dans le métier de la guerre; en un mot ses vertus auroient imposé au reste des Espagnols, s'il n'avoit pas eu de frere, s'étoit le seul qui l'emportoit sur lui.

Perd son frere.

1536.

Le Duc ayant donné quelques jours à la douleur de cette perte, au repos, & aux preparatifs necessaires pour un voyage en France, suivit Charles-Quint en ce Royaume. François Premier & l'Empereur ne pouvoient vivre en paix, jaloux de la gloire l'un de l'autre, ils avoient toujours les armes à la main. Ils faisoient souvent des Traitez de paix, & les rompoient avec beaucoup de facilité. Charles s'en prenoit à la legereté de François, & celuy-ci à la mauvaise foi de l'Empereur. Enfin ce dernier, tout glorieux de la conquête de Tunis resolut de mettre fin à une guerre si longue par la conquête, ou du moins par le degât universel de la France.

Cette bataille fut donnee le 25. de Fevrier. 1525.

Le Duc, arrivez dans le Milanez, se rendit à Pavie, expres pour voir le Camp où s'étoit donné cette grande bataille, que la pri-

1536. se de François Premier, & la défaite de son armée ont rendu si memorable. Tout y étoit un spectacle d'horreur, on ne voyoit de toutes parts que des collines blanchissantes d'ossemens d'hommes & de chevaux mêlez ensemble. On y remarquoit encore la disposition des deux armées, & en particulier le lieu où François I. fut arrêté. De Duc partit fort content de cette vuë, & animé par l'exemple de Pescaire de se signaler

Charles-Quint tient divers conseils sur la guerre de France.

L'Empereur, ayant assemblé son armée : tint divers Conseils sur le païs où il porteroit la guerre. Le Marquis *Heiston* & *Ferdinand de Gonsague* étoient d'avis qu'on chassât les François de la Savoye & du Piémont, qu'ils avoient conquis les années precedentes; *Car*, disoient-ils, *Maître du passage des Alpes, vous mettez vos Etats d'Italie à couvert, & vous ôterez aux François une puissante diversion, qui occupe la meilleure partie de vos Troupes.*

Avis du Duc.

Cet avis ne plut pas au Duc d'Albe: Il soutint *qu'il étoit de la gloire & de la grandeur de sa Majesté Imperiale d'entrer au plû ôt en France, & d'y attaquer l'Ennemi, qui étoit foible, avant qu'il eût eu le loisir de mettre une armée sur pied : Que celle de l'Empereur étant assez forte pour battre les François, quand même ils seroient deja en état de luy faire tête, il ne falloit pas la laisser plus long temps inutile; Que tout alloit plier devant elle, & que rien ne seroit capable de l'arrêter. Que le temps étoit venu de punir les François de leur inconstance; qu'il étoit à propos de faire main-basse sur tout ce qui resisteroit, & abandonner les villes au pillage des Soldats, pour les satisfaire*

faire de leurs païes, & recompenser leurs servi-ces, qu'une moindre severité ne feroit pas capa-ble de faire garder la paix à un Ennemi si re-muant, & qu'ensin le Roy n'étoit plus à me-nager. 1536.

Antoine de Leve, & le Comte de Benevent applaudirent à cet avis, & ajouterent tant de choses injurieuses à l'honneur de François Premier, que Charles-Quint le trouva fort mauvais, & leur commanda d'un ton severe, de reconnoître dans son Ennemi la Majesté d'un Roy puissant, & d'en parler une autre-fois avec plus de respect.

La guerre de France resoluë, on consulta long-temps sur le lieu où l'on porteroit les armes. Le Duc fut d'avis qu'on entrât par le Lyonnois & qu'on fist la conquête de Lyon, ville riche, peuplée & fort saine, mais foible. *Car*, disoit-il, *si le Roy, touché par les larmes des Lyonnois, ou par ses propres interêts, se jettoit dans cette ville avec son peu de troupes, ce seroit un moyen aisé de finir la guerre: Que faisant presser la marche des troupes, qui venoient d'Espagne, d'Italie & d'Allemagne, la prise de ce Roy seroit immanquable, Qu'on pourroit ensuite, divisant l'armée en plusieurs corps, ravager les Provinces du Royaume, & mettre François dans l'impossibilité de recommencer la guerre: Au contraire qu'il n'étoit ni du bon sens, ni des regles de la guerre d'assiéger une place forte; Que ce seroit donner à l'Ennemy le loisir d'assembler toutes ses troupes, de venir au secours, & de remporter une victoire d'autant plus aisée, que les Soldats seroient fatiguez, & que leur nombre seroit peut-*

Il est pour le Siege de Lyon.

1536. *être déja diminué considerablement : Que si les François n'étoient pas d'humeur à hazarder une, ils pourroient couper les vivres, se saisir des passages, & ruïner l'armée, sans qu'elle pût ni combattre ni se defendre.*

De Leve & Doria veulent qu'on assiége Marseille.

Cét avis fut du goût de bien du monde, mais il ne plut point à de Leve : Il s'y opposa & comme il étoit bien plus accredité, que ne l'étoit encore le Duc, & qu'on comptoit beaucoup sur son experience, on se determina pour son sentiment, qui alloit à faire le siége de Marseille : Il croyoit la prise de cette Place fort aisée, & s'imaginoit qu'ayant ôté aux François par cette conquête, le commerce du Levant & la communication de la Mediterranée ; on feroit cesser la guerre, ou du moins on pourroit leur donner assez d'occupation pour les empêcher de porter leurs armes dans les Etats de sa Majesté Imperiale.

Doria qui se promettoit le Gouvernement de Marseille, & qui apprehendoit que le Roi pris, ou la paix faite, il ne demeurât sans employ, & peut-être sans consideration ; qui enfin bruloit du desir de joindre à sa flotte les Galeres, qui se trouvoient dans le port de Marseille ; conseilla le siége de cette ville il representa qu'à la verité la conquête d'une autre Place seroit plus facile, mais que sa perte seroit aussi plus aisée, que les personnes d'un esprit vif se laissoient emporter à leur temperament, & ne sçavoient pas assez differencier les choses glorieuses & durables d'avec celles qui avoient plus d'éclat apparent, mais beaucoup moins de solidité : Il promit

promit qu'il transporteroit l'Armée qui étoit en Espagne, & qu'alors se saisissant d'un passage sur le Rhône, ou y faisant construire un Pont, il seroit aisé d'arrêter les François, tandis qu'on prendroit Marseille. L'Empereur suivit cet avis, entrainé par ses desseins, ou par un excés de confiance pour Leve, homme vain & superstitieux, qui se promettoit de grands avantages dans le Royaume. 1536.

Un Astrologue luy avoit prédit un jour, qu'il mouroit en France, & qu'il seroit inhumé à Saint-Denis. De Leve s'imagina que ce seroit dans cette Abbaye celebre, qui sert de sepulture aux Rois de France, & que ce ne seroit qu'aprés une longue suite de victoires, & non aprés avoir été vaincu. Cette prophetie s'effectua en partie; de Leve mourut en France durant le siége, & il reçut l'honneur de la sepulture dans une Eglise dediée à Saint Denis.

CHAPITRE XII.

Le Duc va reconnoître Marseille.

LE Duc d'Albe, voyant que les avis des anciens Officiers prévaloient au sien, quoy que le plus raisonnable, se mit en état d'obeïr Il passa les Alpes à la tête de la Gendarmerie: Il fut bien-tôt suivi par toute l'armée. L'Empereur le fit ensuite renforcer par deux escadrons de Chevaux-Legers, & quatre Brigades d'Infanterie; car ayant à passer plusieurs defilez & quelques fleuves, & devant préceder l'armée, il étoit à croire qu'il seroit souvent attaqué par les Ennemis. C'est ce qui arriva, le Duc eût en tête plusieurs petits

petits corps d'Infanterie; il les mit en fuite, fit le degât dans tous les lieux, qui étoient sur sa route, & y mit tout à feu & à sang.

1536.

Enfin les Imperiaux arriverent devant Marseille. L'Empereur voulut luy même reconnoître cette ville; il s'avança avec Gonzague, & le Marquis d'Heiston; mais le canon des Ennemis, & les prieres des siens le firent retirer. Le Duc fut chargé de cette commission, au grand deplaisir de Gonzague jaloux de sa gloire, & qui ayant beaucoup plus d'experience ne pouvoit souffrir qu'il lui eût été préferé en cette occasion. Gonzague avoit beaucoup plus de part à l'amitié de l'Empereur, que le Duc, qui neanmoins l'emportoit sur luy dans toutes les rencontres où il s'agissoit de rendre quelque service important. Ce qui fit dire à tout le monde, „ que l'Empereur aimoit moins le Duc, que „ Gonzague, mais qu'il l'estimoit beaucoup „ plus.

Le Duc s'approcha de la ville avec une troupe de Soldats choisis, en reconnut tous les dehors fort exactement, & avec la même presence d'esprit que s'il eût été en pleine paix: L'ayant considerée à loisir, il ne put s'empêcher de dire à ceux qui l'accompagnoient, *qu'elle ne seroit assurement point prise.* Attentif à cette decouverte, & à trouver l'occasion de faire quelques prisonniers, il fit paroître *Monluc*, * *Tavanes*, & quelques autres moindres Officiers suivis d'un detachement de la Garnison. Il fut à eux, & les poussa avec tant de vigueur, qu'ils commencerent à plier. Comme il leur étoit fort Superieur

* Blaise, depuis Marêchal de France.

rieur en troupes, il cacha une Enseigne de Cavalerie derriere quelques hauteurs, pour leur ôter le moyen de faire retraite. Aprés cette précaution il fit une nouvelle charge beaucoup plus furieuse que la premiere ; les Ennemis la soutinrent avec peine, & commencerent à faire retraite en bon ordre & au petit pas. Ils alloient donner dans cette embuscade, lors qu'ils l'apperçurent. Ils se rallierent à l'instant, & faisant ferme de toutes parts, ils éloignerent les Espagnols, & se retirerent en bon ordre dans un poste élevé où ils ne pouvoient être attaquez que de front : ils y demeurerent jusques à la nuit, qu'ils rentrerent dans la ville. 1536.

Le Duc, content d'avoir reussi, retourna au camp Il apprit des prisonniers qu'il venoit de faire, & qu'il interrogea separement, que la ville étoit abondamment pourvûë de toutes sortes de munitions, & defenduë par une garnison de huit mille hommes ; Que François Premier étoit renfermé dans Avignon avec des forces tres-modiques ; qu'il attendoit vingt mille Suisses, & cinq mille Cavaliers François & Allemans: & qu'aprés la jonction de ces troupes il devoit attaquer les Imperiaux divisez aux attaques de la ville, & à la garde des lignes. Avec ces nouvelles il fut trouver l'Empereur, le pria & le sollicita instamment *d'abandonner le dessein du siege, d'aller au devant des Troupes qui venoient au Roy, & de les tailler en pieces ; ou du moins de faire un dégât si universel dans tout le païs, que le Monarque Ennemi fût forcé de donner bataille à forces inegales ; & qu'aprés l'avoir*

Le Duc tâche à dissuader l'Empereur de ce siege.

voir defait (ce qui étoit immanquable) il allât
1536. *non seulement prendre Marseille, & ses Forts, mais aussi soumettre le reste de la Province, qui seroit sans contredit le fruit de sa victoire: Que le fondement de cet avis n'étoit que trop visible, puisque coupant le chemin aux Suisses & aux Troupes qui s'avançoient pour joindre l'armée du Roy, il seroit contraint de subir telles conditions de paix qu'on voudroit luy imposer, ou voir ravager impunement ses Etats : Qu'il falloit considerer que l'air de Marseille étoit fort mal sain, & que les eaux des environs étoient presque toutes corrompuës ; Que les maladies alloient desoler l'Armée ; Qu'il seroit alors bien dur de voir perir tant de bons Officiers & de Soldats aguerris, non par l'épée des Ennemis, mais de misere, & de maladies ; Qu'il ne falloit pas compter sur les intelligences qu'on croyoit avoir dans la ville, d'autant qu'il seroit impossible aux Bourgeois d'entreprendre ni même de rien ôser dans une ville defenduë par une garnison de huit mille hommes.*

Levée du siége de Marseille. L'Empereur demeura sourd à des raisons si pertinentes & si fortes, jusques à ce qu'il reconnut, mais trop tard, que les maladies avoient ruïné son Armée. Elles commencerent par les Allemans. Ces peuples à qui l'eau est insupportable, n'ayant plus de vin, allerent couper les raisins qui étoient presque mûrs. Ils les presserent dans leurs casques, & bûrent à long traits le jus qu'ils firent sortir. Ce vin leur causa des dissenteries, qui se communiquant à toute l'Armée, la reduisirent dans un état pitoyable, & emporterent une infinité de monde & entre autres An-
toine

toine de Leve, qui avoit determiné l'Empereur à cette entreprise. 1536.

Charles-Quint reconnut alors la faute qu'il avoit faite, s'engageant à ce siége contre les raisons pressantes du Duc : il le leva, fit une retraite honteuse & précipitée, & se retira en Italie. Le Duc d'Albe l'y suivit, & trouva dans ses Conseils le rang qu'il avoit cherché 1537. à l'Armée. D'abord il eut beaucoup à souffrir de la haine ou de l'envie des vieux Officiers & des Conseillers ordinaires de sa Majesté : Ils ne pouvoient souffrir qu'un jeune homme fut devenu en si peu de temps si puissant & si accredité. Ferdinand de Gonzagne étoit le plus échauffé de ses ennemis: c'étoit un Prince considerable par sa valeur, ses longs services & la faveur de Charles-Quint qui d'ailleurs étoit prudent, & n'entreprenoit rien qu'aprés de meures deliberations. La faveur du Duc luy paroissoit un coup accablant : il auroit bien voulu le supplanter ou le faire èloigner de la Cour, mais il étoit retenu par la connoissance de sa vie irreprochable, par son adresse, & par la liberté avec laquelle il disoit toutes choses. Il sçavoit que s'il s'expliquoit librement & sans crainte, il n'étoit pas homme à laisser un affront impuni. Au reste il se persuadoit que l'Empereur, qui étoit naturellement bon, ne choqueroit point le Duc d'Albe, qu'il sçavoit étre aimé des Soldats, & de tous ceux de sa nation.

Le Duc méprisa tout ce qu'on luy put dire de la haine, & des conseils de ses ennemis : Il continua de vivre comme il avoit commencé,

1537. mencé, d'exposer librement ses avis, & d'attaquer ouvertement ceux qui par interest ou par flaterie donnoient à l'Empereur des conseils pernicieux. Ce fut par cette sincere liberté qu'il conserva l'honneur de son Prince, & en même temps son affection, & qu'il augmenta la reputation de Capitaine experimenté, & de judicieux Politique, qu'il avoit acquise.

CHAPITRE XIII.

Le Duc menage l'entrevuë de François I. & de Charles-Quint à Aigues-mortes.

JAMAIS la grandeur d'ame du Duc ne parut mieux que dans ce qu'il fit aprés l'entrevûë de Nice : le Pape l'avoit menagée avec autant de soin, que de peine & d'adresse : elle n'eût pas neanmoins tout le succés qu'il s'en étoit promis: Les deux Monarques ne purent convenir des conditions d'une bonne paix, ils conclurent neanmoins une tréve pour dix ans : l'Empereur s'en alla à Genes, où il prit la mer pour se rendre en Espagne. Une tempeste furieuse l'obligea de relâcher à l'Isle de *Sainte Marguerite*, où il attendoit le vent propre pour remettre à la voile, lors que François Premier luy envoya offrir les ports de son Royaume, le prier de mettre pied à terre, de venir trouver un Roy son Beau frere, & embrasser sa propre sœur, épouse de ce Monarque. Charles vint moüiller à Aigues-mortes, Il y trouva les Cardinaux de S. Paul & de Lorraine, & Anne de Montmorency Connêtable de France. Ils luy dirent de la part du Roy, que, s'il le jugeoit à propos, Sa Majesté le viendroit trouver dans un Esquif, & passeroit ensuite sur ses Galeres,

&

& que là ils pourroient terminer, en s'embrassant, les guerres sanglantes qui désoloient 1537.
leurs Etats.

Charles reçut parfaitement bien les Ambassadeurs, donna des éloges à la generosité du Roy, leur dit que Sa Majesté pouvoit venir, à moins qu'elle ne jugeast plus à propos d'attendre qu'il l'allât trouver.

Cobes Secretaire de l'Empereur, ayant appris la facilité de son Maître, le fut trouver, luy representa qu'il seroit obligé, pour répondre à la civilité de François Premier, d'aller ensuite à Aigues-mortes, & par consequent se mettre à la discretion du Roy. Comme ce Secretaire étoit éloquent & habile, il insinua si fortement à Charles, qu'il ne pouvoit se fier à son Ennemy, qu'il ne faloit point compter sur sa parole, & qu'il y avoit mille endroits dans l'Histoire, qui nous apprenoient de pareils crimes; Il luy representa, dis-je, ces choses avec tant de force & de malice, que Charles changea de resolution: Il appella le Duc d'Albe, & luy commanda de courir aprés le Connêtable, & de luy dire qu'il prioit le Roy de ne pas exposer sa personne sacrée sur un esquif, que le moindre coup de vent pouvoit faire perir: Qu'ils pouvoient se voir sur les pouppes de leurs Galeres, là se donner mutuellement la main, & faire une amitié indissoluble.

Le Duc demêla en un instant ce qui avoit pû inspirer à Charles des sentimens si indignes de sa grandeur: Il resolut de les luy faire changer malgré qu'il en eût, cependant il partit, mais il regla la course de son vaisseau, de

1537. de maniere qu'il crut ne devoir arriver au port, qu'au moment que le Roy en seroit parti. Ce dessein reüssit. Il passa ensuite sur l'Esquif de Sa Majesté, feignant que l'Empereur l'avoit envoyé pour la recevoir & la conduire : Enfin François arriva, suivi du Duc d'Albe, & par une generosité admirable il entra presque seul dans la Galere, de Charles-Quint. Ces deux grands Monarques qui quelques jours auparavant se disputoient l'Empire de l'Univers, & se faisoient une guerre sanglante, eux qui environnez de tant de milliers de braves hommes, se croyoient à peine hors de danger, trouverent en s'embrassant, la joye, la paix, la concorde, & la sureté. Aprés un entretien assez long, le Roy se retira. Charles fit assembler son Conseil, demanda ce qu'il leur sembloit de la genereuse confiance de François ; & ce qu'il devoit faire pour l'égaler. Cobes qui aimoit trop son Maître, ou qui craignoit trop, & qui d'ailleurs avoit peu de beaux sentimens, dit, *Que sa Majesté Imperiale ne devoit point se mettre à la discretion d'un Monarque son Ennemi, & qui avoit rompu tant de fois avec elle ; que cette confiance ne devoit point l'emporter sur tous ses manques de paroles ; qu'on ne devoit pas être surpris, s'il soupçonnoit de mauvaise foi un Prince si peu religieux à garder les Traitez les plus solennellement jurez : Qu'à la verité, il n'avoit fait nulle difficulté de se fier à l'Empereur, ayant reconnu pendant sa captivité, & en beaucoup d'autres occasions, qu'il étoit un Prince debonnaire ; que la seule liberté qu'il luy avoit renduë, payoit tout ce qu'il pourroit jamais faire pour*

sa Majesté Imperiale : Que Charles devoit tout craindre : que si François ne le faisoit pas arrêter, il pouvoit au moins l'empoisonner ; qu enfin les avances d'un Ennemi étoient d'autant plus suspectes, qu'il étoit moins obligé de les faire. 1537.

L'Empereur parut gouter cet avis. Les Seigneurs, qui étoient de ce conseil, demeuroient incertains de ce qu'ils avoient à proposer ; ils craignoient également de precipiter le Prince dans quelque danger, & de le couvrir d'ignominie. Il y en eut d'assez lâches, bien que persuadez que Sa Majesté ne couroit aucun risque, pour la prier avec un air triste, de ne pas exposer sa Personne sacrée, ni celle de tant de braves gens, à un Ennemi dont l'humeur inquiéte étoit à craindre.

Des sentimens si lâches firent fremir le Duc d'Albe, il ne pût souffrir, qu'aprés un exemple d'une si haute generosité, on pût sans crime croire le Roy capable d'une fourberie, ni deshonorer l'Empereur sous un pretexte si foible, & si peu vraï-semblable. Il protesta, *que Sa Majesté Imperiale ne satisferoit à ce qu'elle se devoit à elle même, qu'en agissant avec le Roy Tres-Chrétien aussi genereusement & avec la même confiance qu'il avoit agi avec elle : Que si elle donnoit un mauvais jour au procedé du Roy, il falloit, si elle l'avoit aimée, qu'elle se fut depoüillée de tous les sentimens de charité ; & si elle l'avoit haï, qu'elle eût perdu toute bonte Que cette injustice seroit la source d'une haine cruelle ; qu'elle suffisoit pour rendre l'inimitié de ce grand Roy aussi juste qu'elle avoit paru l'être peu : Que ce Monarque ne pourroit souffrir*

qu'on

1537. qu'on le traitât aprés une telle confiance, de traître, & de Prince qui cherchoit à surprendre. Que ses justes plaintes inspireroient à tous les Potentats de l'Europe le desir d'armer en sa faveur contre un Monarque, qui donnoit des interpretations sinistres aux actions les plus belles. D'ailleurs, que penseroient les sujets de Sa Majesté Imperiale, lors qu'ils sauroient qu'elle se seroit comportée d'une maniere si indigne avec un Roy, qui avoit témoigné une joye excessive d'avoir pû l'embrasser: Qu'il étoit au dessous de la grandeur d'ame de l'Empereur, de souffrir que François l'emportât sur luy en confiance, & en generosité: Qu'il falloit qu'un genereux courage passât sur bien des choses, qui ne luy paroissoient pas entierement sûres, qui neanmoins l'étoient, & desquelles il retiroit autant de gloire que d'utilité: Que ce qui sembloit le plus assuré, l'étoit souvent le moins, que l'action de François étoit loüable & d'une generosité sans exemple; qu'il n'avoit nullement hesité sur la foi de l'Empereur; qu'il l'étoit venu trouver presque seul, & se mettre à sa discretion, & qu'il n'étoit pas à presumer que François eût moins de candeur, qu'il avoit eu de confiance: Qu'il étoit d'un esprit bas de reprocher les bienfaits passez, & d'un ingrat de ne compter pour rien les services presens: Que la gratitude presente pouvoit beaucoup plus sur un honneste homme, que la fin d'une haine passée, d'autant que la premiere fait plaisir, & inspire de la joye, & qu'on ne se souvient de la derniere qu'avec horreur: S'il arrivoit que le Roy foulant au pieds le Droit des Gens arrêtât l'Empereur, ou le fit perir (ce qui n'étoit pas à croire) une action si détestable le rendroit l'objet de la haine, & des armes de toute la terre: Que l'Espagne

pagne avoit des richesses, & des hommes d'un grand courage, qu'elle sacrifieroit avec plaisir pour la vengeance de son Prince, & que quand même l'Empereur seroit prisonnier, sa fortune seroit libre, & rendroit ses armes victorieuses & invincibles, lors qu'il s'agiroit de vanger la perfidie du Roy. Mais, ajouta t il, *c'est se faire des monstres pour les combattre; nous ne vivons plus dans le siecle des Tyrans, qui donnoient tout à leur passions, n'ayant aucune teinture ni des bonnes mœurs, ni de la politesse, ni des loix, & n'étant adoucis ni par les preceptes du Christianisme, ni retenus par la crainte des jugemens d'un Dieu également juste & severe. Persuadez vous, Sacrée Majesté, que François cherche à vous surprendre d'une maniere bien opposée à celle qu'on tache malicieusement de vous insinuer: Il croit que l'égalant en generosité & en grandeur d'ame, vous ne l'égalerez jamais en confiance, & qu'il vous vaincra du moins en cela, s'il n'a pû vous vaincre les armes à la main. Faites luy changer de sentiment; donnez vous tout entier à cette generosité qui vous est si naturelle: Ne suivez que ses mouvemens, exposez-vous à tout ce qui pourra en arriver, & soïez persuadé, que vous essuïrez incomparablement moins de chagrin en refusant d'aller rendre à François des civilitez aussi sinceres que celles qu'il vous est venu rendre jusques dans vôtre Flotte, qu'en vous acquitant de ce que vous devez à ce Monarque, à vous même, & à tous vos Sujets, qui se verroient exposez aux funestes effets du ressentiment d'un Prince justement animé de colere & de dépit.* 1537.

Ce discours rendit l'Empereur à luy même; il blâma la vaine timidité des siens, & le peu de soin qu'ils avoient de sa gloire: Il se

1537. se fit accompagner par le Duc, & fut trouver le Roy & la Reine, qui l'attendoient à Aigues-mortes. Il en fut reçu d'une maniere qui le charma. Ce fut en cette occasion que les deux Cours virent une image parfaite de cette candeur des premiers Rois, qui ne combattoient entre eux, que par des presens, & par des honnêtetez reciproques. On ne peut dire quelle fut la joye du Duc, de ce que Charles Quint reconnoissoit alors, qu'il se seroit couvert d'un opprobre éternel, en deferant aux avis de ses lâches Courtisans.

Cette entrevûë se passa & finit avec une satisfaction reciproque : l'Empereur revint sur sa flotte, protesta devant tous les siens, qu'il n'oubliroit jamais le service signalé du Duc, & l'appella hautement *le Conservateur de sa gloire.*

CHAPITRE XIV.

Le Duc revient en Espagne.

L'EMPEREUR remit à la voile au premier bon vent, & se rendit en Espagne Occupé à la visite des Places maritimes de ses Royaumes, il n'y avoit pas d'apparence, qu'il arrivât si-tôt à Madrid. Le Duc impatient de revoir son épouse, & sa famille, prit congé de luy, & fut au plutôt sur ses terres. Il mit en peu de temps ses affaires domestiques en meilleur ordre, & maria ses Sœurs. Libre de tous les embarras de famille, il revint à la Cour, & s'y fit accompagner par la Duchesse son épouse, qui l'aimoit tendrement.

1538. Il entra dans tous les Conseils à l'ordinaire,

re, & montra bientôt, qu'il n'étoit pas moins entendu aux affaires de la Paix, qu'à celles de la Guerre. Il étoit naturellement sage & prudent; il exposoit librement ses avis, & ne cherchoit point à les appuyer en vantant ses belles actions, ni en attribuant à sa gloire les heureux succés des batailles ou des autres expeditions ausquelles il s'étoit trouvé. Il sçavoit dissimuler tout ce qui le regardoit en son particulier, mais rien n'étoit capable de le faire passer sous silence ce qui regardoit le bien de l'Etat, ou la gloire de son Prince. A force de dissimuler, & de servir utilement, il surmonta la haine de ses ennemis, & tous commencerent à préjuger avantageusement de sa future grandeur. 1538.

Charles-Quint se disposoit alors à partir pour l'Allemagne, que l'heresie de Luther avoit partagée, & qui se voïoit à la veille d'une guerre civile. Il laissa le Duc en Espagne pour deux raisons. La premiere, parce qu'il craignoit quelques mouvemens du côté de la France. La seconde, parce qu'il vouloit mettre un homme de cette vertu auprés du Prince Philippe son Fils. Il avoit peur que ce jeune Prince ne se laissat emporter au feu de son âge, & aux flatteries des personnes de sa Cour, s'il n'étoit retenu par un homme de l'autorité & de la vertu du Duc, aux avis duquel Philippe fut chargé de déferer comme à des ordres souverains. L'Empereur l'avoit voulu de la sorte, persuadé que l'unique moyen de rendre son fils parfait, étoit de le soûmettre au Duc, dont la probité

Le Duc est fait General des Armées d'Espagne

bité

1538. bité, la valeur & la prudence luy étoient connuës.

Mauvais succés de l'entreprise de Charles-Quint sur Alger.

Les affaires d'Allemagne se terminerent fort heureusement. Charles-Quint sûr de ce côté-là, resolut la conquête d'Alger. Il étoit naturellement ennemi des Infideles, & son aversion étoit augmentée par les courses frequentes des Algeriens, qui désoloient les côtes d'Espagne. Mille choses le detournoient neanmoins de ce dessein; & les pilotes luy representoient que cette mer étoit fort sujette aux tempête, sur-tout en Automne, (ce fut le temps que l'Empereur se mit en mer) & qu'elle n'avoit point de bons ports. Rien ne fut capable de luy faire changer de dessein; il fit équipper sa flotte, & embarquer les troupes, & prit luy-même la mer à Genes. Il étoit arrivé sur les côtes de l'Afrique. Il avoit fait descente malgré les efforts des Mores. Il avoit déja marqué son camp; & partie de ses troupes formoient le siége, lors qu'il s'éleva tout à coup une tempête effroyable, partie de la flotte fut abimée dans le fond de la mer, & plusieurs vaisseaux allerent échoüer à la côte. Les Mores accourus de toutes parts s'en rendirent les maîtres, la plûpart de ceux qui les montoient, n'ayant pas eu le temps de prendre les armes. Il s'y trouva quantité de gens de qualité, les uns furent pris, & réduits à un facheux esclavage, les autres, préferant une mort glorieuse, se precipiterent au milieu des ennemis, & y furent tuez. L'Empereur voyoit tous ces desordres avec une douleur qu'augmentoit encore la violence de la tempête, qui luy faisoit sans cesse

cesse apprehender un destin semblable à celuy de ses Troupes : enfin par une protection de Dieu toute particuliere il échappa ce peril, & revint en Espagne avec les foibles debris de son armée. Il y trouva le Duc, qui par un heureux retardement luy avoit sauvé la flotte, & la noblesse de l'Espagne, 1538.

CHAPITRE XV.

L'EMPEREUR avoit ordonné au Duc d'Albe de se tenir prêt à l'accompagner dans l'expedition d'Alger : il obeït à cet ordre avec une exactitude si prompte, qu'il se vit en peu de tems une flotte de deux cens voiles, & une armée nombreuse, que cinq mille jeunes Gentils-hommes rendoient des plus considerables. Les vices de cette jeune noblesse, ou pour parler plus juste, la divine Providence fut cause que cette armée ne partit pas ; Dieu voulut laisser cette ressource à un Prince qui ne portoit les armes que pour sa gloire.

Le Duc veût retablir la Discipline militaire en Espagne.

Cette Noblesse nullement accoutumée à la Discipline militaire du Duc, mais élevée dans les douceurs & l'abondance de la paix, se rendit au camp toute brillante d'or & de pourpre, & avec une longue suite de valets & d'équipage. Cet attirail ne plut nullement au General, sa flotte n'auroit pas suffi à le porter. Il voulut que tous ces Seigneurs renvoiassent leurs équipages, & ne se reservassent que leurs armes, & que ce qui leur étoit absolument necessaire. Cet ordre les choqua ; ils en vinrent aux plaintes, aux reproches ; ils rejettoient le soin que le Duc avoit de

1538. l'observance de la Discipline militaire, sur son avarice & sur son humeur austere. Luy qui vouloit absolument, qu'on executât ses ordres, les voyant obstinez à ne s'y pas rendre, il leur ôta ces bagages, & mit quelques uns en arrest, & ôta les armes aux autres. Leur suite avoit attiré des filles débauchées dans l'armée, il les fit fouëtter publiquement & les chassa. Il fit venir quelques Seigneurs d'une haute naissance, & leur declara qu'il ne pouvoit les souffrir dans son camp, à moins qu'ils ne renvoiassent tous les bagages inutiles, & qu'ils ne se soumissent à toutes les regles de la Discipline militaire.

Ce procedé surprit d'autant plus tout le monde, que le Duc ne voulut point se relâcher : tous se disoient avec étonnement : „ Quelle sera sa severité dans le grand âge, „ puisque n'ayant encore que trente trois ans „ elle est deja si grande? Les soldats ne pour„ront vivre sous luy, la corde & les galeres „ seront peu pour expier les moindres fautes „ Ces plaintes furent inutiles, il fallut „ obeïr.

Le renvoy des bagages ne fut pas la seule difficulté que le General Espagnol eût à essuyer. La paresse & la lâcheté de cette Noblesse égaloient leur faste. Quand il falut monter la garde, faire sentinelle, demeurer tout le jour, & partie de la nuit sous les armes, élever des retranchemens, faire l'exercice au son du tambour, & demeurer exposé tout le jour aux brulantes ardeurs du soleil, ce fut alors que les murmures & les plaintes se firent entendre. Cette jeunesse qui ne s'é-

toit attenduë à rien de semblable, pestoit & juroit contre la Discipline. Les Espagnols 1538. corrompus par les vices des autres Nations avoient presque entierement dégeneré de cette mâle vertu, qui avoit rendu leurs Ancestres si redoutables. Abîmez dans les delices d'une longue paix, ils ne pouvoient supporter les travaux de la guerre: plusieurs jeunes Gentils-hommes se retirerent: & publierent dans le monde, pour cacher leur foiblesse, qu'on ne pouvoit, sans se deshonorer, obeïr au Duc, dont la superbe & l'humeur altiere étoient insupportables.

Il n'eût pas moins à souffrir de l'avarice des Traitans, qui étoient chargez de l'équippement de la flotte, & de fournir l'armée de vivres. Ayant pénetré leur fourberie, il regla les choses d'une maniere qui ne leur plut pas, quoi qu'ils y trouvassant encore leur compte: quelques-uns aimerent mieux tout quitter, que de s'y soûmettre: ils ne voulurent agir qu'en faisant des gains immenses. Ennuyé des longueurs affectées de ces gens, il voulut exercer sur eux toute l'autorité que Sa Majesté luy avoit confiée, ils en porterent leurs plaintes au Conseil des Affaires.

Leur obstination, le peu de discipline de la jeune Noblesse, & les longueurs des Gens de Robe, qui n'aiment pas, pour l'ordinaire, les Gens de Guerre, enfin la constance du Duc, furent le salut de l'Espagne. Ce fut en cette occasion, qu'il fut aisé de remarquer que les contrarietez ont quelquefois leurs avantages. Le Duc l'emporta, il fallut se soûmettre

1538. mettre à ses ordres. Les Espagnols, surpris de la rigueur de ce grand homme, ne purent s'empêcher d'admirer sa vertu, & de craindre sa severité. Les Magistrats avoüerent qu'à la verité il s'étoit comporté avec plus de hauteur, que ne sembloit l'exiger l'état present des choses, mais qu'il ne pouvoit agir d'une autre maniere, puis qu'il faut des remedes extrêmes aux desordres qui sont dans leur dernier periode. Le Duc d'Albe a été le seul qui ait pû rétablir en Espagne l'ancienne Discipline militaire, qui a rendu les Troupes de cet Etat invincibles durant une longue suite d'années. Tout austere qu'il a paru, il n'y a eu que des malheureux, qui ayent eu lieu d'être mécontens de luy; tous les braves gens se sont fait un plaisir de servir sous luy, & comme j'ay déja dit, tant que sa Discipline a subsisté, les Espagnols ont été invincibles. C'est ce qu'on a éprouvé durant plus de soixante ans, & tout le monde convient que le Duc a été le pere, & le maître de la Discipline militaire des Espagnols.

Ses ennemis luy ont reproché d'avoir été cruel à ses soldats. Il est vray que les lâches, les traîtres, & les fripons passoient mal leur tems avec luy, mais il avoit pour les honnêtes gens une tendresse de pere, il étoit avec eux doux, civil, & même gai, s'il remarquoit quelque chose qui luy deplût, il avoit la bonté de les en avertir, & de les prier en ami de s'en corriger.

Jamais homme ne fut plus craint des méchans, plus aimé des bons, & plus estimé

des

des uns & des autres. Ceux qui blâment sa severité, blâment en même tems la conduite d'une infinité de grands Rois, & de Capitaines celebres. Il ne suivit que leurs leçons, & n'imitoit que leurs exemples. C'est par ce moyen qu'il inspira des sentimens si nobles, aux siens, & qu'il forma des Capitaines si habiles : Frederic & Ferdinand de Tolede ses fils, d'Avila, Mondragon, Valdez, & Figueroa, & tant d'autres Generaux d'armée sont sortis de son école, ont appris sous luy seul le mêtier de la Guerre, & se sont fait, en l'imitant, une reputation immortelle. Aprés le naufrage de l'Armée Imperiale, Charles-Quint repassa en Espagne, & ne ramena pas dix mille hommes des vingt quatre mille qu'il avoit embarquez à Genes, & dans les autres ports de l'Italie. Il s'estima heureux de ce que le Duc ne l'avoit pas suivi, il donna des éloges à sa fermeté, & bien loin de blâmer son exactitude à faire observer l'ancienne Discipline militaire, il fit de fortes reprimandes à ceux qui s'étoient les plus opposez à ce glorieux dessein.

1538. 1539. 1540. 1541.

Le Duc passa trois années à la Cour. Il servit Sa Majesté dans ses Conseils, & ne reprit les armes qu'au commencement de 1542.

1542. Le Duc est fait General des Troupes destinées contre la France.

CHAPITRE XVI.

FRANÇOIS Premier impatient du repos, ou peu satisfait de Charles-Quint, venoit de luy declarer la guerre : il mit sur pied plusieurs armées, il en fit passer une en Ita-

1542. lie, resolut de faire agir une autre en Flandre, & envoya Henry, Dauphin, son fils aîné, en Catalogne à la tête de quarante mille hommes de pied, & de quatre mille chevaux.

Ce jeune Prince qui brûloit du desir de se signaler, partit en diligence, croyant pouvoir commencer le Siége de Perpignan avant qu'on le sçût en campagne. Il en estima le réüssite d'autant plus certaine, qu'il se promettoit, que les Turcs feroient irruption sur les côtes d'Espagne, & que les Espagnols occupez en deux endroits, & incertains de leur parti, ne feroient qu'une foible resistance, & peut-être aucune. Il se trompa Charles-Quint avoit à la Cour de France & dans le Conseil, des Pensionnaires, qui l'instruisoient même des plus secrets desseins du Roy. *Heiston*, qui avoit commerce avec ces traîtres, avoit écrit à l'Empereur dés la fin de l'année precedente, qu'il devoit se tenir sur ses gardes, & il avoit depuis instruit ce Prince, des desseins les plus cachez de François.

Il mit la Catalogne hors d'insulte.

L'Empereur commanda le Duc d'Albe pour défendre la Catalogne & le Roussillon; Il luy ordonna de mettre Perpignan en état de faire blanchir les Ennemis, & même de s'y renfermer avec l'élite des vieilles * Terces Espagnoles. Le Duc se rendit au plutôt dans le Roussillon, avec un petit corps de Troupes accoutumées à vaincre. Il fit entrer quantité de munitions de guerre & de bouche dans Perpignan, rétablit les fortifications de cette Place, fit nettoyer les fossez, ajouta

* Regimens.

ajouta de nouveaux ouvrages aux dehors,& fit élever des redoutes à la petite portée du mousquet du corps de la Place. Averti par ses Espions, du chemin que devoient tenir les Ennemis, il fit occuper les passages des Pyrenées, & fortifia ceux qui luy parurent les plus faciles à emporter. Aprés des ordres si sagement donnez, & des précautions prises avec tant de justesse, il laissa une forte garnison dans Perpignan, & resolut d'en sortir. Il ne pouvoit borner ses exploits dans l'enclos de murailles d'une Ville, il leur falloit un plus grand theâtre. Il proprosa de s'en aller à Gironne, qu'il avoit choisie pour Place d'armes, & sous les ramparts de laquelle il avoit donné rendez-vous à son Armée. 1542.

Le bruit de la prochaine arrivée des Turcs jetta la consternation dans la Catalogne. Les peuples eurent peur, que ces Infideles n'attirassent sur eux toutes les forces de l'Espagne, que Perpignan hors d'espoir de secours ne capitulât, & que sa prise n'entraînât la ruine de la Catalogne. Ils supplierent le Duc de demeurer dans cette Place avec ses Troupes, en execution des ordres qu'il avoit reçus.

Luy qui ne changeoit pas facilement d'avis, & qui sçavoit en quel état il avoit mis cette Place, & qui avoit éprouvé quelle étoit la valeur & la bravoure de la Garnison qu'il y laissoit, répondit à ceux qui lui firent cette priere : *Qu'il ne pouvoit vivre renfermé dans une Place ; qu'il aimoit mieux battre la campagne avec un petit corps bien aguerri ; qu'enfin un combat étoit plus de son goût qu'un siége ; Qu'il pouvoit demeurant en campagne*

1542. *faire continuellement de la peine à l'Ennemy, enlever ses Convois, luy occuper les vivres, le fatiguer par diverses escarmouches, & profiter de mille occasions de luy nuire, qui ne se rencontroient point dans une Ville assiégée, Que tout luy paroissoit à craindre entre des murailles, les cris des Bourgeois, la faim, & la mutinerie des Soldats, dont la lacheté pourroit l'obliger à capituler, & à perdre malgré luy sa réputation; Qu'au reste il avoit pour maxime de ne se laisser jamais reduire à cet état, qu'il fut contraint de se soûmettre à un Ennemi; Que cependant ces considerations ne l'empêcheroient point de rester dans Perpignan, s'il n'étoit convaincu du bon état de la Place, & s'il ne sçavoit qu'il serviroit mieux Sa Majesté en campagne, qu'enfermé? Qu'il se promettoit de si bien choisir les occasions de battre l'Ennemy, qu'il ne luy pourroit échapper; Qu'une Armée nombreuse n'étoit pas un prejugé certain pour la Victoire; Que cette victoire se trouvoit quelquefois dans une fuite apparente, & dans des embuscades, ou le grand nombre ne faisoit qu'augmenter la gloire des Vainqueurs, le desordre, la honte, & le carnage des vaincus: Qu'enfin un General qui sçait son métier, trouve, quelque foible qu'il soit, l'occasion de secourir une Place avant même qu'elle soit en danger.*

CHAPITRE XVII.

Le Duc campe sous Perpignan Exerce les Troupes.

LE DUC ayant rassuré les Bourgeois, & animé la Garnison par l'esperance d'un prompt secours, sortit de la Ville à la tête de quatre

quatre Terces d'Infanterie, & de quatre Escadrons. Il campa à trois quarts de 1542.
lieuës de la Place. Il fit mettre aussi-tôt ses Troupes en bataille, leur donna des ordres, les exhorta de travailler à l'envy, le travail étant la seule chose qui pouvoit les conduire à la gloire: aprés quoi, il fit travailler aux Lignes, monter la garde, & faire l'exercice. On le voyoit tout le jour tête nuë, armé, vétu comme le moindre Officier, exciter les lâches, soulager ceux qui étoient déja fatiguez. Il faisoit chaque nuit la ronde du Camp, donnoit de frequentes allarmes, se trouvoit le premier en état de combattre, apprenoit aux Soldats à suivre leurs Drapeaux méme dans l'horreur des tenebres les plus épaisses. Il faisoit faire luy même l'exercice à ses Troupes, donnoit des loüanges à ceux qui faisoient bien; & aidant les foibles à s'acquitter de leur devoir, il étoit aux travaux comme le moindre Soldat; il se trouvoit aux gardes de nuit, & à tout ce que la Discipline Militaire a de rude & de fatiguant: ce qui étoit une consolation, une joye, & un grand exemple pour tous les gens de bien. Les crimes n'étoient point impunis dans son Camp. Il ne remettoit point la punition à la seconde ou troisieme rechûte, elle se faisoit sur le champ. Cette severité eut tant de poids & de force sur l'esprit des Soldats, qu'on auroit dit entrant dans leur Camp, que ce n'étoit point un Camp de Troupes nouvelles, mais de vielles Legions d'*Emilius Paulus*, ou de *Fabius*. Les supplices ne furent cependant pas fre-

quens,

1542. quens. les premiers intimiderent les Soldats, les rendirent sages, & les firent aimer leurs devoir, ou du moins s'en acquitterent avec exactitude.

Charles-Quint tient les Etats d'Arragon.

Tandis que le Duc d'Albe disciplinoit les Milices de la Catalogne, & les recruës de son Armée, Charles-Quint tenoit les Etats de l'Arragon à Monzon. Dans la harangue qu'il fit aux Deputez, il exagera les préparatifs de la France, & les pria de luy accorder des secours necessaires: *Non, dit il, pour soutenir la gloire de l'Empire & défendre ses Provinces, mais pour garder vôtre propre païs, mon patrimoine & vous mêmes. Je ferai pour vous au delà de ce que vous devez vous promettre de moy, je m'exposerai à toutes sortes de dangers pour vous faire connoître combien vôtre salut & vôtre défense me sont cheres, je n'attens pour cela, que l'arrivée des forces de Castille, & celle de l'Ennemy.*

Les Espagnols firent à l'envi les efforts qui leur furent possibles: les Castillans pour défendre seuls l'Arragon & ses dependances; & les Arragonois pour faire voir, qu'ils pouvoient se passer du secours des peuples de Castille: ainsi en un moment toute l'Espagne fut sous les armes. Il est vray qu'elle n'étoit pas sans crainte. On publioit que le Dauphin attaqueroit le Roussillon; que le Roi devoit entrer avec une Armée dans la Navarre, ou l'on croyoit que la Maison d'Albret avoit des intelligences. Les Emissaires de Charles-Quint assûroient que les Turcs feroient descente dans les Provinces situées le long de la Mediteranée, & que les flottes de France & d'Angle-

d'Angleterre pilleroient les Provinces qui font arrofées de l'Ocean. 1542.

Charles crut avoir mis la Navarre en fûreté, y envoyant pour Vice Roy *D Iniquez de Velasco*, Connêtable de Caftille: Il luy foûmit de plus toutes les côtes de la Bifcaye.

Le Duc pourvoit à la fûreté de la Navarre.

Quoy que le Duc d'Albe eût beaucoup d'occupations dans les païs de fon Gouvernement, il avoit déja néanmoins pourvû à la confervation de la Navarre. Il avoit dreffé un long memoire de tout ce qu'il étoit à propos de faire pour la défenfe de ce païs, & pour empêcher la revolte des Habitans, il l'avoit fait tenir au Marquis de Cannette, qui en étoit Vice-Roy. Les Navarrois, informez qu'on avoit douté de leur fidelité, firent tout pour montrer que Sa Majefté Imperiale n'avoit pas de Sujets plus fideles. En effet on ne vit pas dans cette occafion de peuples plus foûmis qu'eux, plus braves, & plus prodigues de leur fang. Cette nation eft vive, & prend aifement feu: elle n'eft pas fort conftante, & ne fe fait pas une affaire de changer de parti; mais elle n'a rien ni de cher ni de refervé pour la défenfe de celuy qu'elle a une fois embraffé.

Velasco fe foûmit aux ordres de l'Empereur il partit, quoi que malade: Il faifoit faire de grands preparatifs de guerre, & fe donnoit tous les foins imaginables pour repouffer l'Ennemi en cas qu'il parut, lors qu'on luy communiqua le memoire du Duc d'Albe. Surpris du grand ordre qu'il y remarqua, d'y voir chaque chofe reglée avec la même exa-

ctitude

1542. ctitude que s'il avoit été fait aprés coup, surpris, dis-je, de ce qu'il y trouvoit la maniere de faire blanchir les desseins de l'Ennemy devant les Places, & de le chasser avec perte, il s'écria plein d'étonnement: *Je n'ai plus d'ordres à donner, ni de mesures à prendre, le Duc a tout fait.* Ce genereux Connétable, loin d'en marquer de l'envie, suivit exactement tout ce que ce Memoire luy prescrivoit, & commanda aux Gouverneurs, & aux Officiers Generaux de son Armée, de l'executer de point en point.

CHAPITRE XVIII.

Henry II. fait le siége de Perpignan.

LE Dauphin arriva devant Perpignan vers le milieu de l'année 1542. Il investit la Ville au même instant, fit travailler aux lignes, dresser les batteries, & ouvrir la tranché avec une tres-grande diligence: on reconnut d'abord, qu'il n'avoit pas envie que le Siége durât long-temps, & qu'il le presseroit autant qu'il luy seroit possible. Il est vrai, que s'étoit son interest. Il étoit dans un païs de montagnes, ou les embuscades de l'Ennemy étoient à craindre, d'ailleurs il n'y avoit point de fourage; & il étoit fort difficile d'y en faire transporter.

Ces considerations inquiéterent moins le Dauphin, que la resolution des Assiegez & la force de leurs remparts. Le canon faisoit peu contre les derniers, & il étoit impossible de miner, puis que c'étoit une roche vive, & fort dure: Les assiegez se defendoient en lions, & faisoient des sorties vigoureuses.

La

La Garnison étoit toute de vieux Soldats disciplinez par le Duc d'Albe. 1542.

Il commença de douter du succés de son entreprise : Il étoit persuadé qu'il ne pouvoit hazarder un assaut, sans exposer furieusement ses Troupes ; qu'il n'y avoit pas méme d'apparence qu'on put ménager des intelligences dans la Place ; qu'enfin elle étoit trop remplie de munitions de bouche pour croire qu'on pût la reduire par famine. Au reste il sçavoit que le Duc d'Albe étoit campé assez prés des lignes ; il croyoit son Armée d'autant plus nombreuse, que ce Duc étoit demeuré ferme dans le poste qu'il avoit occupé, même avant le siége, & qu'il n'avoit voulu se mettre à couvert dans aucune Place.

Les Assiégeans tinrent divers Conseils : *D'Annebaud*, qui commandoit sous le Dauphin, fut d'avis qu'on levast le siége. Levée du siége. *Car*, disoit-il, Serbellon *&* Machicao *defendent Perpignan avec l'élite de l'Infanterie Espagnole, cette Place regorge de munitions de guerre & de bouche, elle est tres-forte d'elle même ; ses remparts sont à l'épreuve du Canon : ses fondemens sont hors de mine, & sa garnison & ses Bourgeois periront plutôt que de capituler: Charles Quint s'avance pour la secourir, à la tête du Ban & de l'Arriere Ban, & des Milices d'Espagne : sa flotte est en mer, & doit mettre à terre quantité de Troupes au moment qu'il attaquera les Lignes, ainsi il pourra aisement battre nôtre Armée fatiguée par le siége, separée en divers quartiers, & d'ailleurs exposée aux sorties de la Garnison. Si l'Empereur ne veut point de bataille, il n'a qu'à se saisir des passages des Pyrenées,*

&

& nous couper les vivres, il nous forcera de
1542. *combattre avec tout le desavantage qu'il voudra, ou peut-être de nous rendre à discretion. Que la flotte des Turcs étoit encore fort loin; qu'il n'étoit pas à presumer qu'elle arrivast si-tost: Que la Cavalerie à demy ruinée manque de fourage, qu'il n'y avoit plus d'apparence d'en trouver, puisqu'on étoit dans un païs de montagnes: Que cette Cavalerie faiseit toute la force de leur Armée, & que cependant elle seroit inutile dans le combat, à cause de la situation du païs tout entre coupé de rochers: Qu'au contraire l'Armée Espagnole étoit presque toute de gens de pied; que ces Fantassins couroient avec une vitesse extréme, sçavoient le païs, & avoient coûtume de grimper sur les montagnes, dont ils connoissoient jusques aux moindres sentiers: Ainsi, qu'ils se battroient par tout avec aventage, soit qu'ils voulussent s'embusquer dans les montagnes, ou faire ferme dans les vallons. Au reste que la levée du siége de Marseille par l'Empereur, étoit un exemple que le Dauphin pouvoit imiter sans crainte de faire tort à sa reputation.*

Cet avis fut approuvé: Henry leva le siége de Perpignan, & se rendit aupres du Roy son pere. Il étoit à Montpellier où il entendoit, du succés du siége, à prendre les mesures qu'il jugeroit les plus convenables: Car il étoit encore incertain, s'il se rendoit en personne à la tête de ses armées, ou s'il se contenteroit d'opposer le Dauphin, & d'éprouver si la fortune de ce jeune Prince prévaudroit celle de ce vieil Empereur.

La retraitte de l'armée françoise rendit le calme

calme & le tranquillité à l'Espagne. Le Duc congedia les Milices & les recruës, mit les vieilles Troupes en quartier d'hiver, & s'en vint rendre compte de la Campagne à l'Empereur, qui tenoit à Saragosse les Etats de l'Arragon. 1542.

Delivré des soins & des embarras de la guerre, il se donna tout entier à l'établissement de sa famille, il maria *Frederic de Tolede* Marquis de *Coria*, son fils aîné, avec *Hieronime d'Arragon*, fille du Duc de Cordoüe. Cette Dame étoit des plus accomplies qui fut alors en Espagne : elle étoit parfaitement belle, avoit beaucoup de merite & de vertu & d'ailleurs elle tiroit son origine des Rois d'Arragon. 1543. Mariage du fils aîné du Duc d'Albe.

Les facheuses nouvelles qu'on recevoit de France & d'Allemagne, replongerent le Duc dans les soins de la guerre. Les Princes Allemans menacoient d'une prochaine revolte, & le mauvais succés du Siége de Perpignan n'avoit pas rebuté les François. Charles-Quint forma le dessein de passer en Allemagne pour dompter les mécontens, ou du moins empêcher qu'ils n'éclatassent. Il laissa le gouvernement de ses Royaumes à Philippe son fils, & confia la défense de l'Espagne, & le Generalat de ses Troupes au Duc d'Albe, il voulut aussi que ce Duc tint la premiere place dans les Conseils, & que Philips s'arrêtât à ses avis comme à des decisions: Il fit faire de nouvelles recruës, tant pour garnir les places frontieres de ses Royaumes, que pour former une armée capable d'arrêter le Roy Tres-Chrêtien. Il étoit averti par ses Espions Le Duc est chargé du soin de défendre l'Espagne.

1543. Espions, qu'il devoit attaquer la Navarre, mais ces avis se trouverent faux.

1544. 1545. Soins du Duc. Le depart de Charles-Quint alarma les Espagnols. Menacez d'un ennemi formidable, ils ne se croyoient pas en sureté sous le gouvernement de Philippe, Prince jeune, & sans experience. Le procedé du Duc les rassura ; ils reconnurent bien-tôt, qu'il leur suffiroit pour les mettre à couvert des menaces de l'ennemy. Il visita les Provinces & les villes frontieres, donna ses ordres pour rétablir les ouvrages des places fortifiées, & pour en construire d'autres dans les lieux, où il le jugea necessaire, il renouvella les garnisons, augmenta celles qui luy parurent les plus exposées ; en un mot il pourvut avec tant de soin à la sureté des frontieres, qu'elles n'apprehenderent plus l'arrivée de l'ennemi.

Le Duc fit une revûë generale des Troupes, obligea les Capitaines de rendre leurs Compagnies complettes, & dégrada ou bannit ceux des Officiers qui retenoient la paye des Soldats, ou gardoient l'argent destiné pour l'achat des armes, & des habits de ces mêmes Soldats.

Il se fait donner les fonds destinez pour le payement des Troupes. Comme les Commissaires des Guerres, & même quelques Ministres avoient part à ce desordre, le Duc voulut l'empêcher, se faisant delivrer les sommes destinées pour les dépenses de la guerre.

Il falut, pour cela, surmonter bien des obstacles, & même s'attirer, en quelque maniere, l'indignation de Philippe. Ce Prince disoit, que le Duc excedoit son pouvoir, & qu'il luy devoit suffire qu'on payât exacte-

ment

ment les Troupes. Ceux qui avoient le plus de part à sa confiance, ne cessoient de noircir les intentions du Duc, & d'insinuer malicieusement, que le zele du bien de l'Etat ne servoit que de pretexte à ses soins, & que son avarice en étoit la seule cause. 1545.

Le Duc ne pût être ébranlé, il surmonta tous les obstacles, & même l'opposition de Philippe. Il est vray que ce jeune Prince se rendit facilement.

L'experience fit connoître que nôtre Ferdinand n'avoit eu en vûë que le service de Sa Majesté, & l'avantage de sa Patrie. Avec les fonds ordinaires il paya & entretint, même dans l'abondance, un bien plus grand nombre de Troupes, que les Commissaires n'avoient coûtume d'en payer. Les Soldats luy donnerent mille benedictions; le Païsan ne lui témoigna pas moins de gratitude, puis que le soldat payé ne s'amusoit plus à piller. Tout le monde admira cette économie, les gens de bien la loüerent, & les seuls Interessez y trouverent à redire, parce qu'elle étoit aussi ruineuse pour leur fortune particuliere, qu'elle étoit avantageuse à celle du public.

L'Espagne ne posseda pas long-temps un Econome si sage. La revolte des Protestans d'Allemagne l'appella ailleurs. Apres avoir long-temps menacé, il s'étoient enfin determinez à se faire donner liberté de conscience, à diminuer l'autorité de sa Majesté Imperiale, qui leur paroissoit excessive. Charles avoit prévu leurs desseins; & il s'étoit disposé de longue main à les faire avorter. Penétré du merite extraordinaire du Duc, il l'appella

1545. pella auprés de luy, ne doutant point que tout ne luy fut possible avec un si grand Capitaine.

1546. Le Duc confia le soin de sa famille, & de ses biens à la Duchesse son épouse, & partit pour Bruxelles, suivi d'un nombreux cortege de Noblesse : Il arriva heureusement en Flandre, en fut reçû de Charles-Quint avec tout l'honneur qu'un Sujet peut se promettre de son Souverain. Ce Monarque qui l'attendoit avec impatience, le fit Grand Maître de sa Maison ; aprés quoy, il se rendit en Allemagne. Le Duc le suivit, & travailla serieusement aux preparatifs d'une guerre qui luy fut d'autant plus glorieuse, que l'Empereur le nomma Generalissime de ses Armées, & luy en dût les heureux succés.

Fin du Livre premier.



HIS-



HISTOIRE DE FERDINAND-ALVAREZ DE TOLEDE PREMIER DU NOM, DUC D'ALBE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

L'Heresie de Luther avoit infecté presque toute l'Allemagne ; ses Sectateurs étoient puissans & en grand nombre : ils avoient fait depuis quelques années la fameuse Ligue de Smalcade, à laquelle les Catholiques avoient opposé un autre confederation, qu'ils appellerent *la sainte Union*. Ces deux Partis s'étoient maintenus dans une espece d'équilibre depuis quelque temps. La crainte de Soliman, & la complaisance de sa Majesté Imperiale

1546. Etat des affaires de l'Empire.

1546. periale les avoient empêchez d'en venir à une rupture ouverte. Quelques Princes Protestans avoient armé contre quelques Princes Catholiques, mais ces guerres, étant particulieres, n'avoient alteré que bien peu la Paix de tout l'Empire. Enfin les Protestans menacez d'une ruine entiere, & certains qu'on ne pouvoit plus tolerer leurs nouveautez, resolurent d'armer. Les choses s'aigrirent de maniere, qu'au commencement de 1546. l'on vit bien que l'année ne se passeroit pas sans une guerre civile, & qu'il ne falloit pas moindre mal pour remettre le bon ordre & la tranquillité dans l'Empire.

Les Protestans se determinent à la guerre.

Les Protestans étoient dans une veritable union : Princes du premier & du second ordre, Villes libres & hanseatiques, tous concouroient de leurs biens, pour obtenir liberté de conscience. Il ne se trouvoit pas une seule personne dans ce parti, qui n'offrît ses richesses, son bras, & sa vie pour la défense de la Cause commune. Ils renouvellerent leurs ligues ; mais fort secretement. Ils craignoient l'Empereur, ils n'osoient lui donner le loisir de se préparer à les punir, ils formerent le dessein de le surprendre. Il se devoit trouver à la Diette de Ratisbonne ; ils sçavoient qu'il n'y seroit pas le plus fort, ils attendirent cette occasion.

Sortent de Ratisbonne.

Cette Diette commença. Ils s'y trouverent, s'opposerent unanimement à tout ce qu'on y voulut statuer contre eux, & même à ce que l'Empereur fit proposer pour le bien commun de l'Empire, & donnerent ; malgré qu'ils en eussent ; mille marques evidentes d'une

d'une prochaine revolution. N'y pouvant obtenir ce qu'ils souhaitoient, ils se retirerent tous, & laisserent des Députez avec plein pouvoir d'agir pour eux pendant le reste de la Diette. La mort de Luther, & le zele de se trouver à ses funerailles, eût moins de part à leur évasion, que l'envie de se préparer à une guerre sanglante, & d'immoler aux manes infames de leur Seducteur un grand nombre de victimes. 1546.

L'Empereur prend son parti.

La sortie des Princes, le mépris qu'ils avoient témoigné de sa Majesté Imperiale par leurs discours insolens, jetterent la consternation dans tout le parti contraire. Charles Quint en fut allarmé : Il ne pût gouter aucun des avis qu'on lui donna, ni même des resolutions qu'il pût prendre, & passa la nuit dans une extrême inquietude. Le Duc d'Albe que cette action n'inquiétoit pas moins, fut au Palais dés le lendemain matin, & fit avertir l'Empereur, qui ordonna qu'on le fist entrer. Sa Majesté Imperiale lui exposa en peu de mots la peine que lui faisoit le procedé des Princes, les fâcheuses suites qu'il prévoïoit, & sa propre foiblesse, aïant bien moins de troupes qu'il ne lui en auroit falu pour les mettre à la raison, ou du moins empêcher leurs progrés. Le Duc que rien n'étonnoit, exhorta Charles-Quint à ne prendre conseil que de sa valeur, & de son juste ressentiment, & à se declarer hautement contre des manieres si injurieuses. Ce conseil plût à Sa Majesté Imperiale; il la déchargea des soins & des ennuis dont elle étoit accablée, & la rendit tellement à elle-même, qu'elle

1546. qu'elle se resolut à faire la guerre aux Princes. Elle étoit neanmoins presque sans troupes, & hors d'espoir de recevoir si-tôt du secours, mais elle attendoit tout de la justice de sa cause. Elle ne considera point, que presque toute l'Allemagne lui alloit tomber sur les bras, & que les Rebelles combattroient avec d'autant plus d'ardeur & de courage, qu'ils couvroient leur rebellion du pretexte specieux de conserver leur nouvelle Religion, & d'obtenir liberté de conscience. Elle demeura ferme, & n'écouta que son grand cœur, sa reputation, ce qui lui étoit dû, & le courage invincible du Duc d'Albe.

L'Empereur ordonne de nouvelles levées.

La guerre resoluë, Charles-Quint nomma le Duc d'Albe Generalissime, lui confia tout le soin de se mettre au plûtôt en état de faire tête aux Princes. Le Duc qui avoit prévû, que les voïes douces de l'Empereur étoient peu propres à ramener les Protestans, s'étoit fait suivre d'un grand nombre de Colonels, de Capitaines en charge, & de plusieurs Officiers Reformez: il les fit appeller, & les ayant presentez à Sa Majesté Imperiale, elle leur donna ordre de faire des levées avec tout le soin, la diligence & le secret possible. Elle chargea plusieurs de ces Capitaines de Lettres, les unes pour Sa Sainteté, les autres pour la Flandre, l'Espagne, & l'Italie; toutes tendoient à demander de prompts & de puissans secours. Quelques-unes de ces Lettres tomberent entre les mains des Députez des Princes Protestans à la Diette. Ces Princes s'étoient déja retirez. Ils se les communiquerent, & aprés en avoir fait grand bruit dans

la Ville, ils furent en corps au Palais, & presenterent à Sa Majesté une longue Requête : c'étoit alors la coûtume de l'Allemagne ; les Députez ne parloient ordinairement que par Requête aux Empereurs : ils les presentoient, & leurs Majestez les lisoient sur le champ, & y répondoient, quand elles le jugeoient à propos. 1546.

Ces Députez se plaignoient en termes forts, *Que Sa Majesté Imperiale faisoit sous-main de grands preparatifs de guerre ; Qu'elle se servoit pour cela d'Officiers Etrangers, & appelloit à son secours les Troupes des autres Nations, montrant par ce procedé, qu'elle ne prenoit plus de confiance aux Allemans, quoi qu'ils eussent toûjours eu pour sa Personne beaucoup de respect, d'obéïssance, & d'affection ; qu'ils l'eussent servi dans les guerres précedentes avec zele, & qu'ils lui eussent fourni argent, hommes, vivres & chevaux ; ce qu'ils vouloient encore faire en cette occasion avec la même chaleur : Qu'ils le prioient d'exposer à la Diéte (comme s'étoit la coûtume) le sujet de cette guerre ; que si elle se devoit faire, ou contre le Turc, ou contre quelque autre Ennemi de Sa Majesté, ou enfin contre des Rebelles, les Allemans seroient les premiers sous les armes, & qu'ils feroient voir qu'elle n'avoit pas de Sujets plus dévoüez à son service : Au reste qu'ils s'étonnoient de ce profond secret qui les faisoit trembler ; dans la crainte que ces grands préparatifs ne se fissent contre l'Allemagne.*

Les Deputez eventent son secret, le vont trouver, & luy presentent Requête.

Charles-Quint outré, non de cette Requête, mais de ce que son secret étoit divulgué : que sa défiance lui alloit faire perdre l'amour

Réponse de l'Empereur.

1546. l'amour & la confiance des Allemans, qui ne veulent pas qu'on les jouë, & qu'enfin il alloit beaucoup diminuer de sa haute reputation, & porter les Rebelles à éclater, répondit sur le champ aux Députez : *Je connois l'affection & la fidelité de l'Allemagne, mais je sçai qu'il y a des Princes, qui cessent d'être fideles. C'est contr'eux que je leve des troupes, c'est contr'eux que je suis justement irrité. Cependant, Messieurs, vous n'avez point dû me prévenir ni vouloir penetrer mes desseins, avant que je trouvasse bon de vous les communiquer; c'est à vous de me rendre compte, & je ne me sens point dans cette obligation. Rien n'est plus ruïneux pour un Etat, ni plus contraire au devoir des Peuples, que de manquer d'obéïssance & de respect, de vouloir qu'un Souverain se conforme à leurs volontez, & le faire répondre sur ses actions. Il étoit de vôtre devoir & de vôtre affection de vous tenir toûjours prests à m'obéïr. Enfin si vous rentrez dans de meilleurs sentimens (comme il est juste) vous reconnoîtrez que je suis non seulement un bon Prince, mais aussi un Monarque qui merite toute vôtre tendresse.*

Les Protestans prennent les armes.

Cette réponse fut comme le signal donné pour commencer la guerre. Les Députez ne l'eurent pas plûtôt reçuë, qu'ils se rendirent en diligence auprés de leurs maîtres. Ils leur representerent fortement, que l'Empereur ne pensoit qu'à se vanger; que le parti étoit entierement détruit, si Sa Majesté n'étoit prévenuë; & qu'il falloit l'accabler avant qu'elle fut en pouvoir de se defendre, & que ses troupes fussent assemblées.

Ces exhortations eurent l'effet qu'on devoit

voir s'en promettre. Tous les Protestans coururent aux armes. On ne vit jamais de plus grands preparatifs, ni executez avec plus de diligence. Il est vrai que les Princes & les Villes libres qui s'attendoient à une guerre, s'y disposoient sous-main depuis long temps; ainsi l'armée des Confederez fut en campagne avant même que l'Empereur la crût à demi levée. 1546.

L'Electeur Duc de Saxe, & le Landgrave de Hesse étoient depuis quelques années les Chefs du parti, & s'étoient liguez pour la conservation du Lutheranisme; les Ducs de Virtemberg & de Mekelbourg, & plusieurs autres Princes moins considerables, étoient entrez danscette Ligue, & les villes Imperiales d'Ausbourg, de Strasbourg, d'Ulme, de Francfort, de Hambourg, de Breme, de Lubec, & plusieurs autres qu'il seroit superflu & même ennuïeux de raporter, s'étoient déclarées pour les Princes liguez. Nuremberg, Norlingue & Rottembourg les imiterent aprés la declaration de la guerre. Le Roi de Dannemerc grossit le Parti de son nom seul; des besoins pressens ne luy permirent pas d'envoyer des troupes; il fit neanmoins toucher quelque argent. L'Electeur Palatin, lequel avoit embrassé depuis quelques années les Erreurs de Luther, refusa constamment de signer la Ligue de Smacalde, & d'entrer dans ce Parti, mais le voyant composé de tous les Protestans d'Allemagne, il promit de le secourir de quelque Cavalerie, ce qu'il fit comme malgré luy. Il avoit toujours été fidellement attaché à la Maison d'Autriche, Princes & Etats liguez.

1546. il avoit un vray zele pour le bien de l'Empire, & c'étoit luy qui avoit fait blanchir les efforts de Soliman devant Vienne en 1531.

CHAPITRE III.

Charles-Quint se fortifie.

LES forces de l'Empereur étoient bien moins nombreuses, que celles des Confederez : elles étoient commandées par le Duc d'Albe, dont le nom étoit déja si celebre. Charles-Quint assisté du bras & des conseils de ce grand Homme, de qui la fidelité étoit inviolable, ne crut rien d'impossible, & s'engagea sans hesiter dans une guerre où tout lui avoit d'abord parû formidable. Il est vrai qu'elle auroit eu de tres-mauvaises suites pour sa Majesté, si les Conféderez avoient remporté la victoire ; & quand bien même elle seroit demeurée indecise, il est hors de doute, que les victoires dans les guerres civiles sont le plus grand & le plus terrible des maux qui puissent arriver à un Etat.

Etat de ses Alliez, & de ses Troupes.

Charles-Quint tira des troupes aguerries de l'Espagne & en grand nombre, Ferdinand Roy de Hongrie son frere, & le Duc de Cleves luy envoyerent aussi du secours. Le Duc de Baviere, tout Catholique qu'il étoit, vouloit demeurer neutre, ou plutost étoit incertain de son Parti : comme il étoit puissant, le Duc d'Albe crut qu'il falloit absolument l'engager. Le Bavarois étoit mal avec Ferdinand Roy de Hongrie, parce que ce Prince

ce étoit élu Roy des Romains. Le Duc souhaitoit cet honneur. Sa Majesté Imperiale les 1546.
reconcilia, & par le conseil de son Generalissime affermit cette reconciliation, promettant en mariage une des filles de Ferdinand au Duc de Baviere. Cette promesse eut les suites qu'on en avoit esperé. Le Bavarois fit faire des levées dans ses Etats, & se declara hautement contre les Rebelles.

Cologne, Treves, Aix la Chapelle, Metz & quelques autres villes libres, fournirent beaucoup de soldats, & peu d'argent. On manquoit de poudres, *Toralva* * qui avoit eu ordre d'en chercher, en fit voiturer à Ratisbonne une grosse quantité. Cependant comme on recevoit chaque jour des nouvelles des grands preparatifs des Princes, Charles fit approcher ses troupes de Ratisbonne : Il fit venir, de l'avis du Duc, les Colonels *Luitprand*, *Madruce*, *Georges Renspack* & *Kambourg*, desquels la fidelité luy étoit connuë, & il leur donna des commissions pour la levée de trois Regimens. Il ordonna au Marquis de Marigny, Grand-Maître de l'Artillerie, d'en lever un quatrieme. Georges de Bavierre, neveu du Duc de cette province, mit sur pied quatre Regimens de Cavalerie. Maximilien d'Egmont, Comte de Bure, leva en Flandre douze mille hommes de pied, & trois mille chevaux. Les Colonels des vieilles Terces Espagnoles, qui étoient en quartier dans l'Italie, amassoient par l'ordre de l'Empereur le plus de soldats & d'argent qu'il leur étoit possible. Philippes second apprehendant pour la vie de son pere, fit passer en Italie de nou-

* *Didier.*

1546. velles Recruës, & travailloit à en faire d'autres avec la derniere application.

Paul IV. qui occupoit alors la Chaire de saint Pierre, faisoit de grands efforts pour secourir l'Empereur dans cette guerre, qui étoit purement de Religion: Il luy envoya un secours de douze mille fantassins & de huit cens Chevaux commandez par le Duc * de Parme, Neveu de Sa Sainteté. Les Ducs de Ferarre, & de Florence y joignirent quelques Regimens de Cavalerie. On doute si ces Italiens ne furent pas plus à charge au Parti Catholique, qu'ils ne luy firent utiles. Leurs Officiers les firent perir de faim, ou faute de paie, ou les exposant mal à propos, ou les abandonnent dans l'occasion. Ces mêmes Officiers passerent pour des lâches, pour des avares, & même pour des traîtres: on crut que gagnez par l'argent de l'Ennemi, ils lui decouvroient les secrets de sa Majesté. C'est ce qu'on n'a pas bien seu; mais de quoi l'avarice n'est-elle point capable?

* *Octave Fanese.*

Charles-Quint se promettoit de grands secours de Ferdinand Roy de Hongrie, son frere. Son attente fut vaine, les Turcs donnerent assez d'occupation à ce Manarque. Cependant il fit revenir trois mille Espagnols commandez pat *Alvarez Sandis*, sept cens Cavaliers, & six mille fantassins Allemans. Ces troupes étant arrivées long-temps avant celles qui composerent l'armée Imperiale, Charles les fit camper autour de Ratisbonne. Cette place étoit forte par art & par nature, sa situation étoit avantageuse pour la jonction des Catholiques; c'est pourquoy Sa Maje-

Majesté s'étoit déterminée à n'en décamper que lors qu'elle auroit assez de forces pour tenir la campagne. Ratisbonne est grande, riche, & ancienne, elle est sur les frontieres du Duché de Baviere, le Danube la coupe, & facilite son commerce qui est grand. Les Confederez tenoient les places voisines, ils étoient plus unis que ne se sont pour l'ordinaire des Rebelles; ils avoient une grosse armée, des vivres & des munitions en abondance, rien ne leur manquoit que des Capitaines plus habiles ou plus diligens. L'Allemagne est, comme tout le monde sçait, un Etat des plus considerables de la Terre. Il voit peu de nations capables de luy resister, mais il faut pour cela qu'il soit bien uni. Les differens Princes qui le commandent, & la varieté de leurs interêts sont d'ordinaire de grands obstacles à cette union parfaite. Quand les Allemans sont desunis, ils se défont d'eux mêmes. L'Allemagne est fort vaste, ses fleuves, ses forêts, & ses marais la rendent comme inaccessible, & elle n'a guéres eu de meilleurs forts pour se défendre contre les Romains. 1546.

CHAPITRE IV.

Les Bourgeois d'Ausbourg furent les premiers, qui commirent des actes d'hostilité. Ayant reçu quelques secours du Duc de Virtemberg, ils mirent en Campagne une armée de quinze mille hommes de pied, & de quinze cens Chevaux, & lui donnerent vingt & huit pieces de Canon.

Ceux d'Ausbourg font les premiers actes d'hostilité

1546. Scertel entre dans le Tirol.

Scertel Marchand de vin, autrefois Soldat dans les Gardes de l'Empereur, qui l'avoit honoré de son estime, & pour lors le plus riche Bourgeois d'Ausbourg, fut fait General de cette Armée. C'êtoit un vieux Soldat qui avoit du merite, & qui entendoit le métier. Il êtoit d'ailleurs éloquent, & sçavoit exciter une Populace à ce qu'il vouloit; ce qui n'est pas difficile dans les villes libres d'Allemagne, où le petit peuple, naturellement jaloux de conserver sa liberté, s'en fait beaucoup accroire.

Les Alpes separent l'Italie de l'Allemagne, & ouvrent peu de passages aux Armées, qui veulent entrer de l'un dans l'autre de ces païs. On en trouve dans les Grisons, & dans les Etats de Venise, mais l'Empereur n'en étoit pas le maître. Il ne tenoit que ceux du païs de Trente & du Tirol, qui sont d'autant plus commodes aux Espagnols, qu'ils peuvent assembler leurs Armées dans le Milanez qui leur appartient, & de-là les faire entrer dans le païs de Trente, qui lui est limitrophe, & du païs de Trente dans le Tirol. Sortant du païs de Trente l'on traverse les Alpes par une profonde vallée, qui conduit vers Inspruck. Au sortir de cette vallée sont deux Chemins assez éloignez l'un de l'autre, qui menent aux Frontieres du Duché de Baviere; l'un par *Keustein* petite ville dans le Tirol Celui-ci est le plus seur, tant parce que Keustein est une place forte, qu'à cause que les troupes sont à couvert derriere le Mein, qui le borde.

L'autre va dans la Suabe; il est incommo-

de

de par ses longs détours, & horrible pour être entouré des rochers escarpez, & de forêts épaisses. Il est fermé par une Forteresse, que les habitans de ce païs ont nommé la *Chieusa*, c'est à dire la *Cloture*, ou la *Porte*. Ce fort est couvert par la petite ville de *Fiesse*, située sur le Leck, ses fortifications & sa situation avantageuse la rendent presqu'imprenable, & même inaccessible. 1546.

Scertel informé que les troupes du Pape, & celles que les Espagnols entretiennent dans l'Italie, étoient entrées dans le pais de Trente, & qu'elles s'avançoient pour se saisir des passages, resolut de les prévenir. Il fit toute la diligence possible, s'empara de Fiesse, qu'il trouva sans défense, & prit la Chieusa par la lacheté du Gouverneur, Fier de ces heureux succés il vole à Inspruck, dont la conquête ne luy parut pas plus difficile, Mais il se trompa. Castellalto qui en avoit le gouvernement, étoit un homme d'un grand âge, mais brave de sa personne, entendu dans le métier, & d'une activité surprenante. Ferdinand qui le voyoit commander dans ses Armées depuis long temps en qualité de Colonel, luy avoit confié la garde d'Inspruck, & même celle de tout le païs. Castellalto mit sur pied en fort peu de temps dix mille Fantassins, & mille Chevaux, à la tête desquels, il s'opposa aux desseins de l'Ennemi avec un succés si heureux, qu'il le chassa de toute la Province, & reprit les places qui le rendoient Maître des passages.

Y fait des conquêtes.

En est chargé.

La nouvelle de cet heureux succés ôta Sa Majesté

Le Duc se raille de la conduite des rebelles.

1546. Majesté & le Duc d'Albe d'un terrible embarras. Le Duc en prit sujet de bien augurer du succés de cette guerre, & même de railler les Rebelles en presence des Seigneurs de la suite de l'Empereur. Ce Prince surpris d'une joye, & d'une raillerie qui luy paroissoit si à contre-temps, sur tout dans un homme de la gravité du Duc, luy demanda en colere d'où procedoit cette humeur gaye, dans un temps qu'il voyoit Sa Majesté accablée sous le poids des soins & des chagrins, que luy causoit cette guerre ? Le Duc luy répondit avec un air gai, & un visage content, *qu'il avoit tremblé au commencement de cette guerre pour la Personne sacrée de Sa Majesté, qu'il avoit eu peur que ses Ennemis venant l'assiéger dans Ratisbonne, elle ne se vît reduite à fuir honteusement, ou peut-être à des extremitez plus fâcheuses; qu'il prenoit alors les mesures qu'il croyoit necessaires pour la défense de cette place, d'autant qu'il voyoit les secours éloignez, & les Ennemis maîtres des passages, mais qu'à present il ne pouvoit contenir sa joye voyant les Rebelles chassez des passages, employer le temps en des menaces vaines, & ne sçavoir profiter ni des occasions ni des momens, les secours proches, & les choses presque dans l'état que Sa Majesté Imperiale pouvoit les souhaiter*

Scertel, chassé du Tirol, vint camper prés Donavert: dont il vouloit faire sa Place d'armes. Cette ville, qui n'est qu'à dix lieuës de Ratisbonne, est considerable tant par la force de ses remparts, que par sa situation avantageuse. Le Danube qui passe au pied

pied de ses murailles, luy apporte d'Ulme & d'Ausbourg toutes les choses dont elle a besoin. Car le Leck qui passe à Ausbourg, & qui divise la Suabe, & la Baviere, se jette dans ce grand fleuve aux environs d'Ulme chargé des denrées que produisent les païs qu'il arrose. Ce firent en partie ces considerations qui porterent Scertel à camper aux environs de Donavert. Il y fut aussi poussé par le voisinage du Duché de Virtemberg, païs riche & peuplé, d'où il pouvoit tirer, dans le besoin, des munitions de bouche en abondance, & de bonnes troupes. 1546.

L'Electeur de Saxe & le Landgrave ecrivent à l'Empereur.

Le Landgrave de Hesse & l'Electeur de Saxe, ayant rassemblé leurs Armées, ne douterent plus du succés de cette guerre : ils promirent à leurs complices une prompte expulsion de Charles-Quint hors de l'Allemagne : Ils eurent aussi l'insolence de luy écrire, & de luy marquer, *qu'ils le prioient de leur apprendre quels Ennemis il alloit attaquer, & pourquoi de si grands preparatifs.* Ils ajouterent, *qu'ils n'étoient armez que pour se joindre à lui & pour obeïr à ses ordres ; que si c'étoit sur eux que l'orage alloit fondre, il n'étoit point besoin de tant de forces, & que leur cause étoit si juste, qu'ils se soumettoient volontiers aux Loix, & aux Coûtumes de l'Empire ; & qu'enfin la force étoit superfluë avec des gens qui supplioient, & qui ne cherchoient de protection que dans leur innocence.*

Ces lettres choquerent l'Empereur jusques au dernier point, il les jetta par terre, & quoi que pût faire le Duc d'Albe pour moderer sa colere, il n'y fit pas de réponse.

1546.

CHAPITRE V.

Les rebelles se mettent en Campagne.

LEs Confederez, n'ayant reçû aucune réponse, crurent n'avoir plus rien à menager : ils se rendirent à Donavert, lieu marqué pour le rendez-vous de leur Armée. La revuë en ayant été faite, ils la trouverent forte de quatre-vingt mille hommes de pied, & d'onze mille chevaux. Le bagage étoit fort nombreux,& leur Artillerie consistoit en cent pieces de Canon. Leurs Drapeaux se faisoient remarquer à diverses inscriptions tirées de la Sainte-Ecriture.

Ne peuvent prendre Neubourg.

Une Armée si nombreuse leur éleva le cœur: Ils crurent que tout alloit plier devant eux, sur tout aprés qu'ils eurent pris d'assaut la petite ville de Rhain. Neubourg leur ferma ses portes : elle étoit défenduë par deux Enseignes d'Allemans que commandoit Othon-Herniz, jeune Seigneur déterminé, & plus considerable par sa propre vertu, que pour être allié aux maisons de Baviere & Palatine. Ce jeune homme se mocqua des promesses & des efforts des Protestans, qui neanmoins ne voulurent ou n'oserent pas hazarder un Siége. Ils crurent qu'il devoient aller à Ratisbonne forcer l'Empereur, qui y étoit renfermé, ou du moins pour, aprés l'avoir mis en fuite, luy fermer le secours; & le chasser de l'Allemagne.

N'osent assieger Ratisbonne ni Landshut.

Bien que ce conseil fut salutaire & bien digeré, il demeura sans execution les Rebelles n'oserent attaquer une ville défenduë par l'Empereur, & le Duc d'Albe, & par une garnison

garnison d'onze mille vieux Soldats determinez à perir avant que de parler de se rendre. 1546.
Ils changerent donc de dessein,& formerent celuy d'assiéger Landshut, place située entre Ratisbonne & Inspruck,& le seul endroit par où les Troupes de l'Italie, & des Païs hereditaires situez le long des Alpes pouvoient passer.

L'Empereur, averti de ce projet par ses Emissaires, en craignit la reüssite: il eut peur que cette place, étant occupée, ses Troupes ne pussent le joindre. Il fit venir le Duc, & luy donna les ordres necessaires pour la conservation d'un passage de cette importance. Le Duc connoissoit l'habileté de Prosper Colonne, il sçavoit avec combien de vigueur il avoit soutenu l'effort des François dans Marignan, il le chargea de la défense de Landshut, & de s'y rendre au plutôt avec quatre mille Allemans & trois cens Espagnols: il luy ordonna de laisser dans Ratisbonne les munitions de guerre & de bouche, & tout le reste de l'attirail que l'Empereur avoit fait venir de l'Aûtriche par le Danube, il le pria seulement de faire diligence, l'assûrant que les Rebelles croiroient Landshut en sûreté, aussi tôt qu'ils auroient appris que Sa Majesté y avoit fait entrer du secours.

Le Duc se met en Campagne contre le sentiment des autres Generaux

Le Duc sortit ensuite de Ratisbonne avec toute l'Armée, que la presence de l'Empereur rendoit invincible, & alla camper sous Landshut, contre le sentiment de tous les Officiers, qui assûroient, *Que vouloir camper c'étoit exposer les Troupes à une défaite seure, & l'Empereur à la honte de fuïr dans la ville,*

1546. *le, en cas que l'Ennemi forçât les foibles retranchemens du Camp. Quel secours*, disoient-ils, *nous restera-t-il, lors que la retraite de Sa Majesté nous aura privez du seul qui nous reste, puisque sa seule presence peut nous animer, & nous faire esperer la victoire? Mais, ce qu'à Dieu ne plaise, si occupez à faire retraite dans la ville, l'Ennemy nous presse, & que les Soldats épouvantez bouchent les étroites issuës de nôtre Camp; ce sera là qu'il faudra perir, & que l'Armée sera taillée en pieces, avec d'autant plus de malheur, qu'ils n'y a que les braves gens, qui fassent tête en ces occasions, & qui tombent sous les coups de leurs adversaires.*

L'Empereur, fatigné par ces remontrances, crut devoir donner quelque satisfaction à des personnes si zelées pour son honneur & pour la défense de sa personne. Il fut visiter le Camp. Aprés avoir remarqué sa situation avantageuse, la bonté des retranchemens, l'ardeur des Soldats, la gayeté de ceux qui le saluoient, & la vigilance du Duc, qui étoit present aux travaux, il dit tout haut, *Que ces retranchemens, luy paroissoient beaucoup meilleurs & plus forts; que les ramparts de la ville; & que si l'Ennemy les forçoit, il n'y avoit aucune seureté dans Landshut, où l'on seroit obligé de se rendre, quand on auroit beaucoup souffert de la faim, & qu'on se seroit vû enfermé comme des bêtes sauvages.*

Rend raison de son procedé. Le Duc prit la parole, & s'adressant à l'Empereur: *Je sçavois*, dit-il, *que mon procedé déplaisoit à bien des gens, mais je n'ay point voulu en parler à vôtre Majesté, il m'est beaucoup plus honorable qu'elle approuve d'elle-*

même

même ce que j'ay fait ; & même elle en retire quelque avantage : car il est bon que le Prince & son General se rencontrent dans les mêmes sentimens le dernier en devient beaucoup plus accredité, & les Troupes ont plus de confiance en lui bien que les Regles de la discipline militaire ne permettent point qu'un General rende compte à son Armée de ses desseins ; je croy que je dois en cette occasion passer sur ces regles. J'ai toûjours tenu pour maxime, qu'un Capitaine ne doit jamais s'enfermer dans une place, pour forte qu'elle soit, à moins que son Armée n'ait honteusement pris la fuite, ou qu'elle n'aît été taillée en pieces. D'ailleurs quelque experience qu'il ait, quelque braves que soient ses Soldats, il n'agit plus de même qu'en pleine Campagne ; ses Ennemis prennent sujet de le mépriser, & il se confesse vaincu du moment qu'il se tient renfermé derriere des ramparts. Plus les fortifications d'une place sont à l'épreuve, plus le Soldat se relâche ; il ne fait fond que sur elles, le travail luy deplaist, il se mutine aisement, & ne cherche que le repos. Les Generaux perdent aussi beaucoup de leur fermeté. Les villes ont effeminé le courage invincible d'Annibal & d'Alexandre. Il n'en est pas de même d'un Camp. Le Soldat met toute son esperance dans ses armes & dans son devoir. Les factions, pour dures quelles soient, le fatiguent d'autant moins, que c'est par elles seules que son salut est assuré. Il en est beaucoup plus actif, & plus assidu au travail, il court la Campagne avec plaisir, & n'a point dans un combat des maisons pour cacher sa fuite & sa lâcheté, ni des murailles pour le garantir de la mort ; il sçait qu'il

1546.

qu'il faut vaincre ou perir, & font tout pour
1546. *éviter le dernier. Les Troupes de Vespasien attaquerent Rome sans croire qu'il y eût du danger. Elles furent plus retenuës aux barrieres du Camp, elles n'oserent hazarder l'assaut, cependant les Vitelliens étoient abîmez dans les plaisirs, & n'avoient de redoutable que leur Camp, Pirrhus & Corbulon ont bravé dans leurs Camps les Ennemis les plus redoutables, & ils n'y ont eu à craindre, que leurs Soldats, que la demeure des villes avoit rendu moux au travail, lâches au combat? & prompts à se mutiner contre leurs Officiers. Ainsi, sacrée Majesté quand même je serois persuadé que les murailles de Landshut seroient beaucoup plus seures que mes retranchemens; je ne voudrois point y faire entrer les Soldats, la defiance fait beaucoup pour nôtre sûreté, & qui croit ne rien craindre, se laisse aisement surprendre. De plus, les choses sont dans un état, qu'il faut pour nous soûtenir, que la renommée fasse quelque chose pour nous; sans elle nous sommes perdus, & vôtre Majesté ne peut recevoir de secours, qu'en allant au devant d'eux, & leur ouvrant les passages. Je tais le reste, Sacrée Majesté, je croy m'être assez expliqué avec vous de ce que je dois faire, & j'attens un heureux succés de vos desseins.*

Charles-Quint ravi d'avoir confié ses Armes à un Chef de cette importance, luy dit d'un air satisfait, & de la maniere du monde la plus obligeante: *Continuez, Duc, à fortifier les fondemens de nôtre victoire, je suis determiné à mourir glorieusement, plûtôt que de sortir d'Allemagne, & je me promets de vos soins, &*

de

de vôtre vertu, que je n'en partirai qu'après avoir dompté les Rebelles. 1546.

CHAPITRE VI.

LE Duc, ayant appris que les Confederez menaçoient Ingolstad, y envoya deux cens Mousquetaires, ausquels il ordonna de marcher jour & nuit jusques à ce qu'il y fussent arrivez. *Pierre de Gusman*, Seigneur Espagnol, que l'Empereur honoroit de son estime, & auquel il avoit donné une charge dans sa Maison, étoit Gouverneur de cette place Sa Garnison qui n'étoit que de deux Enseignes d'Allemans, étoit trop foible, & l'on n'osoit compter sur sa fidelité. La prevoyance du General eut des suites avantageuses, les Ennemis apprirent par leurs coureurs, qu'il étoit entré du secours dans la place; ils n'oserent l'attaquer, & marcherent vers Landshut. Ils apprirent que le Duc y avoit envoyé du secours, & qu'il étoit campé aux environs. Cette nouvelle les consterna, ils n'oserent ni attaquer le Camp, ni tenter Ratisbonne, ils se retirerent en desordre, & furent camper à quelques lieuës d'Ingolstad. Ce fut de ce Camp que l'Electeur de Saxe, & le Landgrave envoyerent un Trompette & un Page à l'Empereur luy declarer la guerre. Le Page portoit une lettre attachée au bout d'une pique, selon la Coûtume des anciens Allemans, qui en usoient de la sorte quand ils vouloient declarer la guerre à leurs Ennemis. Cette lettre étoit remplie de termes injurieux au Pape & à l'Empereur.

Le Duc fait entrer des Troupes dans Ingolstad.

Les Confederez declarent la guerre à l'Empereur.

1546. pereur. Charles qui étoit convaincu de l'insolence des Rebelles, ne la voulut pas lire, & il la foula aux pieds, neanmoins il renvoya le Page & le Trompette au Duc d'Albe.

Ce grand homme les fit entrer dans sa tente, & leur dit avec un air grave & severe : *Vôtre impudence meriteroit qu'on vous envoyast au supplice, mais l'Empereur veut des victimes plus considerables : il ne faut pas moins que la tête de l'Electeur & celle du Landgrave pour expier des autres Rebelles : & dites leur que Sa Majesté ne mettra lés Armes bas ; qu'aprés les avoir entierement soûmis, & executé l'arrest de proscription qu'elle a justement porté contre eux.* Il les renvoya sur le champ chargez de cet Arrest, pour réponse à leurs lettres insolentes.

Les menaces du Duc n'étoient point rodomontades, il avoit dequoy les accomplir car le 5. Aoust les secours que l'on attendoit d'Italie, entrerent dans le Camp: Ils étoient composez de dix mille hommes de pied, des Troupes du Pape, *Octave Farnese*, Duc de Parme, & petit fils de Sa Sainteté, qui les commandoit, y avoit joint cinq cens chevaux, & le Duc de Ferrare, & le grand Duc de Toscane chacun trois cens. Le Regiment Allemand qui avoit été levé dans la Forest noire, s'étoit déja rendu au Camp aprés une marche fort longue, ces Troupes ayant été obligées à de grands détours pour ne pas rencontrer les Ennemis. Les vieilles Terces Espagnoles qui avoient pris la route de la Stirie & de la Carintie, avoient aussi joint

Etat de l'Armée Imperiale

joint l'Armée. *Jean*, Marquis de Brandebourg, y avoit amené huit cens chevaux, 1546.
Volphang Grand Maître de la Prusse; deux cens, & le fils *d'Albert*, Duc de Brunswic (que le Landgrave avoit depoüillé de ses Etats, & qu'il tenoit prisonnier) huit cens. Trois mille cinq cens Allemans levez le long du Rhin, y attendoient le Comte de Bure, pour se rendre au Camp avec plus de seureté.

Aprés la jonction de ces Troupes, l'Empereur fit faire une revuë generale; il trouva son infanterie composée de seize mille Allemans, d'onze mille Italiens, & de huit mille Espagnols. Sa Cavalerie consistoit en deux mille Gendarmes & treize cens Chevaux-Legers. Cette Armée étoit un rien par rapport au grand nombre de soldats qui formoient celle des Confederez. Cependant elle étoit beaucoup plus formidable par la bravoure des soldats & l'experience des Chefs, par son union, par la presence de Charles-Quint, & le secours de sa fortune, enfin par la justice de la cause qui la faisoit agir, &, parce qu'elle étoit sous les ordres du Duc, Capitaine vigilant, habile, & experimenté incomparablement plus que tous ceux qui étoient dans le parti contraire.

CHAPITRE VII.

Charles-Quint se met en Campagne.

CHARLES-QUINT se crut, aprés la jonction de ces troupes, en état de tenir la Campagne. Il prit quinze pieces de gros canon, & quinze pieces de Campagne & fut camper sous Ingolstad, resolu de combattre

1546. battre à la première occasion favorable ; car il sçavoit que tant de Chefs, qui commandoient en Souverains dans l'Armée rebelle, ne seroient jamais bien d'accord, & que les Allemans desunis ne sont pas beaucoup à craindre : Arrivé prés Neustad, il faisoit jetter deux ponts de batteaux sur le Danube, lors que les Coureurs rapporterent que l'Ennemy marchoit vers Ratisbonne. Craignant qu'il n'attaquast cette place, ce qu'il devoit avoir deja fait, il y envoya deux Brigades d'Infanterie Allemande, & cinq cens Chevaux Espagnols, qui s'y rendirent en diligence. Cette précaution prise, le Duc d'Albe fit achever les ponts, passa au de là du Danube, plutôt du consentement de l'Empereur, que de son avis, & campa dans un lieu qu'il avoit reconnu luy même le jour precedent. Des marais profonds & impraticables fermoient ce Camp d'un côté, un ruisseau profond le bordoit d'un autre, & le Danube fermoit le reste du vuide. Le General crut devoir choisir cette assiete du Camp, parce qu'il étoit foible en Cavalerie, & que l'Ennemi en avoit beaucoup. Il fit jetter plusieurs ponts sur ce ruisseau, qui le separoit d'une campagne fertile & abondante, d'où il pouvoit tirer des vivres & du fourage, & dans laquelle il luy étoit facile de menager quelques occasions de battre l'Ennemi, en cas qu'il eût osé paroître.

Passe le Danube.

Fait echoüer les desseins des Ennemis sur plusieurs Places.

Le foible secours, qui fut jetté dans Ratisbonne, deconcerta les Rebelles ; ils n'oserent attaquer cette place : la nouvelle que le Duc étoit campé au de là du Danube, leur fit crain-

craindre, qu'il ne leur coupast les vivres: 1546.
ils se retirerent avec precipitation, & camperent sous Ingolstad. Cette retraite se fit avec une precipitation extrême, & un grand desordre; & durant cette route, qui fut de quatre lieuës d'Allemagne les soldats ne firent aucune alte. Ayant à passer des forests & des défilez, où il leur étoit impossible de marcher en bataille, ils se debanderent, & chacun prit le chemin qui luy parut le plus seur ou le plus commode. Cette nouvelle vint au camp; le Duc la tourna en ridicule, de peur que Charles qui avoit beaucoup de feu, ne se mit en tête de charger l'Ennemy. Tous les Officiers le vouloient, & ils se persuadoient tous, que la victoire étoit sûre: mais le Duc rejetta cette nouvelle & cet avis, les chemins étoient inconnus à son Armée, & familiers à celle des Rebelles, d'ailleurs il étoit nuit, & il étoit à craindre, que les Imperiaux engagez dans ces défilez & parmi ces bois durant l'obscurité, ne fussent aisement défaits, ou que saisis d'une terreur panique, laquelle est ordinaire en ces occasions, ils ne prissent la fuite.

L'Empereur qui craignoit pour Ingolstad, vint camper à trois milles de ses remparts, dans un poste qu'il avoit fait occuper par Jean Baptiste Castaldo. Le Duc partit de ce camp avec vingt Cavaliers, & fut reconnoître l'état de la place, & la situation d'un terrain où il vouloit camper le même jour: de retour, il envoya le Prince de Sulmone, & Antoine de Tolede, à la tête de deux cens

Cui-

1546. Cuirassiers, & de cinq cens Chevaux-Legers observer le Camp des Rebelles, & leurs mouvemens, & attacher quelques escarmouches. Les Confederez firent sortir de la Cavalerie, & chargerent vigoureusement les Imperiaux, qui eurent à souffrir. Charles-Quint regardoit ce combat, & indigné de voir tailler ses soldats en pieces, il commanda de sonner la charge, & de faire avancer le reste de l'armée.

Le Duc empéche l'Empereur de donner bataille.

Le General surpris au dernier point d'un ordre si mal digeré, & si peu conforme aux interêts de Sa Majesté, courut à elle, luy fit connoître, *Que cette resolution alloit ruïner ses desseins, & livrer la victoire aux mains de l'Ennemi : Qu'il devoit moins exposer de braves gens, qui risquoient tout pour luy; Qu'il étoit d'un grand homme, & d'un Capitaine sage de ne rien faire par desespoir & imprudemment, & que la prudence devoit être la vertu des Generaux, & qu'enfin la force ouverte pouvoit souvent moins que l'experience, l'adresse, & les longueurs.*

CHAPITRE VIII.

Les Imperiaux viennent camper sous Ingolstad.

QUELQUE vive que fut cette remontrance, Sa Majesté la prit non seulement en bonne part, mais elle y defera. Le Duc fit rentrer l'armée, & fit soûtenir les combatans par quelques Escadrons, qui repousserent les Rebelles, & les chasserent jusques dans leur Camp.

Ce combat heuresement terminé, le General rangea l'armée en bataille & decampa: il se

se mit à l'Avant-garde, où étoit aussi l'Empereur, moins parce qu'il étoit de sa dignité d'occuper ce rang, que parce qu'il vouloit être prés de Sa Majesté imperiale, pour ne pas souffrir qu'elle en vint à un combat general, en cas que l'Ennemi voulut le tenter. On se mit en marche au soleil couchant, & l'on n'arriva au camp qu'aprés qu'il fut nuit. L'Empereur en reconnut l'assiétte, il la trouva tres avantageuse. L'Armée avoit à gauche le Danube, & des marais, à droite d'autres marais impraticables, & une petite hauteur, qui s'élevant imperceptiblement, commandoit une campagne, qui fermoit la tête du camp. A dos étoit Ingolstad, & prés de là une forest épaisse, & propre à mettre les soldats en embuscade. Le Duc commanda des travailleurs pour y couper des arbres, & d'autres pour faire des retrenchemens. 1546.

Ils agirent les uns & les autres avec tant de diligence, que les Lignes se trouverent presqu'achevées le lendemain matin. Tout le monde en fut surpris, & les travailleurs même. On se demandoit les uns aux autres comment on avoit pû finir si-tôt un si grand ouvrage. L'on ne sortit de cet étonnement, que lors qu'on apprit que le Duc avoit passé la nuit dans les travaux, & que la hâche ou la bêche à la main, il n'avoit cessé d'animer les soldats par ses paroles, & par ses exemples

L'Armée rebelle occupoit un poste tres-avantageux. Le Landgrave ennuyé des longueurs, de l'irresolution, & des mauvais conseils

Camp des Contederez.

1546. conseils de ceux de son parti, s'approcha de l'Armée Imperiale, & campa dans une plaine fortifiée par quelques hauteurs : il se retrancha dans ce camp, qui n'étoit éloigné que de deux lieuës de celuy de l'Empereur. Un torrent couloit à une égale distance de l'un & de l'autre ; le reste étoit plaines ou collines, d'une pente douce & aisée.

Charles-Quint, se voyant hors d'insulte dans le poste qu'il occupoit, resolut d'y attendre des Troupes de Flandre. commandées par le Comte de Bure; car les armées étoient en presence, & elles ne pouvoient sortir de leur poste sans en venir à une action generale. Si l'Empereur avoit voulu faire retraite, il s'exposoit à perdre son Arriere-garde & sa Cavalerie, qui étoit inferieure à celle de l'Ennemi, ou du moins à voir forcer Ingolstad. La prise de cette place rendoit la defaite du Comte de Bure inévitable, ou du moins luy bouchoit entierement les passages. Sa Majesté faisant de profondes reflexions sur ces dangers, & ne voyant pas assez comme elle pourroit s'en tirer, elle fit appeller le Duc, & luy ordonna d'agir en maître, & d'ordonner de toutes choses, comme il le jugeroit à propos. Il la remercia d'une confiance si particuliere, & se mit en état de luy faire connoître qu'il n'en étoit pas indigne. Il fit partir Alvare Sandis, & d'Arcres, Colonels de deux vieilles Terces Espagnoles, avec mille Fantassins choisis, & leur ordonna de dérober leur marche aux Ennemis, la faisant par la forest, & d'attaquer leur camp sur le minuit. Ces ordres furent executez fort heureusement :

Le Duc fait enlever un quartier des Ennemis.

reusement ; les Imperiaux surprirent les Gardes & les Sentinelles à demi endormis, forcerent les retranchemens, tuerent plus de cinq cens des Ennemis : ils ne perdirent que trois hommes, mais ils en eurent beaucoup de blessez ; ne s'étant pas reconnus dans l'obscurité, ils avoient tiré les uns sur les autres. 1546.

Cet heureux succés piqua d'émulation le Duc * de Parme : il crût devoir se signaler. Il communiqua son dessein à Jean Sabellic, General de l'Infanterie de l'Eglise, & au Seigneur Alexandre Vitelli, qui commandoit la Cavalerie du saint Siége. Ils l'approuverent, & furent de compagnie prier sa Majesté Imperiale de consentir à son execution. Elle ne le leur refusa point, & le Duc ne voulut pas s'y opposer, de peur qu'on ne crût qu'il le faisoit par jalousie, & pour ne pouvoir souffrir la gloire des autres.

* Octave Farnese.

Le Duc de Parme est maltraité par les Rebelles.

Octave embusqua presque toute l'Infanterie Italienne dans la forest, & envoya quelques Escadrons pour attirer l'Ennemi dans l'embuscade. Tout reüssit mal. Les Rebelles, soit qu'ils fussent avertis de ses desseins, soit qu'ils s'en défiassent, posterent des Troupes dans un lieu, où il devoit passer pour arriver au camp. Il s'y presenta, fut repoussé, & contraint de rejoindre le gros de l'armée avec beaucoup de perte.

Cet échec fit en quelque façon plaisir au Duc d'Albe : Les frequens avantages des Imperiaux leur avoient haussé le cœur ; ils ne pouvoient être retenus derriere leurs retran-

Le Duc fatigue les Ennemis.

1546. chemens, & commençoient à ne plus observer les regles de la discipline; il leur faloit quelque chose de semblable pour moderer leur feu. Le General Espagnol n'en donna neanmoins pas plus de repos aux Rebelles. Il continua de les fatiguer par de frequentes allarmes, & de petites attaques faites à temps, & les obligea de demeurer jour & nuit sous les armes. Cette vigilance les rebuta, car les Allemans accoûtumez à boire, plus qu'aucune autre nation de l'Europe, veulent dormir; ainsi malgré les défenses des Capitaines ils jettoient les armes bas, & dormoint profondement; Ce qui donnoit souvent beau jeu au Duc d'Albe, qui ne reposoit guéres.

Le Comte de Marigny Grand Maître de l'Artillerie, équippa une frégate legere vers l'embouchuere du Leck, par où les munitions de bouche qu'on faisoit venir pour les ennemis d'Ausbourg & du Wittenberg, devoient passer; il prit plusieurs batteaux, & en coula d'autres à fond.

Tout foible que fut ce succés, il eut de grandes suites: Les Confederez, remarquant chaque jour, que les Imperiaux entendoient mieux la guerre qu'eux, resolurent d'en venir à une Bataille generale, avant que les troupes de Flandre fussent arrivées. Ils voyoient assez, que toutes les munitions de bouche qu'ils pourroient tirer des païs circonvoisins, suffiroient à peine pour nourrir leur armée: Qu'il n'étoit guéres possible qu'ils pussent demeurer unis, à moins qu'ils ne se délivrassent par une victoire, de la peur que

que leur causoit l'Ennemi par ses avantages perpetuels : Que quelque poste qu'ils pussent occuper, & quelques retranchemens qu'ils fissent, ils auroient toujours du pire, d'autant que la fortune favorise beaucoup plus les aggresseurs, que ceux qui demeurent sur la défensive. 1546.

CHAPITRE IX.

CEs raisons déterminerent le Prince à une bataille, & le 29. d'Aoust le Landgrave sortit de son Camp, & s'approcha d'une lieuë, de celui de l'Empereur. Le lendemain il rangea son Armée en bataille, & se mit en marche. Le vent & le soleil ayant dissipé les broüillards, qui s'étoint élevez des Marais voisins, les Imperiaux decouvrirent cette grande armée; partie descendoit encore les collines, qui, ayant une pente large & aisée, faisoint voir en amphitheatre toute la dispo-sition des rangs, & partie s'étendoit dans la plaine. On remarquoit d'abord quinze mil-le chevaux, divisez en dix escadrons, for-midables, precedez de cent trente piéces de canon, toutes de front. L'Infanterie venoit ensuite, forte de quatre vingt-dix mille hommes : Elle étoit partagée en bataillons rangez avec tant d'ordre que l'un ne cachoit point la vûë de l'autre, & qu'ils étoient as-sez éloignez pour que la Cavalerie pût pas-ser en escadrons par les espaces sans se rompre, où qu'un bataillon maltraité pût faire retraite sans se renverser sur un autre bataillon. Un bagage à l'Allemande, c'est à

Le Land-grave vient ca-noner le Camp des Impe-riaux.

1546. dire tres nombreux, & embarassé de femmes & d'enfans, six mille Pionniers, huit cens Chariots chargez de munitions de guerre & d'outils pour l'Artillerie ; trois cens qui portoient des pontons, & un grand nombre d'autres pleins de vivres, & de bagage, ne contribuoient pas peu à faire paroître cette armée plus grosse qu'elle n'étoit en effet.

Le Duc met l'Armée en bataille.

Le Duc remarqua l'ordre de cette armée, & le terrain qu'elle alloit occuper ; puis sans se soucier de ce grand nombre, qu'il regardoit comme un surcroît de gloire pour luy, il mit ses troupes en bataille le long de ses Lignes. Il posta les Espagnols à la tête de l'aile gauche, & disposa les Mousquetaires de cette Nation sur les banquettes des retranchemens, qui leur faisoit face. Le Regiment de Lansparck venoit ensuite, & avoit auprés de lui l'Infanterie Italienne, excepté quelques bataillons que le Duc avoit laissez à la défence d'un retranchement fait à la tête du marais. A la gauche étoient les Allemans. L'endroit par où l'on pouvoit aller à la ville, étoit sans retranchemens : le Duc y fit entrêmeler les chariots de l'armée, derriere lesquels il mit la Cavalerie disposée en escadrons, afin que si l'Ennemi, attaquant la gauche, s'étendoit assez pour prendre les Ennemis en queuë, cette Cavalerie pût soûtenir ses efforts à la faveur de cette barricade, jusques à ce que l'Infanterie pût-être à elle.

Charles-Quint dispose les siens à combattre.

L'Empereur n'a peut-être jamais fait voir plus de desir de combattre qu'en cette occasion : monté fort avantageusement & couvert d'armes fort riches, on le voyoit courir de

de bataillon en bataillon, & animer les siens par ses paroles, par la joye qui paroissoit sur son front, & par un certain feu, qui partant de ses yeux, prouvoit assez sa valeur & sa confiance. Le Duc d'Albe, & les autres Grands de l'armée le Prierent en vain de ne pas exposer sa personne; ils obtinrent seulement qu'elle se retireroit à l'Escadron qui étoit chargé de sa défence. Cependant les Ennemis avançoient en bon ordre; arrivez un peu hors la portée du mousquet, ils étendirent leurs ailes, comme pour envelopper les retranchemens, & donner de toutes parts. 1546.

On se préparoit à les bien recevoir, lors qu'ils firent alte tout à coup, & que leur artillerie commença de foudroyer le camp avec tant de violence, qu'on n'étoit en seureté en aucun endroit, on ne l'étoit pas même dans Ingolstad.

Son intrepidité.

Si l'Empereur avoit un desir extrême de combattre lorsque l'Ennemy se presenta, il fit voir une intrepidité heroïque, pendant les neuf heures que dura le foudre des Ennemis: on le voyoit par-tout encourager les siens, & du geste & de la voix : plusieurs de ceux qui étoient auprés de luy, furent emportez par le canon des Ennemis. sans qu'il discontinuât de marcher par-tout où il croyoit sa presence necessaire. Il se faisoit remarquer à ses armes fort riches, à une écharpe d'or couleur de feu, bordée d'une longue frange d'or, & à un grand plumet qui flottoit sur son casque. Il étoit monté sur un cheval de prix, que crouvroit une housse de velours rouge cramoisi, en broderie d'or. Tout le monde avoit les yeux jettez sur ce grand

Donna du courage aux siens.

1546. Empereur; son intrepidité donna du courage aux siens, tous n'étoient en peine que de luy, tous demeurerent fermes, resolus à perir, ou à vaincre pour un Prince, dont la mort ou la blessure auroit peut-être causé leur défaite. Tous faisoient unanimement des vœux pour la conservation de l'Empereur, & peut-être leur dut il sa conservation, car un boulet de canon tomba à ses pieds sans se relever: Ceux qui sçavoient la guerre, dirent par flaterie à sa Majesté, que c'étoit un miracle, & que Dieu avoit appesanti ce boulet pour sauver la vie d'un Prince qui ne l'exposoit que pour le soutien de la veritable Religion: Je ne sçay si ce fut un miracle, mais tout le monde convient qu'un boulet s'éleve de terre par deux ou trois fois, & que le moindre de ces bonds tuë ce qu'il rencontre d'hommes ou de chevaux.

Le Duc est en danger.

Le Duc d'Albe ne s'exposoit pas moins que Charles Quint. Il étoit à la tête de l'Infanterie, & couroit de bataillon en bataillon pour animer les soldats, que le grand feu des Ennemis deconcertoit. Une volée de canon enleva un soldat auquel il parloit, & le sang de cet infortuné luy couvrit le visage: Il l'essuya avec son écharpe, & fut à ses Canoniers qui cessoient de tirer, & leur commanda de continuer toujours avec la même vigueur: Ils n'osoient; le canon étoit trop échauffé, quatre pieces étoient déja crevées, ils craignoient que les autres ne crevassent de même, ainsi il y avoit plus à craindre pour eux auprés de leur batterie, que l'Ennemy n'en pou-

pouvoit recevoir de dommage.

Les choses étoient en cet état, lorsque les Confederez cesserent de tirer : Ils serrerent leurs rangs. Ce mouvement fit croire au Duc qu'il alloit être attaqué. Il se rendit au plutôt à la tête de l'Infanterie, excita les Soldats à bien faire, & leur défendit de tirer que lorsque les Rebelles seroient à trente pas d'eux, afin que tous leurs coups portassent, & que le grand nombre de personnes qui tomberoient à cette décharge, arrêtât l'ennemy, ou du moins rompît ses rangs. Craignant que les Confederez n'attaquassent l'aîle droite, qu'il sçavoit être la plus foible, il tâcha de les attirer sur la gauche, composée d'Espagnols qui étoient couverts par des retranchemens à l'épreuve. Il fit sortir quelques Brigades pour se saisir d'un village occupé par les Ennemis : Elles s'en acquitterent avec beaucoup de valeur, & pousserent vigoureusement ceux qui oserent les attendre. Le Landgrave les fit soûtenir par d'autres, qu'il crut devoir chasser les Imperiaux. Il s'attendoit que leur fuite pourroit luy fournir quelque occasion favorable d'entrer dans leur camp. Il fut trompé ; ils se défendirent jusques au soir avec une intrepidité qui surprit. Le soleil alloit se coucher, lorsque les Generaux des Rebelles étonnez de la bravoure & de l'experience des Espagnols, firent sonner la retraite, & retrancher leur camp, donnant quelque esperance qu'ils recommenceroient le lendemain.

1546.

Donne des ordres pour le combat.

Ainsi finit cette grande journée, qui a fait

1546. tant de bruit: les Confederez tirerent sept cens volées de canon dans le Camp ennemy sans avoir tué que tres-peu de monde. Il y en a qui disent, que l'Empereur ne perdit que dix-huit Soldats, & quelques Officiers. Quoy qu'il en soit, le nombre des morts & des blessez fut tres-mediocre, le canon ennemi étant pointé trop haut, quoy qu'ils eussent pû faire balayer entierement le Camp, puis que ses batteries le commandoient.

Arrogance du Landgrave.

Cet échec ne rabattit rien de l'arrogante fierté du Landgrave: Le soir, étant à table, & déja plein de vin, il prit un grand verre, & s'adressant à Scertel: *Buvons*, dit-il, *à la santé de ceux que nôtre canon a envoyez dans l'autre monde.* Scertel qui avoit moins bû, luy repartit froidement: *Je ne sçay, Monseigneur, si leur nombre est fort grand; mais j'ay remarqué qu'aussi tôt qu'un Soldat étoit tombé, un autre reprenoit sa place, & qu'aucun n'avoit abandonné son poste.* Cette réponse irrita le Landgrave, & il dit à ce Colonel, en le raillant malicieusement: *Ce sont neanmoins ces gens que vous disiez qu'il falloit arracher de derriere leurs retranchemens: ce qu'on devoit à vôtre avis faire sans peine: Ils sont demeurez fermes, la foudre de nos canons n'a pû les ébranler, ni les faire mouvoir. Apprenez par là que les lâches sont braves dans le Conseil, & moux dans une Bataille.*

Il n'ajouta ces derniers mots, que pour chagriner Scertel; il avoit toujours été contre les longueurs qui ruïnerent son parti: il vouloit qu'on marchât droit à l'Empereur, des forces duquel il parloit avec beaucoup de mépris

mépris. Le Landgrave avoit toûjours eu des sentimens contraires, il insistoit à ce qu'on fit divers corps, qu'on opposât l'un à l'Armée Imperiale; l'autre à celle du Comte de Bure, & qu'on coupât les vivres à l'Empereur, ce qui, disoit-il, il ruïneroit entierement, & luy feroit abandonner la campagne, & peut-être prendre la fuite. 1546.

CHAPITRE X.

Le Duc étend son Camp, & de nouveaux retranchemens.

L'UN & l'autre de ces conseils étoient salutaires, mais tous deux demeurerent sans execution. Les Rebelles ne pensoient qu'à boire, & perdoient à table le temps qu'ils auroient dû employer contre l'Ennemi. Le Duc d'Albe ne les imitoit pas: il n'y avoit de repos ni pour luy ni pour ses Troupes, ni pour les Pionniers de l'Armée. Il passa la nuit du dernier Aoust au premier Septembre sous les armes, & fit étendre fort loin les retranchemens de son Camp. Il se persuada qu'il pouvoit de cette maniere arrêter les efforts de l'Ennemi, & prevenir les dangereux effets de son canon. Il est vray qu'il avoit assez connu, que la hache & la bêche pourroient plus dans cette guerre, que l'épée & le mousquet. Son exemple & ses discours eurent tant de force sur l'esprit des Travailleurs, que le lendemain au point du jour on vit avec admiration un retranchement hors de toute insulte.

L'Empereur travaille aux retranchemens.

L'Empereur, quoi que fatigué, ne pût se resoudre à passer cette nuit dans son lit; quelque instance que fissent ses Favoris, il se leva dés

1546.

les deux heures du matin, & sortit à Cheval. Il fit la visite du Camp, & celle des travaux & n'oublia rien pour exciter les Travailleurs à bien faire. Seur que son exemple auroit plus de poids que ses paroles, il mit pied à terre,& se joignit à eux,il leur donnoit des fascines, des morceaux de bois,en un mot tout ce dont ils avoient besoin pour la confection du retranchement. On ne sçauroit dire combien cet action anima les Soldats elle leur fit perdre le souvenir de leurs fatigues, & leur inspira de nouvelles forces.

Le Duc veut s'emparer d'un poste avancé

Le lendemain matin le Duc ayant remarqué sur la gauche des Ennemis une maison forte, il voulut l'occuper. Il fit tracer des lignes jusques à cette maison, & les acheva en plein jour sa Cavalerie ayant tenu tout le jour les Ennemis en respect,& l'ayant eloigné par de continuelles & furieuses escarmouches. Huit cens Espagnols se distinguerent infiniment. Leur Generalissime les avoit commandez pour soûtenir les Pionniers : Ils renverserent plusieurs Escadrons qui oserent les charger. Le Landgrave fit soûtenir les siens par six cens Chevaux: ceux-ci, ne doutant point qu'ils ne courussent à la victoire, se diviserent en trois gros Escadrons; l'un fit le corps de reserve, & les deux autres donnerent têtе baissée & la lance à la main. Les Espagnols serrerent leurs files, reçurent ces Allemans à coups de mousquet, & renverserent les plus échauffez. Peu satisfaits de cet avantage, ils furent les charger, & les defirent, taillerent en pieces le troisieme, & poursuivirent les uns & les autres jusques

Belle action des Espagnols.

aux

aux barrieres de leur Camp : ils y firent ferme, & ne se retirerent qu'aprés qu'on eût commencé de tirer le Canon sur eux. 1546.

Sa Majesté Imperiale qui sçavoit connoître le vray merite, & le recompenser, se mit aux barrieres du Camp, & donna de beaux éloges à ces Braves, lors qu'ils y rentrerent, Il les appelloit tantôt ses *Enfans*, tantôt ses *Freres*, & ne refusa pas le glorieux nom de *Peres* à ceux que leur âge rendoit venerables.

Le Duc d'Albe ne crut pas encore son Camp assez retranché, ni assez étendu : il voulut le pousser jusques à un Village où les Ennemis avoient leur quartier general. Il fit dessiner de nouvelles lignes, défenduës de plusieurs petits forts : il les fit creuser par quatre mille Espagnols choisis, & par deux milles Pionniers Bohemes. On sçait assez que la Boheme en fournit de plus habiles qu'aucune autre Province de l'Allemagne, & peut-être de l'Europe. Alvare Sandis eût ordre de soûtenir ces Travailleurs avec son Regiment.

Le Landgrave voyant avec chagrin, qu'on avoit poussé ces retranchemens jusques à quatre cens pas du Village, envoya plusieurs Bataillons & quelques Escadrons, combler ces Lignes, & tailler en pieces les Travailleurs. Ils s'avancerent avec assez de fierté, mais Sandis fit sur eux un si beau feu, qu'il les rompit, les poursuivit, & les chassa jusques dans leur Camp.

Le Landgrave, outré de tant de mauvais succés, sortit de son Camp le second jour de

1546.

Les Confederez reviennent attaquer le Camp des Imperiaux.

Septembre, & vint encore battre les Lignes à coups de Canon : Il tira plus de mille boulets, partie donnerent dans les retranchemens, & les autres penetrerent jusques dans le Camp. Charles-Quint courut deux fois risque de la vie en cette occasion : un boulet enleva la hallebarde d'un Sergent, & la poussa dans le ventre d'un Seigneur, qui étoit aux côtez de Sa Majesté ; un autre boulet perça sa Tente, & brisa son lit lors qu'elle étoit à table.

Les travaux que le Duc avoit fait élever sur la gauche, éloignerent un peu l'Ennemi qui balaïoit toute la gauche, où les Soldats ne pouvoient, en quelque maniere que ce fut, se mettre à couvert. Le Generalissime avoit resolu d'ajouter de nouvelles Lignes de ce côté-là ; il eût peur neanmoins que l'Ennemy ne s'en rendit maître. Il fit sortir Alphonse Vivas avec cinq cens Gens-d'armes pour les couvrir. Le Landgrave crut que cette Cavalerie lui alloit donner lieu d'attacher une action generale, ou que du moins, profitant des mauvais mouvemens qu'il alloit luy faire faire, il pourroit entrer pêle mêle avec les fuiards, & se rendre maître des Lignes. Il détacha deux mille hommes de pied & trois cens Chevaux. Alphonse, voyant la partie si fort inégale, balança sur la resolution qu'il devoit prendre il eût même peur ; l'ardeur que les siens firent paroître, le r'anima, il les mena à la charghe, battit & mit en fuite les Rebelles. Ils firent soûtenus par plusieurs gros détachemens. Vivas soûtint leurs efforts

&

& la nuit seule fut capable de terminer ce Combat. 1546.

Les deux Armées passerent encore cette nuit sous les armes, les Espagnols continuerent leurs retranchemens; & donnerent plusieurs allarmes aux Confederez.

Le lendemain troisiéme jour de Septembre, les Confederez recommencerent de battre le Camp des Imperiaux avec la même fureur, & la même inutilité : au contraire le Duc les fit souvent attaquer, & les fatigua tout le jour : Il avoit déja poussé ses retranchemens jusqu'au village, & il y avoit logé des Mousquetaires, qui faisoient un feu continuel.

CHAPITRE XI.

Combat singulier, & ses suites.

JE ne crois pas devoir taire un exemple d'une vertu insigne, d'une trop grande rigidité, & en même temps d'une foiblesse assez considerable, qui a fait du bruit dans le monde, & dont l'on a parlé fort diversement Un Rebelle d'une taille de Géant, & qui se croyoit le Heros de son siécle, s'avançoit chaque jour entre les deux Camps, armé d'une hallebarde, & provoquoit au combat le plus brave des Imperiaux. Charles-Quint fit faire défense sous peine de la vie, à tous les siens d'accepter le défi de cet insolent : ce n'est pas qu'il le crût si redoutable, mais il craignoit qu'en cas qu'un de ses Soldats eût du pis, les autres n'en fussent consternez, & qu'ils n'en tirassent des augures sinistres. Ce Fanfaron revenoit tous les jours, & s'appro-

1546. s'approchant du quartier des Espagnols, leur reprochoit leur lâcheté, de la maniere & dans des termes les plus injurieux. *Martin Tamayo*, simple Mousquetaire, Fantassin dans une Terce de sa Nation, ne pût souffrir l'insolence de ce nouveau Goliath : Il prit la hallebarde d'un de ses camarades, & se laissant couler le mieux qu'il pût le long des retranchemens, il fut l'attaquer, & sans avoir été blessé, lui porta un coup de hallebarde dans la gorge, & le jetta demi mort sur le carreau. Il prit ensuite l'épée de ce malheureux, lui en coupa la tête, & l'apporta dans le Camp. Il fut la presenter à sa Majesté, & se jettant en même temps à ses pieds, lui demanda la vie. Charles-Quint n'eût aucun égard à la vertu de Tamayo, il n'envisagea que les fâcheuses suites que cet exemple pouvoit avoir, il voulut qu'il fut passé par les armes. Les principaux Officiers intercederent tous pour un si brave homme, & insinuerent à sa Majesté qu'elle devoit, en cette conjoncture, ménager l'esprit des Soldats, & particulierement des Espagnols, lesquels étoient l'élite de ses Troupes, & qui supportoient les mépris avec la derniere impatience : Qu'il étoit dangereux d'user de severité en cette conjoncture, & de punir une belle action comme si c'étoit un crime ; que toute l'Armée s'acquiteroit de ses devoirs avec beaucoup moins d'ardeur & de diligence, voyant que les braves gens étoient traitez avec tant de dureté. Le Prince de Hongrie, le Cardinal Farneze, le Legat du Pape, le Prince de Piemont, le Duc de Parme, en un mot tous ceux à qui leur naiſ-

sance

sance, leur credit, ou leurs emplois donnoit la liberté de parler, prierent l'Empereur, non de recompenser la vertu de ce brave homme, mais du moins de luy accorder sa grace: *Car*, disoient-ils, *ce n'est point l'obstination, ni l'esprit d'independance, mais la seule vertu qui l'ont fait agir: un simple Soldat ne se pique guéres d'une grande sagesse; il ne pense que fort rarement aux suites, que peuvent avoir ses actions, & il ne se persuade point que la veritable gloire consiste à obeïr. De plus quand même il auroit sorti le Camp par désobeïssance sa victoire efface son crime, & l'on ne pourroit le traiter avec plus de rigueur, quand il auroit été vaincu. Il luy auroit été bien plus avantageux de perdre la vie dans le combat, que de se la voir ôter par les mains d'un Bourreau. C'est assez le punir, que de l'avoir traité si durement, pour récompense d'une belle action, & fasse le Ciel que cette dureté ne soit allée trop loin, en donnant pour tout prix d'une action si glorieuse, un arrest de mort, l'état present des affaires, demandant quelque chose de plus doux.* 1546.

Le Duc d'Albe ne prit aucune part dans cette affaire; il ne fit connoître ni per ses gestes, ni par sa voix combien elle le touchoit Il se persuada qu'il seroit temps d'en parler, lorsque la colere de Sa Majesté seroit un peu ralentie; & que de luy marquer quelque chose dans la chaleur de son ressentiment, ce seroit augmenter son indignation.

L'Empereur, toûjours implacable, vouloit absolument qu'on executât ce malheureux,

1546. reux, qui par une generosité vraye ou fausse ne luy demanda plus de grace, aprés qu'il eût prononcé l'Arrest de sa mort. Il se contenta de prendre à sa main la tête du Rebelle & comme l'on le traînoit au supplice, il la montroit à tous ses Camarades, & leur representoit que c'étoit là le seul crime, qui le faisoit perir. Il presentoit l'épée qu'il avoit prise à ce même Rebelle à ces mêmes Camarades, & les prioit de la luy passer au travers du corps, afin que les Sujets fideles à l'Empereur ne pussent reprocher à Sa Majesté, qu'elle vangeoit dans son Camp la mort des Rebelles. Enfin on luy bandoit déja les yeux lors que les Espagnols, qui étoient au nombre de neuf mille dans le Camp, abandonnerent leurs factions, & menacerent l'Empereur des dernieres extrêmitez, s'il ne pardonnoit à un brave homme, que sa seule vertu rendoit criminel.

Ces menaces seditieuses étonnerent Charles-Quint, & il répondit d'un visage serain à celuy qui luy representoit qu'il étoit à craindre qu'elles ne s'effectuassent, *Que les Espagnols avoient eu raison de se mutiner contre luy puisqu'au mépris de la Discipline militaire il avoit repris l'autorité qu'il avoit confiée toute entiere au Duc d'Albe ; Que c'étoit à luy de disposer souverainement de leur vie, & de leur mort, & que pour luy, il reconnoissoit n'avoir pû les condamner à quelque peine que ce fut.* Le Generalissime reconnut aisément que l'Empereur pardonnoit; ainsi aprés luy avoir rendu mille actions de graces, & avoir protesté qu'il ne meritoit nullement tant de bon-

tez,

tez, il se rendit en diligence au quartier des Espagnols. Les voyant émûs, sans ordre ni rang, & prêts à tout oser, il leur dit : *Que Tamayo étoit digne de mort ; qu'on ne pouvoit luy faire grace qu'en passant par dessus toutes les regles de la Discipline militaire : neanmoins que connoissant la clemence de sa Majesté, & son amour extrême pour la Nation Espagnole, il luy donnoit la vie, mais qu'il ne pouvoit le laver de l'Infamie qu'il avoit encouruë, se battant contre les ordres précis de l'Empereur.* 1546.

Ce fut de cette maniere que le Duc rendit à son Prince l'amour & la confiance des soldats, qu'une juste severité, mais neanmoins hors de saison, luy avoit fait perdre. Les Espagnols retournerent aussi-tôt à leurs factions, même sans qu'on leur commandât; il est vray cependant qu'ils ne discontinuerent point de murmurer, & de dire tout haut *Que devons nous attendre, puisque nôtre Monarque récompense de cette maniere nos actions les plus belles ? Qui de nous voudra s'exposer aux perils presqu'évidens, si nôtre vie est moins en seureté dans nôtre Camp, qu'au milieu du champ de bataille ? Enfin que deviendrons-nous sçachant que sa Majesté hait nôtre Nation, qu'elle aime à répandre son sang, qui luy paroit abject & meprisable, & qu'elle se fait un plaisir de regaler de ce spectacle les Etrangers ou nos Ennemis jurez, ou les envieux de nôtre gloire.* Ils continuerent neanmoins de servir avec la même valeur, & le même zele, & l'on n'a point remarqué que cet évenement ait rien rallenti de leur affection pour Charles-Quint.

Cet-

1546. Cette affaire fit grand bruit dans le monde : on mit en question, si l'Empereur avoit dû montrer tant de colere en cette occasion, & attendre que la mutinerie des Soldats extorquât une grace qu'il avoit constamment refusée à leurs larmes, & aux instances des Grands de son armée ; & enfin s'il ne luy étoit pas honteux & même infamant, d'avoir souffert qu'on cassat un Arrét qu'il avoit donné si solennellement. Presque tous étoient pour la negative, & disoient que Charles devoit, à l'exemple d'Alexandre le Grand, aller prendre les plus mutins, armé de sa seule majesté (qui peut tout sur des Sujets) qu'il devoit, dis-je, les aller prendre, & les faire tous punir en sa presence & sur le champ.

On n'épargnoit pas le Duc ; on blâmoit hautement son procedé, l'on disoit qu'il étoit de son devoir d'exposer sa vie plutôt que de souffrir cet attentât à la Majesté de l'Empereur ; qu'il falloit tout entreprendre & tout oser avant que de permettre que la mutinerie des soldats prévalût aux ordres de leur Souverain, & aux regles de la Discipline. On rapportoit sur ce sujet les exemples fameux de *Manlius Torquatus*, & de *Papyrius*, Dictateurs : le premier fit couper la téte à son propre fils, quoique vainqueur & le second porta Sentence de mort contre *Quintus Fabius*, Maître des Chevaliers * & ne la retra-

cta

* Lors qu'on élisoit à Rome un Dictateur, on nommoit en même temps un Maitre des Chevaliers : Le premier étoit Chef de la République, & Generalissime des Armees ; & le second étoit Lieutenant General sous le Dictateur, lors qu'il étoit au Camp, & General en son absence.

cta qu'aprés des ordres précis du Senat & du peuple, & la revolte de son armée. 1546.

Ces exemples sont memorables, & conviennent peu au sujet qui les faisoit étaler si mal à propos. Alexandre étoit vainqueur, & ne voyoit rien à craindre ; d'ailleurs s'il l'emporta sur les mutins en cette occurence, il fut forcé dans une autre occasion de leur donner la vie d'Amyntas, & de ses freres. On sçait les suites qu'eût la dureté de Papirius, & il fut contraint de se relâcher. Tout le monde detesta le mauvais naturel de *Manlius*, & le peuple & les soldats le chargerent d'injures, même durant son triomphe, & il n'eût pour acclamations, que les injures & les maledictions de ses citoyens.

Revenons à nôtre histoire. La sedition entierement appaisée, le Duc d'Albe fit assembler les Espagnols, & leur reprocha d'un ton severe & menaçant leur desobeïssance, & leur mutinerie. *Quoy*, leur dit-il, *est-il juste que vous vous souleviez contre vôtre Prince lors qu'il donne des ordres contraires à vos souhaits? Qui des Officiers osera vous faire remplir les fonctions attachées à vôtre devoir; vous faire observer les loix de la Milice, & vous faire obeïr aux ordres de vos superieurs? Que n'oseront point les scelerats, s'ils trouvent en vous autant de protecteurs que d'hommes? Que vous reste t-il plus à entreprendre, si non de disposer de toutes choses à vôtre volonté, de marcher où & quand il vous plaira, en un mot de nous commander, d'ordonner de la vie de sa Majesté & de vos Generaux, & de leur faire rendre un compte exact de toutes leurs actions, & des ordres*

1546 *ordres qu'ils vous ont donné*, Les soldats frappez de la majesté de leur General & de la grandeur de leur crime, avoüerent, les larmes aux yeux, qu'ils étoient coupables; ils implorerent sa clemence, & l'appellant, les uns, *leur Pere*, ou leur *cher Compatriote*, les autres leur *Compagnon de Milice*, & tous un *tres-bon Citoyen*, ils le conjurerent d'interceder pour eux auprés de sa Majesté Imperiale. Tamayo se retira en Espagne, plus fameux par le danger qu'il avoit couru, que par son glorieux combat. Il ne put souffrir que l'Empereur le vît de mauvais œil, & il étoit au desespoir d'avoir donné lieu à la mutinerie de ses camarades.

CHAPITRE XII.

Le Duc continuë ses retranchemens, & fatigue les Ennemis.

J'A Y remarqué dans le chapitre dixiéme, que le Duc d'Albe faisoit pousser sans relâche ses retranchemens vers le Camp des Ennemis, & j'ajoute que ce travail fut continué avec tant de chaleur & de succés, que les deux Camps se trouverent presque joints. Il vouloit, à quelque prix que ce fut, se saisir du Village, persuadé qu'en étant le maître, il lui seroit aisé d'obliger les Confederez à décamper. Il apprit de ses prisonniers, que ses retranchemens devenoient formidables aux Princes, qu'on risquoit tout en entrant ou en sortant de leur Camp, & que même on n'y étoit pas en seureté ni le jour ni la nuit. De fait, les Allemans n'eurent jamais un Ennemi plus incommode; le Duc qui les connoissoit, & qui sçavoit aussi ce que valoient ses

ses soldats, ne donnoit de repos ni aux uns ni aux autres. Les Confederez se voyoient attaquez, lors qu'ils y pensoient le moins; ce n'étoit le jour que des escarmouches, & la nuit que des allarmes. Cette maniere de faire la guerre les mettoit au desespoir; car comme j'ay dit, les Allemans veulent boire & manger en liberté, & bien dormir. Il n'en est pas de même des Espagnols: Ils demeurent moins au lit, que les Allemands ne sont à faire un repas: jamais Nation ne fut plus sobre & plus vigilante; ainsi il se faisoit un plaisir de ce qui tuoit les Confederez. C'est pourquoi ceux-ci avoient une aversion mortelle pour les autres; il n'y avoit pas de malheurs, qu'ils ne leur souhaittassent & dans ce monde & dans l'autre. 1546.

Enfin les Rebelles, ne voyant pour eux ni seureté ni repos dans leur Camp, resolurent de l'abandonner: ils envoyerent leurs gros bagages, & le canon à Neubourg, & deboucherent leur Camp la nuit du dix au onze de Septembre. Les Coureurs le vinrent dire, & les sentinelles s'en étoient apperçu. Le Duc de Parme, Castaldo, le Grand Maître de l'Ordre Teutonique, & presque tous les grands Officiers de l'Armée coururent en foule à la tente de l'Empereur, & prierent unanimement sa Majesté *d'attaquer l'Ennemi dans sa retraite, de ne faire attention qu'au courage des siens, qui l'emporteroit immanquablement sur le grand nombre des Rebelles, & de ne pas échapper une occasion qu'il ne retrouveroit peut-être jamais* Le Duc d'Albe les interrompit, il blâma leur impatience, & leur fit voir qu'ils manquoient

Les Confederez font retraite.

quoient encore de l'experience que doivent avoir les Generaux; il rejetta leurs conseils, & representa *qu'il étoit à propos de favoriser la fuïte des Ennemis, & de ne jamais trop presser des fuïards, de peur que le desespoir, prenant la place de la crainte, ne leur fit recouvrer un avantage que leur lâcheté leur avoit fait perdre. Au reste, que les Ennemis n'étoient point vaincus, qu'ils ne fuyoient point, & qu'ils n'avoient abandonné leur poste, que parce que l'Armée Imperiale avoit toujours refusé d'en venir à une action generale; qu'il étoit à présumer qu'ils ne faisoient retraite que pour attirer les Imperiaux; mais que quand même ils auroient des sentimens tout opposez, il falloit bien se garder de les attaquer dans une pleine campagne où le grand nombre est tres-avantageux, puisqu'il peut envelopper une petite Armée: Que si Sa Majesté vouloit combattre, qu'il falloit choisir un poste favorable, un païs coupé, des marais ou des défilez; en un mot un Champ de bataille, où la puissante Cavalerie de l'Ennemi devînt inutile.* Il ajouta, *qu'il y avoit une autre maniere de vaincre les Rebelles; qu'il importoit peu à sa Majesté que ce fût le fer, le feu, ou les incommoditez, qui les fissent rentrer dans le devoir, & qu'il étoit de sa gloire & de son interest d'épargner, autant qu'il lui seroit possible, le sang de ses Sujets; que rien ne les obligeoit au combat, & que tout sembloit les en détourner, leur petit nombre, & la Campagne où étoient les Ennemis, la grande multitude de ces mêmes Ennemis, leur Canon, leur poste; Qu'à la verité, les soldats de sa Majesté étoient intrepides, mais que la valeur des Rebelles n'étoit pas à mépriser; qu'un*

1546. Le Duc empeche Charles-Quint de les charger.

qu'un grand Capitaine ne hazardoit le combat, que quand la victoire étoit sûre ; & que pour lui, il étoit d'avis, que l'Empereur attendît dans son Camp les Troupes qu'amenoit le Comte de Bure, & qu'aprés leur jonction, il seroit alors tems de se mettre sur l'offensive, & d'attaquer les Rebelles, quelque part qu'on les rencontrât. 1546.

Sa Majesté defera aux avis de son Generalissime: elle envoya des Coureurs pour observer les Ennemis, & s'avança elle même le long du fleuve avec le Duc, pour reconnoître la contenance des Rebelles. Ayant remarqué le bel ordre, & l'étenduë de la campagne, par laquelle ils faisoient retraite, Elle dit au Duc, luy serrant la main : *Vous avez eu raison de ne pas consentir que je les fisse attaquer, & je reconnois chaque jour que je ne pouvois donner à mes Troupes un General plus habile, plus experimenté, & plus attaché à mes interests, & à ma personne.* Elle rentra quelques momens aprés dans son Camp, resoluë d'y attendre le Comte de Bure, & le reste des Allemans.

Les Rebelles demeurerent deux jours prés de Neubourg dans un poste tres-avantageux par sa situation ; & pour la commodité des vivres & des fourrages : au reste le pont de pierre de cette ville dont ils étoient les maîtres, leur ouvroit l'entrée du Duché de Baviere, & l'exposoit à leurs violences : Mais Dieu, vangeur des Rebelles, ne leur permit pas d'ouvrir les yeux, ni de reconnoître la bonté de ce poste; ils le quitterent, & furent camper à Donavert. Craignant pour Rain & pour Ausbourg, ils detacherent douze mille

Les Rebelles abandonnent Neubourg.

1546. mille hommes, & leur envoyerent défendre les bors du Leck, & arrêter le Comte de Bure au passage de ce fleuve. Pour y reüssir avec plus de facilité, ils y éleverent quelques forts, qui se communiquoient par des Lignes, & des retranchemens profonds.

Le Landgrave qui commandoit la grande Armée avec l'Electeur de Saxe, fut assiéger & prendre Lauginghen, qui n'étoit qu'à une lieüe de son Camp. Il y fit de grand magasins de bleds, augmenta ses fortifications, y laissa une bonne garnison, puis revint joindre l'armée.

CHAPITRE XIII.

Le Comte de Bure passe le Rhin adroitement.

MAXIMILIEN d'Egmont, Comte de Bure, avoit passé la Moselle à Coblentz dés le 1. jour de Septembre, & s'étoit campé aux bords du Rhin : Il apprit que le Comte d'Aldembourg, Bicklinguen & Rembourg étoient sur l'autre rive de ce fleuve, resolus de luy disputer le passage. Se sentant trop foible pour l'emporter de vive force, il crut devoir user de quelque stratagême. Il fit entrer dix Enseignes d'infanterie. & deux escadrons de Cavalerie dans plusieurs batteaux & leur donna grand nombre de trompettes & de tambours : Tous demeurerent cachez jusques à la nuit, qu'ils remontrerent le fleuve sans bruit, & le passerent au dessus des retranchemens des Ennemis, à la faveur de quelques forêts, qui servoient à cacher leur petit nombre, & leur descente. Ils se separerent, & s'éloignerent beaucoup les uns des

des autres, alors les trompettes & les tambours sonnant de tous côtez avec un grand bruit, les Rebelles crurent que toute l'armée du Comte étoit passée, & se retirerent vers Francfort sur le Mein. 1546.

Luy qui ne souhaittoit que cette retraitte, passa aussi tôt le Rhin dans les batteaux que l'Electeur de Mayence luy avoit fait preparer. Il range son armée en bataille, poursuit, joint, met en fuite les Ennemis, & campe assez prés de Francfort. Il continua sa route fort paisiblement jusques au bord du Nida, qu'il traversa sans obstacle. Il demeura deux jours sur le rivage de ce fleuve, & informé que les Ennemis tenoient tous les passages, il gagna la Suabe, & aprés de longs détours il arriva au Camp de sa Majesté Imperiale le quatorze de Septembre.

Il amenoit trois mille Chevaux, levez en Flandre, ausquels Albert de Brunswic & les Officiers du Grand Maître de l'Ordre Teutonique avoient joint quatre mille Allemans. L'Infanterie étoit d'environ vingt-cinq mille hommes, y compris quatre mille Espagnols naturels. Aprés la prise de Saint-Dizier, ils avoient été grossir l'armée de Henry VIII. Roy d'Angleterre, & ils servoient utilement ce Monarque; Mais ayant sû que leur Prince étoit en danger, ils prierent Henry de leur permettre de passer en Allemagne; ce qu'il leur accorda genereusement.

Joint l'Armée Imperiale.

Charles-Quint fit la revuë de son armée quelques jours aprés la jonction du Comte de Bure. Il la trouva forte de cinquante mille hommes de pied, & de dix mille chevaux,

1546. car les villes libres d'Allemagne, & même quelques-unes des Confederées luy avoient envoyé vingt mille Fantassins, & deux mille Cavaliers.

Promesses du Landgrave.

Ces villes, & le reste de l'Allemagne, commençoient à desesperer de l'effet des belles promesses du Landgrave : il avoit juré qu'il chasseroit sa Majesté de toute l'Allemagne en moins de trois mois, ou qu'il la feroit prisonniere, ce Prince croyoit cependant ne devoir rien rabattre de sa fierté, & il publioit encore, *Qu'il tenoit l'Empereur renfermé dans son Camp, où il avoit tiré trois mille volées de canon, lesquelles avoient tué l'élite de sa Noblesse ; & la meilleure partie de son Infanterie ; que le reste étoit reduit dans un état pitoyable, prisonnier derriere de profonds retranchemens, ou errant dans les forets & au milieu des marais, & reduit aux dernieres extremitez.*

CHAPITRE XIV.

Prise de Neubourg.

L'EMPEREUR ne donna que deux jours de repos à ses troupes, aprés quoi il decampa. L'on avoit tenu conseil sur les operations du reste de la Campagne, & l'on avoit resolu le siége de Neubourg. Comme son pont rendoit ceux qui le possedoient, maîtres de l'un & de l'autre côté du Danube elle tenoit les villes d'Ulme, & d'Ausbourg en respect. Ces raisons ne furent pas les seules qui en firent souhaitter la prise. Il étoit à craindre, que laissant derriere soy une ville de cette importance, l'Ennemi ne s'en servît

servît pour couper les vivres à l'Armée Imperiale, & luy causer des grandes pertes. 1546.

Sa Majesté fit decamper le 16. de Septembre. L'armée passa le Danube sur trois ponts, sçavoir sur celuy de pierre d'Ingolstad, & sur deux de batteaux que le Duc avoit fait jetter, & se rendit en diligence à la vuë de Neubourg. Charles mit aussi-tôt pied à terre, & accompagné du seul Duc d'Albe, il alla reconnoître tous les dehors de la ville, marchant l'un & l'autre à pas comptez comme en pleine paix. Cette action est à remarquer, mais elle est reprehensible, & il étoit de la derniere temerité à un puissant Monarque & à un grand Capitaine, d'exposer avec eux toute leur armée: Je dis toute leur armée, car souvent la conservation des Troupes depend de la vie des Chefs. L'on peut dire qu'elle en dépendoit uniquement en cette occasion, & il est à presumer, que les Italiens & les Sujets de la Couronne Espagnole auroient eu beaucoup à souffrir, si l'Empereur avoit été tué: la fortune ne l'abandonna point, & fit d'une action temeraire une action d'éclat, & qui marquoit une grande intrepidité.

Les Bourgeois de Neubourg envoyerent des Deputez à Charles-Quint luy offrir les clefs de leur ville, sous des conditions honorables. Il leur ordonna de s'adresser au Duc. Celuy-cy les reçut fort bien, & les écouta avec toute la patience qu'ils purent souhaiter: Il fut quelque temps sans leur répondre, se representa en lui-même combien la

1546. prompte reddition de cette ville seroit avantageuse à sa Majesté, combien un long siége lui seroit funeste, les Ennemis étant si proches. Il se representa, dis-je, tout ce qui pouvoit lui faire accorder des conditions favorables aux Bourgeois, & cependant il leur dit d'un ton grave & severe, que s'ils ne se rendoient à discretion dans une heure il les feroit tous passer au fil de l'épée.

Cette severité, qui devoit avoir des suites tres-fâcheuses, fit tout l'effet que le Generalissime s'en étoit promis; les Bourgeois intimidez ouvrirent les portes dans le temps qui leur fut marqué, au grand étonnement de tout le monde. Sa Majesté usa, en leur faveur, d'une rare clemence, elle fit desarmer la garnison, & renvoya les soldats en leurs maisons. Elle s'étoit reservé les Chefs pour les punir; mais tous criant que la haine ni la colere n'avoient eu nulle part à leur revolte; que l'erreur ou la necessité les ayant entraînez, ils étoient plus dignes de compassion, que de châtiment, elle leur donna grace, & protesta qu'elle souhaiteroit que tous les Rebelles pussent se justifier de même, & qu'elle se feroit un vray plaisir de leur pardonner. Charles mit une mediocre garnison dans Neubourg, repassa le Danube, & alla camper à une petite lieuë des Ennemis.

Les deux Armées campent l'une prés de l'autre.

Quelque proches que fussent les deux Camps, il n'étoit pas neanmoins possible d'en venir aux mains, une forest les separoit; la proximité de ses arbres & l'épaisseur de ses buissons la rendoient presque impraticable.

Le

Le Duc qui soupiroit aprés quelques occasions de dresser des embuches à ses Ennemis, voulut luy même reconnoître cette Forest. Accompagné d'un petit nombre des siens, il fut voir s'il n'y avoit pas assez d'espace entre elle & le Camp des Ennemis, pour mettre quelques Troupes en bataille. Il se fit préceder par des Travailleurs qui ouvrirent le chemin par la coupe des branches, des buissons, & des arbrisseaux qui le bouchoient: Il observa toutes ses routes, & vint en faire son rapport à l'Empereur. Il luy dit qu'il y avoit une petite plaine au de-là, mais qu'elle étoit entierement sous le feu du Canon des Rebelles, & qu'elle finissoit en une vallée profonde qui servoit comme de fossé à la tête du Camp des Ennemis: il ajouta que la droite de ce Camp étoit appuïée sur la *Prens*: * & la gauche sur le Danube, & que la queuë étoit defenduë par les remparts de la ville. 1546.

* Petite riviere.

Ce rapport ne satisfit point entierement Sa Majesté, comme elle souhaitoit fort d'en venir à une action generale, elle pria le Duc de reconnoître une seconde fois cet espace. Il obeït, & à son retour il luy fit voir d'une maniere si evidente, qu'on n'y pouvoit mener l'armée sans l'exposer à une entiere ruïne, qu'elle ne pensa plus au combat.

Tout luy paroissant contraire à ses desseins, elle retint le seul Duc dans sa tente, & delibera fort long-temps avec luy de la maniere de finir au plûtôt cette guerre. Ils avoient devant eux une Carte geographi-

1546. que de l'Allemagne, qui representoit jusques au moindre buisson, l'Empereur l'avoit fait dresser avec beaucoup de soin & de dépense car bien qu'il eût vû toute l'Allemagne, & qu'il connut assez le païs où il faisoit la guerre, il ne croyoit pas devoir exposer le Soldat à l'infidelité de sa memoire : Aprés de meures deliberations, ils conclurent le siége de Vidinguen. Les Ennemis y avoient fait de gros magasins, & l'on pouvoit tirer quantité de fourages des lieux circonvoisins : L'armée arriva le soir devant cette Place, & campa comme elle avoit coûtume. L'avant-garde demeuroit en bataille jusques à l'arrivée du corps de bataille qui demeuroit sous les armes jusques à ce que l'Arriere garde fut entrée dans le Camp, & se fut mise en état de bien recevoir l'Ennemi, & l'Arriere-garde ne posoit les armes, que quand les deux autres corps s'étoient entierement logez, & qu'on avoit posté les grandes & petites Gardes, & posé les Sentinellles. Vidinguen se rendit à la premiere sommation.

Maniere de camper du Duc d'Albe.

L'Empereur fit marcher vers Nortlingue, & ne fut pas plûtôt arrivé à la portée de Canon de cette ville, qu'il la fit sommer de se rendre. Le trompette fut reçu avec beaucoup de mépris, on luy fit même des menaces, & les Bourgeois luy commanderent d'assurer Sa Majesté, qu'ils periroient tous avant que de se rendre Aprés cette réponse, le Duc fit camper l'Armée, & permit au Soldat de se rafraichir. L'Empereur, cruellement tourmenté de ses gouttes, vouloit passer la nuit sous les armes, dans la

crainte

crainte que les Ennemis ne fissent quelques sorties : Il avoit refusé de se coucher, bien que tous ceux qui avoient l'honneur de l'approcher, l'en eussent prié, & il ne se rendit qu'aux prieres du Duc, qui se chargea du soin de veiller à tout. Ce Generalissime se mit dans une litiere, où ses incommoditez, & son inquietude ne luy permirent pas de prendre le moindre repos. Il remonta à cheval sur les quatre heures du matin, les coureurs luy ayant rapporté qu'ils avoient vû marcher un corps considerable de Cavalerie, & qu'on entendoit plus loin un fort grand bruit. Il courut à la tente de l'Empereur, & luy apprit cette nouvelle. Sa Majesté se leva sur le champ, commanda les Chevaux Legers Espagnols pour suivre l'Ennemy. Le bruit augmentant fort, il ne douta point que les Confederez n'eussent decampé, il pria le Duc de donner ordre à tout. Celuy-ci fit sonner le boute-selle, assembla les Troupes, les mit en bataille avant le jour. Jamais les Soldats ne furent plus gais ni plus contens, ils se disoient les uns aux autres, qu'enfin le jour étoit venu, que par la defaite de l'Ennemy, ils alloient rendre le repos à l'Allemagne & à eux mêmes, & se delivrer des peines, des soins & des incommoditez attachées à leurs factions. La presence de Sa Majesté, la joye & la confiance qui éclatoient sur son visage, accrurent leurs esperances & les assurerent d'une victoire complette. Il est vray qu'ils avoient coûtume d'être invincibles, combattant en presence & sous les ordres de ce grand Empereur. Charles-Quint ayant pris quel-

1546.

L'Armée Imperiale se dispose à une bataille.

1546. quelque refraichiſſement dans la tente du Duc d'Albe, ſe fit mettre à cheval: Ses gouttes ne luy permettoient pas d'y monter, ni preſque de s'y tenir. Il y étoit à demi courbé, la jambe gauche appuyée ſur un morceau de toile jaune; il fut par toute l'Armée, & paſſant de rang en rang il exhortoit tout le monde à bien faire. Il repreſentoit aux uns la gloire qu'ils alloient acquerir dans cette occaſion, il animoit les autres par l'eſpoir du repos, & de recompenſes qui les attendoient. Il leur inſinuoit, que combattant pour une cauſe juſte, le Ciel leur feroit favorable, & feroit éclater ſon courroux ſur les Rebelles. Il les prioit de faire attention à leur bravoure leur experience, & leur adreſſe, & de conſiderer la lâcheté, l'ignorance, & la groſſiereté de leurs Ennemis, qui diviſez entre-eux par la varieté des intereſts, ne combattroient point avec union, ni avec une égale vigueur.

Le jour étoit deja fort grand, mais un broüillard épais le faiſoit paroître une nuit des plus obſcures; le vent & le Soleil ne le diſſiperent que ſur le midi. Il fut alors facile de decouvrir les Rebelles, & non de les joindre, car contre tout ce qu'on s'étoit perſuadé, le Landgrave avoit uſé d'une telle diligence, que toute ſon Armée avoit déja gagné les hauteurs de Nortlingue: Elles ne ſont pas fort élevées, mais outre qu'elles ſont d'un accés difficile, elles forment à leur ſommet une plaine aſſez vaſte. Le Duc, ayant reconnu cette ſituation, vit bien qu'il ne ſeroit pas poſſible d'attirer ce Prince à une bataille,

taille; cependant pour flatter en quelque maniere le desir que l'Empereur avoit d'en venir aux mains, il luy dit que l'Ennemi descendoit dans la plaine, & qu'autant qu'on le pouvoit conjecturer à sa contenance & à ses mouvemens, il vouloit combattre. Ce discours inspira de la joye à Sa Majesté, elle dit, levant les mains & les yeux au Ciel : *Allons leur donner ce qu'ils demandent, & ce que nous attendons avec impatience.* Ses gouttes ne luy permettant pas de mettre pied à terre, elle se fit armer sans descendre de cheval, & envoya le Comte de Bure soutenir Lanoy, Prince de Sulmone. Ce Prince qui commandoit la Cavalerie Legere, avoit trouvé un gué pour passer un gros ruisseau, qui coule aux pieds des remparts de Nortlingue, mais le fond de ce gué étant plein de boüe, les chevaux ne s'en étoient tirez qu'aprés un long temps & beaucoup de peine. Cependant le Prince avoit attaché une escarmouche assez chaude, dans le dessein d'attirer l'Ennemi en pleine Campagne. 1546.

CHAPITRE XV.

Disposition de l'Armée Imperiale

Les ordres donnez pour une bataille, le Duc marcha droit aux Ennemis, mais fort lentement : Voicy quelle étoit la disposition de son Armée, Il avoit rangé dix-sept mille hommes de pied en dix bataillons formidables, qui marchoient de front : leurs Aîles étoient couvertes par trois mille chevaux, divisez en plusieurs escadrons. Le Duc d'Albe & le Comte de Bure devoient com-

1546. mander des Troupes, mais le dernier ayant marqué quelque repugnance à servir sous le premier, Sa Majesté luy donna ordre de soûtenir Lanoy.

L'Empereur étoit au corps de bataille, au milieu d'un gros escadron de Noblesse, que conduisoit le Prince de Piémont. Le Regiment de Madruce, & l'Infanterie Italienne composoient ce corps, qui étoit soûtenu par deux escadrons de Cuirassiers; le Prince *Maximilien* de Hongrie, & Jean Marquis de Brandenbourg, frere de l'Electeur, les commandoient. Le corps de reserve étoit formé de seize Brigades d'Infanterie Allemande, de deux mille chevaux de la même Nation, & d'un regiment de Francs-Comtois.

Cette armée étoit de quarante mille hommes de pied, & de neuf mille Cavaliers, bien que les Commissaires des guerres la fissent monter à soixante mille.

Diverses escarmouches.

Charles-Quint & le Duc d'Albe se saisirent d'une hauteur, d'où ils découvroient tout le Camp des Ennemis. Ils firent attacher diverses escarmouches pour les attirer dans la plaine, mais ce fut en vain; persuadez qu'il n'étoit pas possible de les forcer dans leurs lignes, ils demeurerent fermes. L'Empereur fit sonner la retraite, moins pour faire revenir ceux qui tâchoient d'attirer l'Ennemi au combat, que pour rappeller le Comte de Bure, qui s'étoit engagé dans des marais, où les Confederez l'auroient immanquablement taillé en pieces.

Les Rebelles perdirent bien du monde, & beaucoup de bagages en cette retraitte, qui fut

fut assez fâcheuse pour eux, quoi que tres-bien entenduë. Ils se renfermerent dans leur Camp proche Nortlingue. 1546.

Le lendemain matin, Sa Majesté fit encore tenter les Ennemis : il continua même de les harceler durant quelques jours, mais en vain; il ne pût ni leur faire venir l'envie de donner une bataille, ni les chasser de leur poste, qui étoit tres-avantageux par sa situation, & par la commodité des vivres & des fourrages.

Le Duc d'Albe crut avoir trouvé un autre moyen de les faire venir aux mains, ou de les ruiner. Il pria Sa Majesté de remener l'Armée vers le Danube, & de tâcher de prendre Ulme, & Ausbourg, ou du moins de faire des courses continuelles aux environs de ces deux villes, qui étoient comme les deux mammelles de cette grande armée. Il ajoûta qu'il n'étoit pas croyable que les Confederez ne vinssent au secours de ce païs; que s'ils le negligeoient, Sa Majesté pourroit s'en saisir, se défraïer des frais de la guerre presente, & faire provision aux dépens des païs ennemis, d'argent & de munitions pour nourrir & payer son Armée la Campagne suivante.

Prise de Donavert.

Charles-Quint trouva cet avis salutaire, & pour commencer en quelque façon à l'executer, il détacha le Duc de Parme avec ses Italiens, & le Regiment de Schaumbourg, & luy commanda de s'assurer de Donavert. Le secret de cette entreprise fut impenetrable au reste de l'Armée, le seul Generalissime qui l'avoit conseillé, & le Duc qui devoit l'executer, en furent instruits.

Le Duc de Parme se rendit en diligence à Do-

1546. Donavert, & sans donner aux habitans le loisir de se reconnoître, il fit attaquer leurs Fauxbourgs qu'ils avoient fortifiez, & les emporta d'assaut. Ils eurent peur que leur ville n'eût le même sort; ils se rendirent sans exiger aucunes conditions. Ils n'eurent pas sujet de s'en repentir, le Parmesan les traita favorablement. Aprés avoir pourvû à la conservation de cette conquête, il revint au Camp. Presque tout le monde ignoroit encore le sujet qui l'en avoit fait sortir, & il étoit entierement inconnu aux Ennemis, qui apprirent la perte de Donavert, plûtôt qu'ils ne sçûrent qu'elle étoit assiégée. Il est vrai que pour leur en ôter la connoissance, & les occuper entierement dans leur Camp, le Duc d'Albe avoit fait mine, tout le jour, de vouloir attaquer leurs lignes.

L'Empereur vint camper sous Donavert.

Le lendemain, Sa Majesté déboucha son Camp, & fut se loger proche de Donavert le long du Danube. Les Ennemis n'oserent l'attaquer dans sa retraite, bien qu'elle se fit en leur présence. Ils resterent immobiles dans leur poste : l'Empereur en fut surpris, il croyoit le Landgrave trop bon Capitaine pour laisser perdre une telle occasion. Il est vray, qu'étant fort superieur aux Imperiaux en Cavalerie, il les auroit terriblement embarassez, s'il avoit voulu s'asseurer de quelques défilez par où ils étoient obligez de passer, & il les auroit du moins fait camper sans retranchemens, sans feu, & sans munitions, s'il ne leur avoit causé de plus grandes incommoditez; mais la prise de Donavert l'avoit jetté dans la derniere consternation.

Le

Le Duc d'Albe qui s'étoit attendu d'être attaqué, avoit mis l'élite de sa Cavalerie à l'Arriere-garde, & avoit fait occuper les défilez & quelques Forests, par de l'Infanterie que soûtenoient des Chevaux-Legers : mais voyant que l'Ennemy demeuroit immobile, il ne prit plus tant de précautions, & alla se rendre maître de Tilingen. Il reçut dans cette ville les deputez d'Histed, qui venoient luy en apporter les clefs. 1546.

Les Confederez avoient mis dans Laugingen une puissante Garnison ; les habitans en devinrent fiers, renvoyerent avec mépris le Trompette du Duc, & luy ordonnerent de dire à son Maître, que le Duc de Saxe & le Landgrave viendroient le lendemain à leur secours avec toute l'Armée. Luy qui se persuada qu'ils pouvoient dire la verité, fit tous les preparatifs necessaires pour leur donner l'assaut avant le jour. Les Bourgeois ne l'attendirent pas ; abandonnez de leur Garnison ils se rendirent à discretion. Le Duc voulut sçavoir comment il s'étoit pû faire qu'ils eussent si tôt perdu cette fierté, avec laquelle ils avoient rejetté la premiere sommation. Ils luy apprirent que Scertel étoit venu la nuit suivante avec soixante Maîtres, & que n'ayant pas trouvé leurs fortifications en état de faire la moindre resistance, il avoit emmené leur Garnison à laquelle il avoit fait prendre la route d'Ausbourg. Il la fit poursuivre par Jean Sabellic, à la tête des Chevaux Legers, Italiens, & de deux Compagnies de Cuirassiers Espagnols.

Prise de Laugingen & d'autre places.

Gudlinguen ouvrit ses portes à ceux que le

1546. le Duc y avoit envoyez, avant que de sortir de Laugingen où il trouva quantité de munitions de bouche, que le Confederez avoient pris soin d'y faire transporter. Aprés ces Conquêtes, il passa la Prens, & fut camper au village de Solstein. Il y étoit à peine, que ses coureurs luy vinrent dire, que l'Ennemi paroissoit. Comme la peur grossit souvent les objets, il ne crut pas devoir s'en tenir à ce qu'ils luy en dirent, ils s'avança jusques au bord de la Forest pour observer tout avec son exactitude ordinaire. Les Confederez venoient d'arriver à une lieuë de là, & ils commençoient à s'y retrancher.

L'Empereur veut attaquer l'Ennemi, il en est empêché par le Duc.

Cette proximité réveilla l'Empereur, il n'eut aucune peine à deferer aux avis de tous les grands Officiers, qui luy representoient qu'il falloit charger l'Ennemi avant qu'il eût perfectionné les lignes de son Camp; il donna ses ordres pour le combat, & pria le Duc de mettre l'Armée en bataille, & de la faire donner. Il obeït, mais avec chagrin, il sçavoit que le terrain étoit fort desavantageux pour les siens : il l'avoit reconnu à loisir, & curieusement. Il fit marcher d'abord la Cavalerie; une partie chargea & fut battuë. Cet échec, la consideration du terrain, & du poste avantageux des Ennemis, ausquels on ne pouvoit arriver, qu'en risquant tout, l'obligerent à faire sonner la retraite, & à rentrer dans le Camp.

Cette conduite choqua presque tous les Officiers, ils le témoignerent hautement, & blamerent, en presence de Sa Majesté, les longueurs & la timidité de son Generalissime

dont

dont ils soupçonnerent même la fidelité. 1546.

Le Comte de Bure, Seigneur passionné pour la gloire, & fort violent, dit, à la tête de l'infanterie Espagnole : *Pour moy, je ne suis nullement Lutherien, & je ne remarque rien dans ma conduite, qu'on doive, ni même qu'on puisse blâmer; mais je veux croire que l'Empereur & son Generalissime auront peine à terminer cette guerre. Ainsi pour n'avoir plus le chagrin de voir tant de foiblesses & de fautes contre le bon sens, & pour n'être plus capable de donner de bons conseils, puisqu'ils sont ici inutiles, je veux boire sans cesse durant quinze jours, noyer entierement ma raison dans le vin, & la perdre dans la debauche.*

Le procedé du Duc ne fut pas désaprouvé de tout le monde, & les Capitaines experimentez luy donnerent des éloges. Car les Ennemis occupoient un terrain entrecoupé de fossez & de fondrieres, & presque tout environné de forests; une large & forte haïe vive couvroit leur droite; des bois épais defendoient leur gauche & leur queuë, & le front étoit bordé par la Prens. Cette riviere est petite, à la verité, mais les pluyes de l'Automne l'avoyent tellement grossie, qu'elle étoit à peine guéable. Comme elle étoit débordée de tous côtez, ses rivages étoient détrempez, les chevaux y enfonçoient jusques aux sangles, & l'Infanterie avoit toutes les peines du monde à s'en tirer. Ainsi l'on voit assez que l'Ennemy n'auroit pas manqué de profiter de ce désavantage & de

1546. de tailler en pieces la meilleure partie de l'Armée, avant qu'elle eût passé cette petite riviere. De plus, il faisoit déja fort froid, le Fantassin auroit été obligé de traverser cette riviere à pied, & l'eau naturellement froide l'auroit glacé, ou du moins remplissant ses habits, elle l'auroit fort incommodé. Aussi apprit on depuis, que les Rebelles temoignerent une veritable joye lors qu'ils virent approcher l'Armée Imperiale, qu'ils se promirent une victoire des plus completes, & que leur chagrin fut extrême, lors que le Duc fit sonner la retraite.

CHAPITRE XVI.

Le Duc justifie sa conduite.

L'On parloit fort desavantageusement de la prudence du Duc d'Albe, dans le Camp & dans les tentes de l'Empereur, & même Sa Majesté avoit temoigné qu'elle n'en étoit point contente. Outre de cette injustice il ne peut demeurer dans le silence, il fit assembler les principaux Officiers dans l'appartement de l'Empereur, & voulut se justifier. Ce qu'il fit en ces termes: *Sacrée Majesté attaqué de toutes parts des traits medisans de l'envie, & accusé de timidité, d'obstination, de peu de déference pour vos ordres, & de longueurs affectées, je veux plaider ma cause; non pour me justifier, ni vous prouver mon innocence; car je suis persuadé que ma vertu vous est trop connuë pour me croire coupable, mais pour apprendre à vos Officiers, ausquels vous avez voulu que je commandasse, de quelle maniere j'ay mis cette guerre dans l'état où elle se trouve, & comment*

je

je veux la continuer. Vous sçavez, Monarque invincible, que quand vous m'appellâtes auprés 1546.
de vous, ce fut moins dans l'esperance que je vous serois de quelque secours, que dans l'attente que je pourrois vous être de quelque consolation dans l'état où l'on croyoit que les forces superieures des Rebelles alloient vous reduire; mais enfin assisté du Ciel, & agissant sous les auspices de Vôtre Majesté, nous avons échappé tous les malheurs que nous apprehendions; Et je le dis sans vanité, vous sçavez que mes longueurs & ma maniere de combattre nous ont ouvert le chemin de la victoire, même dés le temps que vous me permites d'entrer en Campagne avec vôtre Armée qui étoit tres-foible. Fortifiez des secours de Flandre, vous n'ignorez pas que je suis le seul qui faisant retrancher nos Camps fatiguant l'Ennemi par de petits combats, mais continuels, arrêtant vôtre valeur & l'impetuosité de vos Chefs, prenant les meilleurs villes des Rebelles, & leur coupant les vivres, j'ay conservé vôtre Armée dans un état florissant & presque ruïné celle des Ennemis. Tous ces succés, Empereur invincible, sont moins l'ouvrage de mon habileté, que celuy de vôtre prudence qui a sçû donner à ses Troupes un General entendu. Nous sommes enfin arrivez à une élevation d'où nôtre seule temerité peut nous faire descendre. Puisque nous suivons un chemin qui nous conduit seurement à la victoire, pourquoy nous engager dans des routes difficiles & capables de nous priver en un moment des avantages que nous devons à des soins extrêmes, & à des peines terribles: A quoy bon tenter la fortune, elle qui est si aveugle, dont les caprices sont si bizarres,



1546. & qui se plaît souvent à des inégalitez ausquelles on ne s'étoit point attendu? Ne sçait-on pas ce qu'elle peut? Ne l'a-t-on pas vûë cent fois arracher la victoire aux Vainqueurs, & la porter dans le sein des Vaincus? Mais sans nous arrêter à ce qu'elle peut, ne seroit-il pas de la derniere imprudence de vouloir braver la nature des lieux, de s'exposer dans des rivieres, des marais, dans des haïes où l'Ennemy fait incomparablement moins de mal que n'en font ces sortes de lieux? C'est-là qu'un Brave devient, quoy qu'il puisse faire, le but des coups d'un lâche, & d'un malheureux, sous lesquels il succombe. Quand même l'avantage du lieu seroit égal, que ne peuvent point l'animosité, la colere & le desespoir? Mais pour entrer dans le détail de l'état present de nos affaires, qui nous oblige au combat? Est-ce là faim, la misere ou les ennemis? N'est-il pas plus glorieux & même plus avantageux de vaincre sans effusion de sang? De ne point hazarder une bataille sur tout dans une guerre civile où le vainqueur perd tout, & ne gagne jamais? Si, Messieurs, s'adressant aux Officiers, *Sa Majesté Imperiale alloit être tuée, ce qui n'est point impossible, que deviendrions-nous dans la victoire? à quelles extrêmitez ne serions nous pas reduits? C'est ce qui passe l'expression. Mais ne pensons point à cela. & considerons que tout est parfaitement uni dans nôtre Camp: nous n'avons qu'un seul Chef, c'est de luy seul que nous prenons l'ordre, & nous n'avons que ses interets à ménager. Il n'en est pas de même des Confederez, cent Princes ou Etats libres commandent dans leur Armée, leurs ordres & leurs resolutions se trouvent aussi differentes, que leurs inte-*

intérêts sont divers : on peut comparer leur Camp à une flotte nombreuse fortement battuë des secousses violentes d'une mer agitée par la tempeste. Cette seule discorde nous assure la victoire & la ruïne de leur parti. C'est ce que nous prouvent mille exemples tirez de l'Histoire ancienne, & en particulier de celle des Grecs. Leur republique étoit florissante, ses divisions la ruïnerent & en firent la conquête de Philippe Roy de Macedoine, qui n'auroit osé lever la tête, pour peu qu'il y eût eu d'union parmi les Grecs. De plus, nous avons abondance de vivres & d'argent; nos Soldats sont fideles, rien ne nous paroît à craindre, que les conseils temeraires; pourquoy donc y defererions-nous? A quoy bon de gayeté de cœur courir les dangers les plus évidens, & sacrifier inutilement nos Troupes? Si je ne sçavois pas que la victoire nous est immanquable par cette voye, je vous menerois sur le champ au combat. Ainsi, Sacrée Majesté, nôtre salut consistant dans la conservation de vôtre auguste Personne, nôtre apparente timidité nous asseurant la victoire, nos longueurs une seureté tranquille, & l'Ennemy n'attendant de salut que d'un combat; sa rage, son desespoir & sa colere peuvent seuls le rendre victorieux, & ne doutant nullement que nous le ruïnerons sans ressource en temporisant, cela étant, ne changeons ni d'avis ni de manieres. 1546.

Personne n'eut rien à répondre à des raisons si solides. Sa Majesté neanmoins n'en parut pas entierement satisfaite, que quand elle eût reconnu de ses propres yeux le terrain par où il falloit attaquer les Rebelles. & la prodigieuse grosseur de la Prens. Elle dit alors *que le Duc luy avoit rendu un*

service

1546. *service tres-important, & qu'agissant d'une autre maniere, la defaite de son armée étoit inévitable.*

L'on tint conseil pour sçavoir si l'on iroit faire le siége d'Ulme, ville riche, & bien fortifiée, Les Prisonniers ayant rapporté qu'elle étoit défenduë par une garnison fort nombreuse, & pourvûë de tout ce qui étoit necessaire pour soutenir un long siége, l'on ne crut pas devoir s'y engager. L'armée des Ennemis étoit puissante; elle auroit pû rentrer dans toutes les villes occupées le long du Danube, interrompre le commerce du fleuve, obliger Sa Majesté d'en venir à un combat general dans quelque poste desavantageux, ou la faire rentrer malgré elle dans la Baviere.

CHAPITRE XVII.

Diverses escarmouches.

LE dessein du siége d'Ulme n'ayant pas été gouté, Charles-Quint voulut qu'on restât dans le même poste : Le Duc continua d'agir à sa maniere ordinaire, c'est à dire, fatiguer l'Ennemi le jour par des escarmouches continuelles, la nuit par de frequentes allarmes, quelquefois par des attaques fort chaudes. Quoy que les Confederez y eussent toûjours du pis, il voulut quelque chose de plus; Les deux Camps étoient proches d'une forest, il l'avoit reconnuë avec exactitude, & elle luy avoit paru propre à cacher quelques troupes. Il y embusqua trois mille Mousquetaires Espagnols, & commanda le Prince de Sulmone avec la Cavalerie legere pour tâcher d'y

d'y attirer l'Ennemi. Il s'en acquita parfaitement bien, & defit d'abord quelques escadrons, qui oserent le charger. Le Landgrave les fit soutenir par plusieurs autres, & ensuite par quelques bataillons. Il lâcha le pied & les attira peu à peu au delà de l'embuscade. Alors faisant volte-face, il les chargea en tête, & les Espagnols en queüe; les Rebelles surpris voulurent se defendre, mais vivement pressez, partie furent taillez en pieces, & partie s'enfuïrent. Les vainqueurs les suivirent jusques aux barrieres de leur camp, d'où le canon les fit retirer. 1546.

Cet heureux succés inspira le dessein à Charles-Quint d'attaquer la nuit le Camp des Ennemis; il fit monter la Cavalerie Allemande à cheval, voulut que l'Infanterie demeurât sous les armes, & pria le Duc de poster quelques officiers dans un lieu d'où pouvant considerer le combat, ils vinssent l'avertir quand il seroit besoin de faire marcher les uns, & de soutenir les autres. On obligea les soldats de mettre des chemises sur leurs armes pour se reconnoître dans l'obscurité, & de cacher le feu de leur mêche. Le Duc devoit se mettre à la tête des Espagnols & des Italiens, le Grand Maître de la Prusse & le Duc de Brunswic à celle des Allemans. Tous entrerent dans la forest, en attendant l'heure du combat. Elle alloit sonner, quand le Generalissime fut avec quatre de ses Ecuïers reconnoître le Camp des Ennemis: il apperçut, non sans beaucoup de surprise, les sentinelles plus éveillées qu'à leur ordinaire, & tout le monde disposé à les bien recevoir

L'Empereur veut attaquer les Ennemis durant la nuit.

cevoir ; Il en avertit Sa Majesté, qui étoit
1546. encore à cheval enveloppée dans son manteau : Elle n'avoit jamais voulu rentrer dans son appartement, quoi qu'elle fut tres-infirme, & qu'il fit déja froid.

On apprit le lendemain des prisonniers qu'on fit, que les Rebelles avoient été instruits des desseins de Sa Majesté par quelques Soldats de leur Religion, & Allemans de naissance, qui s'étoient glissez parmy leurs Compatriotes depuis quelque temps. Ce malheur étant inévitable dans une guerre civile, le Duc ne fit aucune recherche de ces Traîtres, pour ne pas donner lieu de croire au reste des Allemans, parmi lesquels ils étoient, qu'on avoit de mauvais sentimens de leur fidelité.

Ce dessein echoüé, l'Empereur resolut encore une fois de tenter les embuscades, il en fit dresser plusieurs dans la forest ; Lanoy fit le même manege, tout fut inutile : Les Rebelles, sages à leurs depens, demeurerent fermes dans leur Camp. Ce moyen de les affoiblir ôté, le Duc occupa les Soldats à se huter, le froid étant trop violent pour demeurer sous des tentes. Il commanda diverses brigades de Mousquetaires pour harceler continuellement l'Ennemi durant la nuit, & voulut que Lanoy continuât de les fatiguer tout le jour à son ordinaire. Il envoya divers partis dans la forest pour tuer tous les chevaux qu'ils trouveroient au fourrage. Ils en tuerent beaucoup, & presque tous ceux de bagage. Ce coup deconcerta les Ennemis : au commencement de la guerre ils avoient toûjours

Le Duc fait tuer les chevaux des Ennemis.

jours

jours campé le long du Danube, & fait transporter leur bagage dans des batteaux, mais 1546.
depuis qu'ils avoient été obligez de s'éloigner de ce fleuve, il avoit falu faire provision de chevaux, & sçavoit été une grosse affaire, car tout le monde sçait qu'il n'y a pas de nation qui traîne plus de bagage que l'Allemande, & qui ait plus de peur de le perdre ainsi tuer leurs bêtes de charge, c'est les defaire à demy, puisqu'il n'y a gueres de Soldats, qui n'ait plus soin de ses hardes, que de la discipline. N'ont-ils point de chevaux ils portent leur attirail sur leur dos, & ainsi marchent sans armes, sans ordre, & sans rang, & qui les attaqueroit ainsi embarassez, en auroit bon marché; d'ailleurs la perte de leurs équipages, ou la peine de les porter, cause chez eux plaintes, murmures, revoltes, & même des combats.

Le Duc, qui en étoit pleinement informé fit son capital de tuer tous leurs chevaux, dans l'esperance d'attaquer l'armée dans la retraite, & de la tailler en pieces. Il sçavoit qu'elle devoit bien-tôt decamper, & que les vivres commençoient à manquer.

Les maladies affoiblissent l'Armee Imperiale.

Cependant une forme majeure renversa tous ses projets; les maladies se mirent dans l'armée Imperiale, elles commencerent par les Italiens. Ces peuples élevez sous un climat fort doux, & même assez chaud, ne purent supporter les fatigues de la guerre, & de l'air d'Allemagne naturellement froid & grossier. Les Espagnols, quoy qu'endurcis aux travaux de la guerre, ne purent s'exempter de cette maladie; elle attaqua même

1546. même les Allemans, & les Flamans, bien qu'ils fussent nez sous un air grossier & pesant.

Il est vray que depuis la Guerre on avoit toûjours campé dans des lieux fort mal-sains, on n'avoit point quitté les bords du Danube, ni par consequent les marais, & les forests; & depuis le commencement de l'Automne l'on avoit de la bouë jusques aux genoux.

Ces maladies avoient passé des soldats aux premiers hommes de l'Armée, le Colonel *Georges Ransperg* en mourut: Il fut regretté de tout le monde, étant un homme d'un grand merite, & fidellement attaché aux interests de l'Empereur.

Le Duc de Parme qui n'avoit pû s'en garentir, passa en Italie, croyant que l'air natal luy rendroit la santé, cependant il y mourut.

L'Empereur même étoit mangé de ses gouttes; il ne pouvoit ni se tenir à cheval ni demeurer en littiere.

Constance du Duc d'Albe.

Le Duc d'Albe restoit presque seul parfaitement sain, & toûjours infatigable. Le soldat n'avoit de consolation dans ses miseres, que de voir ce grand homme y participer, & remplir toutes les fonctions du moindre de l'Armée. Il n'étoit pas extraordinaire de l'appercevoir au milieu des Travailleurs, une bêche à la main, avec les gens de l'équipage, leur aider à relever un chariot, ou un cheval abbattu sous sa charge.

Un affut de canon s'étant embourbé, & les conducteurs ayant toutes les peines du monde

monde à le retirer, le Duc mit pied à terre, & leur aida. L'Empereur, le voyant en cet état, le visage tout couvert de boüë, dit en riant à ceux qui étoient prests de luy: *N'avons nous pas un General bien propre, & bien paré? Mais qu'il seroit bien plus illustre s'il avoit voulu laver cette boüë dans le sang des Ennemis: il a fait le choix de son mal, & il le supporte avec toute la constance que je me suis promis de sa vertu.* 1546.

Les principaux Officiers Allemans en firent des railleries au Duc: elles ne lui plurent pas, & il leur répondit, contre-faisant le colere: *Cette boüë, qui vous a paru si difforme, est pour nous une marque d'honneur, & un témoignage constant de nôtre affection pour sa Majesté. Il n'en est pas de même de vous, Messieurs, ce travail vous paroist indigne de vos grandeurs, & loin de l'entreprendre pour la conservation de vôtre Prince, vous avez voulu l'exposer à des perils évidens par vôtre temerité, & vos mauvais conseils; au reste il est plus glorieux à un General de faire le Goujat, que de laisser échapper une victoire qu'il a glorieusement acquise.*

Quelque constant que fut le Duc dans ses desseins, ces maladies, & les ordres pressans de l'Empereur les lui firent changer. Il ramena l'Armée à Laugingen. Le soldat s'y refit de ses fatigues, & recouvra sa santé.

La retraite fut fort paisible, & le Landgrave ne sortit point de son Camp, quoi qu'il eût reçu quinze mille hommes qui lui étoient venus du Duché de Wirtemberg: il se

1546. se contenta de faire sortir quelques Escadrons de Cavalerie, & de regarder l'Armée Imperiale du haut de ses retranchemens. Elle lui paroissoit trop formidable, & il avoit trop souvent éprouvé ce qu'elle sçavoit faire pour l'attaquer; au reste il se persuadoit que Sa Majesté alloit la faire entrer dans ses quartiers d'hiver.

CHAPITRE XVIII.

Heureux succés des armes Imperiales sur l'Elbe.

LES armes de l'Empereur ne triomphoient pas seulement sur le Danube; elles étoient encore victorieuses sur les bords de l'Elbe; car il faut remarquer que Sa Majesté Imperiale, pour diminuer le nombre de ses Ennemis, publia par les Manifestes, qu'elle n'en vouloit point à la Religion Protestante; Que cette guerre étoit purement d'Etat, & qu'il ne prenoit les armes que pour punir les Rebelles, ou les mettre au devoir. Afin de la prouver plus efficacement, & vaincre les Protestans par leurs propres armes, il mit l'Electeur de Saxe au Ban de l'Empire, confia l'execution de ce Ban à son * Cousin

* Frederic II. dit le Pacifique, Electeur de Saxe, laissa de Marguerite d'Autriche, sœur de l'Empereur Frederic III. deux fils, sçavoir Ernest & Albert Ernest Electeur mourut en 1486 laissant d'Elizabeth de Baviere, Frederic & Jean. Frederic dit le Sage, refusa la dignité Imperiale: fit élire Charles-Quint, protegea Luther, se fit Lutherien, mourut sans enfans en 1525 Jean, dit le Constant, Electeur aprés son frere, mourut en 1532 & laissa Jean Frederic, dit le Magnanime, Electeur, qui est celuy dont nous parlons. Albert qui fut surnommé le Courageux, mourut en 1500. laissant de Zedene, fille de Georges Podiebrak, Roi de Boheme, Henry, dit le Pieux, il se fit Lutherien. & mourut en 1541. laissant de Catherine, fille de Magnus, Duc de Mekelbourg, Maurice, qui eut l'execution du Ban, & fut depuis Electeur; & Auguste, dit le Juste, qui luy succeda.

sin Maurice, Duc de Saxe, lui promit l'Electorat & le Duché de Saxe aprés l'expulsion de *Jean Frederic*, le Magnanime, Electeur. 1546.
Maurice étoit aussi Lutherien, il paroissoit même zelé. quoyqu'au fond il n'eût de Religion que son interest. étant un Prince double, & infidele, mais brave de sa personne & grand Politique. N'ayant pas seul assez de forces pour conquerir la Saxe, il joignit l'Armée de Ferdinand, Roy de Hongrie & de Boheme, frere puisné de l'Empereur. Ce Roy se rendit à la tête de son Armée peu de temps aprés qu'elle fut entrée en Saxe, luy & Maurice y firent de grandes conquêtes, & la soûmirent presque entierement.

L'Empereur en reçut la nouvelle quelques jours aprés qu'il eût levé son Camp de Solstein. Il en fit faire de grandes réjoüissances, ce qui ne plut gueres au Duc de Saxe, qui se persuadoit neanmoins, qu'aimé dans ses Etats, & meilleur Capitaine que Maurice & Ferdinand, il recouvriroit bientôt toutes ses pertes; & c'est ce qui arriva.

L'Empereur ne se trouva pas moins incommodé dans son nouveau Camp, qu'il l'avoit été dans le dernier. Les pluyes continuelles grossirent tellement un Lac qui le bordoit, qu'il en fut presque inondé. Sa Majesté, & & le Duc d'Albe furent reconnoître un lieu propre pour un autre Camp. Ils en trouverent un. C'étoit une petite colline d'une mediocre hauteur; elle finissoit en pleine, aboutissoit d'une côté à ce même Lac, d'un autre à une forest fort épaisse, & enfin d'un au-

1546. tre côté à une petite élevation qui comman-doit tout le païs voisin. On y braqua l'Artillerie, sous le feu de laquelle les chevaux paissoient en toute seureté. Les soldats donnerent à ce poste le nom de *Camp de l'Empereur.* Comme il n'étoit éloigné d'un quart de lieuë de celuy qu'ils quittoient, leur retraite n'eut rien de particulier : ils s'y butterent, & continuerent de fatiguer l'Ennemy par de continuels combats. Le Duc détacha quantité de Partis, qui ôterent en quelque façon aux Confederez la communication de Dunkelspiel, d'Ulme, & d'Ausbourg. Ils ne pouvoient rien faire venir de ces places, qu'à la faveur de grosses escortes, qui étoient souvent défaites, & les Convois enlevez. La disette commençant à devenir fort grande parmy eux, & ne se croyant plus en seureté dans leur Camp, ils n'attendoient qu'une occasion favorable d'en sortir, lors que le Duc forma le dessein de les y forcer. Leur Camp étoit commandé par une colline assez élevée, il résolut de s'en emparer, & Sa Majesté approuva ce dessein; il fit pour cela de grands préparatifs qui devinrent inutiles; car Nortlingue promit de se rendre à des conditions assez douces, & cette ville procurant à Sa Majesté les mêmes avantages qu'elle auroit pû tirer de la colline, on n'y pensa plus.

Le Duc fatigue les Ennemis.

Tant de malheurs déconcerterent les Confederez, & leur firent souhaitter la paix. *Adam Topius*, Secretaire & Ministre d'Etat de l'Electeur de Brandebourg, fut choisi pour en tenter les voyes d'y parvenir. Cet homme

Les Confederez font des propositions de paix.

me écrivit en son nom à Jean Marquis de Brandebourg frere de l'Electeur, & luy marqua que les Confederez recevant chaque jour de nouvelles forces, il étoit à présumer que la guerre dureroit long-temps; neanmoins que si Sa Majesté vouloit leur donner la paix à des conditions équitables, ils l'accepteroient volontiers; promettoient de mener leurs troupes en Hongrie, de ne mettre les armes bas, qu'aprés avoir entierement chassé les Turcs de ce Royaume, & assuroient que si Elle vouloit envoyer le Duc d'Albe & Comte d'Egmont traiter avec eux en quelque lieu qu'il jugeast commode aux uns & aux autres, ils ne feroient nulle difficulté de s'y trouver. 1546.

Le Marquis courut avec les lettres au quartier de l'Empereur, il les fit voir à Sa Majesté, & la pria d'écouter favorablement ces gens-là, & de ne pas refuser la voye de negociation qui étoit toujours plus avantageuse que celle des armes dans une guerre civile. L'Empereur fit réponse, qu'il falloit qu'ils desarmassent, & se soûmissent aux loix qu'il voudroit leur imposer, & que sans cela, ils ne devoient point attendre de paix.

Cependant Nortlingue traitoit toujours sans se rendre; ce procedé irrita l'Empereur, il commanda au Duc d'Albe de se saisir de cette colline, pour de-là foudroyer à coups de canon, le Camp des Confederez. Il fit tous les preparatifs necessaires à la réüssite de ce dessein. Il n'attendoit pour son execution, que le lendemain, qui étoit le vingt six de Novembre, & le retour des coureurs, qu'il avoit fait partir sur le minuit. Ils ne revinrent

que vers le midy, & rapporterent que l'Ennemy étoit décampé.

1546.

Le Duc pourſuit l'Ennemi.

Le Duc partit à cette nouvelle, & ſe mit aux trouſſes des Confederez avec la Cavalerie legere, il fit quelques priſonniers, & revint ſur ſes pas. Il rencontra l'Empereur à l'entrée du Camp des Ennemis, & luy dit que les priſonniers l'avoient aſſuré que les Rebelles alloient en Franconie prendre des quartiers d'hiver. Sa Majeſté ſe mit à la tête de la Cavalerie Flamande, & commanda à l'Armée de ſuivre avec toute la diligence poſſible. Le Duc, voyant que ce grand Prince alloit s'expoſer, le conjura de reſter avec les gros des troupes pour les faire avancer, de menager mieux ſa Perſonne ſacrée, & de luy laiſſer le ſoin de la pourſuite. Elle y conſentit, & le Generaliſſime fut à toute bride aux Ennemis. Les plus pareſſeux tomberent ſous ſes coups, il mit en fuite quelques Eſcadrons que le Landgrave luy oppoſa, & jetta une ſi profonde conſternation dans l'ame de ce Chef des Rebelles, qu'il fit revenir ſa Cavalerie ſous le feu des Mouſquetaires. Il avoit occupé une petite hauteur, il l'abandonna & fit retraite avec tant de vîteſſe, qu'il ne fut preſque plus poſſible au Duc de le rejoindre. Il venoit de ſe ſaiſir de la hauteur que les Ennemis avoient abandonnée, & il faiſoit deſcendre quelques Eſcadrons pour retarder la marche de ces fuyards, lors que Charles-Quint arriva avec toute la Cavalerie il fit defiler dans la plaine ſes Carabiniers, que les Allemans appelloient les *Bandes noires*, à cauſe de la couleur de leurs armes, & mit

l'Infan-

l'Infanterie en bataille, au pied de cette même hauteur, elle venoit d'arriver, & avoit marché presque aussi vîte que la Cavalerie, pendant une grande lieuë & demie d'Allemagne. 1546.

Les Rebelles n'étoient pas moins prompts; uniquement attentifs à se sauver, ils gagnerent une colline éloignée d'un quart de lieuë de celle qu'ils venoient d'abandonner. Ils s'y crurent d'autant plus en seureté, qu'elle étoit fort escarpée. Ils y dresserent quelques batteries, qui obligerent les Imperiaux de se retirer au plûtôt.

L'Empereur ne voyant pas qu'il fut possible d'attirer l'Ennemi au combat, ni de le forcer dans son poste, retourna au Camp avec l'Infanterie, & laissa le Duc avec sa Cavalerie pour garder cette hauteur qu'il avoit occupée, & menager les occasions qui pourroient se presenter. Tout infirme qu'il étoit, il se leva dés les cinq heures du matin, & fit mettre le soldat sous les armes; il vouloit partir sur l'heure, mais il fut obligé d'attendre le jour. Il étoit tombe de neige cette nuit en telle quantité, qu'elles étoient de plus de deux pieds de haut, ainsi les Soldats ne reconnoissoient plus ni quartier, ni chemin, ni Drapeaux, ni Officiers. On a peu vû de calamitez semblables; le froid étoit si violent qu'on trouva des Sentinelles mortes, & qu'un tres-grand nombre de Soldats perdirent les yeux. Les doigts & le nez gelerent à quelques-uns, & il y en eut qui contracterent des maladies qu'ils ont eues le reste de leurs jours: en un mot il n'y eut pas un homme

Extrême rigueur du froid.

1546. dans l'Armée Imperiale, à qui cette nuit ne fut funeste, & à qui elle n'ait fait porter quelques marques de son extrême rigueur.

CHAPITRE XIX.

Les Confederez font retraite.

LE Landgrave se servit avantageusement de cette nuit pour faire retraite. Afin de n'être point poursuivi, & de persuader aux Imperiaux, qu'il ne pensoit à rien moins qu'à fuïr, il fit allumer de grands feux en plusieurs endroits. Il sortit de son poste sur le minuit, & contre l'ordinaire de ceux de sa Nation, il fit deux grandes lieuës & demie d'Allemagne, avant qu'il fut jour. *Loüis de Quixada*, Seigneur de Villa-Garsias, qui servoit Volontaire dans les Troupes du Milanez, sortit au jour, avec de la Cavalerie, & fit quelques prisonniers, qui tous rapporterent que les Rebelles alloient prendre leurs quartiers d'hiver en Franconie.

Il faisoit ce jour un froid épouventable, les vents du Nord qui soufloient depuis le matin avec beaucoup de violence, portoient la neige dans les yeux, & faisoient en quelques endroits des monceaux assez gros; d'ailleurs il géloit d'une force terrible, les hommes ni les chevaux ne pouvoient se tenir debout, ni avancer : on n'entendoit dans l'armée que plaintes, que murmures, que pleurs, & que soupirs; & tout le monde paroissoit d'une tristesse profonde,

L'Empereur demeura seul invincible à tant de maux, resolu de profiter de l'occasion de

la fuite précipitée des Confederez, il vouloit partager son armée en plusieurs corps, pour marcher aprés ces Rebelles avec moins d'embarras. Déja les ordres étoient donnez & l'on alloit battre la marche, quand le Duc remontra, qu'il étoit impossible de faire marcher l'armée par un temps si froid & si incommode. Quoy, repartit l'Empereur, en soupirant? *Est il possible que mes Soldats qui sont jeunes, ne puissent supporter des peines que je supporte, quoy qu'accablé d'infirmitez, & deja avancé sur l'âge?*

1546. L'Empereur veut poursuivre les Confederez, en est empêché par le Duc.

Le Duc reprit la parole, & lui dit avec sa liberté ordinaire, mais d'une maniere fort respectueuse : *Il n'en est pas de même, Monarque Invincible, de l'ardeur qui anime vôtre Majesté, & de celle qui fait agir vos Soldats. La vôtre part d'une grandeur d'ame toute roïale, & d'un courage accoutumé aux exploits heroïques : Le desir de vaincre, d'accroître le nombre de vos lauriers, & de punir des Rebelles désobeïssans à vos ordres, lui donne de nouvelles forces. Elle se soutient sur l'esperance de réüssir, & sur mille exemples d'actions beaucoup plus difficiles, que vous avez si heureusement terminées. La païe, l'espoir du gain, ou des récompenses, quelque foible envie de se signaler, & quelquefois même la peur des châtimens, sont les seuls motifs qui font agir les Soldats; ainsi l'on ne doit point vouloir exiger d'eux quelque chose qui soit au delà de leurs forces. Ils sont à present tres-fatiguez, tant du travail, que des incommoditez de la saison; & quand leur zele pour le service de vôtre Majesté leur donneroit de nouvelles forces, il*

leur faudroit des chevaux frais. Il y a prés de
1546. *vingt heures, que les leurs sont dans une action perpetuelle ; ainsi malgré qu'on en ait, il faut qu'ils repaissent, & se reposent. Au reste, où aller? Les glaces ont endurci la superficie des marais, & des fondrieres, & tout est couvert des neiges ; ainsi l'on s'engagera malgré soi dans des lieux d'ou il ne sera pas possible de sortir. Si l'Ennemi nous attaque durant cet embaras, que devenir? Mais posons que tous ces malheurs ne nous arrivent point, le Soldat est fatigué, les chevaux encore plus ; on ne peut se soutenir, & par consequent il faudra, malgré qu'on en ait, marcher fort lentement. Comment donc rejoindre les Rebelles qui ont du moins deux grandes lieuës d'avance, & à qui la peur donne des aîles. Ainsi, sacrée Majesté, je serois d'avis que sans perdre le temps à la poursuite des Confederez, nous prenions les chemins les plus courts pour fermer les passages de la Franconie. Cette Province est tres riche & tres-abondante ; S'ils peuvent y prendre des quartiers d'hiver, ils se referont, sans peine, des fatigues de la Campagne ; ils s'enrichiront du pillage des Catholiques, les Trésors des Eglises leur serviront à faire de nouvelles levées, & à se mettre en état de recommencer la guerre au Printemps prochain, avec une armée plus nombreuse. Peut-être que sages à leurs dépens, ils ne tomberont pas dans les fautes qu'ils ont faites, & qu'ils obligeront Vôtre Majesté de demeurer sur la défensive, ou d'errer dans les forests & les montagnes, & entre des marais, exposée à tous les changemens des saisons.*

L'Empereur gouta cet avis, il y defera, cepen-

pendant les Soldats qui étoient en bataille, transissoient de froid : Las de tant souffrir ils se debanderent, coururent dans les forests voisines, firent en un moment de grands abattis de bois, ausquels ils mirent le feu, qui consuma non seulement les petits arbrisseaux, mais encore les arbres les plus gros. Couchez auprés de ces grands feux, ils perdirent le souvenir des Ennemis, & de leurs factions, le froid fit place à la paresse, il n'étoit plus possible de les faire remuer, & certes si l'Ennemy n'eût pas été dans un état aussi déplorable, il luy eût été facile de tailler en piéces toute l'armée. 1546. Etat de l'Armée Imperiale

Le froid chassé, la raison bannit la paresse, les Soldats eurent honte d'avoir quitté sans ordre leurs rangs & leurs armes, ils retournerent les prendre à l'entrée de la nuit ; ils passerent deux jours dans ce poste, où le grand feu, & l'abondance du bon vin les vengea en quelque façon du travail, & du froid du vingt-six & du vingt-sept.

CHAPITRE XX.

Les Confederez s'étoient retranchez dans un lieu naturellement fort, & qui abondoit en toutes sortes de munitions de bouche : il étoit borné d'un côté par un Lac, de deux autres par une forest, & du quatriéme par la forteresse de *Heiden*, qui étoit le quartier general. La commodité de ce poste, & les vivres qu'ils tirerent en abondance des lieux circonvoisins, r'allentirent leur ardeur Conduite des Confederez.

1546. ils ne se souvinrent plus, ni des maux precedens, ni de leurs premiers desseins : ils employerent à boire & à dormir le temps necessaire pour entrer dans la Franconie.

Prise de Nortlingue, & de plusieurs autres places.

Le Duc se comporta d'une maniere bien differente; content d'avoir donné à son armée quelques jours de repos, il se rendit devant *Boffinguen*, petite place voisine de Nortlingue. Les Bourgeois ne se firent pas sommer, ils vinrent offrir leurs clefs à Sa Majesté. Les Troupes du Comte d'Oetinghen occupoient le Château, il passoit pour imprenable, sur tout en hiver. La Garnison, qui en étoit persuadée, répondit insolemment au Trompette, qui la somma de se rendre. La reddition de Boffinguen, & la clemence de Charles leur firent quitter cette fierté : quelques heures aprés, ils demanderent à capituler ; ils y furent reçus, & Sa Majesté leur permit de sortir avec armes, bagages, & Drapeaux ployez. Ces Soldats, touchez de la bonté de cet illustre Monarque, publierent que c'étoit elle seule, & non ses armes, qui les avoient fait sortir d'une place tres-forte, & pourvuë de tout ce qui étoit necessaire pour un long siége. Ce Château rendu, le Duc s'approcha de Nortlingue, les Bourgeois abandonez de la Garnison, qui avoit pris la fuite la nuit précedente, prévinrent la sommation ; ils se rendirent à discretion, & firent voir par cette conduite, que leurs délais précedens étoient moins l'effet de leur obstination dans le parti rebelle, que de leur foiblesse, devant une Garnison qui tenoit les murailles & les portes.

L'Empereur, maître de Nortlingue, en-

voya le Comte de Bure, avec l'armée qu'il avoit amenée de Flandre, assiéger le Château d'Oetinghen. L'on se persuadoit que cette Place tiendroit long-temps, parce qu'elle étoit bonne, & que la Garnison de Nortlingue s'y étoit retirée : mais la fortune & la douceur de Charles-Quint applanirent ces difficultez, & de Bure ayant permis aux Soldats d'emporter leurs Drapeaux, & de sortir avec armes & bagages, ils ne luy donnerent pas la peine de les assieger. 1546.

L'Empereur donna le Gouvernement du Chateau & du Comté d'Oetinghen, à un des freres du Comte de ce païs. Ce frere étoit demeuré constamment attaché à son parti, & rien n'avoit été capable de luy faire embrasser les nouvelles Opinions.

Sa Majesté ayant mis garnison dans Nortlingue, où elle laissa l'Evêque d'Ausbourg pour faire des magasins, alla faire son entrée dans *Dunkelspiel*, que le Duc d'Albe venoit de remettre au devoir : elle y tint plusieurs conseils, & quoy qu'elle eût formé le dessein de s'avancer jusques à *Rotembourg* sur le Tauber, elle voulut neanmoins sonder les Officiers. Tous furent d'avis de distribuer l'Armée dans les quartiers d'hiver : elle en avoit un besoin extrême, & l'on peut dire qu'elle avoit beaucoup d'amour pour son Prince, une fidelité à toute épreuve, & une bravoure solide, mais si peu de forces, qu'elle ne pouvoit fournir aux moindres factions. Le froid fut jusques à son dernier degré ; & l'on rapporte que le doigts tomberent à plusieurs Soldats, & que d'autres y perdirent les yeux.

Ce

1546.
Etat des Troupes Italiennes

Ce froid fut plus sensible aux Italiens,qu'à personne Nez sous un climat tres-moderé, & même chaud, comment auroient ils pû vivre dans un païs aussi que l'Allemagne ? Aussi les entendoit-on se plaindre, gemir,deplorer leur malheureux sort,& soupirer aprés leur chere Patrie : les uns regrettoient leurs femmes, leurs enfans, leurs parens & leurs amis, tous crioient qu'ils ne les reverroient jamais, & qu'ils étoient sortis de leurs maisons pour n'y renter de leur vie. L'avarice des Commissaires des Guerres n'avoit pas peu contribué au malheur de ces pauvres gens : ils n'avoient point touché leurs payes,ce qui étoit cause qu'ils étoient à demy-nuds; Ajoutez à cela, que la mesintelligence de leurs Officiers, & leurs haines continuelles les avoient rendu les restes pitoyables de douze mille hommes, fort lestes, bien vétus, & bien équipez.

Le reste des soldats étoit, à la verité, en bien meilleur état que les Italiens, tous neanmoins se voyoient reduits à des extrêmitez si facheuses, que les Officiers protesterent unanimement, qu'on ne pourroit, sans cruauté, leur faire tenir la campagne plus long temps. Le seul Duc d'Albe entra dans les sentimens de Sa Majesté, & fut d'avis qu'on allast se saisir de Rottembourg : *Car*, disoit il, *c'est en vain que nous avons tant fait, si nous ne nous assurons de cette place, & sa prise couronnera nôtre victoire. Les Ennemis privez de ce passage seront obligez à de si longs detours, & à prendre des chemins si fâcheux & si incommodes pour entrer en Franconie, qu'ils ne*

ne pourront y arriver de fort long temps, & qu'indubitablement la plus grande partie perira dans 1546.
les montagnes qu'il leur faudra passer, avant qu'ils ayent achevé une marche si longue. De plus, cette entreprise ne fatiguera l'armée, que fort peu; c'en sera fait en deux jour, & comme il est à présumer, sans tirer l'épée.

CHAPITRE XXI.

La Ville de Rottembourg ouvre ses portes.

CET avis fut reçu avec un applaudissement general, l'armée se mit en marche, & arriva le lendemain devant Rottembourg. Cette ville quoyqu'engagée dans les erreurs de Luther, n'étoit point entrée ouvertement dans la Ligue; on croit même qu'elle avoit gardé une neutralité fort exacte, & beaucoup d'attachement pour les interests de l'Empereur. Les Bourgmestres vinrent au devant de Sa Majesté, luy offrirent logement, vivres, & argent; protesterent qu'ils ne se rendoient point à ses armes, n'ayant jamais rien fait, qui dût les leur attirer; n'ayant contribué en rien à la revolte ni à la guerre des Confederez, & qu'il ressentoient une joye parfaite de ce qu'un Prince qu'ils cherissoient, les délivroit de la crainte de tomber sous la puissance de ses Ennemis, qui étoient aussi les leurs. Ces discours furent écoutez avec plaisir, parce qu'ils étoient conformes à la verité, & les Bourgmestres furent reçus avec tout l'accueil qu'ils auroient pû souhaitter.

Le Duc distribüa l'armée dans les villages circonvoisins, & ne reserva qu'un gros de Ca-

1546. Cavalerie, & beaucoup de Noblesse, avec lesquels il accompagna l'Empereur à son entrée dans Rottembourg Ce fut dans cette ville qu'ils apprirent ce que faisoient les Rebelles.

Les Confederez se retirent.

Ils étoient, comme j'ay deja dit, campez à *Heiden*, & ils y perdoient, à boire, & à tenir des conseils, le temps qu'ils auroient dû employer à se rendre dans la Franconie. Persuadez que rien ne pouroit les en empêcher, ils avoient renvoyé les troupes des villes libres, & en particulier celles d'Ulme & d'Ausbourg; celles des Princes, qui se montoient encore à quarante mille hommes, étoient restées à ce Camp; elles se disposoient à le quitter, & à se rendre dans la Franconie par Rottembourg, lors qu'ils apprirent que l'Empereur s'étoit emparé de cette place.

Cette nouvelle les deconcerta, & rompit toutes leurs mesures. Aprés un long conseil, ils ne trouverent rien plus à propos que de fuir. Aprés avoir fait ensemble cinq lieuës d'Allemagne, le Landgrave quitta l'armée, se fit escorter par l'élite, de sa Cavalerie, & se rendit dans ses Etats. Entré dans Ausbourg, les Bourgmestres le prierent de leur donner les conseils qu'il jugeroit les plus convenables à l'état present de leurs affaires; Il se contenta de leur répondre : *Que chaque Renard ait soin de prendre garde à sa queuë.* L'on ne sçait pas au vray, si la crainte ou la raillerie luy firent tenir ce langage, mais l'on est persuadé que les Allemans ne se servoient alors de ce proverbe, que pour marquer que les affaires étoient desesperées, & qu'il n'y

n'y avoit de conseil à prendre que de soi-même. 1546.

L'Electeur de Saxe fit entrer l'armée en quartier d'hiver, laissa ses gros bagages & son Artillerie dans les places fortes, & prit la route de ses Etats avec l'élite de ses troupes, dans l'esperance de recouvrer toutes les places que le Roy de Hongrie & le Duc Maurice luy avoient ôtées. Il désola tous les lieux Catholiques qui se trouverent sur sa marche, pilla les Abbaies, les Eglises, & les Convens, & amassa de cette maniere détestable, une grosse somme d'argent, qui le païa des frais de la guerre précedente, mais qui augmentant le nombre & le poids de ses crimes, luy attira peut-être tous les malheurs qui luy arriverent l'année suivante.

Le Comte de Bure prend Francfort.

Les Rebelles en fuite, leur armée rompuë, Charles-Quint crut devoir congedier une partie de la sienne, & ne retenir que ce qui luy étoit absolument necessaire, & que ceux sur la bravoure, & la fidelité desquels il comptoit le plus. Il renvoya le Comte de Bure avec ses Flamans, & luy commanda de tenter Francfort sur le Mein. Cette ville est grande, riche, peuplée, & assez forte; elle pouvoit faire blanchir le Comte, mais sans esperance de secours, & persuadée que l'Empereur aimoit mieux triompher par sa clemence du cœur de ses sujets, que de leur valeur par ses armes, ils demanderent à capituler. Le Comte leur accorda des conditions honorables, & une amnistie sans reserve: il ne furent point pillez, mais il leur couta de l'argent.

Hall

1546. Plusieurs Villes se rendent.

Hall, ville Imperiale de la province de Souabe, voulut éprouver, à son tour, les bontez de Charles-Quint. Elle luy envoya des Deputez, reçut le pardon de son engagement temeraire, & ne donna que de l'argent. Sa Majesté s'y rendit aprés avoir reglé les affaires de la Franconie, resoluë d'y passer le reste de l'hiver. La douleur de ses gouttes l'empêcha de monter à cheval, & même de sortir la chambre; Elle n'y demeura pas neanmoins oisive, puisqu'elle y reçut les Deputez de plusieurs villes manifestement Rebelles, ou soupçonnées de l'être, qui avoient envoyé luy offrir leurs Clefs, & se soûmettre aux conditions qu'elle vouloit leur imposer.

L'Electeur Palatin fait sa Paix.

L'Electeur Palatin y vint en personne On ne pouvoit douter qu'il ne fut criminel du crime de Leze Majesté, & qu'il n'eût assisté les Confederez de ses Troupes, de sa bourse, & de ses conseils. Sa Majesté le reçut assise sur un trône fort élevé, entourée de ses gardes, & de ce que sa Cour & son Armée avoient de plus leste & de plus grand. Ce Vieillard venerable se jetta aux pieds de Charles-Quint, & les yeux baignez de larmes, luy demanda pardon en des termes fort soûmis. Sa Majesté luy répondit, *qu'elle étoit veritablement touchée de l'état, auquel elle le voyoit, & du regret qu'il faisoit paroître de ses fautes; mais qu'il étoit monstreux, qu'étant son Allié, qu'ayant reçu d'elle mille marques d'estime, de tendresse, & de bonté, il eût pris les armes contre Elle, dans un âge, où il luy étoit impossible de rejetter sa faute sur sa jeunesse; ou fort*

impru-

imprudence : *Cependant*, ajouta-t elle, *bien que vous soyez indigne d'éprouver les effets de nôtre clemence, nous vous pardonnons même avec plaisir nous donnons toute nôtre foi à vos larmes, nous croyons que vous nous rendrez toute vôtre affection avec la même candeur que nous vous faisons rentrer au nombre de nos veritables amis* 1546.

Charles-Quint se leva ensuite, embrassa tendrement l'Electeur, le fit asseoir auprés de luy, & fit lire les conditions ausquelles il luy rendoit son amitié. Elles étoient aussi avantageuses, que l'Empereur auroit pû les luy accorder quand il auroit voulu acheter son estime & son attachement. Comme elles ne font rien à mon sujet, je les passe sous silence, excepté deux : la premiere, Qu'il y auroit une alliance & confederation perpetuelle entre les Maisons d'Autriche & Palatine. La seconde, que l'Electeur entretiendroit au service de Sa Majesté un certain nombre de Troupes, jusques à la conclusion de la Paix d'Allemagne.

Son Altesse Electorale ratifia ces conditions sur le champ. On remarqua, non sans beaucoup de douleur, qu'elle eut presque toujours les larmes aux yeux. En effet n'étoit il pas pitoyable de voir un Vieillard de quatre-vingt ans aux pieds d'un Prince ausquels les Electeurs l'avoient préferé ; car tout le monde sçait qu'ils luy avoient deferé l'Empire, qu'il refusa genereusement ? N'étoit il pas, dis-je, pitoyable de voir le premier Electeur Seculier de l'Allemagne, l'un des plus puissans Prince de ce païs, un homme d'une famille toute illustre, implorer le pardon

1546. don de son crime, & demander la vie, qu'il meritoit de perdre, pour s'être engagé dans la revolte de presque tous les Protestans de la Germanie ?

J'ay déja dit que l'Empereur étoit entouré de ce que son Armée & sa Cour avoient de plus illustre & de plus grand, & j'ajoute qu'il avoit à sa droite, & immediatement prés de sa personne, Maximilien Prince de Hongrie, & à sa gauche le Duc d'Albe.

Vlme envoye ses clefs à Charles-Quint.

La reconciliation de l'Electeur Palatin produisit la soumission de la ville d'Ulme. Cette ville, que sa situation sur le Danube rend aussi commode qu'elle est importante, est la plus puissante des villes Imperiales de la Germanie: elle est fort grande, tres-riche & bien peuplée, ses fortifications passent pour être bonnes, & le grand nombre de ses habitans la met toûjours en état de soutenir un long siége. Elle s'étoit jusques alors moquée des ordres de Sa Majesté, elle étoit des plus attachées au parti rebelle, & elle avoit grossi l'Armée confederée d'un bon nombre de troupes; Cependant elle ne crut point qu'elle pût tenir contre la fortune de Charles-Quint, elle envoya ses Deputez à Hall, & se soûmit. Les autres villes, situées entre le Rhin & le Danube, se conformerent à son exemple, & Sa Majesté rétablit la paix & la tranquillité dans les pais situez entre ces deux grands fleuves.

CHA-

CHAPITRE XXII.

LE Duc de Wirtemberg étoit le seul des Princes de cette contrée de l'Allemagne, qui avoit envoyé aucuns Députez, & qui paroissoit même fort éloigné de vouloir se soûmettre. Charles-Quint, à la veille de porter la guerre dans la Saxe, ne pût se resoudre à laisser derriere luy un Prince aussi puissant & son ennemi : d'ailleurs les Rebelles faisoient de grands preparatifs, & l'on n'étoit pas fort seur de la fidelité des villes qu'on venoit de reprendre. Ces considerations porterent Sa Majesté à presser l'execution de ses desseins sur le Duché, de Wirtemberg. L'hiver étoit tres-cruel, & le froid tres-violent; car on n'étoit encore qu'à la fin du mois de Janvier, quand l'Empereur averti de toutes parts, que le Duc, qui ne l'attendoit qu'au printemps se disposoit à le bien recevoir; quand, dis-je, l'Empereur envoya le Duc d'Albe dans le Wirtemberg avec trois Terces Espagnoles, deux Regimens Allemans, trois mille Italiens, (il n'en restoit pas davantage de tous ceux qui étoient venus l'an passé) huit cens Chevaux-Legers, & cinq cens Cuirassiers. Il s'avança jusques à Hailbron avec le reste de la Cavalerie, & le Regiment du feu Colonel Ransperg, qu'il avoit donné au Comte Jean de Nassau.

1547. Le Duc soûmet le Duché de Wirtemberg.

Le Duc courut tout le Wirtemberg en moins d'un mois, & s'empara de toutes les places, excepté de trois, situées fort avantageu-

1547. tageusement, bien fortifiées, défenduës par des garnisons resolues à perir, avant que de capituler, & pourvuës abondamment de munitions de guerre & de bouche. Le siége de ces places luy parut une grosse affaire dans la conjoncture presente, la saison étoit fort incommode, le temps pressoit, il avoit peu de Troupes, & le Duc de Wirtemberg armoit fortement. Au reste il craignoit de ne pas réüssir.

Dans cet embarras, il resolut de forcer par toutes sortes de voyes, le Prince Rebelle à demander la paix. Il fit plusieurs corps de sa petite Armée, & les envoya chacun de son côté, avec ordre de mettre tout à feu & à sang, & de ne rien épargner. Jamais ordre ne fut mieux executé, le Wirtemberg fut tout en feu en moins de quinze jours; les Troupes qui oserent paroître, furent taillées en pieces, ceux qu'on rencontra, n'eurent point de quartier: ainsi ce beau païs devint en un moment le plus affreux spectacle, qui eût encore paru. On sçait qu'il est le plus riche & le plus peuplé de l'Allemagne: Il fut desert en un instant; les peuples se sauverent, comme ils purent, sur les rochers, & dans le fond des forests. Ces dernieres ne furent point un azile pour eux, les Soldats y mirent le feu, & plusieurs furent consommez d'autant plus facilement, que la gêlée continuoit encore avec beaucoup de rigueur.

Le Duc fit un butin inestimable dans ce Duché; il en amena un prodigieux nombre de gros, & de menu bétail; il tira des sommes immenses d'argent, tant des contri-

butions,

butions, que des lieux qui voulurent se racheter du pillage; il remonta, r'habilla ses Soldats, qui de leur côté s'étoient enrichis; leur paia tout ce qui leur étoit dû de solde, & leur en avança plusieurs mois. Il envoya dans les magazins de Sa Majesté une quantité surprenante de bleds, & en gâta beaucoup plus qu'il n'en n'avoit pû faire transporter. 1547.

Le Duc de Wirtemberg consterné de cette desolation, envoya des Ambassadeurs assurer Sa Majesté, qu'il se soûmettroit aux conditions qu'elle voudroit imposer, & la prier de r'appeller le Duc d'Albe, ou du moins de luy commander qu'il s'abstint de ruïner son pays par le fer & le feu, puisque ce n'étoit plus le pays d'un Prince rebelle, mais d'un Prince soûmis & prêt à executer les ordres qu'on jugeroit à propos de luy donner.

Le Duc de Wirtemberg demanda la paix.

Le Generalissime insistoit au contraire à ce que l'Empereur ne reçût point le Duc en grace : *Car*, disoit-il, *il est de l'honneur & de l'interest de vôtre Majesté, de jetter la terreur & la crainte dans le cœur des autres Rebelles, du moins par la punition d'un seul: Accorder l'impunité à tous, c'est exciter tous les scelerats à prendre les armes, & il faut un exemple de severité, sur-tout à l'égard de ce Prince, qui ne s'est soûmis que lors qu'il y a été forcé. Nous sommes maîtres de tous le pays, nous avons mis Garnison dans les places; il n'est point à présumer que trois ou quatre qui restent au Prince, nous retiennent long-temps. Hors d'espoir de secours, bloquées de toutes parts, la faim les reduira, & même elles n'attendront pas cette extremité, la peur des châtimens obligera bien tôt les Garnisons à capituler.*

Ces

1547. Ces raisons ne prévalurent point, le Duc reçut des ordres pressans de sortir du Wirtemberg. Il obeït, & aprés avoir fait sur sa route de fort riches butins, il se rendit à Hailbron, pour accompagner l'Empereur qui s'en alloit à Ulme. Sa Majesté ressentit un vrai plaisir, lors qu'elle apperçut les Troupes revenuës du Wirtemberg lestes, riches, & bien équippées, au lieu qu'elles y étoient allées à demi nuës & peu pecunieuses. Elle donna de grands éloges aux soins & à la prévoyance du Duc, protesta qu'elle ne pouvoit assez recompenser un service de cette importance, qu'en donnant à celuy qui l'avoit rendu, le Duché de Wirtemberg. Tout autre que le Duc d'Albe auroit accepté un present de cette nature avec une joye indicible, sur tout aprés les fortes instances que Sa Majesté luy fit de ne le pas refuser : Car, *alleguoit-elle*, il est de mon interest, & il importe beaucoup pour ma seureté, que cette grande & riche Province soit possedé par vous, qui étant Espagnol, fidele à tout épreuve, & grand Capitaine, me défendrez contre les revoltes presque continuelles des Allemans.

L'Empereur offre le Duché de Wirtemberg au Duc d'Albe qui le refuse.

Ses remontrances ne firent aucun effet sur la grande ame du Duc ; il protesta *que l'espoir des recompenses ne l'avoit point fait sortir de l Espagne ; que ce n'étoit nullement ce qui le faisoit courir les dangers inseparablement attachez à la guerre ; qu'il n'étoit poussé que par son amour pour Sa Majesté, & par le zele ardent de luy rendre tous les services, que sa naissance, son devoir, & ses charges exigeoient de luy ;*

luy ; qu'il ne soûpiroit qu'aprés le bonheur de luy être utile , non aprés les grands biens qu'il 1547.
pouvoit esperer de sa genereuse liberalité : Que son Patrimoine luy suffisoit pour vivre tranquillement & même avec éclat dans sa famille, & qu'il n'y avoit rien qu'il ne méprisât pour cette heureuse tranquillité. Au reste, ajoûtoit-il, *est-il à présumer que les Allemans qui supportent avec tant de peine la domination de leurs Princes naturels , puissent s'accoûtumer à celle d'un Etranger , & sur-tout d'un Espagnol , nation qui n'est point aimée en Allemagne , & que les Heretiques , tels que sont les habitans du Wirtemberg , haïssent à mort ? Ainsi, Sacrée Majesté , vôtre present me sera ruïneux ; il sera pour moy une source intarissable de haine , d'envie , & de menaces , & d'embuches perpetuelles à ma vie , & à celle des miens. Cependant, Monarque tres-genereux , je ne perdray jamais la memoire d'un bienfait si considerable , & je me souviendrai toûjours que Vôtre Majesté m'a voulu faire un present si grand , que sa puissance en eût reçu beaucoup de deminution. Mais si vous me croyez digne de quelque récompense , accordez-moi celle de deferer au conseil que je vais vous donner. Faites present du Duché de Wirtemberg à un Prince de l'auguste Maison d'Autriche , ou plûtôt reünissez-le à l'empire , & le faites administrer par des Gouverneurs ; peu y trouveront à redire , & la majesté de l'Empire n'en sera pas peu augmentée. Nous avons déja reçu l'un & l'autre d'assez grands avantages de vôtre liberalité , moi de la refuser , & vous d'avoir la consolation & le plaisir de compter au nombre de vos sujets , un homme qui vous sert*

1547. *pour vous même, & qui bien que vous ayez voulu le combler de richesses, se contente des siennes quoi que médiocres.*

Charles-Quint fut si charmé de la grandeur d'ame du Duc, qu'il ne put s'empêcher, & d'élever jusques au ciel son désintéressement, & ses services.

La guerre du Wirtemberg avoit jusques alors empêché l'Empereur de venir à Ulme; neanmoins comme les Habitans l'en prioient & que l'état de ses affaires l'exigeoit, il s'y rendit, acccompagné du Duc d'Albe. Les Bourgeois luy firent une entrée magnifique, & un de leurs Bourg-mestres s'efforçant par un discours fort étudié d'excuser en quelque maniere leur revolte, l'Empereur l'interrompit, & dit agreablement, *que les excuses étoient inutiles; que les Allemans n'étoient point capables de rebellion, & qu'ils n'étoient tombez que dans l'erreur.* Ces quatre mots rassurerent les Bourgeois, & les délivrerent de la crainte & de la confusion que leurs crimes leur avoient inspirées.

Le Duc de Wirtemberg est reçeu en grace.

Cependant le Duc de Wirtemberg vint à Ulme, l'Empereur se mettoit à table, lors qu'il fit demander à parler. Sa Majesté voulut qu'il attendit dans un vestibule, jusques à ce qu'on eût desservi. Elle le reçut ensuite, assise sur un Trône assez élevé; il demanda pardon de la même maniere & avec les mêmes ceremonies, que l'Electeur Palatin. Il n'y eût que cette difference, qu'il étoit porté dans une chaise, ses gouttes ne luy permettant pas ni de marcher ni de se mettre à genoux. Il se soûmit aux conditions de paix que

que Sa Majesté luy voulut imposer, & donna en dépost, pour gage de sa fidelité, les trois meilleurs châteaux de son Duché, qui reçurent peu de jours aprés Garnison Imperiale. 1547.

Scerfourt introduisit en même temps les Imperiaux dans ses murailles ; ils y trouverent assez de vivres pour nourir une nombreuse Garnison pendant trois ans : ils y trouverent aussi beaucoup d'artillerie, & tout le Canon de l'Electeur de Saxe & du Landgrave.

Les seules villes d'Ausbourg & de Strasbourg demeuroient obstinement attachées au parti de la ligue, & il étoit à craindre, qu'étant fortes, maîtresses de deux passages importans, & tres-peuplées, leur opiniâtreté n'eût de mauvaises suites ; neanmoins la crainte les adoucit ; elles envoyerent leurs Députez, & obtinrent le pardon de leur revolte.

Tel fut le fruit d'une Campagne, dont le dénoüement parut bien contraire à celuy que les Protestans en devoient attendre : Ils avoient une armée formidable, une belle Artillerie, beaucoup d'argent & de vivres ; ils étoient Maîtres de toutes les places du Danube, & avoient pour eux la haine des Allemans contre Sa Majesté Imperiale, dont la grandeur & la puissance leur étoient fort suspectes. Ils n'avoient en tête, qu'un petit corps, qu'ils pouvoient enlever dés le moment qu'il fut formé, s'ils avoient eu le courage & la resolution de l'attaquer : Cependant ils perdirent peu à peu ces avantages : les Imperiaux se fortifierent de jour en jour,

Reflexions sur la Campagne precedente.

les firent fuïr, & s'emparerent enfin de leurs
1547. villes. Qui pût produire ces effets étonnans, la fortune, & la constance de l'Empereur, & l'habileté de son Generalissime ?

Il est vrai que tout plia devant ce Monarque, & que sa presence n'inspiroit pas moins de terreur aux Rebelles, que de vigueur & de patience à ses Troupes. Car est-il à croire, que le Soldat eût supporté si constamment les fatigues de cette Campagne, qui furent extrêmes, s'il n'avoit vû ce grand Monarque les souffrir avec une patience d'autant plus admirable, que les gouttes l'incommodoient d'une maniere tout à fait cruelle : on le voyoit par-tout où il y avoit de la peine & du peril à essuyer & de l'honneur à acquerir : on ne l'entendit jamais se plaindre ; au contraire il étoit le premier à cheval ou dans les Lignes. Mais que ne fit point le Duc d'Albe ? L'on peut dire sans craindre, puisque l'Empereur l'avoüa luy-même, qu'il luy devoit tous ces heureux succés. A force de temporiser il ruïna les Rebelles ; Il se mit en Campagne avec une poignée de monde, & la bêche ou la hache à la main, il se joüa de tous les efforts de leur grande armée. Sa prévoyance sauva toutes les places exposées, dans un temps que l'Ennemi pouvoit tout, s'il avoit eu affaire à un Capitaine moins habile.

L'Armée Imperiale étant devenuë plus forte, il affoiblit tellement les Rebelles, leur dressant des embuches, les attaquant jour & nuit, leur coupant les vivres, occupant leurs places, tuant leurs chevaux de bagage, & décou-

découvrant avec une admirable sagacité leurs conseils les plus secrets, que d'agresseurs 1547.
qu'ils étoient, il les obligea de demeurer sur la défensive.

Ces services sont importans ; neanmoins ils ne sont rien auprés de ceux que le Duc rendit à Sa Majesté, l'empêchant d'en venir à une bataille ; il lui falut pour cela s'exposer cent fois à mécontenter ce Monarque, & à devenir le but de l'envie, de la médisance & du mépris des grands Officiers de l'armée, qui ne consideroient pas, comme lui, que l'Empereur, donnant une bataille, risquoit tout : S'il la perdoit, où réfaire de nouvelles Troupes ; où se sauver ? S'il la gagnoit sa perte n'étoit pas moindre, les Vaincus étant ses sujets, sa victoire ne lui auroit pas été plus avantageuse, que celle de Ravenne le fut aux François ; tout le monde sçachant qu'elle fut complette, & qu'il ny eût que leurs Ennemis qui en profiterent. Enfin que ne purent point les sages conseils du Duc ? Ce fut à eux que Sa Majesté dut la reduction des places du Danube, l'élognement des Rebelles hors de la Franconie, leur argent & leurs vivres, dont il se servit si avantageusement durant la Campagne que nous allons décrire.

Fin du Livre second.



HISTOIRE DE FERDINAND-ALVAREZ DE TOLEDE PREMIER DU NOM, DUC D'ALBE.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

1547. Heureux succés de l'Electeur de Saxe.



TANDIS que les affaires de Sa Majesté Imperiale prosperoient dans les pays situez entre le Danube & le Rhin, & que tout rendoit hommage à sa fortune, & à la justice de sa cause, elles étoient sur l'Elbe dans une situation bien differente.

L'Electeur de Saxe avoit en peu de jours repris toutes ses Places, & conquis presque tous les Etats du Duc Maurice. Il menaçoit la Boheme d'une Guerre prochaine, & il étoit

étoit d'autant plus assuré du succés de cette Guerre, que les Heretiques étoient les plus puissans dans ce Royaume. D'ailleurs, la Maison d'Autriche n'y étoit point aimée, & les Bohemes regardoient ses Princes, non comme leurs Souverains legitimes, mais comme leurs Tyrans. Ils n'avoient pour Ferdinand, ni amour, ni estime: ils ne le craignoient point, & ses grandes pertes dans la Hongrie le leur rendoient méprisable. Ce Prince n'ignoroit point leur disposition, & ne voyoit pas non plus de quelle maniere il pourroit les retenir dans le devoir. Il envoioit chaque jour des Couriers à l'Empereur, & le prioit instamment de ne permettre pas qu'un Royaume, qui venoit d'entrer, par son mariage, dans leur Maison, se perdit faute de secours: il luy marquoit même que sa vie n'étoit pas en seureté, & que les Heretiques luy dressoient chaque jour de nouvelles embûches.

1547. Revolte des Bohemes.

Ces facheuses nouvelles causerent un vrai chagrin à Sa Majesté Imperiale; elle aimoit tendrement le Roy son frere, & avoit trop de soin de sa conservation, pour le laisser plus long-temps exposé aux attentats de ses Sujets Rebelles: elle donna ses ordres au Duc d'Albe pour des recruës, & pour tous les preparatifs necessaires à la Guerre qu'elle alloit recommencer. Elle détacha le Marquis *Albert de Brandebourg*, avec dix-huit cens chevaux, & seize Brigades d'Infanterie Allemande, chacune de quatre cens hommes, pour aller au secours du Roy de Boheme, & de Hongrie. Ce secours ne fit pas l'effet que

Defaite du Marquis Albert de Brandebourg.

 Charles

1547. Charles-Quint s'en étoit promis. Les Chefs se broüillerent, & leur discorde causa leur perte, l'Electeur les tailla en pieces à *Roklinzen*, & fit Albert prisonnier.

Exploits de Tzumern.

Tout fier de cette victoire, il forma le dessein de conquerir la Boheme. Il y fit entrer le General *Tzumern*, avec un corps de Troupes assez considerable, moins cependant pour faire des conquêtes, que pour reconnoître la disposition des Heretiques, & pour penetrer dans les desseins de Ferdinand. Il fit plus qu'on ne s'étoit promis; sa diligence qui fut fort grande, & la revolte des Heretiques le rendit maître en peu de temps de Zocopi, & de toutes les Villes voisines. Il courut la campagne comme un foudre, porta le fer & le feu dans tout le païs, & en particulier dans les terres, & les maisons des Grands, encore attachez aux interests de la Maison d'Autriche. Il vouloit par ce procedé, ou leur faire abandonner le parti du Roy, ou du moins les rendre non seulement inutiles, mais onereux à ce Monarque, qui ne pouvant tirer d'eux, que de mediocres secours, seroit neanmoins obligé de soutenir leur famille. Tzumern n'en étoit venu à ces extrémitez, que par le seul conseil des Rebelles de Boheme. Il est vray, que ces peuples n'avoient aucun respect pour Ferdinand, il étoit pour eux un objet de haine & de mépris, & ils furent jusques à cet excés d'insolence, que d'arrêter dans Prague ses filles, afin, disoient-ils, qu'elles leur servissent d'ôtages pour la seureté de ceux de leur parti, qui auroient le malheur de tomber entre les mains de leur pere.

Charles-

Charles-Quint reçut cette nouvelle sur la fin de l'hiver, elle luy fit hâter son départ. il sortit à l'instant d'Ulme, dans laquelle il laissa une puissante Garnison, & se rendit à Nortlingue. Ses gouttes, & son extrême foiblesse l'obligerent d'y rester, de se mettre dans les remedes, & de ne s'occuper durant plusieurs jours, que du retablissement de sa santé.

1547. Charles-Quint part pour la Saxe.

De peur que sa maladie ne retardât la marchè de l'Armée qu'il menoit contre les Rebelles, il en donna le commandement au Duc d'Albe, avec ordre de passer à Nuremberg, & de regler, comme il le jugeroit à propos, les affaires qui pourroient survenir.

L'Armée étoit composée de huit mille Espagnols, distribuez en trois Regimens, dont Alvarez de Sande, Pierre d'Arcies, & Jean Vivas étoient Colonels; de dix mille Allemans conduits par le Marquis de Marigny, & Jean Walter, car le brave Madruce étoit mort à Ulme pendant l'hiver. La Cavalerie consistoit en sept cens Italiens, & douze cens Allemans sous le Prince de Hongrie, le Grand Maître de la Prusse, & Jean Marquis de Brandebourg.

Le Duc entra dans Nuremberg avec une partie de cette Armée, & y mit en Garnison le Regiment de Madruce, car il ne crut point que Sa Majesté, qui devoit prendre la route de la Saxe, aussi-tost qu'elle auroit quitté les remedes, put être en seureté dans Nuremberg, si elle n'y étoit la plus forte.

Le Duc s'assure de Nuremberg.

Le Gouvernement de cette Ville, qui est

1547. Imperiale, est mi-parti entre la Noblesse & le Peuple. La Noblesse n'avoit nullement trempé dans la revolte précedente, elle avoit tout tenté pour retenir le peuple dans le devoir. Non seulement elle n'y avoit pas reussi, mais elle avoit été la butte des insolences & des mauvais traitemens de cette populace. Le Duc qui sçavoit, à n'en point douter, jusques aux moindres particularitez de tout ce qui s'étoit passé dans Nuremberg, y entre le plus fort, & quelque instance que luy fissent ces Magistrats populaires, que les Allemans appellent *Decemvirs*, il logea ses Troupes chez les Bourgeois, marqua les logemens de Sa Majesté, & des Grands chez les Gentilshommes, lesquels y consentirent de fort bonne grace, & dans la Citadelle. Et pour tenir entierement le peuple dans le devoir, il fit braquer douze pieces de Canon sur les remparts de la Citadelle, du côté qu'elle commande la Ville.

CHAPITRE II.

Charles-Quint veut se remettre en marche. Ses Officiers l'en dissuadent.

CHARLES-QUINT reçut à Nortlingue plusieurs Courieurs, qui luy apprirent tout le détail de la defaite du Marquis Albert de Brandebourg, & des insultes que Ferdinand avoit reçuës depuis peu de ses Sujets Rebelles. Le desir d'en tirer une pleine vengeance, luy fit oublier qu'il étoit hors d'état de souffrir les fatigues d'un voyage si long, il partit le lendemain, & se rendit à Nuremberg. Il y demeura six jours, tellement accablé des douleurs de la goutte, que tous les Officiers

Officiers de l'Armée, laquelle y étoit à sejour, croyant qu'il luy seroit impossible de 1547.
faire la campagne, s'assemblerent en Conseil, resolurent de l'aller trouver en corps, de prier instamment Sa Majesté d'avoir plus de soin de sa santé, & de confier le Generalat de l'Armée au Duc d'Albe, dont la fidelité, la valeur & l'experience luy étoient connuës. Ils protesterent tous qu'ils obéiroient au Duc avec la même soumission qu'ils auroient eu pour Sa Majesté, & qu'ils tâcheroient même d'encherir, pour ne donner à leur Souverain, ni sujet de se plaindre d'eux, ni de prodiguer sa santé, dont la conservation leur étoit si necessaire.

L'Empereur reçut fort bien leurs remontrances; il leur témoigna même, que leurs soins empressez luy faisoient un vray plaisir; qu'il sçauroit les reconnoître, mais qu'il ne pouvoit se dispenser de faire la Campagne: *Car*, leur dit-il, *je sçay fort bien que ma presence n'est point necessaire pour vous faire obeïr à mon General. Je ne ferois nulle difficulté de luy confier le commandement de mes armées. Je connois tout son merite, & je suis fort persuadé que qui a fini la guerre sur le Danube, la termineroit sur l'Elbe avec le même succés. Mais ce qui m'embarasse, mon Frere joindra ses Troupes aux miennes, il les commande en personne, il demeurera toûjours au Camp. Je croy que luy & le Duc ne s'accorderont point sur bien des choses. Ce seroit folie de croire que le Duc l'emportât en ces occasions; vous respecteriez tous le Roy de Boheme, & les soldats gouteroient bien mieux ses ordres, que ceux du*

1547. *Duc, pour lequel ils n'auroient, en cas d'opposition, que de la haine & de la colere ; ainsi j'exposerois l'Armée Catholique à toutes sortes de malheurs. Mais quand tout cela n'arriveroit point, ne seroit il pas honteux qu'en mon absence tout autre que le Roy mon frere commandât mes armées.*

Qualitez du Marquis Albert.

Les principaux Officiers deferoient au Duc d'Albe, mais trop tard, le commandement de l'armée : il auroit été fort avantageux qu'ils se fussent trouvez dans les mêmes dispositions, lors que le Marquis fut mis à la tête des secours, dont nous avons deja parlé. Car ce Prince qui étoit brave de sa personne, & qui sçavoit la guerre, n'avoit ni prudence, ni severité, ni soin de la Discipline Militaire. Il aimoit éperdument une des sœurs du Landgrave, & cet amour faisoit la plus serieuse de ses occupations. Il passoit à table & au lit le reste du temps, & s'embarassoit peu du soin de son armée. L'Electeur de Saxe le surprit dans son Camp, & même dans son lit, sans Gardes & sans Sentinelles, & il auroit taillé en pieces toute son armée, qui étoit de même plongée dans le sommeil, s'il n'avoit voulu s'acquerir la reputation de vainqueur debonnaire, & qui vouloit attacher à son Parti ceux de sa Nation, plûtôt que de repandre leur sang.

Les remedes que Charles-Quint prenoit à Nuremberg, firent au delà de ce que tout le monde s'en étoit promis. Ce grand Empereur se vit en état de se mettre en chemin, au moment que ses Ennemis publioient qu'il alloit

alloit mourir. Il se rendit en peu de jours à *Egra*, ville située sur les confins de la Saxe & de la Boheme. Le Duc d'Albe y venoit d'arriver avec toute l'armée, & l'on y attendoit dans quelques jours les Troupes de Ferdinand & celles du Duc Maurice; presque toute la Boheme s'étoit soulevée, & les Rebelles occupoient les villes & les passages qui se trouvoient sur le chemin d'Egra, dans le dessein d'y surprendre Ferdinand, mais ce fut en vain. Ce Monarque prit de fort grand detours, cacha sa marche dans les bois & entre les montagnes. Quelques Seigneurs dont les terres & les maisons se trouvoient sur sa route, eurent soin de luy fournir toutes sortes de munitions; ce qui fit qu'il arriva bien plûtôt, & avec beaucoup moins de peine qu'il ne s'étoit promis.

1546. Etat de la Boheme.

La Boheme se trouve enfermée de toutes parts entre des montagnes fort élevées, que couvrent en plusieurs endroits des forests si épaisses, qu'à peine les rayons du Soleil y peuvent-ils entrer. L'abord est plus facile du côté de la Moravie; les montagnes y sont moins escarpées, les forests plus pratiquables, & les vallées plus vastes & plus étenduës. Ce Royaume est tres-fertile, contient un tres-grand nombre de villes, de gros Bourgs & de villages, tous fort peuplez. Les Bohemes suivent des coutumes si peu semblables à celles de leurs voisins, qu'on diroit qu'ils habitent un autre monde. Ils se firent dans les siecles passez une belle réputation. Ils passoient alors pour braves, mais on ne les estime plus tant. Leur Cava-

lerie

1547. lerie se sert de mêmes armes que l'Allemande, & leur Infanterie en avoit, du temps dont je parle, de fort differentes de celles d'aujourd'huy, elle se servoit encore de fleches & de javelots, & n'entendoit rien à manier le mousquet; elle en avoit neanmoins mais ils ne luy étoient qu'embarassans. Jamais Nation ne donna plus dans les nouveautez, ni dans les erreurs; & jamais peuple n'a plus aimé la chasse. Il en fait une de ses plus ordinaires occupations, le païs se trouvant fort rempli de toutes sortes de gibier.

Gaspard Fluks, Seigneur des plus considerables du païs, avoit fait occuper tous les defilez, ponts & châteaux par lesquels il prévoyoit que Ferdinand dût passer. Les Rebelles l'avoient fait leur Chef, non qu'il fut grand Capitaine, mais parce que possedant de grands biens, & aimant à dépenser, il entretenoit à ses dépens la meilleure partie de l'armée; ce qui délivroit le peuple des contributions qu'il auroit été forcé de s'imposer.

CHAPITRE III.

Le Roy de Boheme arrive au Camp.

LE Roy Ferdinand, & le Duc Maurice ayant heureusement évité la rencontre de leurs Ennemis, vinrent camper à une petite lieuë de la ville d'Egra. Ils y entrerent le lendemain, aux applaudissemens du peuple & des soldats, & furent descendre au château, où sa Majesté les reçut parfaitement bien.

Le Roy n'étoit accompagné que de huit

cens

cens Cuirassiers, & le Duc de douze cens Fantassins Jean Prince Electoral de Brandebourg, dont les predecesseurs avoient toûjours été alliez des Rois de Boheme, avoit amené quatre cens Chevaux-Legers au secours de Ferdinand. Neuf cens Cavaliers Hongrois, que l'on nomme d'ordinaire *Houssars*, grossirent les Troupes de leur Monarque peu de jours aprés. L'on voit peu de Cavalerie preferable à celle des Houssars, plus propres à fatiguer l'Ennemi, & qui soient armez d'une maniere plus bizarre. Ils portoient alors des dards qu'ils lançoient avec autant d'adresse que de courage; ils se couvroient si bien de leurs petits boucliers, qu'il étoit rare qu'ils reçussent quelque coup, à moins qu'il ne traversât ce bouclier. Ils se battoient avec de larges cimeteres recourbez, dont les moindres coups étoient mortels. Presque tous se servoient dans la retraite de petites faux emmanchées de revers, plus trenchantes que les meilleurs rasoirs; leurs chevaux sont petits, & maigres, mais legers & infatigables.

1547.

Armes des Houssars.

Les Espagnols firent un accueil merveilleux à ces Houssars, les menerent dans leurs tentes, & n'oublierent rien de tout ce qui pouvoit leur faire plaisir. Il est vray, qu'il n'y a point de nation qui s'aime plus que les Hongrois & les Espagnols. Une origine commune, bien que dans les siécles les plus reculez, a produit cet amour. Plusieurs historiens des quatre & cinquiéme siécles, assurent que les Gots & les Wandales, partant du fond de la Scythie, pour venir dans l'Ita-

lie

lie & dans l'Espagne, furent accompagnez
1547. par les Huns, leurs compatriotes & leurs alliez, Que ces derniers, aidez par les autres, conquirent la Pannonie, & luy communiquerent leur nom, d'où se sont formez par corruption ceux de *Hongrie*, & de *Hongrois*. Ces peuples n'ont point encore perdu la memoire de leur origine, ils aiment les Espagnols, & quoiqu'ils ayent une aversion mortelle pour les noms d'*Empereur* & de *Roy des Romains*, ils combattoient avec plaisir sous les Enseignes de Charles-Quint, seulement parce qu'il étoit Roy d'Espagne. Mais pour revenir à nôtre histoire, Ferdinand fut obligé de renvoyer presque toute son Infanterie, parce qu'elle étoit ou peu fidelle, ou peu aguerrie. Il ne se reserva que quatre bataillons, dont il en laissa trois dans la ville de Drens Il mit la quatriéme en garnison dans celle d'Egra. Les Troupes de Maurice furent envoyées à Lipzic & à Zuicaw, l'Electeur de Saxe menaçant ces deux Villes d'un siége.

Mouvemens de l'Electeur de Saxe.

Ce Prince avoit un Armée plus puissante que Charles-Quint n'avoit crû; elle étoit de huit mille hommes de Milices, tous choisis, & de dix mille vieux Soldats, qui étoient depuis long-temps à son service. Ces Troupes pouvoient sans peine être grossies ou secouruës, l'Electeur n'ayant pas moins de quinze mille hommes de Troupes reglées dans ses Places, & une Armée dans la Boheme: Il en levoit châque jour de nouvelles, & se préparoit avec empressement à soûtenir les efforts de l'Empereur, en attendant l'arrivée du

du Landgrave, qui ne s'endormoit point.

Les infirmitez de Charles-Quint continuoient même avec violence, & leur donnoient le loisir de respirer. De plus, ce devot Prince voulut celebrer les Fêtes de Pâques dans Egra : Il crut devoir cette satisfaction à des Bourgeois, dont la fidelité pour Dieu, & pour leurs Souverains étoit d'autant plus admirable, qu'ils étoient entourez d'Heretiques & de Rebelles, qui les menaçoient chaque jour des dernieres calamitez. 1547.

CHAPITRE IV.

LE Duc d'Albe partit d'Egra quelques jours avant Sa Majesté, & se mit en campagne avec la meilleure partie de l'Armée. Il fit un détachement de deux Brigades d'Infanterie, & de trois Escadrons de Cavalerie, & les envoya se poster dans des bois, qui étoient sous le rempart d'une petite Place, que gardoit une foible garnison de Rebelles. *Antoine de Tolede*, jeune Seigneur, de la famille des Ducs d'Albe, fut mis à la tête de ce détachement : Il bâtit une partie de la garnison qu'il avoit attirée au combat, & la poursuivit avec tant de vigueur, qu'il alloit entrer dans la Ville, lors qu'elle capitula. Les Habitans ne furent point pillez, & la garnison ne perdit que ses armes & son bagage, & se retira dans les Places de son parti.

Ouverture de la Campagne.

Le Duc précedoit l'Armée avec un corps de Chevaux-Legers & de Fantassins, il s'empara de tous les passages dont les Ennemis s'étoient

Vigilance du Duc.

s'étoient saisis, & des Châteaux où ils avoient
1547 mis garnison. Il luy falut livrer mille petits combats, le Saxon ayant eu soin de faire garder jusques aux moindres défilez par de bonnes Troupes, qui rendirent souvent ces combats assez sanglans. Neanmoins leur resistance fut vaine, le Duc en passa la meilleure partie au fil de l'épée, fit fuir le reste, & mettant tout à feu & à sang, il répandit fort loin la terreur de son nom & de ses armes.

Aprés les Fêtes de Pâques, l'Empereur, & le Roy son frere, se rendirent au Camp avec le reste de l'Armée. Le Duc, craignant pour Leurs Majestez, redoubla ses soins & son exactitude, il fit reconnoître jusques au moindre sentier, & occuper tous les lieux forts de quelque peu d'importance qu'ils luy parussent.

Ces précautions n'étoient point hors de saison; car il faisoit la guerre dans un pays de montagnes, couvertes de forests, entrecoupées de gros ruisseaux, & pleines de lieux où il étoit aisé de dresser des embuscades. D'ailleurs, comme j'ay déja dit, tout ce qui avoit paru digne d'être gardé, l'étoit par de bonnes Troupes, dont la plûpart n'abandonnoient leur poste qu'avec la vie. Ces veritez étoient si connuës au Prince de Sulmone, & au Colonel Aldane, qu'ils n'accepterent qu'avec peine la commission de reconnoître le pays par où l'Armée devoit passer.

Le Duc ne manquoit jamais de se trouver à la tête de l'Avant-garde, il attaquoit tout ce qui s'opposoit à sa marche, sa clemence envers ceux qui se rendoient, & sa rigueur pour

pour ceux qui se defendoient jusques à l'extremité & ausquels il ne faisoit aucun quartier, intimiderent si fort l'Ennemy, qu'en peu de jours, il abandonna tout ce qu'il occupoit en deça de l'Elbe. Le Duc, n'ayant donc plus rien à craindre de ce côté-là, fut camper aux environs de Mersbourg. Le Camp étoit à peine retranché, que les Coureurs du Roy Ferdinand rapporterent que Tzumern étoit proche avec une puissante armée de Saxons & de Bohemes, & qu'il étoit à craindre, qu'il ne vint charger l'armée pendant qu'elle seroit endormie, ce qui feroit bien du desordre. 1547.

Allarme fausse.

Le Roy & le Duc Maurice, qui avoient coûtume d'être battus par les Saxons, donnerent toute leur foy à ce rapport. Ils firent prendre les armes, & mirent au plûtôt leurs troupes en bataille : Sa Majesté Imperiale s'apperçut assez de la fausseté de cette relation; neanmoins pour ne pas pecher contre les regles de la prudence, qui veulent qu'on craigne tout d'un ennemy; Elle fit venir le Duc, & luy commanda de donner les ordres qu'il croiroit necessaires pour empecher une surprise.

Luy sans faire connoître qu'il n'ajoûtoit nulle foi à ce rapport, & sans paroître étonné du malheur dont les troupes étoient menacées, répondit à Sa Majesté, *qu'il n'étoit pas besoin de fatiguer le Soldat, qui avoit marché ou travaillé tout le jour; qu'il veilleroit pour tous, & que c'en étoit, assez pour la seureté de l'armée* Cependant de peur qu'on ne l'accusât d'avoir manqué de deference pour les ordres

Nouvelle maniere du Duc de faire reconnoître les Ennemis.

1547. ordres de l'Empereur, il detacha cinq cens chevaux pour observer ce qui se passoit aux environs du Camp. Ce procedé parut fort nouveau à tous les Generaux, qui n'envoyoient d'ordinaire que deux ou quatre hommes à la découverte : ils s'en moquerent, & Ferdinand & Maurice le reprocherent au Duc comme une faute grossiere. Luy, „qui étoit convaincu du contraire, leur fit „connoître en peu de mots, que le rapport „d'un petit nombre de Soldats n'étoit jamais „fidele, que la peur qui les animoit, & la „crainte de rencontrer l'Ennemy, le leur fai„soient voir par-tout où il n'étoit point; que „si par hazard ils rencontroient quelque „parti, la timidité qui grossissoit les objets, „le leur faisoit paroître beaucoup plus nom„breux : d'ailleurs comme ils ne marchoient „guéres que la nuit, le moindre mouvement, „un petit bruit, une ombre les glaçoit, & „leur faisoit faire des rapports qui n'avoient „rien de veritable. Il ne luy fut pas difficile de prouver ce fait par des exemples. Il en avoit un tout recent. Ses cinq cens hommes ne trouverent rien, & il n'avoit pas paru de tout le jour un seul ennemi dans le païs.

Il la justifie.

Il leur fit voir ensuite, Que des partis considerables, & commandez par de bons Officiers, ne faisoient jamais cette bévûë, qu'appuyez sur leur nombre ils marchoient tranquillement jusques aux barrieres d'un Camp ou d'une ville ennemie; qu'ils decouvroient jusques au moindre sentier; que la decouverte des uns rectifioit les mauvaises vuës des autres; qu'il leur étoit honteux & même pré-

préjudiciable de mentir, & qu'enfin on retiroit encore cet avantage de leur nombre, qu'ils faisoient des prisonniers, lesquels confirmoient tout ce qu'ils avoient vû, & apprenoient souvent quelque chose de plus. 1547.

Ces deux Princes ne purent tenir contre des raisons si pressantes ; ils loüerent la conduite du Duc, autant qu'ils l'avoient blâmée, & considererent ce grand Homme d'une maniere bien differente de celle qu'ils avoient tenuë.

Les Cavaliers, qui furent battre la campagne, étant revenus sur le minuit, détromperent tout le monde, & amenerent des prisonniers qui rapporterent que l'Electeur de Saxe étoit venu camper prés Mulberg.

Charles-Quint témoigne du chagrin de la curiosité du Duc.

Le Duc renvoya ces Soldats à leurs quartiers, & se coucha Le lendemain matin il s'en fut à la tente de l'Empereur, & luy fit part de ce qu'il avoit appris des prisonniers. Sa Majesté étoit encore au lit, & elle n'avoit pû dormir. L'inquietude que luy causoit cette guerre, étoit peinte sur son visage, le Duc s'en apperçut ; il mit un genou en terre, & conjura ce bon Prince de luy apprendre le sujet sa peine: Cette liberté déplut à l'Empereur ; honteux de ce que son visage & ses yeux trahissoient ses secrets, il dit au Duc avec un air & d'un ton severe : *Monsieur, vôtre prudence me déplaît ; je n'aime pas un General qui sur des indices si legers decouvre mes sentimens les plus cachez. Je n'ay de peine que celle que me causent mes gouttes. Si vous vous apperceviez que j'en ressentisse d'autres, il étoit de vôtre devoir de m'en*

delivrer

delivrer par vôtre valeur, & non de les augmenter
1547. *par un discours inutile, & qui me fait de la confusion.*

Il se justifie. Le Duc n'eut pas de peine à s'appercevoir que Charles-Quint étoit tout en colere ; il crut devoir s'excuser, & il le fit en ces termes : *Ne soyez pas surpris, Sacrée Majesté, si un sujet fidele & qui vous aime infiniment cherche dans vos yeux le sujet de sa joye ou de son affliction, étant penetré de ces mouvemens divers, lors qu'il les voit dépeints sur vôtre auguste front : Cette liberté qui déplaît à vôtre Majesté, & qui la choque, n'est qu'une production de cet amour tendre & delicat, qui est toûjours inquiet du salut de la personne qu'il aime. N'ayez pas de confusion, Monarque tres-puissant, de paroître soucieux dans cette occasion, puisque c'est vôtre seule vigilance, qui fait toute nôtre seureté. Permettez-nous donc d'avoir du respect, & de la gratitude pour vos bienfaits, & d'honorer vos soins. Ce sont eux qui n'étant durs qu'à vous même, font nôtre facilité, nous protegent & nous mettent à couvert des armes de nos Ennemis. C'est vôtre seule grandeur d'ame qui nous assure la victoire, & qui nous rend invincibles, & il n'y a que nous qui soyons cause de vos veilles, de vos travaux & de vôtre chagrin. Pourquoy donc, Empereur toûjours auguste, êtes-vous fâché que nous nous reconnoissions coupables, & que nous vous temoignions du moins par nos respects que nous ne sommes point des ingrats? Oserois-je vous representer que vôtre Majesté doit être tranquille à mon sujet, & à celuy de son Armée, & je l'assure que j'empêcheray bien, que l'Ennemy ne nous surprenne, soit*

soit le jour soit la nuit : nous sommes les uns & les autres ce que nous avons été ; nôtre courage n'est pas plus abattu, nous n'avons point changé de sentimens, nous sommes prêts à vous suivre par tout, & à repandre pour vôtre service jusques à la derniere goutte de nôtre sang. Vôtre Majesté n'aura point en tête aux bords de l'Elbe des Ennemis plus à craindre, qu'ils le furent sur le Danube lorsqu'ils foudroierent son Camp de trois mille coups de canon, jour glorieux pour vos Soldats, puisque vôtre Majesté les voyant immobiles parmi ce tintamarre furieux, ne put s'empêcher de dire que s'étoient autant de tours d'airain, & d'ames intrepides Le Duc se retira sur le champ, & alla donner ordre aux Soldats de manger, & de se disposer à prendre leurs armes. 1547.

CHAPITRE V.

L'Electeur de Saxe que les siens avoient informé de l'arrivée de L'Empereur, & de la force de son Armée, fit son capital de luy empêcher le passage de l'Elbe. Il fit ruïner le pont de Mersbourg, mit dans cette ville une bonne garnison, & fut camper sous Mulberg pour trois raisons principales. La premiere, parce que le Fleuve est guéable en plusieurs endroits aux environs de cette ville, & qu'il craignoit que l'Empereur ne se servit de ces guez à son desavantage ; la seconde, parce qu'elle est située presque à égale distance de Wirtemberg, de Schwnits, de Gotta, & de Holdrungen ;

L'Electeur se fortifie sous Mulberg.

&

& qu'il pourroit aisement se rendre avec ses
1547. troupes à l'une ou l'autre de ces places, qui étoient tres-fortes, en cas que Sa Majesté fit reparer le pont de Mersbourg ; & que le siége de cette ville l'arrêtât seulement un jour La troisiéme, que quand même les Imperiaux emporteroient les guez en sa presence, il pourroit toûjours se retirer dans la Citadelle de cette ville, & les arrêter long-temps, & peut-être ruïner leur Armée, tout le païs étant à luy.

Cet Electeur campa donc sous le Canon de Mulberg, fit élever des retranchemens sur les bords de l'Elbe, & le garnit de vingt-deux pieces de canon, qui commandoient pleinement l'autre rivage de ce fleuve, qui est beaucoup plus bas.

Ce poste ne pouvoit être mieux choisi, il avoit à dos une ville bien fortifiée, de front une fleuve large, profond, & tres-rapide, & qui bien que guéable aux extremitez, ne l'étoit pas neanmoins au milieu Il falloit que les chevaux y nageassent, & que rompant leurs rangs ils causassent de grands desordres, que le feu du canon & de la Mousqueterie du retranchement auroient rendus sans remede. En un mot le Prince crut ce poste si seur, qu'il ne pensa jamais à se retirer à Wirtemberg, l'une des meilleures & des plus fortes places de l'Europe. Avoüons que la mesure de ce Prince étoit comble, & que sans un secours particulier de la Providence qui vouloit le punir, & sans des miracles de valeur il ne pouvoit être forcé dans son Camp. De plus, s'il s'étoit jetté dans

dans Wirtemberg, sa prise auroit été difficile, & ce n'auroit jamais été qu'à des conditions beaucoup moins onereuses pour luy, que celles qu'il fut obligé de subir. 1547.

L'Empereur qui vouloit finir la guerre de bonne heure, & ne se pas engager dans la saison de l'hiver, voulut reconnoître en personne les bords du Fleuve, & la situation du Camp de l'Electeur. Il se fit accompagner par le Duc d'Albe, & ils remarquerent generalement tout ce qu'il y avoit à remarquer. De retour au Camp, il tint un grand conseil, & proposa le dessein qu'il avoit formé de passer l'Elbe. Ferdinand, & Maurice tremblerent à cette seule proposition, ils regarderent ce passage comme la ruïne entiere de l'Armée, la victoire complette du Saxon, & même une chose impossible. Tous les autres Chefs étoient du même sentiment, & tous convenoient, *Que le rivage opposé étoit naturellement escarpé, & qu'il étoit presqu'impossible de le monter, quand même les Ennemis l'auroient abandonné: Que la Cavalerie étant obligée de couper, à la nage, le fil de l'eau, & par consequent de se rompre, le feu du canon & de la Mousqueterie l'abîmeroit avant qu'elle eût seulement le loisir de se reconnoître; Que l'Electeur étoit brave de sa personne, vigilant, entendu au métier de la guerre; que ses Troupes étoient aguerries, & composées de l'élite de la jeunesse de ses Etats, & de tous les païs Protestans de l'Allemagne: Que le Fleuve étoit fort large, les guez peu connus, & remplis de grosses pierres, qui feroient tomber les Chevaux: Que la Cavalerie*

L'Empereur & le Duc reconnoissent le fleuve.

Tous les Chefs de l'Armée ne sont point d'avis de passer l'Elbe.

auroit assez d'affaires à conduire ses Chevaux
1547. *sans avoir encore un ennemi puissant à combattre, & que le Fantassin nud, & occupé à nager ne pourroit ni se défendre, ni repousser les assaillans, & que loin de pouvoir se loger de l'autre côté, il n'étoit pas à presumer, qu'un seul y pût arriver que percé de coups : Ainsi qu'il seroit plus à propos de rentrer dans la Boheme, d'y bâtir des ponts sur le Fleuve, & aprés l'avoir passé sans beaucoup de peril, revenir fondre sur le Saxon pour terminer une guerre que les longueurs de la campagne precedente faisoient encore durer.* A ces mots le Duc les interrompit : *Lorsque les Ennemis nous pressoient vivement sur le Danube, ce fut moy, Messieurs*, leur dit-il, *qui ouvrit ces conseils moderez, & qui mis en usage ces longueurs qui vous déplaisent. J'aime mieux m'exposer à vôtre critique, au ressentiment de Sa Majesté, & enfin à tout, que d'en venir aux mains. Car plus l'Ennemy s'empresse à vous combattre, plus il est de vôtre prudence de l'en empêcher. C'est pourquoi vous serez surpris que quittant aujourd'huy ces longueurs, je soutienne qu'il faut tout risquer pour mettre fin à la guerre, & vous verrez bien-tôt, que je n'ay pas moins de valeur à combattre, quand il le faut, que de sagesse à refuser le combat, quand l'occasion de le donner n'est pas favorable. Le passage de l'Elbe vous fait trembler, & pourquoy cela? C'est parce que personne ne l'a encore tenté, & que les choses qui n'ont point été, paroissent ne pouvoir être; mais nous vous ferons voir que cela se peut. Personne n'avoit passé le Granique & le Tanais avant Alexandre le Macedonien, & le Rhône*

Le Duc d'Albe prouve qu'il faut le passer, & son avis est reçu.

Rhône n'avoit point encore été franchi, quand il le fut par Cesar. Il en est de même de l'Elbe. 1547.
Nôtre Cavalerie, dites-vous, sera battuë, il faut l'éprouver; si les premiers rangs sont renversez, les suivans prendront leurs places: s'ils ont le même sort, ils se retireront; & je suis persuadé que l'Ennemi n'est point assez brave pour les suivre: ainsi ils nous rejoindront en toute seureté Vous dites que le fleuve est fort large; tant mieux, il en est moins rapide & moins profond: c'est pourquoy il faut tenter ce passage. Vous ne parlez de la guerre sur le Danube, elle n'a point de rapport avec celle-ci, nous étions incomparablement plus foibles que les Ennemis, une bataille perduë auroit ruiné toutes nos esperances, il ne s'agissoit que d'affoiblir & de diviser les Rebelles; c'est ce que nous avons fait, & nous joüissons des fruits de nôtre politique. C'est ici tout le contraire: nous sommes les plus forts, mais pour peu que nous hesitions, l'Ennemi nous sera superieur; les Troupes du Comte de Mansfeld, & celles de Boheme viennent à grandes journées pour le joindre, la Hesse n'est point pacifiée, bien loin de cela & peut-être ne sera-t-on pas long-temps sans apprendre, que de nouveaux troubles se sont élevez sur le Rhin; les Ducs de Mekelbourg, le Roy de Dannemark, & les autres Princes du Nord arment pour la défense du Saxon. Il n'y a qu'un moyen de les faire demeurer chez eux, remportons la victoire. La prise de Wirtemberg mettra dites-vous, l'Electeur à la raison; ne le croyez point; la Place est forte, & avant qu'elle fut en état d'être prise, nous aurions toute l'Allemagne, & peut-être les Royaumes du Nord sur les bras, qui nous reduiroient à de fâcheuses extrê-

1547. *mitez. Pour les éviter, je suis d'avis, sacrée Majesté, que nous passions aujourd'huy l'Elbe, ou demain pour le plus tard, & que par la defaite, ou la mort des Rebelles nous mettions fin aux desordres, & aux crimes des Confederez.*

CHAPITRE VI.

L'Empereur goûte l'avis du Duc.

TOUS jetterent les yeux sur Sa Majesté Imperiale, qui avoit pris beaucoup de plaisir au raisonnement du Duc, & qui l'approuvoit. Tous étoient d'avis qu'il falloit condamner & la volonté de l'Empereur, & l'avis de son Generalissime, sans que neanmoins personne l'osât faire. Ferdinand, Roy des Romains & de Hongrie, le fit pour tous. Enflâmé de colere, il dit au Duc: *Vôtre temerité va livrer aujourd'huy entre les mains de nos Ennemis, mon Frere, moy, & tous ces grands Hommes, avec nos Soldats, Pouvant les tailler en pieces la campagne precedente, vous vous êtes contenté de les mettre en fuite, afin que cette année ils remportassent sur nous une victoire complette Mais j'espere que le Ciel propice à nos vœux fera retomber sur vous tout le malheur que vous nous avez preparé. Allez, Seigneur Espagnol, courez passez vîte l'Elbe, & vous éprouverez quels hommes sont les Allemans, pour lesquels vous avez tant de mépris.*

Ferdinand maltraite de paroles le Duc d'Albe.

Le Duc alloit répondre avec la même hauteur, & faire voir en termes piquans au Roi des Romains, qu'il ne falloit jamais traiter avec cette indignité, des Sujets de son rang, & qui rendoient de bons services, lors que l'ex-

l'excés de sa colere l'en empêcha. Il étoit tellement transporté, qu'il ne put parler : sa raison vint à son secours en cette occasion ; il fit reflexion qu'il parloit à un Roy qui étoit le frere du sien, & qu'il ne pouvoit le choquer, que l'injure ne retombât en même tems sur son Souverain : Cette reflexion le modera, & il repartit assez civilemnt, *Qu'il rendit graces au Roy Ferdinand d'avoir fait de telles prieres pour un General qui servoit bien: Qu'il ne souhaitoit d'autre recompense de ses travaux, que de perdre la vie, pour rendre l'Empereur, & le Roy des Romains & tous les Princes de la maison d'Autriche, victorieux de leurs Ennemis, & Maîtres du monde. Au reste, qu'il esperoit du secours de la divine Providence, que la Saxe verroit avant la fin du jour l'Empereur couronné de lauriers, & les Rebelles défaits.* 1547. Il répond.

Il sort à l'instant, monte à cheval, & precedé de quelques Ecuïers & de peu de ses Domestiques, il court dans les villages voisins pour trouver quelque Païsan, qui connût les guez. Il ne fut pas long-temps sans en rencontrer un qu'il fit venir en presence de Sa Majesté. C'étoit un homme qui sçavoit d'autant mieux les guez, qu'étant meunier & pêcheur, il les passoit souvent. Les Rebelles luy avoient pris quelques jours auparavant les deux chevaux de sa charette : Il leur dit par un esprit prophetique, que ces chevaux seroient la cause de leur ruine, qu'il se vangeroit pleinement de ce vol, par leur défaite, & qu'il vouloit en être l'auteur & le témoin. Il trouve un Païsan qui montre un gué.

1547. Il montra le gué, qui étoit fort commode, les bords étoient applanis à l'un & à l'autre côté, & s'élevoient en glacis. Le fond étoit un sable fort ferme, qui faisoit un chemin assez large, & que l'on passoit sans perdre pied, hormis au milieu du fleuve. Il étoit deja tard, quand l'armée se rendit aux bords de l'Elbe, mais il faisoit un broüillard si épais, qu'on avoit de la peine à rien distinguer à trente pas de soy. Ce qui fit dire à Sa Majesté, que *les broüillards avoient toûjours paru vouloir obscurcir sa gloire.*

Belle action de l'infanterie Espagnole.

Le Duc qui avoit pris les devants avec la Cavalerie-Legere, vint rapporter à l'Empereur, que les Ennemis étoient retranchez à l'autre bord, & qu'il falloit amener du Canon pour leur faire quitter leurs retranchemens, ou du moins pour faire diversion, lors que la Cavalerie seroit dans l'eau. Elle le crut, on éleva des batteries dans la forest, & dans un lieu où elles ne pouvoient être demontées par celles de l'Ennemy: L'on posta dans des broussailles sur la rive du fleuve neuf cens Mousquetaires Espagnols, qui firent un feu continuel. L'Electeur s'en trouvant fort incommodé, & ne doutant point que ce feu ne l'obligeât de reculer, fit entrer quelques pelotons de Mousquetaires dans des batteaux, dont les bords étoient fort élevez, & leur ordonna de déloger ces Espagnols de leur poste: ils s'avancerent & les Espagnols aussi. Ces derniers se jetterent dans le fleuve jusques aux aisselles, & firent à la portée du pistolet une si furieuse décharge sur les Saxons, qu'ils en tuerent ou blesserent

rent

rent la plûpart; il y en eut qui crurent ne pouvoir éviter une gresle si dangereuse, qu'en se jettant dans l'eau, & se sauvant à la nage; d'autres plus braves s'enforcerent dans leurs batteaux & firent encore feu, mais les Espagnols, qui ne tiroient pas un coup à faux, en firent en peu de temps un tel carnage, que ceux qui restoient, ne penserent qu'à fuïr. Le courant emporta quelques batteaux, il en poussa d'autres du côté des Imperiaux qui s'en emparerent, & peu retournerent d'où ils étoient venus. 1547.

Le Duc ravi de cet heureux succés, fortifia ces neuf cens Mousquetaires de mille Espagnols du Regiment Milanois; les uns & les autres crurent qu'il leur étoit honteux de demeurer plus long-temps cachez; ils sortirent de la forest, & se posterent à découvert le long du Rivage, malgré le feu du Canon & de la Mousqueterie des Rebelles. On ne vit jamais un plus beau feu que celuy de ces vieux Soldats; ils gardoient, s'il faut ainsi dire, quelque espece de mesure musicale, & faisoient de maniere, que leurs décharges n'étoient point interrompuës.

Intrepidité de dix Espagnols

L'on admira sur tout le courage prodigieux de dix Soldats Espagnols. Ces braves voyant que l'on n'avoit pas assez de pontons pour achever un pont de batteaux qu'on jettoit sur le fleuve, large en cet endroit de deux cens quarante pas, se deshabillerent, & entrerent dans l'Elbe en plein jour & en presence des deux armées, & la passerent à la nage leurs épées entre leurs dents. Arrivez à l'autre bord ils se jetterent dans les bat-

1547. teaux des Ennemis, & en amenerent un grand nombre, aprés avoir taillé en pieces partie de ceux qui les gardoient, & obligé les autres de faire les rameurs. Cette action passa pour un miracle non seulement parmi les Catholiques, mais encore parmi les Protestans. On ne pouvoit se persuader que sans un effet particulier de la protection du Dieu des armées, dix hommes eussent pû passer & repasser ce grand fleuve, eussent battu dix fois plus de monde qu'ils n'étoient, & eussent enfin été en but à mille coups de Mousquets, sans recevoir neanmoins aucune blessure.

Ce service signalé assura, s'il faut ainsi dire, la victoire aux Imperiaux, ou du moins leur rendit la retraite libre & seure, en cas qu'ils eussent eu du pis; Car il se trouva des batteaux suffisamment pour l'entiere confection de leur pont.

CHAPITRE VII.

Les Houssars passent l'Elbe.

LE Duc, n'osant exposer tant de braves gens à la foi d'un seul homme, envoya prendre des Païsans dans les villages circonvoisins; tous confirmerent le rapport de celui qui avoit montré le gué. Cette unité de rapports ne le satisfit point, il le fit reconnoître par un escadron de Houssars. Ceux-ci firent plus que l'on ne leur avoit commandé, ils passerent. Arrivez à l'autre bord ils furent reçus à grands coups de Mousquets, & il étoit hors de doute, qu'ils alloient succomber sous le grand nombre, lors que cinq cens Fantassins Espagnols se jetterent dans le fleuve,

Cinq cens Fantassins Espagnols se jettent à l'eau.

ve, & se mirent dans l'eau jusques aux aisselles. Etant alors à une médiocre portée des Rebelles, ils firent sur eux de si furieuses decharges; qu'ils leur firent perdre l'envie de charger les Houssars. Ces Mousquetaires avoient mis leurs fournimens sur leur tête, de peur que l'eau ne les gâtât. Quelque pesans que fussent les mousquets en ce temps-là, ils les tenoient élevez hors du fleuve, & pour tirer, ils les appuyoient contre leur joüe & ce qu'il y a de surprenant, leurs coups n'étoient pas moins justes, que s'ils avoient été dans une situation commode & avantageuse pour les tirer. 1547.

Le Duc, charmé de la bravoure & du courage des siens, en tira des augures favorables pour la victoire. Comme il étoit déja tard, & que les ordres de l'Empereur étoient precis, il laissa cinq cens chevaux & quatre mille hommes de pied Allemans à la garde du Camp, & fit avancer le reste de l'Armée. Il disposa tout pour le passage; Il voulut que l'Infanterie Espagnole passât la premiere sur le pont qu'il avoit fait jetter, & puis l'Allemande: Il courut ensuite à la Cavalerie, qui venoit d'arriver, & qui se rangeoit en bataille le long du fleuve: Elle avoit à la tête les Hongrois & les Chevaux-Legers commandez par le Prince de Sulmone, & tous n'attendoient que le signal pour se jetter à l'eau.

La Cavalerie Imperiale entre dans le fleuve.

Charles-Quint s'étoit aussi rendu sur les bords de l'Elbe; il se faisoit moins remarquer à ses armes dorées, & à son écharpe d'or tissuë de soye de couleur de pourpre, qu'à cet

1547. air majestueux, & affable qui luy gagnoit les cœurs, & qui luy attiroit le respect de tous les siens. Il encouragoit sa Cavalerie par sa presence, ses gestes, & par la confiance qui paroissoit sur son front. *Courage*, disoit-il, *Enfans, les Ennemis ont quitté leurs retranchemens; vous n'avez rien à craindre, que de vos chevaux; tenez-vous fermes, & les conduisez. Les Rebelles en fuite, vos peines vont finir en un instant & même sans danger: vous joüirez ensuite tranquillement des fruits de vôtre victoire: la paix, le repos, la gloire, les richesses, l'amour de citoyens, le respect de toutes les Nations, (partages des grands cœurs) vont être en un moment la récompense de vos travaux. Vous les gouterez avec plaisir dans le sein de vos femmes, dans les bras de vos enfans & au milieu de vos compatriotes. Partez, Enfans, & ne craignez rien. Dieu, le juste vangeur des crimes, est pour nous, nôtre cause est bonne, nous combattons pour le Ciel, ainsi nous devons être persuadez que ses puissans secours nous seront immanquables.*

Le reste de l'Armée passe au de-là de l'Elbe.

J'ay déja dit, que les Houssars, & les Chevaux-Legers étoient à la tête, & j'ajoute qu'aprés eux venoit la Cavalerie Napolitaine, & le Genêts d'Espagne, commandez par le Duc d'Albe: Ensuite paroissoit l'Empereur, le Roy Ferdinand, tous les Volontaires de l'Armée, & la meilleure partie des Cuirassiers. L'Infanterie passoit le fleuve sur le pont, & s'avançoit vers Mulberg; elle étoit obligée à de grands détours, mais l'Ennemi ne l'incommodoit que fort peu. Car l'Electeur assistoit tranquillement au Prêche lors que les Imperiaux venoient à luy de toutes parts

parts. Sur la premiere nouvelle que ses gens luy en donnérent, il crut que ce n'étoient que quelques temeraires qui venoient faire montre de leur valeur; mais le bruit augmentant il sortit du Prêche, il reconnut alors qu'il avoit toute l'Armée sur les bras. Soit de crainte, soit d'étonnement, soit de quelque cause superieure & inconnuë, il perdit courage, & ne pensa qu'à gagner Torgau. Cette terreur panique luy fit perdre le fruit de tous ses soins, & fit échoüer tous ses grands projets, mais il reconnut sa faute, que quand elle fut sans remede. 1547.

Cependant les Cavaliers entrerent dans le fleuve, & s'avancerent en bon ordre, mais leurs chevaux ayant perdu terre, ce ne fut que desordre & que confusion; tous, n'ayant pas la même vigueur, n'avançoient point avec la même vîtesse. Il se trouva mille gens lesquels, intimidez de la grandeur du peril, ne pensoient qu'à rebrousser. Ils n'écoutoient plus ni prieres, ni promesses, ni devoir ni menaces, & tout alloit se perdre, quand le Duc d'Albe quitta son rang, & monté sur un cheval vigoureux, se mit à la tête, & pour faire voir à ces lâches, qu'il n'y avoit aucun danger, il se rendit de l'autre côté du fleuve. Il revint sur ses pas, instruisit tout le monde de la route qu'il falloit tenir, arrêta ceux qui s'avançoient le plus, excita les plus lents à se hâter, & les conduisit heureusement à l'autre rivage du fleuve. Il étoit déja occupé par les Houssars, dont il loüa fort sa valeur, & le courage.

Bataille de Mulberg.

Comme les escadrons s'étoient rompus durant

1547. durant le passage, il les forma de nouveau, & fit un bataillon de l'Infanterie qui avoit déja passé, car chaque Carabinier avoit porté en croupe un Fantassin. Il fit partir les Houssars qui eurent bien tôt atteint les Rebelles, lesquels ne pensoient qu'à fuïr. L'Electeur n'avoit fait que deux gros bataillons de son Infanterie, & neuf escadrons de sa Cavalerie, afin que supportant l'un aprés l'autre l'effort des poursuivans, les gens de pied eussent le temps de se retirer.

Sa Majesté Imperiale suivit le Duc de fort prés. Arrivée à l'autre bord du fleuve, elle fit deux gros escadrons, de ses Cuirassiers, & deux de la Cavalerie-Legere, chacun de deux cens chevaux. Antoine de Tolede commandoit le premier, & le Prince de Sulmone conduisoit le second. Ils eurent ordre de courir aprés les Rebelles, & de faire en sorte de retarder leur marche. Ils furent suivis par le dernier escadron des Houssars, qui n'avoit point encore donné. Maurice le soûtenoit avec huit cens Cuirassiers. Charles-Quint, le Roy Ferdinand, le Prince de Hongrie, & l'Archiduc d'Autriche ses fils, le grand-Maître de la Prusse, & plusieurs autres grands Seigneurs venoient ensuite: Ils étoient à la tête d'un gros escadron de Noblesse, que commandoit le Ptince de Piémont: Ils avoient avec eux trois cens Piquiers, & prés de trois mille Mousquetaires. L'Empereur ayant resolu d'attendre à la tête de ces Troupes, le reste de l'Armée, pria le Duc d'Albe de s'avancer au galop, & de faire tous ses efforts pour arrêter les Rebelles jusques à ce qu'il fut luy.

CHA-

CHAPITRE VIII. 1547.

LE Duc qui étoit naturellement vif, & qui étoit animé d'un desir extrême de rendre de grands services à son Souverain, & d'acquerir de la gloire, executa cet ordre avec la derniere exactitude. Il fut à toute bride aux Ennemis ; passa sur le ventre des premiers escadrons, qui oserent se presenter devant luy, renversa les autres, & les poussa si chaudement, que l'Electeur se vit obligé de les faire soutenir par son Infanterie, & de tirer le Canon. Le Duc qui ne souhaitoit rien de plus, depêcha plusieurs des siens pour prier Sa Majesté Imperiale d'accourir avec la Cavalerie, sans attendre les gens de pied, & de venir seulement prendre des lauriers, que sa bonne fortune, & la valeur des siens, étoient prêts de luy faire cüeiller. Le Roy Ferdinand, & Maurice conjurerent Sa Majesté de n'avoir aucun égard à ces instances ; mais Elle qui connoissoit la prudence du Duc, ne balança pas un moment sur son parti ; elle se mit à la tête des Espagnols, & leur ordonna de marcher au grand galop. Prenant un petit détour à dessein de couper à l'Electeur le chemin de Torgau, elle passa au pied d'un Crucifix, sur lequel les Rebelles avoient tiré plusieurs coups de mousquet qui l'avoient entierement defiguré, elle fremit à la vûë de ce sacrilege, & tournée vers ce glorieux Signe de nôtre Redemption, elle éleva ses mains & ses yeux au Ciel, & se servit, en s'adressant à Dieu, de ces belles paroles

Piété de Charles-Quint.

roles du Psalmiste Royal : *Exurge, Domine,*
1547. *& judica causam tuam* : C'est-à dire : *Elevez vous, Seigneur, jugez vôtre propre cause, & la vangez.*

L'Empereur continua sa route avec la même diligence. Comme le païs étoit plein d'un sable fort délié, les chevaux l'élevoient avec leurs pieds, & le vent le portoit à gros tourbillons dans les yeux des Rebelles, & leur ôtoit la vûë des Imperiaux. Comme ceux-ci faisoient exprés un fort grand front, l'Electeur ne douta point qu'il n'eût toute l'Armée sur les bras. Il se repentit, mais trop tard, de ne s'être pas retiré dans Torgau, d'où il auroit pû la nuit suivante se rendre à Wirtemberg, ou à toute autre place forte de ses Etats, qu'il auroit voulu. Mais comme il l'avoüa luy même le lendemain, il avoit crû jusques alors, qu'il n'avoit en tête que la Cavalerie commandée par le Duc d'Albe, & que Sa Majesté assiégeoit Torgau avec l'Infanterie Le bruit du Canon, que l'Empereur avoit fait tirer avant son passage, luy en avoit donné quelque idée, & ses Coureurs ayant remarqué de l'Infanterie qui avoit passé le pont, s'imaginerent, qu'elle alloit à Torgau ; & y en eût d'autres assez visionnaires pour dire à ce Prince, qu'ils l'avoient vuë pied des remparts de cette place. Il reconnut, dis-je, mais trop tard, qu'il s'étoit abusé, & que toute l'Armée Imperiale luy tomboit sur les bras. Il mit son salut dans une retraite précipitée vers une forest voisine. Il crut qu'y étant arrivé, la Cavalerie ne pourroit l'y poursuivre avec la mé-

me

me vigueur, & qu'il feroit continuer le combat jusques à la nuit, à la faveur de laquelle il luy seroit facile de se sauver. Cette forest étoit couverte par un espece de torrent assez gros, & dont les environs marecageux étoient presqu'impraticables à la Cavalerie 1547.

Le Duc informé de sa proximité, & de la difficulté de passer ce torrent employa toute son adresse pour empécher l'Ennemi de le gagner. Il renvoya de nouveau des Couriers prier l'Empereur de presser sa marche, & de ne pas laisser au Saxon le temps de se retirer. Aprés quoy, il ramena les Troupes à la charge, & donna luy-même avec sa valeur ordinaire; Il fut parfaitement bien secondé par Ferdinand de Tolede, son fils naturel, que son habileté dans le métier de la Guerre, & sa prudence pour les affaires d'Etat, ou rendu digne d'une tres-haute fortune.

Les Cavaliers ennemis furent poussez en un moment sous le feu de leur Infanterie, laquelle, ayant trouvé un terrain fort avantageux, faisoit ferme & se battoit courageusement. L'Electeur, suivi d'une troupe de Brave, se faisoit moins distinguer à sa taille de Geant, & aux marques de son pouvoir, qu'aux grands coups qu'il portoit, & à l'activité avec laquelle on le voyoit voler par tout où sa presence paroissoit necessaire. Cette resistance que les Imperiaux n'avoient pas prévûë, & l'inégalité du terrail rallentirent beaucoup leur ardeur, ils commencerent à s'ébranler. Le Duc, irrité de ce lâche mouvement, leur fit reprendre leur rang, & appellant les uns & les autres par leurs

noms,

noms, & les excitant à bien faire, moins
1547. par ses discours, que par son exemple, il leur rendit le courage. Ils retournerent sur l'Ennemi, & luy firent bien-tôt perdre l'esperance qu'il avoit conçuë de les repousser. Ferdinand de Tolede, s'étant trop abandonné à son grand cœur, courut plusieurs fois risque de sa vie, & reçut une blessure. Cependant le Duc Maurice, qui venoit d'arriver, charge l'aîle gauche de l'Electeur, & la mit en desordre; elle se pressoit de reprendre le chemin de la forest, lors que Charles-Quint le luy ferma. Ce grand Empereur pressa vivement l'Aîle droite, elle ne put tenir long-temps contre luy. Quelque brave que fut l'Electeur, tant d'Ennemis le firent trembler, il ne douta point de sa défaite, & ne s'occupa que du soin de gàgner Wirtemberg. Il fit sonner la retraite, pour ne pas dire la fuïte. Les Cavaliers abandonnerent sur le champ les Fantassins, & se sauverent à toute bride: ceux, se voyant abandonnez se débanderent, & chacun tâcha de gagner la forest, le mieux qu'il luy fut possible. Ce ne fut alors du côté des vaincus, que carnage, & que horreur. On les voyoit, les uns morts ou mourans, les autres demander la vie à genoux, & d'autres chercher leur salut dans la fuïte, & trouver la mort à vingt pas delà. Cependant beaucoup gagnerent les bois, & les Imperiaux s'y jetterent aprés eux Comme ils ne gardoient ni ordre ni rangs, & qu'ils étoient fatiguez, l'Empereur craignit un retour de fortune. Il fit avancer le Roy Ferdinand avec ces Cuirassiers

siers qu'il amenoit, r'appella ceux qui s'é-
chauffoient trop à la poursuite, leur fit re- 1547.
prendre leurs rangs, & se tint prêt à tout
évenement.

CHAPITRE IX.

Poursuite des Fuïards.

LE Duc d'Albe poursuivit l'*Ennemi* prés de deux lieuës d'Allemagne, & sur de ce côté-là il revint à toute bride au lieu où il crut trouver l'Empereur, dont il étoit fort inquiet. Il avoit toûjours auprés de lui Antoine de Tolede, & Ferdinand son Fils. Il étoit monté sur un cheval de bataille, dont il avoit souvent éprouvé la bonté; ses armes étoient d'un acier poli, & n'avoient d'ornemens, que le sang des Ennemis, dont elles étoient couvertes. Charles-Quint ressentit un vrai plaisir à l'arrivée du Duc: Il courut l'embrasser, & lui marquer par cette tendresse combien il étoit content du service qu'il venoit de lui rendre. Sa Majesté apprit avec douleur la blessure de Ferdinand, elle voulut la voir, prit soin de la faire panser. Le Roi des Romains, chagrin d'avoir maltraité le Duc d'Albe de paroles à la sortie du Conseil, n'oublia rien pour lui faire perdre le souvenir de ce procedé; il l'embrassa plusieurs fois, & lui dit en présence de tout le monde: *Vous avez affermi la Couronne Imperiale sur la tête de mon Frere, la Royale sur la mienne, ou plûtôt vous l'avez fait Empereur, vous m'avez crée Roi. Vos exploits ont passé mon attente; mais je ne m'en étonne plus, vous étiez persuadé de ce que vous pouvieux,*

Ferdinand fait satisfaction au Duc d'Albe.

1547. *viez, vous connoissiez vos forces, vous en aviez fait l'épreuve ; mais pour moi je ne connoissois que les miennes & celles de l'Ennemi.*

Le Duc remercia Ferdinand de ses bontez souhaita que lui & tous les Princes de sa Maison fussent éternellement victorieux & puissans. Il le quitta un moment aprés, fut prendre un cheval frais, le sien ayant reçu plusieurs blessures dont il mourut avant la fin du jour, & retourna poursuivre les Ennemis, & achever la victoire.

Prise de l'Electeur

Il apprit à deux cens pas de-là, que l'Electeur étoit prisonnier : il courut à luy à-toute bride. L'ayant rencontré, il luy dit civilement & en peu de mots, qu'il plaignoit son infortune ; qu'il ne luy étoit rien arrivé, qui n'arrivât tous les jours à ceux qui portoient les armes, sans que neanmoins leur gloire en fut obscurcie ; Qu'il devoit tout esperer de la clemence de Sa Majesté, & ne point succomber sous le poids de son malheur. L'Electeur reconnut le Duc d'Albe, & luy répondit fierement : *Je n'ignore pas, Monsieur, que tous ceux qui font profession de porter les armes, soit qu'ils ayent du courage, soit qu'ils n'en ayent pas, sont sujets à essuyer les caprices de la fortune. J'ay fait de reflexions serieuses sur ce qui m'arrive aujourd'huy, je l'ay prévu dés long-temps ; ainsi j'y suis entierement disposé. Quoy que j'aye préferé une guerre dont le succés étoit incertain, à une paix certaine, je ne vois rien qu'on doive me reprocher qu'une grandeur d'ame. Je suis prêt à tout subir ; la mort qui m'est inevitable*

en

en quelque temps que ce soit, & que j'ay inutilement cherchée dans le combat, ne me fera point pâlir. Cessez de me donner des conseils je ne suis point accoutumé de me servir de ceux de mes Ennemis. Au reste, je suis blessé, je suis prisonnier, l'on me conduit à l'Empereur, auquel la fortune vient de rendre justice, & de qui j'attens & me promets tout. 1547.

La fierté de l'Electeur de Saxe ne surprit point le Duc ; il sçavoit que les vrais Heros le sont toûjours, en quelque état que la fortune les reduise ; que leur courage est invincible, & ne se laisse jamais abattre. Il ne crut point luy devoir repondre, ni donner de l'accroissement à ses maux ; il se contenta de luy commander en Maître de le suivre. Il voulut le presenter à Leurs Majestez, leur donner & à toute la Cour un des spectacles des plus rares, & fort souhaité. Ce Prince qui montoit un cheval de Frise, d'une grandeur énorme, avoit un port & un air majestueux & respectable. Il étoit d'une taille de Geant & tres-replet. On garde encore dans l'Arsenal des Ducs d'Albe une des bottes qu'il portoit le jour de la bataille, & dont la capacité donne de l'admiration à tous ceux qui la regardent. Il étoit armé d'une cuirasse d'acier poli, sur lequel il avoit mis une riche cotte-d'armes, qui étoit toute gâtée par la poussiere & par le sang ; Car un Soldat Espagnol avoit fait une large blessure à la tête de ce Prince, qu'il vouloit arrêter. Sa Majesté Imperiale, par une moderation singuliere, & une bonté qu'on ne sçauroit assez admirer, ne voulut point permettre, qu'il mit

Le Duc le presente à Charles-Quint.

1547. mit pied à terre. L'Electeur en tira de bons presages, & commença de mieux esperer du succés de ses affaires. Abaissé autant qu'il le pouvoit vers le col de son cheval, il salua l'Empereur en ces termes : *Monarque tres-bon & tres-puissant, vous voyez en moy, un Suppliant & un Prisonnier, au sujet duquel vôtre clemence peut remporter une victoire beaucoup plus glorieuse, que celle que ses armes viennent de luy donner sur mon armée. C'est cette clemence genereuse qui fait, que je ne puis me reconnoître malheureux ; au contraire je me rejoüis de ce que ma défaite me rende à un grand Empereur, dont j'honore le pouvoir, & duquel je respecte les ordres. Si : Sacrée Majesté, vous usez envers moy de cette même clemence qui vous est si naturelle, vous remarquerez qu'elle aura beaucoup plus de pouvoir sur mon courage, que n'ont en vos armes* Charles-Quint l'interrompant : *Vous me reconnoissez donc aujourd'huy pour vôtre Empereur,* luy dit-il, *mais vous ne me donniez pas autrefois de titres si glorieux. Dites moy, Monsieur, si ce Charles de Gand* * *n'a pas fait voir aujourd'huy par vôtre defaite, qu'il étoit vôtre Maître & vôtre Empereur ? Apprenez qu'il est plus difficile de terminer une guerre, que de la commencer injustement Vôtre insolence & vôtre impieté vous ont attiré tous ces malheurs ; & du plus grand Prince de l'Allemagne, vous ont rendu l'homme le plus digne de compassion ; Ce sont elles qui sont cause, que vos compatriotes vont vous voir priver des biens que vôtre naissance vous avoit acquis, & de ceux que vous*

Complimens de l'Electeur à Sa Majesté.

Reponse de l'Empereur.

* C'étoit le nom que les Rebelles donnoient par mépris à l'Empereur Charles-Quint, lequel étoit né à Gand.

vous avez usurpez. Ce n'est point sur nôtre rigueur que vous devez rejetter ce qui vous arrive aujourd'huy, c'est sur vôtre temerité, sur vôtre rebellion contre Dieu dont vous avez prophané les Temples & foulé la Religion aux pieds & contre un Souverain, qui vous avoit comblé de bienfaits. Tous les Gens de bien ne trouvent rien à redire à nôtre gouvernement, tous le cherissent, tous donnent des loüanges à nôtre bonté. Peut-être que cette seule bonté vous avoit inspiré l'audace de vous élever contre Nous, & le dessein de perdre un Empereur, auquel vous devez vôtre conservation. 1547.

L'Electeur n'eut rien à repliquer à ces reproches, il se contenta de baisser les yeux, & de prier Sa Majesté *de le traiter avec la même douceur, que sa prise qui luy avoit si peu couté, sembloit le meriter.*

Charles crut cette priere insolente, Il repartit d'un ton menaçant: *Je n'écouteray point ma clemence, je n'auray d'égard qu'à l'énormité de vos crimes, & je ne puis, ni ne suis point accoutumé à pardonner à ceux qui offensent directement la Majesté de Dieu.* Se tournant alors vers le Duc d'Albe, il luy commanda de faire conduire le Prisonnier au Camp, & de luy faire garder exactement. Le Duc chargea de cette commission *Alphonse de Vivas*. Colonel d'une Terce Napolitaine, qui s'en acquitta fort bien.

CHA-

1547.

CHAPITRE X.

L'ELECTEUR parti, Charle ne voyant plus cet objet de son indignation, reprit son air gai, & dit, transporté de joye, à ceux qui étoient prés de luy. *Messieurs, je suis venu, j'ay vû, & Dieu a remporté la victoire.* Ces paroles furent suivies d'un applaudissement general, l'on donna plus d'éloges à la pieté reconnoissante de ce grand Prince, que l'on n'en avoit donné à sa valeur. Il est vray, que ce rapport à Dieu d'un succés si avantageux fit mieux éclater la grandeur d'ame de Sa Majesté, que les victoires qu'elle avoit remportées dans les autres endroits de l'Europe, & sur les côtes de l'Afrique. Disons aussi, qu'elle n'avoit jamais marqué plus de valeur, & plus d'intrepidité, que dans la bataille de Mulberg, & que par un courage heroïque au dernier point la largeur épouventable d'un fleuve profond & rapide, les puissans retranchemens d'un Ennemi formidable, une longe suite de canons, qui commandoient entierement le gué, une armée aussi nombreuse que la sienne, campée sous le feu d'une bonne ville, & défenduë par le même fleuve, n'avoient point été capables de l'ébranler. Il attaqua l'Ennemy avec sa seule Cavalerie, ne considera point que le terrain luy étoit desavantageux; qu'il n'avoit point de canon, que le nombre, le poste & l'artillerie, luy rendoient ce même Ennemy superieur.

Belles paroles de l'Empereur.

Reflexions sur cette victoire.

Le Duc d'Albe ne luy ceda rien en cette occasion

occasion ; son courage luy fit mépriser, affronter, surmonter ces mêmes obstacles, & 1547.
battre ce même Ennemy aprés l'avoir arrêté par de continuelles escarmouches ; mais aussi ce même courage luy fit connoître que tant d'obstacles & que tant d'Ennemis n'étoient point invincibles, comme le reste des Officiers le publioient dans le conseil : Il méprisa leurs avis, & donna le sien avec une éloquence si forte, & si efficace, qu'il inspira l'ardeur qui l'animoit, aux plus timides de ses auditeurs, & qu'il les fit, sinon approuver son sentiment, du moins tout risquer pour le faire réüssir. Aussi luy donna-t'on la gloire d'avoir plus contribué à cette grande victoire, que qui que ce fut ; l'on doute même, si elle ne luy étoit pas entierement duë.

Les Officiers subalternes, & les simples Soldats montrerent tous, qu'ils étoient dignes de leur Empereur & de leur General ; une bravoure au de là de l'ordinaire leur rendit tout facile ; Il sembloit, à les voir, qu'ils avoient cessé d'être hommes, tant l'image affreuse d'une mort qui leur paroissoit presque seure, pouvoit peu sur eux : ils affronterent sans pâlir la rapidité du fleuve, les retranchemens ennemis, leur grand feu, en un mot tout ce que la guerre a de plus épouvantable, & vinrent à bout de tout.

Mais qui n'admirera les Ennemis ? Ils devoient, selon toutes les regles de la guerre, faire perir entierement les Imperiaux. Ils étoient commandez par un Chef habile & victorieux : Ils étoient naturellement braves, combattoient pour leur Religion, leur

salut, celuy de leurs familles ; & pour leur
1547. patrie : l'on voit assez par tout ce que j'ay marqué de la situation du poste qu'ils occupoient, qu'ils ne pouvoient être mieux campez, qu'il ne falloit pas moins que des prodiges de valeur, ou des miracles effectifs pour les défaire. En effet mille gens ont remarqué, que tout avoit été, ou du moins avoit parû miraculeux dans la bataille de Mulberg.

Prodiges. Elle se donna le 24. d'Avril ; & quoy qu'en cette saison il fasse encore froid en Allemagne, cependant on ressentit ce jour une chaleur extrême. Le Soleil parut un globe de sang ; & plusieurs personnes crurent, & même avec assez de fondement, qu'il s'étoit arrêté vers la fin de sa course, & que Dieu avoit operé en faveur de Sa Majesté Catholique, le même prodige qu'il avoit fait pour Josué. Je dis qu'on le crut avec assez de fondement ; il n'est presque pas croyable qu'on ait employé si peu de temps à consommer cette grande action. Le Soleil étoit prêt à se coucher, lors que la Cavalerie parut au bord du fleuve : Il étoit six heures, lors qu'elle eut achevé de le passer, la victoire étoit gagnée, & l'Electeur de Saxe étoit pris avant sept heures.

Un aigle vola lentement sur l'Armée Imperiale, avant le combat : & tout le monde convient que ces oiseaux ont été regardez comme les prophetes de la victoire. Un aigle parut sur l'Armée d'Alexandre au moment de la bataille d'Arbelles. Un autre se fit voir sur les Troupes de *Germanicus*, lors qu'elles se

se préparoient à combattre, sur les bords de l'Elbe, les Allemans qu'elles mirent en fuïte. 1547.

Ceux qui regardent pas ces choses comme des miracles, mais comme de purs effets de la nature, de la prévention, ou du hasard, disent qu'il n'est pas fort extraordinaire de ressentir de la chaleur à la fin d'Avril que pour peu l'air soit doux, des personnes qui se donnent des mouvemens aussi violens que se donnerent ce jour-là les Imperiaux, peuvent bien ressentir une chaleur extrême: Que la rougeur du Soleil n'a rien d'extraordinaire; cet astre paroissant de cette couleur, lors que l'air est aussi rempli de broüillards épaïs, comme il le fut tout le matin de ce jour: Qu'il n'est pas surprenant de voir un aigle, oiseau genereux & carnacier, voler au dessus d'une Armée, de laquelle il ne craint rien, étant hors la portée de ses coups; que c'est un pur effet du hazard, ou peut-être du naturel de cet oiseau, qui cherche tous les endroits, où il puisse trouver dequoi faire sa curée.

Il n'est pas plus difficile, disent ces mêmes personnes peu credules, de faire connoître, qu'il n'arriva rien d'extraordinaire dans le cours du Soleil: car s'en apperçut ou dans le reste du monde? Est-il possible que mille curieux, qui font leur étude du cours de ce bel Astre, qui observent avec soin jusques aux moindres de ses mouvemens, n'eussent point remarqué celui-ci? Il faut donc croire que les Imperiaux ne firent point assez d'attention à l'heure qu'il étoit.

1547. lors qu'ils commencerent cette grande action ; que leur diligence surpassa ce qu'ils en auroient pû croire, ou que l'agitation qu'ils se donnerent, fit avancer leurs montres.

Ils fondent aussi leur incredulité sur le rapport du Duc d'Albe. S'étant trouvé à la Cour de France en 1559. pour le sujet que nous marquerons en son lieu, le Roy Henry II. luy demanda s'il s'étoit apperçu de ce miracle ? Il luy répondit, *qu'il étoit alors si attaché à ce qui se passoit sur la terre, qu'il ne songeoit point à ce qui pouvoit arriver au Ciel.*

Les Imperiaux victorieux faisoient retraite vers leur Camp, lors qu'on s'apperçut d'un nouveau prodige: Les Cavaliers avoient passé l'Elbe au gué, dont j'ay déja fait la description ; ils vouloient le repasser, lors que les chevaux perdirent terre en entrant dans l'eau, & furent obligez de nager : l'on courut à l'instant en avertir le Duc d'Albe, comme d'un miracle : Il ne voulut pas y ajoûter foi, mais reconnoître par luy-même si cette profondeur n'étoit pas une chimere : Il entra dans une petit batteau, & mesurant avec une pique la hauteur de l'eau, il reconnut qu'elle s'étoit extrêmement accruë, & que bien loin de n'aller que jusques au poitrail des chevaux, comme elle alloit au temps du passage, elle auroit passé de quatre pieds le cheval & le Cavalier. Il rechercha curieusement les causes de cet accroissement subit : Il étoit inutile de le rapporter à la fonte des neiges, ou à quelques orages furieux ; car le dernier n'étoit point arrivé ; l'autre étoit impos-

impossible dans cette saison; outre que ni l'un ni l'autre n'auroient pû produire de si grosses eaux en si peu de temps: D'ailleurs le fleuve n'étoit point troublé, il falut donc croire, ou qu'il y avoit du prodige, ou que les chevaux avoient émû le sable, qui n'ayant plus de superficie solide, avoit été entrainé par le rapide courant de l'Elbe. 1547.

Soit que ces choses soient prodiges, soit qu'elles ne doivent être regardées que comme des visions, ou de purs effets de la nature ou du hasard, on ne peut neanmoins douter, que sans un bonheur tout particulier, & sans la diligence extrême du Duc, la journée n'eût eu un dénoüement bien contraire. L'Electeur de Saxe avoüa depuis, qu'un demi quart d'heure de délay luy donnoit le temps de gagner la forest, & de là Wirtemberg, ou dans deux ou trois jours, il auroit remis sur pied une Armée de trente mille hommes d'Infanterie, & de sept mille chevaux, avec laquelle il luy auroit été facile, tout le païs étant à luy, de faire repasser l'Elbe aux Imperiaux, ou de les faire perir de faim.

Perte des Ennemis.

Revenons à l'histoire du combat. Aprés la defaite & la prise de l'Electeur, Sa Majesté Imperiale r'amena sa Cavalerie dans son Camp, où elle n'arriva, que sur le minuit. Le lendemain matin, le Duc revint sur le Champ de Bataille pour faire enterrer les morts. Il en trouva prés de trois mille cinq cens du côté des Rebelles; il y en auroit eu beaucoup moins sans les Houssars, qui continuerent la poursuite fort avant dans la nuit

1547. & qui firent grand nombre de prisonniers, parmi lesquels étoit *Ernest*, Duc de Brunswic l'ennemi le plus declaré qu'eût la Maison d'Autriche dans l'Allemagne. Ils ne rentrerent dans le Camp qu'aprés le Soleil levé, & presenterent leurs prisonniers à Sa Majesté Imperiale, qui faisoit déja la revuë de son Armée. Le Duc qui les suivit de prés, fit amener au Camp vingt une piéces de Canon trois cens Chariots pleins de poudre, & d'autres munitions de Guerre, & un nombre prodigieux de toutes sortes d'armes, qu'il fit renfermer dans les Arsenaux de Sa Majesté, le butin du Soldat fut riche, les équipages des Ennemis ayant été pris & pillez.

CHAPITRE XI.

Torgau se rend.

JAMAIS victoire n'a eu des suites plus avantageuses que celle de Mulberg : elle étoit à peine remportée, que Torgaw, ville forte, grande, riche, & peuplée, envoya ses Deputez au Camp de l'Empereur, pour luy presenter ses clefs. Les autres villes de la Saxe prierent toutes Sa Majesté de leur envoyer au plutôt des garnisons, afin que les Ducs de Lunebourg & de Mansfeld, ausquels Thumezern s'étoit joint avec deux Regimens d'Infanterie & un corps considerable de Cavalerie, ne pussent s'y rendre les plus forts, & continuer par ce moyen une guerre, que la prise de l'Electeur, & la consternation du peuple alloit finir. Charles-Quint admira la diligence de Thumezern ; il craignit que cette armée de Rebelles ne luy fist

sift encore de la peine. Il detacha contre elle *Henry* le jeune, Duc de Brunswic, à la tête de deux mille chevaux & de quatre mille hommes de pied, avec ordre d'observer les Rebelles, sans rien donner au hazard, & de se saisir des villes disposées à recevoir garnison. 1547.

Ayant accordé aux habitans de Torgaw les conditions qu'ils luy demanderent, il repassa l'Elbe sur un pont de batteaux, & fut camper à la portée de canon de Wirtemberg. Le Duc d'Albe, qui sans craindre le peril, ne bruloit que du zele de rendre des services signalez à Sa Majesté, partit du Camp sans autre escorte que de quatre de ses Ecuyers, & fut reconnoître la ville; ce qu'il fit avec son exactitude ordinaire. Elle luy parut forte; neanmoins aprés l'avoir bien considerée, il reconnut qu'elle n'étoit point imprenable. Il rentra dans le Camp, y disposa tout pour le siége, peu sur neanmoins de sa réüssite, ou persuadé que la place tiendroit long-temps. La fortune de Charles le delivra bien-tôt de ce soin. L'Electeur qui se voyoit menacé de perdre la tête; qui sçavoit que l'Empereur souhaitoit avec passion de s'assurer de Wirtemberg, ordonna aux habitans & à la garnison de se rendre, les dispensa du serment de fidelité qu'ils luy avoient prêté. Ils eurent de la repugnance à se soûmettre à un ordre, qu'ils crurent forcé; peut-être n'auroit-il servi qu'à les animer à une resistance plus vigoureuse: si l'Electrice * de Saxe n'eût eu peur, que son mary eût payé de sa tête une resistance trop longue: elle employa les prie-

Wirtemberg ouvre les portes.

* *Sibille de Cleves.*

1547. res & les larmes; les habitans & la garnison se laisserent fléchir, & la ville fut renduë.

L'Empereur & l'Armée n'en eurent pas moins de joye, que de la victoire precedente; car Wirtemberg étoit une Place à faire blanchir les Imperiaux, ou du moins à les faire consommer devant ses murailles tout l'été, pendant lequel les Confederez auroient agi vigoureusement dans le reste de l'Allemagne. Cette ville capitale du Duché de Saxe est situé à un mille & demi de l'Elbe, dans un pays plat, qu'elle commande entierement. Elle étoit fortifiée d'un rempart de terre, large de soixante pieds, & haut de quarante, défendu par cinq gros & puissans Bastions fort reguliers, sa Citadelle revêtuë de pierres occupoit le lieu le plus éminent, & passoit pour imprenable; le tout étoit environné d'un large fossé plein d'eau, & defendu par une galerie de brique, qui s'élevoit à fleur d'eau, dans laquelle étoient postez plusieurs Mousquetaires pour éloigner les Assiégeans de la contr'escarpe à grands coups de mousquet. La Ville avoit peu de dehors, n'en ayant pas besoin. Il ne falloit point se promettre de la prendre par famine, l'Electeur y avoit fait entrer assez de vivres pour nourrir durant deux années tous les Habitans de la Ville, & une Garnison de dix mille hommes, les munitions de Guerre n'y étoient pas moins abondantes; les Magasins en regorgeoient, l'Electeur avoit employé nombre d'années à les ramasser; il les perdit en un instant; elles passerent à celuy à la ruine duquel il les avoit destinées. La Garnison étoit de

de trois mille vieux Soldats, de dix Regimens de Milices, tous de gens choisis. Ils demanderent à sortir avec armes & bagages; Sa Majesté le leur accorda, pour ne pas perdre de temps à contester. D'ailleurs l'état present de ses affaires ne promettoit pas le moindre retardement. La joye que causa cette heureuse reddition, fut considerablement diminuée par la nouvelle qu'on reçut en même temps de la defaite du Duc Henry de Brunswic. S'étant opiniâtré à faire le siége de Bremen, il fut defait par les Ducs de Lunebourg, & le Comte de Mansfeld, qui joints avec Tzumern avoient formé une Armée de quatre mille chevaux, & de quinze mille hommes de pied, qu'ils grossissoient chaque jour par de nouvelles levées. 1547.

Cette victoire pouvoit avoir des suites facheuses, si la fortune toûjours favorable à Charles-Quint n'eût desarmé les vainqueurs: la prise de l'Electeur, la reddition de Wirtemberg, la consternation de tout le parti étoient pour eux des coups accablans; ainsi ils ne voulurent profiter de leur victoire, que pour faire leur paix à des conditions plus avantageuses. Ils deputerent au Camp de l'Empereur pour se soûmettre à ses ordres: ils obtinrent sans peine une amnistie generale, la cassation de l'Edit de proscription donné contr'eux. Il est à remarquer que leurs Deputez arriverent au Camp dans le moment que le Duc d'Albe en alloit partir pour s'opposer aux desseins de leurs Maîtres; Charles-Quint ayant crû, non sans beaucoup de fondement, que ce grand Hom-

me étoit le seul capable de leur faire
1547. perdre le fruit de leur victoire, & de les battre.

CHAPITRE XII.

L'Electrice de Saxe voit l'Empereur.

SIBILLE de Cleves, Electrice de Saxe, obtint de Sa Majesté la permission de voir l'Electeur son Epoux: Elle se rendit au Camp vêtuë de dueil, accompagnée du plus petit de ses fils, suivie de plusieurs femmes de la premiere qualité. Le fil du Roy Ferdinand, & l'Electeur de Brandebourg suivis d'un nombreux cortege de grands Seigneurs Espagnols & Allemans, la presenterent à Charles-Quint: Elle se jetta aux pieds de ce Monarque victorieux, luy prit la main pour la baiser. Il la releva avec beaucoup de bonté l'embrassa, luy fit esperer qu'il traiteroit son mari & ses fils avec plus de bonté qu'on ne l'avoit crû jusques alors. Cette grande Princesse n'ayant pû retenir ses larmes, Sa Majesté luy donna son mouchoir pour s'essuyer, & luy confirma les promesses qu'il luy venoit de faire. Il luy permit d'aller voir l'Electeur son mari, la reconduisit jusques à la sortie de sa tente. Elle y trouva le Duc d'Albe, qui luy donna la main, la conduisit à celle de son Epoux, & demeura devant la porte jusques a ce qu'elle en sortit. On n'a point sû ce qu'ils se dirent, mais on entendit assez les gemissemens & les soupirs de l'Electrice. Pour Frederic, il témoigna une constance admirable: Il ne poussa ni soupirs ni gemissemens; tout maître de luy-

Rend visite à son Epoux.

luy-même il ne perdit rien de sa gravité, ni de cette grandeur d'ame, qui luy étoit si naturelle, qui neanmoins parut dans un plus beau jour durant sa captivité, qu'elle n'avoit encore fait. Le peu que les Gardes curieux d'apprendre ce que se disoient ces deux illustres Personnes, recueillerent de cet entretien, prouve ce que j'avance: Ils furent surpris de voir un homme s'être conservé tant de force sur luy même au milieu de sa prison, en presence d'une Epouse cherie, qui luy representoit, les larmes aux yeux, les malheurs où sa mauvaise fortune les reduisoit, qui luy parloit de la maniere du monde la plus vive & la plus touchante. Il reçut, il entretient, il vit partir sans s'émouvoir, une femme & un fils fondans en larmes, & reduits à un état bien different de celuy auquel ils devoient être. 1547.

Les Espagnols se rangerent en haïe sans en avoir reçu aucun ordre, le long du chemin par où cette Princesse devoit repasser, & leurs armes renversées, luy firent connoître combien ils prenoient de part à son malheur. Quelques-uns furent plus loin que la ceremonie, ils laisserent voir sur leurs fronts, & aux larmes qu'ils verserent, combien ils étoient touchez. En effet, n'étoit-ce pas un spectacle digne de compassion, de voir une grande Princesse, qui quelques jours auparavant étoit dans une haute puissance, & adorée, s'il faut ainsi dire, d'un grand nombre de personnes de toutes qualitez, être reduite à demander à son Ennemi la vie de son mari, & un exil honnête, où ce même

Civilité des Espagnols.

1547. mari, ses enfans & elle pussent finir leurs jours en seureté ? Quoyque j'aye dit que les Espagnols firent sans ordre cet honneur à l'Electrice, l'on a crû neanmoins, qu'Antoine de Tolede, Gentil-homme des plus civils & des plus galans qui ayent paru dans le siecle, le leur avoit ordonné.

Le Duc d'Albe étoit demeuré à la porte de la tente où l'Electeur étoit gardé; il y resta jusques au retour de la Duchesse, à laquelle il donna la main & la reconduisit dans la Citadelle où elle étoit logée. Passant au travers de cette double haye d'Espagnols qui tous marquoient une profonde tristesse, elle luy demanda de quelle Nation étoient ces Soldats, & par les ordres de qui ils rendoient cet honneur à la fortune mourante de sa Maison ; Il luy repondit que c'étoient des Espagnols, qui n'avoient pris d'ordre pour cela, que de leur civilité & de leur politesse: elle en parut non seulement contente, mais se tournant vers eux, elle leur dit avec un visage aussi ouvert que sa douleur le pouvoit permettre : *L'on m'avoit dit, Messieurs, mille choses de vôtre politesse, mais j'éprouve aujourd'huy, que si vous étes les plus braves du monde, vous étes aussi les plus polis. Je vous suis obligée de vôtre civilité : j'en conserverai toute ma vie le souvenir ; je chercheray toutes les occasions possibles de vous en témoigner ma reconnoissance.*

Le Duc d'Albe prouve à Charles-Quint qu'il doit rendre visite à l'Electrice de Saxe.

Le Duc de retour au Camp, la plupart des Grands supplierent Sa Majesté Imperiale d'honorer la Duchesse de Saxe d'une visite. Il ne leur marqua point qu'il sentit de la repugnance à leur accorder cette grace; neanmoins

moins il ne la leur promit point, il voulut auparavant consulte là-dessus son Generalissime, persuadé qu'il n'en recevroit que des conseils honorables ; il fit auparavant retirer tout le monde, & enfermé seul avec luy il luy demanda ce qu'il en pensoit. Le Duc le pria de faire cette visite, de laisser à la posterité ce rare exemple de sa moderation & de sa clemence : *Car*, luy dit il, *les personnes genereuses ne se vangent jamais sur les femmes des injures faites par leurs maris : d'ailleurs vous n'avez aucun sujet de vouloir du mal à l'Electrice de Saxe ; elle est sœur du Duc de Cleves, qui depuis sa reconciliation avec vôtre Majesté, a toûjours été sincerement attaché à ses interests ; loin d'avoir eu la moindre part aux crimes de son mari, elle en a témoigné un vray chagrin, & n'a rien oublié pour l'en detourner. Il est encore à remarquer, que bien qu'on regarde les femmes comme des personnes inutiles dans le mouvement des affaires, & l'administration des Etats, neanmoins elles sont de telle consideration, que tout un païs se souleve pour vanger les affronts qu'il pretend avoir été faits à une Dame ; au contraire il témoigne de la gratitude pour la maniere obligeante avec laquelle l'on a traité les Dames : D'ailleurs, Sacrée Majesté, il est de vôtre gloire que nos Descendans sçachent que Charles-Quint a rendu visite à l'épouse du plus obstiné de ses Ennemis, à l'épouse d'un Rebelle, qui avoit juré sa perte, qu'il tient dans ses prisons, qu'il a pris l'épée à la main contre luy, qu'enfin il ne luy rend visite que pour la consoler.*

1547.

L'Empereur gouta cet avis, il fut à la Citadelle,

Charles-Quint visite l'Electrice.

1547. tadelle, où la Ducheſſe avoit ſon appartement il luy rendit & luy fit rendre les honneurs qu'on avoit coutume de luy deferer dans l'état le plus floriſſant de ſa fortune, & luy promit de luy rendre le Duc ſon époux. Le Duc de Cleves, Maurice luy même, le Roy Ferdinand, le Prince de Hongrie, l'Electeur de Brandebourg, & pluſieurs autres intercedoient pour ce Prince infortuné : ils n'avoient pû le voir heureux ſans haine & ſans jalouſie ; tous ſouhaittoient ſa perte ; mais fut-il déchû de cette haute puiſſance, tous en furent touchez, ſouhaitterent de le ſervir & le firent avantageuſement.

L'Electeur obtient la vie, mais à de dures conditions.

Charles-Quint avoit d'abord témoigné une colere extrême contre l'Electeur : l'on crut même les premiers jours, qu'il luy feroit couper la tête, & qu'il confiſqueroit tous ſes biens au profit du Duc Maurice. Le temps & les prieres l'adoucirent, il retracta l'arreſt de mort, mais il le priva de l'Electorat, du Duché de Saxe, & de la meilleure partie de ſes riches Etats : il voulut qu'il fiſt abattre les fortifications des villes qui luy reſterent, & confiſqua pour ſon profit particulier toutes les munitions de guerre & de bouche, qui s'y trouverent. On peut juger de leur nombre, par ce qui ſe trouva dans *Gotha* : capitale des Domaines qui reſterent à Frederic, & que ſa ſituation avantageuſe & ſes fortifications faiſoient regarder comme imprenable On trouva, dis je, dans Gotha cent pieces de canon de fonte, d'un gros calibre ; deux fois autant d'une groſſeur moyenne, & ſix cens pieces de Campagne,

cent

cent cinquante mille boulets de diverses grosseurs, de la poudre & des instrumens pour le service de cette prodigieuse Artillerie, en si grande quantité, qu'on fit courir le bruit qu'il y en avoit la charge de mille chariots à quatre chevaux. Il y avoit assez de munitions pour nourrir deux ans toute la Bourgeoisie, & sept mille hommes de Garnison. 1547.

L'Empereur fit enlever cette Artillerie & ces munitions de guerre & de bouche qui furent transportées dans les Etats hereditaires de la Couronne d'Espagne. Frederic fut aussi dépoüillé de tout ce qu'il avoit usurpé sur les Princes ses voisins. L'Empereur luy fit payer une tres-grosse somme d'argent, qui fut partie distribuée aux Ecclesiastiques, en dedommagement de ce que l'Electeur leur avoit ôté.

Toutes dures qu'étoient les conditions, ausquelles Charles-Quint donnoit la vie à l'Electeur de Saxe, celuy-ci neanmoins les signa sans faire paroître le moindre chagrin, & les fit signer à ses fils.

Ce fut alors qu'il reconnut qu'il y avoit un Dieu vangeur des crimes; qu'il n'y avoit jamais de fond à faire sur un parti composé de plusieurs Princes & Republiques, lors qu'il avoit pour Ennemi un Prince experimenté, diligent, & bien servi.

CHAPITRE XIII.

Le Duc tâche de dissuader Charles-Quint de faire le Duc Maurice Electeur.

CE Traité ratifié de part & d'autre, Charles-Quint voulut s'acquitter de la promesse qu'il avoit faite solemnellement au Duc

Duc Maurice, de luy donner l'Electorat &
1547. le Duché de Saxe : il ordonna de disposer toutes choses pour la ceremonie de l'investiture. Le Duc d'Albe apprit avec chagrin, que l'Empereur persistoit dans cette resolution, il courut à sa tente pour faire un dernier effort : *Quoy*, luy dit-il, *Sacrée Majesté, n'avez-vous vaincu vos propres Soldats, leur faisant executer des choses qui étoient bien au-dessus de ce qu'on pouvoit se promettre d'eux ? Ne leur avez-vous fait traverser des fleuves larges & rapides, renverser des retranchemens qui étoient à l'épreuve de toute insulte, passer sur le ventre d'une armée formidable par son nombre ; ses victoires & sa valeur ? n'avez-vous prodigué leur sang & leur vie ? ne les avez-vous exposez à des perils si évidens, qu'il falloit des prodiges de vôtre bonne fortune, & de leur bravoure pour les en degager ? ne les avez-vous, dis-je, fait braver les élemens & les plus affreuses des incommoditez ? ne vous ont-ils cueilli tant de lauriers, que pour vous voir porter dans le sein de leurs Ennemis le fruit de leurs travaux, & l'avantage de vos victoires : Le Ciel les Elemens & les hommes ne se sont-ils declarez à l'envi pour vous, que pour faire triempher des Rebelles ? Ah, Sacrée Majesté, Je n'ose & ne puis le croire ; c'est neanmoins, ce que je vais voir, si vous ne quittez un dessein aussi contraire à vos interests, qu'il paroit opposé au bons sens. Craignez, grand Empereur, que vous ne voyez naître de vôtre liberalité des guerres éternelles, qui accablent vôtre auguste Maison, peut-être vous même. Vous n'avez deja que trop fait pour vos Ennemis ; Car, sans parler du pardon que vous avez déja trop facilement accordé au Duc de Wirtemberg,*

temberg, à l'Electeur Palatin, & à tous ces autres membres de la Ligue de Smalcade, vous 1547.
donnez la vie à Frederic, vous luy laissez des domaines d'une grande étenduë, vous avez traité son Epouse comme vôtre propre sœur; vous avez rendu la liberté aux prisonniers de guerre, vous n'avez rien exigé des villes rebelles, & vous leur avez accordé des amnisties fort amples: Croyez-vous n'avoir pas assez fait pour vôtre gloire & ne devez vous pas estimer, que portant plus loin vôtre clemence, vos Ennemis & les Confederez mêmes regarderent tant de bontez comme des effets de vôtre crainte, non de ce naturel bienfaisant & genereux, qui paroit avec tant d'éclat dans toutes vos actions. Soyez persuadé qu'ils en prendront occasion d'armer une seconde fois; que vos troupes seront à peine éloignées, que vous les verrez mépriser vos ordres, & leur devoir. Mais, Sacrée Majesté, si j'ose me servir de la liberté qu'il vous a plû m'accorder, je vous demande si vous nous estimez si peu, que vous n'ayez versé nôtre sang, que vous n'ayez remporté tant & de si grands avantages, que pour affermir le Lutheranisme, & rendre le Duc Maurice plus puissant? Ah vous n'y pensez pas: Ce Duc est indigne de tant de bontez, il faut n'être pas politique pour croire qu'il sera reconnoissant & fidele, puisque prenant vôtre parti il a manqué à ce que sa conscience & sa Religion exigeoient de luy: Si donc il a été infidele à ce qu'il croyoit que Dieu même demandoit de luy, vôtre Majesté se persuade-t-elle qu'il luy sera fidele? C'est ce qui peut ariver; & ce que neanmoins on ne doit pas croire, n'étant permis de juger

de

de l'avenir, que par le passé. Quand même ses
1547. actions precedentes ne vous laisseroient aucun sujet de douter de sa fidelité, Vôtre Majesté ne sçait elle pas quel est le mauvais naturel des hommes: Ils oublient en un instant les bienfaits reçus; pour ne se pas avoüer obligez, ils publient qu'on leur a injustement refusé beaucoup plus qu'on ne leur a donné, & moins incomparablement qu'ils n'avoient merité. Mais, Monarque tres-pieux, si vôtre Majesté ne voit aucun sujet de crainte de la part du Maurice, peut-elle dire la même de la part de Dieu? Ne doit-elle pas craindre, que ce souverain Dispensateur des graces ne le punisse d'avoir corrompu celles qu'il luy a faites, ne s'en étant servi que pour élever des Impies, & des Heretiques, au lieu de les avoir employées pour les detruire? Ah! ç'en est assez pour Maurice, que de luy pardonner tous ses sacrileges: Mais vôtre Majesté ne considere que ses promesses, & n'a nul égard ni aux regles de la bonne politique, ni aux loix de la Religion; elle veut tenir sa parole. En verité, ne seroit-ce pas assez de ne luy ceder qu'une partie de la Saxe, & de partager l'autre à divers Seigneurs, qui se detruisant les uns les autres par de mutuelles & de longues divisions, ne seroient nullement formidables aux Empereurs, & demeureroient dans une soumission éternelle? De plus, il y a beaucoup de grandes villes dans le païs. Ou faites-les Imperiales, ou, ce qui seroit le plus à propos, rendez les tributaires: bâtissez-y des Citadelles, & y logez huit mille hommes, qui entretenus aux dépens de ces mêmes villes, tiendront toute la Province en respect. S'il est de

de la grandeur & de la majesté de l'Empire, qu'un Electeur soit puissant, conferez cette dignité, & le païs, à un Prince de la Maison d'Autriche : faites aux depens de vos Ennemis cette auguste Maison si puissante, qu'elle puisse écraser l'Heresie, & imposer à la France, & aux autres Etats jaloux de sa grandeur. Encore une fois, Sacrée Majesté, ne conferez l'Electorat, & ne donnez les riches Provinces de la Saxe, qu'à un Prince Catholique ; abaissez, autant qu'il vous sera possible, la puissance des Heretiques, & ne leur fournissez pas des armes pour opprimer la vraye Religion, & profaner ce qu'elle a de plus saint ; preferez le glorieux titre de RESTAURATEUR DE LA RELIGION CATHOLIQUE EN ALLEMAGNE, *à celuy de* RESTAURATEUR DE LA PAIX PUBLIQUE *dans le même païs : Faites un peu de reflexion aux dangers que vôtre extrême facilité vous a fait courir ; que ces exemples passez vous rendent aujourd'huy plus circonspect : Mais enfin, si tous ces raisonnemens, & si mes humbles prieres n'ont aucun pouvoir sur l'esprit de Vôtre Majesté, qu'elle ait au moins la bonté d'écouter ce conseil : Qu'elle retablisse Frederic dans sa premiere grandeur, il en est digne, & incomparablement plus que Maurice, & qu'aucun sujet, qui soit engagé dans les nouvelles O inions Il est d'une grandeur d'ame, & d'une constance à charmer : Ne s'attendant nullement à ce bienfait, il en aura beaucoup plus de gratitude, il deviendra le plus ferme appuy de vôtre autorité chez les Allemans, de l'humeur dont il est, sa reconnoissance ne finira pas même avec sa vie puis qu'il tâchera de l'inspirer aux siens, qui pa-* 1547.

roissant

1547. *roissent dignes de luy & d'une fortune beaucoup au dessus que celle, où le Traité que vous venez de leur faire signer, les va reduire. Preferez ce Prince, qui a porté les armes contre vous, à Maurice qui les a prises pour vous. Car le premier ne s'est laissé entrainer que par un motif de Religion; le second, poussé par un esprit d'interêt a trahi sa Religion, ses parens & ses amis. Ainsi vous n'auriez de Frederic, qu'un attachement constant à vôtre Personne sacrée, une fidelité sincere, un profond respect. Jugeant par le motif qui fait agir Maurice, ce sera un ingrat, un perfide, un homme que le moindre interêt fera revolter: quand mille exemples celebres ne nous prouveroient pas qu'on conserve par le crime une puissance acquise par l'injustice & la perfidie, tout le monde convient que les graces font dans les cœurs genereux d'une haine ouverte & declaré une amitié solide & sincere; & que les bienfaits, pour grands qu'ils soient, ne captivent jamais un esprit bas, & interessé.*

CHAPITRE XIV.

L'Empereur ne peut manquer à sa parole.

L'EMPEREUR reconnut assez pour lors, & beaucoup mieux quelques années apres, que le conseil du Duc d'Albe étoit salutaire; neanmoins il n'y put déferer. Sa parole étoit donnée, & il étoit emporté par une certaine fatalité, qui rendoit inutiles presque toutes les victoires qu'il remportoit sur ses Ennemis. Il quitta le Duc sans lui faire aucune réponse, se retira les yeux baissez, tout interdit, & s'en ferma dans son cabinet, s'y plongeant dans une réverie profonde.

fonde. La foule de ses Courtisans l'en retira bien-tôt. Ces Messieurs, ayant pressenti la cause du chagrin de leur Monarque, le dissiperent, ne lui épargnant pas les titres pompeux de Prince *Clement* & *Liberal*. Ils lui representerent de la maniere du monde la plus flateuse, combien il lui étoit glorieux de traverser les Mers, de passer des fleuves rapides, d'affronter la mort & les dangers les plus évidens, de vaincre les plus terribles, non pour son avantage particulier, mais pour la défense de la Justice, du Droit des Gens, & la punition des crimes: Que c'etoit là faire la guerre en grand Prince, & qu'il faloit autant de grandeur d'ame qu'il en avoit, pour ne chercher que la gloire dans les perils les plus affreux & les guerres les plus dangereuses: Qu'il n'avoit rien à craindre de Maurice, qui seroit toûjours reconnoissant d'un bienfait de cette importance: Que la punition de Frederic alloit rendre le calme au reste de l'Empire, & desarmer les autres Confederez: Qu'enfin il étoit en quelque façon d'une glorieuse necessité, qu'un Prince que ses Ennemis n'avoient pû vaincre, cedât à lui même, à sa clemence, à sa liberalité, à son amour pour des Sujets qui avoient tout osé pour ne suivre que sa fortune.

1547.

Ces flateries porterent un grand coup, qui fut considerablement augmenté par la confiance de l'Empereur: Il voyoit à sa Cour les Ambassadeurs des Czars de Moscovie, du Kam des Tartares, & du Roy de Tunis. Tous luy venoient offrir, de la part de leurs Maîtres, les secours necessaires pour la réüssite

1547. site de ses desseins. Mais ce qui, dans ces offres, flattoit le plus la vanité de l'Empereur, il sçavoit que la seule terreur de son nom avoit donné lieu à ces Ambassades, non l'amour de ces Souverains pour luy : il se voyoit victorieux dans l'Europe, craint & redouté jusques au fond de l'Afrique, & de l'Asie : ajoûtons à cela des lettres qu'il reçut de Paul III. dans lesquelles Sa Sainteté luy donnoit les tîtres superbes de *Tres-Grand* & de *Tres-Fort*. Ces Courtisans en prirent sujet de le préferer à *Charles Magne* & au Grand *Alexandre*; ils luy representoient que le premier tout-puissant & tout victorieux qu'il étoit, de ce que l'Europe avoit alors de plus formidable, n'eut que le tître de *Grand*; que le second triompha de l'Asie entiere, & ne remporta pour fruit de tant de victoires, que le surnom de *Grand*, encore luy fut il donné par des Sacrificateurs des Idoles, qu'il avoit gagnez; en quoy il étoit infiniment au dessous de l'Empereur, à qui l'Oracle de la Verité venoit de donner les surnoms de *Tres-Grand* & de *Tres-Fort*, que ses victoires dans les quatre parties du Monde luy donnoient à plus juste tître, que Charles-Magne, & Alexandre de Macedoine n'avoient jamais merité le simple nom de *Grand*.

Le Pape donne à Charles-Quint le tître de Tres-Grand.

Je passe le reste, & je dis que l'heure de donner à Maurice l'Investiture de l'Electorat & du Duché de Saxe, arriva. Frederic fut amené devant le thrône. Durant une heure entiere que dura cette lugubre ceremonie, il fit paroître une constance heroïque : il se vit dépoüiller de tous les ornemens de sa digni-

Constance de l'Electeur de Saxe.

té,

té, il les vit donner à son Ennemy, il se vit reduit au nombre de ceux qui se faisoient autrefois honneur qu'on les souffrît dans son anti-chambre, sans en être plus émû. On ne l'entendit point se plaindre ni même pousser le moindre soûpir. Il fit au contraire un assez ,,long discours, par lequel il remercioit Sa ,,Majesté Imperiale de l'avoir privé de tous ,,ses grands biens, qui avoient en quelque ,,façon servi d'instrumens à sa revolte, qui ,,l'avoient rendu moins soûmis qu'il ne de- ,,voit être, & de ne luy avoir laissé qu'au- ,,tant qu'il luy falloit pour vivre tranquille- ,,ment & avec quelque éclat. Il la remercia, ,,dis-je, de l'avoir rendu pauvre, comme ,,d'une grace; protesta qu'il consacreroit à ,,son service la vie qu'il avoit la bonté de luy ,,laisser. Ce discours que Frederic prononça avec une tranquillité surprenante, tira des larmes du cœur & des yeux de toute l'Assemblée. Charles-Quint eut de la peine à retenir les siennes, il reconnut dés-lors, qu'il auroit agi sagement, s'il avoit suivi le conseil du Duc d'Albe. Il se sentit un redoublement d'estime pour cet Electeur déposé, & quoy qu'il ait voulu qu'il le suivît par tout, il n'oublia rien pour luy faire trouver quelque agrément dans son infortune; & il luy fit toucher de si grosses sommes d'argent, que ce Duc ne reconnoissoit presque pas, que ses grands revenu eussent diminué. 1547.

Frederic n'en fut point ingrat: il aima Charles-Quint, & le luy marqua en mille occasions, sur-tout durant cette nuit, que l'Allemagne vit fuir son Empereur devant ce mê- *Sa reconnoissance.*

me

1547. me Maurice, qui pour digne reconnoiſſance des bienfaits qu'il en avoit reçus, cherchoit à le perdre. Charles-Quint le mit alors en liberté, lui permit de ſe retirer où il voudroit, mais il refuſa conſtamment de l'abandonner, il ſuivit par tout. On tient que l'Empereur touché de cette attache fidelle, voulut mettre Maurice au beau de l'Empire, rendre l'Electorat & le Duché de Saxe à Frederic, mais comme il n'avoit pas d'armée ſur pied; que Henry ſecond, & Albert de Brandebourg faiſoient des conqueſtes dans la Morraine & le long du Rhin; que Maurice étoit à la tête d'une belle Armée, il ne crut pas devoir hazarder cette proſcription, n'étant pas en état de la faire valoir. Quoi qu'il en ſoit, Charles-Quint a proteſté mille fois depuis, qu'il n'avoit point en Allemagne d'ami plus ſincere que Frederic.. Il lui fit des preſens conſiderables & le pria de ſe retirer dans ſes Etats; il ne le voulut point, & proteſta toûjours qu'il n'avoit de patrie que le lieu où ſe trouveroit Sa Majeſté, qu'il ne l'abandonneroit qu'à la mort; ce qu'il fit en effet avec tant de démonſtrations d'amour & de tendreſſe, que tout le monde en fut charmé.

Quoi que ces faits paroiſſent étrangers à mon ſujet, j'ai crû neanmoins les devoir au Lecteur, pour lui faire comprendre avec combien de raiſon le Duc d'Albe conſeilloit à Charles-Quint de préferer Frederic à Maurice.

CHA-

CHAPITRE XV.

1547.

Le Landgrave de Hesse fait sa paix.

Les affaires de Saxe étant terminées, Charles-Quint détacha de son Armée trois mille Chevaux & six mille hommes de pied, qu'il envoya sous les ordres du Roi Ferdinand achever la reduction de la Boheme, où la victoire de Mulberg avoit presque entierement rétabli la tranquillité : il fut ensuite à Hall en Saxe, dans le dessein de passer au premier jour dans la Hesse pour remettre le Landgrave au devoir.

La prise de Frederic fit dans ce païs ce que ses armes n'y auroient peut-être pas fait. Le Landgrave, resté seul dans son parti, craignit un destin semblable, ou peut-être plus fâcheux que celui de l'Electeur. Il pria Maurice & l'Electeur de Brandebourg de faire sa paix ; ils y réüssirent, lui manderent qu'il pouvoit en toute seureté venir en Cour ; que Sa Majesté lui faisoit grace, ne le condamnoit ni à la perte de sa vie ou de ses biens, ni à une prison, ni enfin à nul exil ou autre peine afflictive. Sur cette assurance il vint à Hall ; Charles-Quint le reçut avec les mêmes ceremonies qu'il avoit reçu l'Electeur Palatin & le Duc de Wirtemberg, mais plus severement : il lui dit même, que s'il lui donnoit grace, quoi qu'il eût merité justement la mort, il ne le lavoit pas neanmoins de l'infamie qu'il avoit encouruë, prenant les armes contre lui.

Aprés les ceremonies de cette reconciliation, qui furent assez longues, le Duc d'Albe

1547. be retint les deux Electeurs & le Landgrave à souper : ce repas se passa tranquillement : ce Prince & les deux autres y burent à l'Allemande, & ne se douterent de rien. Les tables levées, & tout le monde voulant se retirer, le Duc dit au Landgrave, qu'on lui avoit preparé dans la Citadelle un appartement, où il devoit passer cette nuit. Il parut interdit, & voulut sortir : mais le Duc lui ayant porté la pointe de son épée contre la gorge, l'obligea de le suivre. Le Landgrave fit un cri, auquel les deux Electeurs accoururent, il leur reprocha qu'ils l'avoient trahi, que s'il avoit sû qu'on l'eût dû traiter de la sorte, il ne se seroit pas fié à leur parole. Ils répondirent l'un & l'autre, qu'ils étoient trompez les premiers; qu'ils alloient trouver l'Empereur; qu'ils faisoient leur affaire de la sienne. Je ne dis rien de la fourberie dont quelques Auteurs ont accusé les Secretaires de l'Empereur, & ce Monarque lui-même : c'est un fait dont je ne suis point sûr; je sçai seulement que le Duc confia la garde du Landgrave, à *Jean de Genvarre*, Seigneur Espagnol; que ce Prince fut depuis transporté dans la Citadelle de Malines, & que sa délivrance, que Maurice & l'Electeur de Brandebourg avoient en vain demandée pendant trois années, fut le principal motif qui lui fit prendre les armes, comme nous dirons dans la suite.

Il est arrêté.

Les Ducs de Mekelbourg, & quelques Etats Souverains situez le long de la Mer Balthique, n'avoient pas encore mis les armes bas, ils demanderent la paix, & l'obtinrent

Le reste des Confederez se soumettent.

rent par la mediation du Roi de Danne-mark.

1547.

Sages précau-tions du Duc d'Al-be.

Sa Majesté Imperiale ne s'occupa plus, aprés ces soumissions, que de la réduction de la Boheme. Elle quitta Hall en Saxe, & vint à Nuremberg, d'où elle prit la route de Boheme, au travers de la Turinge, païs rempli de forests, entrecoupé de montagnes, de fleuves, de marais, de defilez, & tout propre à dresser des embûches. Le Duc d'Albe qui sçavoit ce païs; qui étoit sûr que le dernier Electeur de Saxe, qui l'avoit possedé, en avoit fortifié tous les passages, prit les devants avec de la Cavalerie, pour preparer les voyes à son Maître. Il faisoit reconnoître les chemins, raser les retranchemens, que les Confederez avoient élevez; observoit exactement jusques aux moindres défilez pour ne pas tomber dans quelques embuscades, comme fit Alexandre le Grand au retour des Indes. Charles-Quint alloit sortir de la Thuringe, lors que le fils aîné de Frederic vint l'assurer de ses soumissions, accompagné, non comme il l'avoit autrefois été, mais conformement à l'état de sa fortune presente. Sa Majesté le reçut bien, luy fit des caresses, & voulut voir en quel état étoit la playe qu'il avoit reçuë à la tête, commandant une des aîles de son Armée à la Bataille de Mulberg. Ce jeune Prince embrassa son pere, & ne pût retenir ses larmes. Charles-Quint les essuya, luy dit de tout esperer de ses bontez, & le traita d'une maniere si douce, que ce Prince qui n'avoit pas l'ame moins grande que son pere, en conserva de la gratitude

jusques à la mort de l'Empereur. Sa Majesté
1547. n'entra point dans la Boheme, les Rebelles avoient déja mis les armes bas, & par cette soumission la paix & la tranquillité fut renduë à toute l'Allemagne.

Telle fut cette fameuse Guerre de la Ligue de Smalcade, elle dura quinze mois, son denoüement n'eut rien de ce qu'on s'en étoit promis. Les Imperiaux y eurent tout l'avantage pour avoir temporisé, & les Confederez furent obligez de ceder pour le même sujet; car il est seur, que s'ils avoient attaqué l'Empereur au commencement de la Guerre, il étoit perdu, ou du moins bien embarassé.

Ce Monarque fit par-tout des merveilles, son courage invincible le porta dans des lieux, où il y avoit le plus de risque. sa bonne fortune ne l'abandonna point, elle ne le laissa d'abord dans une espece d'accablement, que pour faire éclater sa puissance, en le relevant. Il est vray que sans le Duc d'Albe: elle n'y auroit pas reüssi. Les Catholiques dûrent à ses sages longueurs l'heureux succés de la premiere Campagne, & la reduction de tous les Princes ou Etats libres situez le long du Danube & du Rhin. Son grand courage ne rendit pas de moindres services durant la derniere Campagne. La victoire de Mulberg qui la finit en l'ouvrant, luy fut entierement duë, il la proposa, il la fit gouter au Conseil malgré la repugnance de presque tous les Officiers. Il passa l'Elbe, sa presence, & ses exhortations rendirent aux Cavaliers le courage, que la rapidité du fleu-

ve, & sa largeur extrême leur avoient presque entierement ôté. En moins d'une heure il battit, prit l'Electeur, & par cette action finit une Guerre, qui seule peut luy faire trouver place parmi les Heros les plus celebres, qui ayent jamais paru. 1547.

CHAPITRE XVI.

Le Duc est chargé d'amener aux Païs-Bas le Prince d'Espagne & de veiller à ses actions.

LA guerre de Boheme heureusement terminée, Charles-Quint se rendit à la Diette d'Ausbourg, y donna solemnellement la paix, & une Amnistie generale aux Confederez. Cette Diette se terminoit à peine, que Sa Majesté retomba malade de ses gouttes, qui le tourmenterent avec tant de violence, qu'elle ne crut pas pouvoir tenir encore long-temps contre des douleurs si cuisantes. Il resolut de faire venir son fils qui étoit en Espagne, tant pour le faire voir aux Flamans, & le mettre bien dans leur esprit, que pour tâcher, si cela étoit possible, de le faire élire Roy des Romains: Il ne voyoit que ce seul moyen de maintenir la Monarchie Espagnole dans ce haut point de puissance & d'éclat, où il venoit de la mettre.

Agité de ces diverses pensées, il fit avancer le Duc d'Albe, qui étoit appuyé contre une colonne du pied de son lit, & luy dit tout bas: *Vous voyez, cher & tres-fidele Duc où me reduisent mes infirmitez, bien que je vienne de remporter une victoire des plus complettes, elles m'en font perdre le fruit: mes Ennemis abusant de ma clemence, & de ma*

facilité, me voyant hors d'état d'agir, meditent
1547. *de nouvelles revoltes. leurs yeux, & l'opiniâtreté qu'ils ont fait voir durant toute la Diette, ne me l'ont que trop dit, & même des Pensionnaires secrets, que j'entretiens à leurs Cours, m'avertissent qu'ils arment en secret, cependant je ne puis ni monter à cheval, ni me tenir debout, la goutte mange tous mes membres, & me cause une insomnie, pendant laquelle mon esprit agité de ces diverses pensées ne souffre pas moins que mon corps. Vous sçavez que les Heretiques d'Allemagne ne sont pas les seuls, qui ont juré ma perte, Henry, Prince jeune & guerrier, & le successeur de la haine de son pere, aussi-bien que de son Royaume de France, menace mes Etats d'une guerre sanglante: Je n'ay de consolation à tant de maux que mon Fils, son courage qui me paroît digne de l'Empire, & son esprit deja capable de manier les affaires les plus difficiles, sont le seul soulagement qui me reste. Je le regarde comme l'unique soûtien de ma fortune, & le digne successeur de mes grands Etats. Mais, cher Duc, qu'il est éloigné de moy! Que son absence me fait de peine; je le souhaite incessamment, je me premets que sa presence soulagera mes chagrins, mais à qui puis-je le confier dans un voyage si long & si plein de danger, sinon au fidele Compagnon de mes travaux, au Conseiller le plus sincere qui m'ait jamais approché, enfin à l'auteur de toutes mes victoires? C'est à vous, Monsieur. Je le crois en seureté tandis que vous l'accompagnerez, je me persuade que vôtre prudence le tirera de tous les perils, qu'il pourroit courir avec un autre; enfin vos exemples feront pour luy*

luy de continuelles leçons des vertus les plus sublimes : Partez donc au plutôt, amenez-le moy ; je ne vous dis rien de plus, vous trouverez mes ordres dans ces Memoires. 1547.

L'Empereur se leva un peu, achevant ses paroles, & appuyé sur son coude, il mit entre les mains du Duc, des memoires instructifs pour luy, & d'autres pour Philippe. Ces derniers qu'on pouroit appeller *le grand Art de regner*, contenoient la maniere de bien gouverner un Empire ; & ce qu'il étoit à propos que Philippe dût sçavoir pour faire felicité de ses sujets, devenir la terreur de ses Ennemis, & l'arbitre de l'Univers. Charles ne luy marquoit rien que ce qu'il avoit appris par une longue experience, comme il le marque luy méme dans le premier article de ces Memoire.

Il recoit des Memoires instructifs pour Philippe.

J'ay jugé à propos, mon cher Fils, de vous écrire ce que vous devez sçavoir pour regner avec gloire, c'est le fruit de mes experiences, ils ne renferment que des preceptes necessaires, de l'utilité desquels je suis tellement persuadé, que je les prendrois pour l'unique regle de mon Gouvernement, si je commençois à porter la Couronne. Lisez les avec soin, regardez-les comme la meilleure piece de vôtre heritage, & celle que j'ay eu le plus d'empressement de vous mettre entre les mains, avant que la mort que j'attens chaque jour, & que je sens venir à grands pas, m'enleve de ce monde.

J'ay crû ne devoir pas omettre un article de ces Memoires, qu'ont omis des Auteurs peu corrects, ou peut-être ennemis de la gloire du Duc d'Albe. Il est à la fin de ces

Charles-Quint ordonne à son fils d'admettre le Duc à sa table.

1547. mêmes Memoires. *Comme il est de necessité que vous passiez par l'Italie, & que je ne doute point que les Princes de ce païs ne vous prient de loger dans leurs Palais, je veux que quand vous ferez l'honneur à quelqu'un de ces Princes de les recevoir à vôtre table, vous y receviez aussi le Duc d'Albe; car il seroit indigne que ce Seigneur, que ses grands services & son merite éminent me rendent plus cher & plus estimable qu'aucun de ces Princes, fût privé d'un honneur dont ils sont moins dignes que luy. Car si sa qualité de Sujet semble le mettre au dessous d'eux, il ne leur cede point en naissance, il leur est superieur en merite & en valeur, & je n'estime rien au dessus de luy, que les Souverains dont la Divine Providence l'a rendu Sujet.*

Le Duc s'oppose en vain aux innovations de Charles-Quint.

Le Duc étant allé prendre congé de Sa Majesté, elle luy donna de nouveaux memoires pour quelques ordres qu'elle vouloit que Philippe executât. Le Duc les lut, Charles l'ayant souhaité; mais étant arrivé à cet endroit, qui contenoit un nouveau Ceremonial, lequel abolissant l'ancien usage pratiqué dans la Cour des Rois de Castille, introduisoit les coûtumes usitées dans la Cour des Ducs de Bourgogne, il ne pût s'empêcher de se plaindre hautement d'un procedé si injurieux à la Nation Espagnole: il pria Sa Majesté de ne le pas faire le porteur d'un ordre qui seroit si mal reçu en Espagne. Charles-Quint demeura inflexible, & protesta qu'il ne le revoqueroit point. *Ce n'est pas*, dit-il, *que je ne comprenne jusques à quel point les Espagnols en seront choquez; mais, Monsieur, ce procedé*

procedé sera pour moy un redoublement de leur amour, si vous leur declarez le motif qui me fait agir. Je suis tellement convaincu de leur fidelité, & de leur attachement sincere pour ma Personne, que je ne doute nullement qu'ils ne soient tous prêts à me donner jusques à la derniere goutte de leur sang. Je ne crains ni leur haine, ni leur revolte, car je les en crois incapables, tant qu'ils sçauront, que j'ay pour eux une tendresse de pere. C'est donc cette ferme confiance qui me persuade que je n'ay besoin pour les retenir, ni de caresses, ni de marques apparentes d'affection pour eux; ils se contentent d'un amour solide, & de la gloire d'avoir dompté l'Allemagne, & vaincu les Nations les plus fieres. Il n'en est pas de même des Allemans & des Flamans; ils donnent tout à l'apparence. Ce dehors les enleve, il n'y a que ce moyen de captiver leur bien veillance & leur fidelité. Ces marques exterieurs d'amour & de confiance peuvent les rendre affectionnez, ainsi je trouve ce changement d'une necessité absoluë, je ne veux point que vous m'en parliez d'avantage, & vous remarquerez dans la suite, qu'il sera fort avantageux à toute la Nation. 1547.

Le Duc n'eut rien à répondre à un ordre si precis, il prit aussi-tôt congé de l'Empereur, partit escorté d'un escadron de gens choisis, & se rendit en peu de jours à Genes. Il y prit la mer, & aprés une navigation aussi courte qu'elle fut heureuse, il arriva en Espagne.

1548.

CHAPITRE XVII.

Arrivée du Duc en Espagne.

PHILIPPE tenoit les Etats de l'Arragon. Il les termina, lorsqu'il eut appris l'arrivée du Duc, & se rendit en Castille. Le Duc d'Albe fut le trouver dans Alcala-de-Henarez, & luy rendit les lettres de Sa Majesté Imperiale. Il seroit comme superflu de marquer ici, que le Prince des Espagnes le traita avec beaucoup de distinction, & que tout le monde s'empressoit à voir le Vainqueur de l'Allemagne. Je dis seulement, qu'il suivit Philippe à Villadolid, lieu marqué pour la tenuë des Etats de Castille. Le Prince, y étant arrivé, envoya des Lettres circulaires à tous les Grands d'Espagne, par lesquelles il leur donnoit avis de l'heureux succés des affaires de l'Allemagne, & leur faisoit part des ordres qu'il avoit reçus de Sa Majesté, tant pour le voyage que pour les changemens qu'il vouloit introduire dans la Cour d'Espagne: Il finissoit par les assurer qu'il ne partiroit qu'aprés l'arrivée de Maximilien, Prince de Hongrie, qui venoit épouser l'Infante Marie, & qu'il le laisseroit Gouverneur des Royaumes d'Espagne en son absence.

Le depart de Philippe, & les innovations chagrinent les Espagnols.

Le départ de Philippe déplut à toute l'Espagne, l'on se representa les derniers troubles, qui n'avoient eu pour principe qu'une cause semblable: L'on se persuada que si Sa Majesté reussissoit dans son dessein de faire élire le Prince Roy des Romains, ce jeune homme ne reviendroit de long-tems en Espagne;

pagne ; Qu'ainsi ce beau Royaume ne joüiroit plus de la presence de ses Souverains, 1548.
qu'il verroit passer tous ses tresors en Allemagne, dont il seroit comme la province.

Ce départ fit crier, mais beaucoup moins que les nouveautez que le Duc d'Albe, Grand Maître de la Maison du Roy, nommé par l'Empereur Generalissime des Troupes des Etats de la Couronne d'Espagne, introduisit par l'ordre de Sa Majesté Imperiale, à la Cour & dans les Armées. Il abolit les usages pratiquez du tems des Rois de Castille, & il leur fit succeder ceux des Ducs de Bourgogne. Les Espagnols ne purent tenir contre ces innovations ; tous s'écrioient avec indignation, que l'Espagne étoit devenuë un objet de mépris ou de haine pour leur Souverain : Qu'il abrogeoit leurs coûtumes les mieux établies, qu'il ne les traiteroit pas avec plus de rigueur, & moins de menagement, quand tant de Royaumes qui faisoient sa principale grandeur, seroient un Païs de conquête ? Qu'il les mettoit au dessous de la Bourgogne, quoy qu'eux seuls defendissent & la Bourgogne & l'Empire même.

Comme Philippe pressoit les membres des Etats de répondre positivement sur son depart, & sur ces nouveautez, ils répondirent aprés bien des délais : *Que son absence seroit pour eux un chagrin extrême, mais que Sa Majesté l'ayant jugé necessaire pour le bien de l'Allemagne, ils tâcheroient de s'en consoler dans leur obeïssance, & leur affection, mais qu'ils ne pouvoient souffrir que par un mépris inju-*

1548. *vieux à toute leur Nation, il fist succeder les usages de la Cour de Bourgogne à ceux des Rois d'Espagne : Que Sa Majesté alleguoit, pour leur faire gouter ce changement, une raison, qui bien loin de les satisfaire, les faisoit trembler, puis qu'ils voyoient par cette recompense de leur fidelité, ce qu'ils devoient se promettre dans la suite : Qu'ils attendoient toute autre chose de la reconnoissance de l'Empereur, pour le salut duquel ils avoient tout sacrifié, & qu'enfin ils étoient tous determinez à ne les pas souffrir.*

Philippe rompt les Etats.

Cette fermeté choqua Philippe, qui vouloit absolument être obeï; il obligea la Noblesse & les Ecclesiastiques de sortir de l'Assemblée des Etats. L'on ne sçauroit dire jusques à quel point ces deux Ordres furent choquez d'un procedé si injurieux : Ils en prirent sujet de faire de nouvelle plaintes; il s'en trouva dans ces deux Corps, qui eurent l'injustice de s'en prendre au Duc d'Albe, qu'ils crurent l'auteur de ce changement, parce qu'il en poursuivoit l'execution avec chaleur. Quelques Grands furent le trouver & luy demanderent, avec un air de colere, *ce qu'on luy avoit ou promis, ou donné, pour imposer ce joug à sa Patrie, & luy faire un affront si signalé?* Cette demande le choqua jusques au vif, & en même temps le jetta dans une confusion extrême. Ainsi, partagé entre la honte & la colere, il leur répondit: *Messieurs, je prends Dieu à témoin, si je ne me suis pas fortement opposé à ces nouveautez, si je ne me suis pas exposé à m'attirer l'indignation de Sa Majesté Imperiale, pour luy faire retra-*

Les Grands se prennent au Duc des changemens.

Il se justifie,

ctir

ter un ordre qui ne m'a pas semblé moins injurieux qu'à vous. J'aurois resisté plus long-temps, je n'aurois jamais autorisé ces nouveaux usages par mon consentement, quoique forcé, si je n'avois estimé qu'il y auroit eu de la cruauté de refuser à un Pere, mangé des cuisantes douleurs de la goutte, la consolation de voir un fils, qui fait toutes ses esperances. Au reste, Messieurs, sçachez que je suis sorti d'une famille qui n'a cherché pour recompense de ses hauts faits, que la gloire de les avoir executez, que je n'ay point de sentimens opposez à ceux de mes braves Ayeuls, & que je suis incapable de la moindre lâcheté. 1548.

Cette justification ne les satisfit point, ils se retirerent, en disant au Duc, *que l'Empereur connoîtroit bien-tôt, qu'il y avoit une grande difference de ceux qu'il favorisoit, à ceux qu'il avoit méprisez.*

Comme cette menace marquoit une revolution prochaine, le Duc d'Albe ne crut point en devoir faire un secret à Philippe; il luy conseilla en même tems de ne pas quitter l'Espagne. Ce Prince, qui étoit fort soupçonneux, gouta cet avis; Mais Maximilien étant arrivé, les Noces se celebrerent avec un concours general de toute la Noblesse. Elle n'y fit paroître ni chagrin ni mécontentement; elle marqua au contraire beaucoup d'affection pour ce Prince, qui rassembloit assez de la taille & du visage, au Roy Ferdinand le Catholique, dont la memoire est pretieuse à l'Espagne.

Philippe sort de l'Espagne.

Ces manieres rassurerent Philippe; il ne craignoit plus de revolutions, il fit partir ses

1548. équipages, & partit luy-même, à la fin de Septembre, accompagné du Duc d'Albe, & d'un nombreux cortege de Noblesse & de domestiques. Le Marquis d'Aguillar, Vice-Roy de Catalogne, luy fit une magnifique entrée à Barcelonne, où il attendit pendant plusieurs jours un temps favorable pour sa navigation.

Un vent frais s'étant élevé, il s'embarqua sur le champ. Il étoit à peine en pleine mer, qu'une tempête violente l'obligea de relâcher à Roses. Il n'y fut pas long-temps, la bonace qui avoit succedé à la tourmente, luy permit de reprendre la mer. Il la tint quelques jours, au bout desquels il entra dans le port de Savonne; d'où il se rendit à Genes, si fatigué, qu'il fut contraint de demeurer quelques jours dans cette grande Ville, pour se refaire des travaux de la mer.

CHAPITRE XVIII.

Philippe traverse l'Italie.

L'Hiver commençoit à se faire sentir, lors que Philippe partit de Genes. & les neiges qui avoient déja couvert l'Apennin, luy rendirent le passage de cette montagne fort difficile: neanmoins il en sortit heureusement, & entra dans le Milanez. Il visita toutes les Places qui se trouverent sur son passage, ou qui n'en étoient pas fort éloignées, & employa en ces visites le reste de l'année 1548.

1549. Le Duc affecte de ne point

Arrivé à deux milles de Milan, il rencontra le Duc de Savoye, qui l'accompagna à son entrée dans cette Capitale du Milanez.

Comme

Comme elle est grande, riche, peuplée, & remplie d'un grand nombre d'habiles gens, elle n'avoit rien oublié pour recevoir son Monarque futur avec toute la pompe & la magnificence possible. Ce n'étoient qu'Arcs de triomphes, statuës, obelisques, trophées d'armes, en un mot l'on y avoit étalé en profusion tout ce qui peut rendre une Entrée magnifique. Le Prince y fit un long séjour, durant lequel les Citadins le regalerent de toutes sortes de fêtes. Sorti de Milan, il fut à Mantouë. Le Duc de cette Ville le fit recevoir à l'entrée de ses Etats, & fut au devant de luy, à plusieurs milles de sa Capitale, qui ne se distingua pas moins que Milan. Il est vray que tous ces Souverains de l'Italie s'efforçoient à l'envi à qui feroit mieux sa Cour au Prince des Espagnes. Ils le regardoient, s'il faut ainsi dire, comme une nouvelle Divinité, dont la puissance étoit à craindre, & la faveur à souhaiter. Le Duc d'Albe fut presque le seul qui ne se laissa point entraîner à cette joye, dont la suite de Philippe & les Italiens paroissoient si fort penetrez. Il eut beau avoir part aux applaudissemens; il eût beau voir regarder en sa personne avec admiration le Vainqueur de l'Allemagne; tout cela ne le satisfit point. Il ne voulut pas même, sous pretexte de maladie, entrer à Milan, ni dans Mantoüe: Il étoit persuadé que Philippe y devoit admettre à sa table quelques Princes Italiens; il craignoit que ce jeune homme ne luy refusât le même honneur, & qu'ainsi il ne parût inferieur à ces Princes: ou plûtôt il voulut, par cette moderation,

1549. paroutre dans les Villes, où les Princes d'Italie mangeoient avec Philippe.

deration, imposer silence à l'envie, & ne se
1549. pas attirer l'inimitié des Grands; Car bien qu'autrefois les Rois d'Espagne reçussent souvent à leur table quelques-uns de leurs Grands, cette louable coutume étoit abolie. Ainsi cet honneur paroissant nouveau, & ne pouvant être pris que pour une grande distinction, qu'auroient dit plusieurs Grands, d'un merite à la verité de beaucoup inferieur à celui du Duc, mais qui avoient l'avantage de descendre en ligne directe des Monarques de Castille & de Leon; & le Duc d'Albe ne pouvant être regardé que comme un Etranger, tirant son origine d'un Prince de la Maison Imperiale de Constantinople, mais qui avoit fait souche en Espagne depuis plus de trois siécles? Ces considerations jointes à la modestie du Duc, le firent se priver d'un honneur dont Charles-Quint l'avoit cru seul digne entre le reste de ses Sujets.

Je passe la relation du voyage de Philippe, pour dire qu'aprés avoir traversé la Lorraine
1550. & la Franche-Comté, il se rendit aux Païs-bas auprés de l'Empereur son Pere, qui l'attendoit à Bruxelles. Il visita les principales villes de ce Pais, qui toutes lui firent des Entrées manifiques. Charles-Quint lui fit prêter serment de fidelité par les Flamans, qui le reconnurent pour son heritier présomptif, mais ils ne purent gouter son humeur, qui leur parut austere, & trop froide pour une Nation ouverte, qui veut des Princes plus populaires, que ne l'étoit Philippe.

Philippe passe en Flandre.

Ce grand Empereur repassa en Allemagne,
1551. &

& s'y fit suivre par son Fils, qui n'eut pas sujet d'être content de son voyage, ni de l'humeur brusque de ces peuples, & en particulier de celle de l'Electeur Maurice, qui le maltraita en pleine Diette: Aussi n'y voulut-il pas demeurer, & la Diete fut à peine finie, qu'il pria son Pere de lui permettre de repasser en Espagne. Charles y consentit d'autant plus volontiers, que Philippe s'étoit broüillé avec Ferdinand Roy de Hongrie & des Romains, son Oncle, & qu'il craignoit avec quelque raison, que cette broüillerie n'eût des suites facheuse. 1551.

Retourne en Espagne.

Le Duc d'Albe reconduisit le Prince en Espagne, par un ordre precis de Charles-Quint, ou plutôt par une disposition de la divine Providence, qui ne vouloit point permettre que le Duc se trouvât à cette honteuse fuite de l'Empereur, ni que par une retraite si precipitée il eut part à un affront, qui ternit la gloire qu'il avoit acquise dans la guerre precedente, & en particulier à Ratisbonne, d'où sa seule presence éloigna toutes les forces des Confederez. Cependant Maurice avoit incomparablement moins de troupes que n'en commandoient l'Electeur Frederic & le Landgrave, mais Sa Majesté n'avoit point le Duc, dont la presence seule valoit une Armée. 1552.

CHAPITRE XIX.

Histoire de la Guerre de l'Electeur Maurice.

IL faut pour bien entendre cette histoire, remarquer que le Landgrave de Hesse étoit toujours prisonnier à Malines; quelques instances

instances que fissent pour obtenir sa liberté
1552. Maurice & l'Electeur de Brandebourg, sur la parole desquels il s'étoit rendu à Hall. Ils n'avoient rien obtenu, au contraire, l'on gardoit ce Prince avec beaucoup plus d'exactitude, on le traitoit même plus rudement qu'à l'ordinaire, sous pretexte qu'il avoit voulu se sauver.

Maurice, las de se voir joüer si long-temps, prit son parti, resolut d'obtenir ou de force ou de gré la liberté du Landgrave, il fit une Ligue avec l'Electeur de Brandebourg, & la plûpart des Princes Protestans d'Allemagne; il s'assura des secours de Henri II. Roy de France, auquel luy & les autres Princes Liguez donnerent le titre de PROTECTEUR DE LA LIBERTE' GERMANIQUE, mais tout se fit avec un secret qui fut impenetrable à Charles-Quint, quoiqu'il se vantât d'avoir des Pensionnaires dans les Conseils de tous les Princes de l'Europe, tant du premier que du second ordre. Ainsi lors qu'il y pensoit le moins, Maurice se mit à la tête de l'Armée, avec laquelle il venoit de prendre Magdebourg qui s'étoit revoltée, Il y joignit la garnison, qui avoit defendu cette ville, & les troupes de quelques Princes Protestans, & marcha avec tant de diligence, qu'il pensa surprendre dans Inspruk l'Empereur, qu'il amusoit par des propositions de paix. La consternation que l'approche de Maurice jetta dans la Cour de Sa Majesté Imperiale, ne se peut exprimer qu'en remarquant que l'Empereur, Granvelle, lors Evêque d'Arras, & presque tous les Grands, se sauverent à demi-

mi nuds, & sur des chevaux sans selles ni brides, & ne firent alte, que lors qu'ils furent arrivez dans la Carinthie, où ils eurent assez de peine à se remettre de leur peur. 1552.

Philippe apprit cette facheuse nouvelle avec étonnement, il resolut aussi-tôt d'envoyer au secours de son pere, le seul qui pouvoit faire trembler les Allemans, je veux dire le Duc d'Albe, qui s'étoit retiré sur ses terres, ne pouvant s'accommoder à l'humeur de Philippe, Prince plein de luy-même, ni flatter ses passions. Il en partit à l'instant pour la Cour : il reçut une somme considerable des Tresoriers de Guerre, & comme elle ne suffisoit pas pour faire les recruës necessaires, il mit en gage les pierreries & les meubles les plus precieux de sa maison, & vendit quelques Terres assez considerables. Il crea, par la permission de Philippe, pour huit mille écus de rente, n'ayant rien de plus cher, que le desir de rendre service à son Prince & à sa Patrie

Philippe envoye le Duc d'Albe au secours de l'Empereur.

Avec cet argent, il leve sept mille hommes, équippe en peu de jours une flotte, sur laquelle il embarqua non seulement ces nouvelles recruës, mais aussi quantité de Noblesse volontaire, & de vieilles Troupes. Il aborda heureusement à Genes, & sans avoir égard que ces Troupes avoient besoin de repos pour se refaire des fatigues de la mer, il marcha à grandes journées, passa les Alpes, traversa quelques fleuves, & vint joindre l'Empereur.

Ce Monarque ayant appris que le Duc étoit

1552\.

Le Duc d'Albe joint l'Armée de l'Empereur.

L'Empereur reçoit le Duc d'une maniere distinguée.

étoit arrivé, en témoigna de la joye, & fit part de cette nouvelle à ses Troupes : un moment aprés, on luy vint dire que ce Heros demandoit à entrer ; il luy envoya un de ses Officiers, pour luy dire, qu'il l'attendoit, & même avec impatience. Alors regardant le Roy Ferdinand son frere, & quantité d'Officiers & de Grands qui étoient auprés de luy, il leur dit avec un profond soupir : *Vous avez été les fideles compagnons de ma fuite, mais si le Duc d'Albe s'y étoit trouvé, il auroit été le compagnon de ma victoire.* Le Duc étant déja dans l'anti-chambre, Charles-Quint luy fit l'honneur d'aller au devant de luy, le releva lors qu'il se jettoit à ses pieds, l'embrassa, & le serrant contre sa poitrine, luy demanda d'un ton mélé de joye & de confusion : *Comment m'avez vous regardé, lors que je fuyois d'Inspruk devant mes Ennemis ? Seigneur*, répondit le Duc, *de la même maniere que quand vous terrassiez ces mêmes Ennemis à Mulberg, ou que vous meprisiez les avis que je vous donnois avant que vous accordassiez à Maurice l'investiture de l'Electorat & du Duché de Saxe.*

Ne r'ouvrez point ma playe, repartit l'Empereur, *il est vray qu'au mépris de vos sages conseils, j'ay élevé un Prince, qui ne s'est servi de son élevation que pour me perdre : mais, Monsieur ? il auroit eu le sort de Frederic, & Inspruk auroit été pour luy Ratisbonne si je vous avois eu : je me console neanmoins, esperant que sous vôtre conduite je puniray cet ingrat, que je reprendray les villes que le Roy Henry son protecteur vient de m'enlever ; que je luy apprendray*

apprendray que ma vieillesse n'est point à mépriser, que j'ay les plus excellens Capitaines du monde, les soldats les plus brave, que je conserve comme des tresors pour m'en servir dans le besoin. Ne soyez donc point surpris, cher Duc, si presque seul j'ay lâché le pied, mais aujourd'huy que mes forces sont presque égales à celles de mes Ennemis, voyons qui de nous remportera la victoire. 1552.

Le Duc, pressant la main de ce grand Prince, la luy baisa plusieurs fois, l'assura de la fidelité & de la bravoura des Espagnols, & ne luy promit rien moins des Italiens qu'il sçavoit être en marche.

CHAPITRE XX.

PIERRE de Tolede, Vice-Roy de Naples, n'avoit pas moins montré d'empressement à secourir son Maître, que le Duc d'Albe, Chef de l'illustre Maison de Tolede. Ce genereux Vice-Roy ayant reçu quelques secours d'argent de Sa Sainteté & du grand Duc de Toscane, leva trois Regimens d'Infanterie Italienne, quatre Escadrons de Cavalerie, & fit prendre aux uns & aux autres la route de l'Allemagne. Eloge de la Maison de Tolede.

Il sembloit que la punition des Rebelles fût reservée à la Maison de Tolede; qu'elle seule eût des Heros capables de remettre les Mutins au devoir, & de punir les impies & les sacrileges. J'ay déja marqué ce que le Duc d'Albe avoit fait en Allemagne, & je parleray dans la suite de ce qu'il fit en Flandre.

Le Vice-Roy de Naples ne s'étoit pas

moins

1552. moins signalé ; il avoit défait les Turcs qui avoient osé faire descente aux côtes de ce Royaume, & il avoit dompté les Rebelles de ce même Royaume, qui ne s'étoient pas moins promis que d'en bannir la Domination Espagnole.

Il est vray que la Maison de Tolede n'a produit que de grands Hommes, mais elle ne fut jamais plus fertile en Heros que dans ce siécle ; elle donna *Pierre*, Marquis de Villa-Franca, qui fut un foudre de guerre : ses deux fils *Garsias* & *Frederic* ne luy furent inferieurs en rien ; l'Espagne pleure encore le dernier, qu'un malheureux assassin luy ôta, lors qu'elle s'en promettoit le plus, & qu'il n'étoit encore qu'à la fleur de son âge.

Mais pour revenir à nôtre histoire, Ferdinand de Gonzague, Gouverneur du Milanez, avoit envoyé à l'Empereur deux Terces, l'une Espagnole, l'autre Italienne ; En un mot, tout le monde se signala ; mais peu, autant que *Marie d'Autriche*, sœur de Sa Majesté Imperiale, Reine Doüairiere de Hongrie, & Gouvernante des Païs-bas : elle se rendit en diligence à Aix la-Chapelle, traita avec plusieurs Princes Allemans pour des Troupes, & elle avoit déja envoyé huit mille hommes, qui entrerent dans le Camp quelques jours avant le Duc d'Albe.

Cruautez de Maurice. Le Duc Maurice, General des Confederez, au desespoir d'avoir manqué l'Empereur par deux fois, & chagrin de le voir en état de luy faire tête, revint sur ses pas, fut mettre le siége devant Ratisbonne : Cette grande Ville fut pillée, Maurice croyant devoir cette

vengean-

vengeance aux Manes du Duc Georges de Mekelbourg tué dans une sortie, que firent les assiégez Il courut ensuite toute la Franconie; fit le dégât dans ce beau païs, & traita les Lieux saints & les Personnes consacrées à Dieu avec la derniere barbarie. 1552.

Ces violences mirent Charles-Quint dans une colere terrible; il se promit d'user de represailles sur les Rebelles, & de les punir de la maniere du monde la plus severe, aussitôt qu'il auroit rassemblé toutes ses forces. Il fit la reveuë de celles qui étoient auprés de luy, & ne trouva que trente quatre mille Fantassins & sept mille Chevaux; nombre fort au dessous de celuy des Ennemis. Il est vray qu'il attendoit de nouvelles troupes, & qu'elles étoient en marche pour le joindre; ce qu'elles ne pouvoient faire aisement, qu'aprés qu'on auroit délogé les Confederez des postes qu'ils occupoient. Eux qui n'avoient que trop éprouvé dans la guerre precedente, le bonheur de Charles-Quint & la valeur du Duc d'Albe, son Generalissime, ne crurent pas les devoir tenter une seconde fois: ils remirent les propositions de paix sur le tapis, & envoyerent des Députez au Roy Ferdinand, qui étoit regardé comme neutre dans cette grande querelle, & pour qui les Confederez protestoient ne manquer ni de soûmission ni de respect.

Charles-Quint donne la paix aux Allemans

Ce monarque souhaitoit la paix, & vouloit en être l'arbitre pour deux raisons; la premiere, il étoit de son interest de se mettre bien dans l'esprit des Allemans, dont il devoit être Empereur aprés la mort de son frere:

re : La seconde, les Turcs étoient entrez
1552. dans son Royaume de Hongrie, y faisoient tant de conquêtes, qu'il étoit à craindre, qu'à moins d'un prompt secours ils ne l'en dépoüillassent avant la fin de la campagne. La paix luy donnoit ce secours, les Confederez luy ayant promis toutes leurs troupes. Il pria donc Sa Majesté Imperiale de rendre une seconde fois la paix à l'Empire, de mettre le Landgrave en liberté, de satisfaire les Protestans sur quelques points qui concernoient la liberté de conscience, & l'exercice libre de leur Religion : Il luy representa la guerre de Hongrie, & celle de France; luy fit connoître que les forces des Confederez augmentoient chaque jour; que sages à leurs dépens il n'en auroit pas si bon marché, que dans la premiere guerre.

Charles-Quint sentoit beaucoup de repugnance à cette Paix; il ne pouvoit digerer l'affront que les Confederez luy avoient fait; l'ingratitude de Maurice luy tenoit au cœur: Il se promettoit une vangeance complette, & la croyoit d'autant plus facile, qu'il étoit accompagné du Duc. Il n'écoûta donc dans les premiers mouvemens, ni son naturel enclin à pardonner, ni sa tendresse pour son Frere, ni son repos particulier; il n'envisagea point la guerre de Hongrie, ni celle de France, qui mettoient l'Empire à deux doigts de sa perte : il crut pouvoir satisfaire à tout. Le Duc d'Albe ne put gouter une fermeté qui lui parut fort à contre-temps. Il ne s'y opposa pas neanmoins ouvertement, mais il n'échappoit jamais un occasion favorable de

luy

lui faire voir, que cette paix étoit non seulement tres-necessaire, mais qu'elle étoit e. co- 1552.
re tres-glorieuse. *Vous savez, grand Empereur, que la diversité des temps & des occurrences exigent diverses maniéres de se comporter. Vous n'ignorez point qu'on ne surprend guéres deux fois un Ennemi prudent de la même maniére. Lors de la premiere guerre d'Allemagne, nous n'avions d'Ennemis que les Confédérez. Le Turc étoit occupé chez lui: François Premier & Henry venoient de mourir. Vôtre bonne fortune sembloit vous avoir menagé la mort de ces deux Princes dans cette occasion, & avoir en même temps ôté à vos Ennemis deux puissans protecteurs; car il est sûr que s'ils eussent vécu, ils vous auroient embarrassé: l'un & l'autre n'auroient pas manqué de vous déclarer la guerre, & par une furieuse diversion, d'Empêcher que vous ne pussiez faire venir à vôtre secours les Troupes de Flandre, d'Italie, & du Rhin, qui nous rendant presque égaux à nos Ennemis, nous assurerent la victoire. Ainsi n'ayant en tête que les seuls Confederez, qui ne furent jamais unis, il nous étoit comme impossible de ne les point battre. Mais aujourd'hui ce n'est plus le même. Le Turc nous pousse vivement dans la Hongrie. Henry, aprés avoir conquis des Provinces entiéres au de-là du Rhin, est aux portes de Strasbourg, prêt à passer ce grand fleuve, & faire en de-çà toutes les conquêtes, qui lui sont possibles. Cela étant, Sacrée Majesté, pensez serieusement à la paix avec les Confederez: Ce sont vos Sujets, & des Sujets qui pourront, se joignant à vous, confondre les desseins de l'Etranger: vous perdrez*

drez toûjours avec eux, & la victoire ne vous
1552. *peut-être que funeste. Au reste que craignez-vous pour vôtre gloire ? Ne lui suffit-il pas de les avoir réduits à implorer vôtre clemence ? Que vous produiroit de plus leur entiére défaite ? Ils sont déja vaincus, puis qu'ils parlent de capituler ; vôtre presence seule les épouvante, & leur fait mettre les armes bas. Que ne dira point l'Europe, lors qu'elle vous verra donner la loi à un Ennemi, qui croyoit n'agueres l'imposer à Vôtre Majesté ? Ne refusez donc plus une paix necessaire à l'Empire, au Christianisme, & à vous-même : à l'Empire, pour réünir tous ses Membres, & réparer la terrible brêche que le Roi vint de lui faire par la conquêtte de plusieurs bonnes villes ; au Christianisme, afin de pouvoir repousser son Ennemi le plus terrible ; à vous même, pour vous procurer un repos dont vous avez besoin pour affermir vôtre autorité ébranlée, & montrer à toute l'Europe l'ascendant de Vôtre Majesté sur les Allemans.*

Le Marquis Albert refuse la paix.

Ces raison, & les conquêtes du Roi Tres-Chrêtien determinerent Charles-Quint à donner la paix à l'Allemagne. Elle fut signée à Passau le 4. d'Août 1552, & le Landgrave, seul motif apparent de cette guerre, fut remis en liberté. Les Confederez licentierent une partie de leurs Troupes, & presque tous les Soldats qui furent cassez, prirent parti dans l'Armée Imperiale. L'Electeur Maurice mena ses Troupes particulieres, & celles de quelques autres Protestans en Hongrie, au secours du Roy Ferdinand. Le seul Albert de Brandebourg, auquel se joignit le Colonel Rhimberg avec son Regiment, refusa de

de quitter les armes. Il se lia plus étroitement d'interest à Sa Majesté Tres-Chrêtienne, 1552.
entra dans la Franconie, pilla plusieurs villes occupée par les Catholiques, mit les autres à de grosses contributions, & s'assura de quelques-unes par de puissantes garnisons.

CHAPITRE XXI.

Charles-Quint est reçu dans Ausbourg.

CHARLES-QUINT persuadé que le Marquis ne pourroit tenir long-temps contre luy, & qu'il ne luy seroit pas difficile de reprendre Metz, Toul, & Verdun, que Henry Second venoit d'occuper, fit prendre les devants au Duc d'Albe, suivi de vingt-mille hommes. Ce Heros s'étant approché d'Ausbourg, les Bourgmestres luy en apporterent les clefs. Il y entra, & le lendemain l'Empereur y arriva avec le reste de l'Armée. Sa Majesté deposa les Bourgmestres & le Senat Lutherien, rétablit les Catholiques dans toutes les Charges, aprés quoi il condamna tous quoi il condamna tous les habitans à luy payer de grosses sommes pour se racheter du pillage, & s'assura de la Ville par une bonne garnison. Il traversa le Wirtemberg, vint à Spire, & descendit jusques à Strasbourg, poursuivant toûjours le Marquis Albert, qui trop foible pour se commettre avec une si grande Armée, lâchoit le pied.

Siége de Metz.

Le dessein de Charles-Quint étoit de faire le siége de Metz, ville Episcopale, grande, riche, & peuplée, autrefois Capitale des *Marcomans*, & connuë chez les Anciens, sous le nom de *Divodurum*. Le Duc d'Albe ne

goutoit point ce dessein, il n'y avoit rien qu'il
1552. n'employât pour en detourner Sa Majesté. Metz étoit forte, & avoit une garnison composée de l'élite de la Noblesse & des troupes de France, d'ailleurs l'hiver approchoit : comme il est rude & long dans ces quartiers il n'étoit pas croyable que les Italiens & les Espagnols, nourris sous des climats fort temperez, pussent en suporter la rigueur, au reste où prendre du fourage pour une Cavalerie aussi nombreuse, qu'étoit celle de l'Empereur ?

Le Duc representoit souvent à Sa Majesté que le froid seul étoit capable de luy faire lever le siége, qu'il falloit se promettre une vigoureuse défense des assiégez, que leurs ramparts n'étoient pas bons, à la verité, mais que les braves gens n'avoient besoin d'autres fortifications, que de leur diligence, de leur courage, & de leur activité.

Charles se fioit un peu trop sur sa bonne fortune; il avoit sur pied une armée nombreuse, qu'il ne luy auroit pas été facile de rassembler, si elle eût été congediée, les François toujours actifs auroient pendant l'hiver mis la ville en état de n'être jamais prise; mais ce qui acheva de le determiner, fut la Duchesse de Lorraine, sa niéce. Cette Princesse qui s'appelloit *Christine*, étoit fille d'*Isabelle d'Autriche*, Sœur de Sa Majesté Imperiale, & femme de *Christien* Troisiéme, Roy de Dannemarc, détrôné pour ses cruautez. Christine avoit épousé *François*, Duc de Lorraine, decedé dés l'an 1540. Elle en avoit

en

éu Charles Duc de Lorraine. & deux filles. Cette Princesse avoit été chassée de ses Etats par le Roy Tres-Chrêtien : elle vint au devant de l'Empereur jusques à Strasbourg, se jettant à ses pieds avec sa famille desolée : elle luy dit, le visage baigné de larmes : *Sacrée Majesté, la plus humble de vos Servantes, à qui le malheureux état de ses affaires ne permet pas de se dire de vôtre sang, implore vôtre protection : Le Monarque des François l'a chassée de ses Etats, & l'a reduite, avec toute sa famille à la dure necessité de se chercher un azile dans les païs étrangers, & de passer le reste de ses jours dans une vie basse, privée & necessiteuse.* 1552.

Ce compliment tira des larmes des yeux de Sa Majesté : Quelques entretiens, qu'il eut avec cette Princesse, acheverent de le determiner au siége de Metz; il la fit partir pour la Flandre, sortir de Strasbourg, & aprés une demarche fort precipitée, il se rendit devant cette ville. Le Duc d'Albe qui avoit pris les devants, choisit le Camp, marqua les quartiers, regla le nombre des attaques, fit dresser les batteries & travailler aux lignes.

L'Armée Imperiale étoit forte de soixante mille hommes de pied, & de dix mille chevaux : Le nombre des Volontaires étoient fort grand, celuy des Pionniers alloit jusqu'à cinq mille : L'artillerie consistoit en cent vingt-sept pieces de canon, pour lesquelles l'on trainoit dix sept mille boulets, & plein quatre cens chariots de poudre. Je passe soûs silence le reste de l'attirail, & je ne dis rien du

Etat de l'Armée Imperiale

1552. du bagage, qui étoit à l'Allemande, c'est à dire tres-nombreux.

L'on fut à peine campé, que le Duc fit ouvrir la tranchée, & dresser des batteries, qui tirerent avec beaucoup plus de bruit, que d'effet, les fortifications de la ville étant en meilleur état, qu'on ne se l'étoit promis: Car le Roy qui en connoissoit l'Importance, avoit ordonné de la fortifier au plûtôt. Pour accelerer les travaux, il les partagea entre plusieurs Grands de sa Cour, qui presserent tellement les Travailleurs, que la Citadelle & les autres ouvrages se trouverent presqu'en état de défense, lorsque le siége fut commencé. Ces fortifications, quoi que passables, n'auroient pas arrêté long-temps les troupes imperiales sans la garnison: elle étoit forte de huit mille hommes de pied, & de trois mille chevaux. Pierre *Strozi* Noble Florentin Maréchal de France, l'un des excelles Capitaines de ce siécle, étoit à la tête de la Cavalerie: François, Duc de Guise, Gouverneur de la place, commandoit en chef toutes les Troupes, ausquelles on avoit donné pour Commandans les meilleurs Officiers du Royaume: La plus brave, & la plus leste Noblesse de France voulut servir dans cette ville assiégée, que Sa Majesté tres-Chrétienne avoit pourvuë de munitions de guerre & de bouche pour un an

Etat de la Ville.

Le Duc d'Albe fit ouvrir la tranchée le dix-huit d'Octobre. L'approche de l'hiver luy faisant connoître que le succés de ce siége devoit consister dans la diligence, avec laquelle il seroit poussé, fit dresser plusieurs bat-

batteries, qui furent si bien servies, qu'elle firent en peu de jours des brêches raisonnables. Les Assiégez les reparerent à l'instant par des retranchemens, & des retirades beaucoup meilleures que les premiers ramparts, Car le Duc de Guise, guerrier habile & infatigable, ne se donnoit aucun repos: il avoit disposé toutes choses de maniere, & avec tant d'ordre, qu'il avoit toûjours des gens frais & des materiaux prêts pour la reparation des brêches. 1552.

Cependant le siége tiroit en longueur, les Soldats commençoient à se plaindre de la rigueur de la saison & de la continuité des travaux: le Duc d'Albe trouva le secret de les appaiser, prenant luy même le pic, & la bêche; travaillant comme le moindre pionnier, s'exposant, comme le dernier des Soldats, à tous les dangers. Il fit élargir & approfondit les tranchées, travailler à plusieurs lignes de communication, & à diverses mines, mais le tout avec tant de peine & si peu de succés, qu'il se vit reduit à tout attendre de son canon, & de la bravoure de ses Troupes: mais c'étoit en vain, le froid les consommoit, on les voyoit languissantes hors d'état de soutenir seulement leurs armes. L'on trouva plusieurs sentinelles & quelques Soldats, mis à des postes avancez, morts de froid. Ce spectacle jetta leurs Camarades dans une espece de desespoir, ils commencerent de se promettre tous un sort aussi funeste; les cris qu'une vûë si desagreable leur fit pousser, percerent jusques à la tente du Duc: il sortit, on luy montra ces

Incommoditez des assiégeans.

Violence du froid.

1552. Soldats : il ordonna qu'on les laissât dans le même état, & courut à la baraque qu'on avoit dressée pour l'Empereur : C'étoit un tissu de feüillages & de gazon, mal propre, mais logeable, & passablement grand. Ce Prince n'en sortoit point, ses gouttes l'y retenant, & l'obligeant souvent de garder le lit. Le Duc pria Sa Majesté de l'accompagner pour luy faire part, disoit-il, d'un spectacle qui luy alloit prouver de la maniere du monde la plus convainquante, jusques à quel point il étoit aimé de ses troupes, & avec combien de constance & d'exactitude ses Soldats s'acquitoient de leurs factions. Charles se fit à l'instant mettre à cheval, suivit le Duc, auquel il demanda où étoit donc ce qu'il vouloit luy faire voir ? Il luy montra ces cadavres encore debout appuyez sur leurs armes, en luy disant ; *Vous voyez, Sacrée Majesté, ces Sentinelles : Ce ne sont plus des hommes ; ils sont morts : Si vous me demandez qui les a tuez, je vous repons que c'est leur amour pour vous ; Luy seul a été capable de leur inspirer cette constance ; les ordres des Generaux, la crainte des supplices sont trop foibles pour produire ces effets. Ces hommes pouvoient en se sauvant dans la ville, ou desertant, éviter la mort ou la punition, leur tendresse les a rendus incapables d'une telle infidelité. Cet exemple, grand Empereur, vous prouve la grandeur des maux, qui nous accablent ; le froid est si violent, qu'il tuë vos hommes, qu'il en fait des glaçons en un instant. Vôtre Majesté ne l'auroit pu croire, si je ne les luy avois fait voir. Il n'y a que ce prodige d'a-*

mour.

mour, de constance, & de la rigueur de la saison, qui puisse vous faire connoître que vos 1552.
troupes ne se plaignent qu'aux dernieres extrémitèz : Elles ne refusent point de vous rendre les services que vôtre Majesté peut exiger d'elles ; leur courage les porte à tout oser, mais leur corps succombe ; & si vous continuez ce siége, vous perdrez, grand Empereur, le reste de ces braves Soldats, & de ces Citoyens fideles. Ce spectacle, les larmes de presque tous les Assistans toucherent Charles-Quint, le discours libre du Duc ne le choqua point, au contraire il luy donna de la compassion pour les miseres de ses Soldats, sans neanmoins luy faire perdre le dessein de continuer le siége : *Je connois*, dit-il s'adressent à tous ceux qui l'écoutoient, *je connois, mes fils, mes Soldats & mes amis : Vôtre constance, & vôtre amour : vôtre fidelité ; Duc d'Albe, ne m'est point inconnuë, vous me l'avez prouvée par mille actions d'eclats : Je ne doute nullement, l'ayant trop souvent experimenté, que la valeur & le courage des miens ne soient extrêmes, & qu'ils m'obeïssent autant, même plus que leurs forces ne le permettent : Mais cher Duc, quel affront seroit ce pour moi de blanchir devant cette place ? Que penseroit l'Europe ? Que diroient mes Ennemis ? Ne publieroient-ils pas que la fortune nous a tourné le dos, qu'elle s'est donnée toute entiere à Henry ? Au reste vous pouviez nous épargner cette douleur, qui ne sera point d'un petit surcroît à celles du corps & de l'esprit qui nous pressent vivement.*

Charles rentra dans son appartement, agité de mille pensées diverses, & toutes chagrinantes : tantôt il formoit le dessein de conser-

1552. ver le reste de ses Troupes par la levée du siége, & un moment aprés, sa gloire luy faisoit changer de dessein, & se resoudre à tout risquer plûtôt que de ne pas prendre Metz : il flottoit incessamment entre l'une & l'autre de ces resolutions, lors que le retour au devoir d'Albert Marquis de Brandebourg, le fit resoudre à la continuation du siége.

CHAPITRE XXII.

Albert de Brandebourg rentre au devoir.

J'AI remarqué ci-dessus, que tous les mécontens d'Allemagne avoient mis les armes bas, excepté le seul Albert, Marquis de Brandebourg, qui detestant la legereté de Maurice, étoit demeuré dans le parti de la France. Il avoit une Armée de trente mille hommes, qu'on pouvoit appeller l'élite des Lutheriens d'Allemagne ; elle désoloit par des courses continuelles la Lorraine & le bas Rhin, & enlevoit une partie des Convois que l'on conduisoit au Camp de l'Empereur. Ce Monarque fit tenter Albert, & il eut d'autant moins de peine à leur faire changer de parti, que ce Marquis étoit ou feignoit d'être mécontent de Sa Majesté Tres-Chrêtienne, qu'il prétendoit ne s'être point acquittée des promesses qu'elle luy avoit faites. Albert voulut signaler sa reconciliation par un exploit, de la cause duquel on parle diversement. Il y en a qui disent, que Henri II. informé des pratiques d'Albert, fit distribuer de grosses sommes aux Allemans de son Armée pour les débaucher, pour leur faire tourner leurs armes contre ceux qui demeureroient fideles à

ce Marquis ; qu'il envoya le Duc d'Angoulême se saisir de quelques défilez que l'Armée d'Albert devoit passer, afin de la tailler en piéces. Ils ajoûtent que cet Allemand, instruit de ces pratiques, prévint le Duc d'Angoulême, & le battit. 1552.

D'autres assurent qu'on ne sçut à la Cour de France la défection d'Albert que par la déroute du Duc d'Angoulême, qui avoit trop peu de troupes pour se mesurer avec cet Allemand ; qu'ainsi l'on doit regarder cette déroute comme une trahison, & le desir de faire trouver sa reconciliation plus avantageuse. Quoyqu'il en soit, Albert battit le Duc d'Angoulême, le prit, & avec luy quinze cens François, presque tous Gentils-hommes ou Officiers.

L'arrivée du Marquis Albert de Brandebourg & de son Armée au Camp de Metz, rendit le cœur à l'Armée Imperiale, & luy procura quelque repos. Le Duc d'Albe employa ces nouveau venus à monter la tranchée, à donner quelques assauts, qui furent vivement repoussez, & à continuer les tranchées : il fit en même temps travailler à des mines, mais avec si peu de succés, que hors d'espoir de réüssir par la force, il eut recours à l'artifice.

Il joint ses Troupes à celles de l'Empereur.

La plûpart des Bourgeois de Metz avoient du chagrin d'être à la France ; ils avoient le cœur Allemand, & l'on croyoit avec assez de fondement, qu'il seroit aisé par leur moyen de prendre la place. La difficulté étoit d'avoir quelque commerce avec eux, & de les faire agir unanimement. Le Duc qui sça-

Le Duc d'Albe tâche de prendre Metz par trahison.

1552. voit le nom de ceux de Metz qui avoient le plus d'aversion pour la France, envoya dans la ville deux Espagnols qui parloient François passablement bien, & qui étoient gens déterminez & propres à conduire une intrigue avec esprit. Il leur donna pour signal de la réüssite de leur entreprise, & du temps qu'il devoit donner l'assaut, de monter sur les ramparts du côté des Espagnols, & de dire forces injures à ces mêmes Espagnols: ils eurent ordre de prétexter leur fuite de la rigueur de la saison & de la severité des Generaux.

Le Duc, ayant instruit ces deux hommes, fit appeller les principaux Officiers Espagnols, & leur dit qu'ayant appris que quelques soldats de leur Nation devoient passer du côté des Ennemis, il souhaittoit que les Capitaines eussent l'œil à ce qui se passeroit dans leurs compagnies, & qu'ils passassent la nuit sous les armes: il se rendit luy même aux tranchées, & fit la visite dans le Camp: il y étoit encore occupé, lors que ces deux soldats passerent adroitement les Gardes & les Sentinelles, mais ils ne furent pas plûtôt hors de danger qu'ils firent beaucoup de bruit. Le Duc parut chagrin de cette fuite, qu'il dit étre d'un fort mauvais exemple; il fit courir mais en vain, aprés ces deux transfuges, & ne se retira dans sa tente qu'au jour.

Ces deux Espagnols furent presentez au Duc de Guise, qui les reçut parfaitement bien: car il n'étoit pas moins magnifique & liberal qu'il étoit brave: il donna ordre à quel-

quelques-uns de ses domestiques de les bien traiter, il leur fit l'honneur de les entretenir souvent, & les regarda avec une distinction qui les fit considerer du reste de la Garnison : il leur donna toute sorte de liberté : ils s'en servirent pour chercher des moyens d'executer les ordres de leur General ; mais ayant remarqué que les Bourgeois suspects étoient désarmez, & que bien loin de leur confier la garde des postes importans, on ne leur permettoit pas même d'en approcher ; ils crurent qu'il y auroit de l'imprudence à se découvrir. Ils resterent donc dans Metz jusques aprés la levée du siége, & n'obtinrent alors la permission de se retirer, qu'avec beaucoup de peine, le Duc de Guise les ayant fait prier de rester à son service, non pour Soldats, mais pour domestiques honorables. 1552.

CHAPITRE XXIII.

CEPENDANT le Duc d'Albe pressoit toûjours le siége avec son ardeur, & malgré la rigueur & la force de la gelée il avoit poussé ses travaux jusques à cent soixante pieds de la contrescarpe : son canon ne fit pas de moindres effets, aussi peut-on dire qu'on n'a jamais tiré avec plus de furie, & moins de relâche. On remarqua que le foudre des cent vingt-sept pieces de canon qui tiroient presque sans cesse contre les remparts, causa un espece de tremblement de terre qui renversa plusieurs maisons dans la ville. Le canon, dis-je, ne fit pas de moin- Le Duc fait donner un assaut.

1552. dres effets; il ouvrit une brêche si large & si applanie, que le Duc s'en promit la prise de la ville; mais la Noblesse Françoise qui parut dessus, arrêta les plus échauffez jusques à la nuit, que les assiégez fermerent cette même brêche par un retranchement aussi bon que l'avoit été le rampart. Cette diligence déconcerta un peu le Duc d'Albe; il vit bien que la ville ne seroit pas prise; neanmoins comme Sa Majesté ne vouloit absolument pas lever le siége, il fit continuer les travaux, & les poussa à trente pieds du rampart: ils n'allerent pas plus loin, car comme l'on étoit à la fin de Decembre, il tomba dans une seule nuit tant de neiges, qu'elles excederent la hauteur de quatre pieds, & comblerent entierement les Tranchées & les Lignes. Le lendemain matin il tomba une espece de verglas, qui attacha presque inseparablement ces neiges à la terre, & en fit une surface de glace d'une épaisseur & d'une dureté surprenante. Ce fut un surcroît de fatigue pour les troupes; elles ne pouvoient ni marcher ni se tenir debout; la glace étoit leur unique siége & leur lit; ils avoient beau faire de grands feux, la rigueur du froid prévaloit.

Les Assiégez souffrent beaucoup du froid & de la faim.

Ce mal tout grand qu'il étoit, ne fut pas le moindre qu'ils eurent à essuyer. *Jacques de Savoye*, Duc de Nemours, commandoit aux environs un Camp volant, composé d'un tres-grand nombre de Cavalerie, & de six mille hommes de pied: il fatiguoit sans cesse les assiégeans, & réüssit avec tant de succés à leur couper les vivres, qu'il mit bien-tôt la disette dans leur Camp. Ce nouveau mal en-

core

core plus terrible que le froid, mit les soldats au desespoir ; ils ne garderent plus de mesures, ils murmurerent, ou plutôt ils se plaignirent hautement, ils se mutinerent & demanderent qu'on les tirast de cette misere extrême, en les menant au combat, ou les renvoyant dans leurs quartiers d'hyver : ils mirent les armes bas, abandonnerent leurs postes & refuserent d'obeïr. Les Allemans pousserent si loin leurs plaintes & leurs desobeïssances, que le Duc se vit obligé de les laisser dans la liberté d'agir comme bon leur sembleroit, les Espagnols & les Italiens, qui étoient toûjours demeurez aux termes du respect, furent seuls chargez de toutes les factions : ils s'en acquittent durant quelques jours avec toute l'obeïssance & l'exactitude possible, mais comme ils étoient en trop petit nombre pour remplir tant de postes, ils furent bien-tôt fatiguez à l'excés : ils commencerent alors à se plaindre avec autant de fureur que les Allemans, ils demanderent instamment qu'on les menât à l'assaut, & que l'on ne les laissât point mourir enfermez dans leurs Lignes comme des bêtes sauvages : Ils representerent qu'il leur seroit beaucoup plus avantageux de mourir en braves gens, les armes à la main tout d'un coup, que de mourir chaque jour sans pouvoir neanmoins terminer une vie languissante & plus affreuse que la mort même. 1552.

Charles-Quint étoit tourmenté si cruellement de ses gouttes, qu'il ne pouvoit pas même quitter le lit. Ainsi le Duc d'Albe étoit chargé du commandement de toute l'armée.

Tant

1552. Activité du Duc d'Albe. Tant de mutineries le desoloient, mais voyant par sa propre experience ce que souffroient les Soldats, il luy parut injuste d'ajouter les supplices à leurs autres maux. Il ne trouva pas de moyen plus efficace pour leur rendre tant d'incommoditez supportables, que de les souffrir comme le moindre d'eux : Il ne partit presque plus des tranchées, ou des corps de gardes ; ses habits ne furent en rien differens de ceux du dernier des Officiers, & de plus il marcha toujours tête nuë. Trouvoit-il quelqu'un pressé de la faim, languissant de froid, ou tombé, il le secouroit à l'instant, & luy faisoit donner ce dont il paroissoit avoir besoin. Mais comme il remplissoit les emplois de plusieurs, & qu'il n'avoit pas une heure dans le jour ou dans la nuit pour reposer, il succomba. Son courage demeura bien invincible, mais son corps trop foible pour tenir contre toutes sortes d'incommoditez, luy fit bien-tôt connoître qu'il étoit absolument hors d'état de pouvoir agir.

Il tombe malade. Fait connoître à Sa Majesté qu'il ne pouvoit sauver le reste de son Armée sans lever le siége. Dans cet embarras il se fit porter à l'appartement de Sa Majesté Imperiale, & la pria d'une maniere libre, mais respectueuse, *de ne pas sacrifier à son ressentiment une Armée si nombreuse, & une Noblesse si leste, d'autant que ce sacrifice seroit purement inutile, n'étant pas possible de forcer les Assiegez à capituler. Il luy representa que la terre étoit couverte d'une neige glacée qu'à rien ne pouvoit fondre ; que les vivres manquoient ; que les Soldats étoient foibles à ne pouvoir soutenir leurs armes ; que tous les larmes aux yeux demandoient qu'on les envoyât en quartier d'hiver, qu'ils n'attendoient dans le Camp qu'une mort*

mort affreuse, & que devenus inconstans ils étoient prêts à se mutiner: Qu'on n'avoit rien omis pour les contenir jusques alors dans le devoir, & pour forcer la ville. & qu'on avoit employé force, vigueur, vertu, experience, en un mot tout ce qui étoit possible aux hommes; Qu'ils auroient souhaité pouvoir quelque chose de surnaturel, mais que cette puissance étoit reservée à Dieu seul, dont la volonté, & non les forces de l'Ennemi, les avoit vaincus. Il ajouta, que si Sa Majesté n'étoit pas satisfaite de sa fidelité, & de sa vertu, qu'il sçavoit incomparablement au dessous de celle d'un si grand Empereur, il le prioit de luy donner un successeur plus habile, puisque pour luy, il avoit usé ses forces, & qu'il ne luy étoit plus possible de resister aux incommoditez de la saison, ni aux fatigues ausquelles l'état present des affaires l'obligeoit de se donner. 1552.

Charles-Quint ne put s'empêcher de témoigner de l'indignation; neanmoins vaincu, si non par le discours du Duc, du moins par son visage, qui montroit un accablement extrême, il promit de lever le siége dans dix jours, si les Ennemis ne capituloient.

Cette condition parut ridicule à tout le monde, la ville ne pouvant être prise d'assaut, & ayant encore des munitions de guerre & de bouche pour plus de six mois: Neanmoins comme Sa Majesté paroissoit plutôt prier que commander, personne ne refusa de souffrir encore durant ce tems, & ce fut une espece de consolation aux troupes, de sçavoir que leurs maux finiroient, lorsqu'il seroit expiré.

CHA-

1552.

CHAPITRE XXIV.

Charles-Quint leve le siége.

JAMAIS Prince ne souhaita plus la prise d'une place, que Charles-Quint souhaita celle de Metz. Tout le chagrinoit dans cette occasion, mais rien tant que la honte d'échoüer devant une Ville, qui n'avoit rien de fort que sa Garnison & la prudence du Duc de Guise : Il faisoit venir les Generaux, & les excitoit par de grandes promesses, à faire en sorte que leurs Troupes s'acquitassent avec ardeur de leurs factions : mais tous luy representant que l'obeïssance ni la valeur n'étoient plus du goût des Soldats, qui languissans de froid & de faim étoient dans l'impuissance de bien faire, & vouloient, à quelque prix que ce fut, qu'on les envoyât en quartier d'hiver. Ces discours, que les Officiers luy tenoient incessamment, l'aigrirent jusques à tel point, qu'il ne put s'empêcher de leur dire à la sortie d'un grand Conseil, *Puisque, Messieurs, vous n'êtes plus jaloux de ma gloire, & que vous cessez de respecter mes ordres, il ne faut plus que je reste ici. Allez, partez, retirez vous dans vos maisons, delivrez mes yeux du chagrin de vous voir. Quoi! pour recompense de vous avoir comblez de bienfaits, de vous avoir élevez dans les charges, que vous occupez, vous ne vous servez de vôtre autorité que pour alliener de moi l'esprit des Soldats, & les empêcher d'obeïr? Pretextez tant qu'il vous plaira la rigueur du froid, rejettez sur sa violence cette delicatesse que vous n'avez pas de honte d'affecter, & que je ne vous voye plus.*

Ce

Ce compliment les deconcerta, Ils n'oserent jetter les yeux sur l'Empereur, qui témoignoit une colere d'autant plus grande, que de lâches flateurs luy representoient les choses d'une maniere toute differente. Le Duc d'Albe seul ne peut demeurer dans le silence ; il fit connoître à Sa Majesté, qu'on ne pouvoit taxer les Officiers d'infidelité, & que tous au contraire meritoient des éloges & des récompenses, Il luy fit un portrait si fidele de l'état present de son Armée, que cet Empereur, naturellement bon, eut peine à retenir ses larmes. Il est vray, que les Troupes ne pouvoient souffrir davantage, car sans parler de la violence du froid & de la faim, qui les pressoient vivement, elles étoient attaquées d'une peste qui les desoloit, si on peut donner le nom de *peste* à cette maladie, qui comme je crois, n'avoit pour principe qu'une foiblesse de poitrine. Les corps accablez par les travaux continuels, & par une grande disette, ne pouvoient plus s'acquiter de leurs fonctions, & l'estomach ruïné ne pouvoit faire la digestion. Le froid qui étoit tres-violent, avoit presque consumé la chaleur naturelle, & gelé le sang dans les veines: ce qui paroist d'autant plus vrai, qu'il y eut des Soldats qui perdirent les mains & les pieds, de la rigueur du froid. Les malades restoient dans un abandonnement general ; & bien loin que leurs camarades plaignissent leur sort, les voyant mourir, ils en souhaitoient un pareil, trouvant leur vie beaucoup moins supportable, que la mort même. 1552.

Mais

1552. Mais pour revenir à nôtre histoire, le Duc, voyant que Sa Majesté croyoit à peine ce qu'il luy disoit de l'état de son Armée, la pria de s'en assurer par elle-même, faisant une revûë generale : Elle y consentit : cette revuë se fit, & ce bon Prince fut si touché des miseres, & des larmes de tant de braves gens qui le prioient de mettre fin à leurs miseres, qu'il y consentit.

1553. Le premier jour de Janvier de l'an 1553. il donna les ordres pour décamper. Le Duc d'Albe les fit executer avec toute la diligence possible: Il fit prendre les devants aux malades, aux gros bagages & à l'Artillerie. Toute l'Armée defila ensuite, & il se retint l'ariere-garde, qu'il composa des seuls Espagnols. Le Marquis Albert de Brandebourg, le pria instamment de luy ceder ce poste, & il luy accorda cette grace d'autant plus volontiers, que les Espagnols qui avoient plus fatigué durant le siége qu'aucune Nation, étoient peu en état de soutenir l'effort des François, en cas que ceux-ci les eussent attaqué, cependant ils ne le firent point, le Duc de Guise, content de la gloire d'avoir fait échoüer l'Empereur, ne troubla point sa retraite. Quelques Officiers de sa Garnison trouvant à redire à ce procedé, il leur respondit, que n'envoyant que deux ou trois Escadrons, ce ne seroit rien faire, que toute la Garnison étoit trop foible pour attaquer cette grande Armée, que l'on ne pouvoit la faire sortir sans l'exposer à une defaite entiere, qui seroit suivie de la perte de la ville qu'ainsi ce seroit une imprudence extrême

de

de vouloir, sans apparence de pouvoir vaincre, s'exposer à perdre une victoire qu'on venoit de remporter avec tant de gloire. 1553.

L'Empereur, ayant payé les montres duës à l'Armée, la reforma; il ne retint que les Espagnols, & cinq mille Allemans qu'il fit passer en Flandre. Il y fit aussi conduire tout le canon. Il prévoyoit en avoir besoin dans la guerre que les François luy faisoient aux Païs Bas depuis quelque temps.

Charles-Quint reforme ses Troupes.

Telle fut l'issuë du fameux siege de Metz dont l'Europe a tant parlé. Charles-Quint l'avoit entrepris contre l'avis de ses Generaux, & contre toutes sortes d'apparences de reussir. Il le fit avec cent mille hommes, y compris l'Armée du Marquis Albert de Brandebourg; il eut du pis, moins par la valeur des François, que par l'inclemence de l'air & les incommoditez de la saison. L'on tient qu'il perdit quarante mille hommes; nombre fort grand, mais neanmoins peu considerable, sur-tout dans l'Allemagne, qu'on peut appeller *la pepiniere des Soldats*: où l'on peut avec de l'argent mettre sur pied une Armée de deux cens mille hommes en fort peu de temps. Les levées s'y font sans peine, il suffit de battre la Quaisse, ou d'arborer un Drapeau, pour voir la jeunesse de ce païs venir en foule donner son nom. Si l'on promet une grosse paie, ou que l'on fasse esperer qu'il aura des butins à faire, l'on s'enrôle avec tant d'empressement, que les Magistrats sont obligez d'interposer leur autorité pour retenir

Facilité de lever des Troupes en Allemagne.

1553. nir cette ardeur. Les Allemans sont pauvres, avides d'argent, aprés au butin, & belliqueux ; ils aiment la Guerre, & la regardent comme une partie de leur liberté.

C'est au sujet de cette facilité à faire des levés en Allemagne, qu'on a malicieusement dit, que le Duc d'Albe, ayant prié Charles-Quint de moins exposer une jeunesse si brave, & si leste, il luy avoit répondu, que la faisant peril il rendroit service à l'Empire, qu'il ne voyoit que ce moyen de procurer la paix & la tranquillité à la Germanie, d'autant qu'il y avoit tant de jeunesse, qu'étant à charge à ses parens, qui ne pouvoient la nourrir, elle se mettoit à voler, ou prenoit parti avec les divers Princes de ce païs ; ce qui leur donnoit lieu de prendre si souvent les armes contre leur Souverain.

Je n'ose decider sur ce fait, mais je le crois faux, & je me flate que j'en aurois sû quelque chose, s'il eût été vrai. Ainsi je crois qu'on le doit regarder comme un trait de la medisance des ennemis de ce grand Empereur, ausquels la levée du siége de Metz fournit un beau champ pour declamer. Il courut alors mille pieces en vers & en prose aussi glorieuses aux François, qu'injurieuses à la memoire de ce grand Monarque, & les medisans en prirent sujet de changer en *plus citra*, le *plus ultra* de sa Devise.

CHA-

CHAPITRE XXV.

1553.

CHARLES-QUINT passa le reste de l'hiver à Bruxelles, toûjours accompagné du Duc d'Albe, Grand-Maître de sa Maison. Ce Seigneur ne rendit pas de moindres services à Sa Majesté dans son Conseil, qu'il avoit fait à la Guerre, & ne se fit pas moins admirer dans le maniement des affaires, qu'à la tête des Armées. L'Empereur fit la guerre à la France toute cette année, sans que le Duc d'Albe se fut trouvé dans l'Armée. Des affaires pressantes le retinrent toûjours auprés de Sa Majesté, jusques à ce qu'elle le renvoyoit en Espagne, pour assister le Prince Philippe de ses Conseils. Charles aimoit tendrement ce fils unique, il connoissoit son foible, & il sçavoit celuy des personnes qui l'approchoient: son ambition étoit de le rendre semblable à lui: il ne trouvoit personne plus capable de produire cette metamorphose, que le Duc d'Albe, dont il avoit éprouvé la valeur & la belle conduite dans le commandement des Armées & la sagesse dans les Conseils. Il étoit persuadé qu'il étoit incapable de bassesse & de flaterie, qu'ainsi il ne pardonneroit rien au Prince, & qu'il l'empêcheroit de se laisser aller aux plaisirs, où son âge, & les jeunes Seigneurs, élevez auprés de luy, l'entrainoient avec rapidité. D'ailleurs il faloit un Grand de cette consideration pour accompagner Philippe dans le voyage qu'il alloit faire en Angleterre pour épouser *Marie*, Reine de ce païs. Cette Princesse, seul fruit

Le Duc d'Albe repasse en Espagne pour assister Philippe de ses conseils.

1553. fruit du mariage de Henry VIII. & de l'infortunée Catherine d'Arragon, tante de l'Empereur, venoit de succeder au Roy Edoüard son frere, qui étoit mort de poison, du moins comme on l'a crû. Marie étoit encore fille, quoi qu'elle fut âgée de prés de trente deux ans. Charles qui ne laissoit passer aucune occasion d'aggrandir la puissance de sa Maison, ne crut pas devoir perdre celle-ci. Il la ménagea si heureusement, que ce mariage fut conclu malgré les oppositions des Heretiques Anglois, qui n'avoient rien plus en horreur que la domination Espagnole.

Le Duc d'Albe partit des Côtes de Zelande avec une flotte de dix Vaisseaux de Guerre : sa navigation fut longue & perilleuse, il pensa faire naufrage aux Côtes d'Angleterre, neanmoins il arriva heureusement dans un port de Biscaïe : Il en partit pour Valladolid, où étoit Philippe, à la Cour duquel il

1554. fit sa Charge de Grand Maître, eut soin de tous les preparatifs necessaires pour le voyage de ce jeune Prince, où plutôt de ce jeune Roy, puisque l'Empereur, son pere, luy venoit de ceder les Royaumes de Naples & de Sicile, afin qu'il ne parût inferieur en rien à la Reine des Anglois.

Il l'accompagne en Angleterre. Philippe voulut que le Duc l'accompagnât dans ce voyage, & ce grand Homme eut l'honneur de s'y voir à la tête de tous les Grands d'Espagne, d'y être regardé avec admiration, & traité d'une maniere tout-à fait distinguée, tant par la Reine, que par tout ce que l'Angleterre avoit de plus grand. Philippe

lippe aborda les Côtes de cette Isle, le 9. de Juillet de l'année 1554. & il en épousa la Reine, le 15. du même mois. Je passe sous silence tous ce que ces Nôces eurent de magnifique; mais je dis que l'Empereur felicita les nouveaux mariez par une Ambassade celebre laquelle leur fut d'autant plus agreable, que Sa Majesté envoya par ses Ambassadeurs au Roy son fils les Lettres d'Investiture du Duché de Milan. Ce Duché étoit alors le theatre d'une guerre sanglante, qui va faire le sujet du Livre suivant. 1554.

Fin du Livre troisiéme.





HISTOIRE DE FERDINAND-ALVAREZ DE TOLEDE PREMIER DU NOM, DUC D'ALBE.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

1555. Etat de la Cour de Philippe second.



JAMAIS Cour ne fut plus pleine de partialitez, que celle de Philippe II. & jamais l'on ne s'y accorda moins. Deux grands partis la diviserent : s'ils n'éclaterent pas, ils causerent souvent des desordres dans les affaires de ce Prince. Le Duc d'Albe étoit à la tête d'un de ces partis, ses desseins ne buttoient qu'au bien de l'Etat, à procurer le salut des peuples, à éloigner l'Ennemi, & à rendre la puissance de son Maître formidable. Ce grand Homme

me se soutenoit par son merite personnel, sa haute naissance, ses gros biens, & la gloire de mille hauts faits heureusement executez. Ses manieres libres, fermes, & incapables de flaterie, son humeur brusque & fiere n'étoient pas du goût de ses ennemis, & souvent elles ne plaisoient pas Philippe, qui vouloit dans ses Courtisans une humeur rempante & soumise. 1555.

Roderic-Mendez de Silva, Prince d'*Eboli*, étoit à la tête du second parti : c'étoit un esprit souple, adroit insinuant, flateur, & assez éloquent : Il en vouloit moins au bien de son Maître, qu'à son cœur, qu'il avoit gagné par la plus basse des complaisances, s'il est vray qu'il ne dût sa faveur, qu'à l'amour du Prince pour sa femme, & à leur mauvais commerce, qu'il tâchoit d'entretenir avec soin. Quoi qu'il en soit, Roderic eut le cœur de son Maître, & le Duc d'Albe son estime. Comme ce Heros paroissoit à Roderic un concurrent à redouter, il fit toûjours si bien, qu'il l'éloigna sous des pretextes honorables.

Guerre dans le Milanez.

La Guerre continuoit dans le Milanez avec beaucoup de chaleur : Chaque Courier apportoit à Philippe les nouvelles des conquêtes, que les François y faisoient chaque jour : Ce Prince en témoignoit d'autant plus de chagrin, qu'il voyoit peu de moyns de les arrêter. Roderic lui representoit si souvent, que le Duc d'Albe pouvoit seul les borner, qu'il resolut (quoi qu'avec chagrin) d'éloigner ce Duc, lui conferant la Viceroyauté de Naples, le Gouvernement du Mila-

1555. Le Duc est fait Vice-Roy de l'Italie Espagnole

nez,& le Géneralat des Troupes qui devoient agir dans l'Italie, avec des pouvoirs beaucoup plus amples, que n'avoient eu jusques alors les Vice-Rois & les Generaux.

Avant que de parler de ce que fit le Duc d'Albe dans le Milanez, il me paroît à propos de faire voir quel étoit l'état de ce païs, lors qu'il y arriva; ce qu'il y avoit d'entier, ou de foible; quelles Troupes les défendoient; par qui elles étoient commandées,& de quels Ennemis il étoit attaqué; car on ne peut porter un jugement net & juste des grands évenemens, à moins d'en connoître les causes. Ce n'est pas que le vulgaire se donne la peine d'examiner ces causes, il n'a des yeux que pour ces mêmes évenemens, sans considerer s'ils sont l'ouvrage de la vertu, ou celuy de la fortune. Il n'en est pas de même des gens d'esprit, ils sçavent faire difference entre les heureux succés & les belles actions; car ils connoissent ce que peut la fortune, & ne doutent point qu'elle ne favorise souvent des temeraires, & quelquefois des mal-habiles gens: qu'elle ne confonde les conseils les mieux digerez qu'elle ne renverse les entreprises les mieux concertées, & qu'elle ne fasse succomber un grand Homme sous les coups d'un lâche & d'un malheureux.

Etat du Milanez.

Lors que le Duc d'Albe fut fait Gouverneur du Milanez, les forces de la France prevaloient dans l'Italie. Le Roy Tres-Chrêtien tenoit la Savoye & le Piedmond, Brisac, l'un de ses Generaux, venoit de surprendre Cazal par l'intelligence de quelques habitans. *Sea-*

Prise de Cazal.

rez

rez Figueroa, Gouverneur du Milanez, étoit dans cette Place, lors qu'elle fut surprise, il se jetta au plûtôt dans la Citadelle avec peu de Soldats, ausquels le desordre & la confusion permit de se joindre à luy. Brissac qui n'avoit envoyé que six cens hommes pour tenter Cazal, ayant appris qu'ils y étoient entrez, y courut, & se disposa sur le champ à forcer la Citadelle. Figueroa s'en apperçut & comme il étoit plus homme de Cabinet que de Guerre, il s'enfuït la nuit même avec *Jean Guevara*, & plusieurs autres Officiers Espagnols. L'obscurité, l'attention de Brissac aux preparatifs du Siége, & une furieuse tempête sauverent ces Fuyards. Leur retraite intimida deux Enseignes d'Allemans qui étoient en garnison dans la Citadelle; ils en partirent à l'instant, quoy que pussent dire les Espagnols, qui les prioient instamment de rester, leur representant qu'il n'y avoit rien à craindre des Ennemis, & que cent hommes pouroient faire morfondre une Armée entiere devant cette Citadelle, quand même ils ne se serviroient que de leurs Mousquets & du Canon de la Place. Il ne fut pas possible au peu d'Espagnols qui resterent, de tenir contre un Ennemi victorieux & puissant, ils rendirent la Place. 1555.

Cette prise acheva de determiner Philippe Second à envoyer le Duc d'Albe dans le Milanez: il avoit resisté jusques alors aux prieres & aux conseils interessez de Roderic: mais aprés cette perte il ne balança plus. Le Duc d'Albe ne hesita pas un moment sur l'acceptation de cet employ; il sçavoit nean- *Le Duc vient en Flandre.*

 moins

1555. moins que ses envieux le regardoient comme leur triomphe, & que s'étoit plûtôt un exil honnête, qu'une charge qui dût luy faire plaisir. Il ne douta point qu'ils n'employassent en son absence tous les moyens possibles de l'éloigner du cœur de Philippe; cependant il partit, esperant que les bons services qu'il alloit rendre, affermiroient son credit, & imposeroient silences à ses Ennemis. Ayant reçu l'argent necessaire pour les depenses de cette guerre, il partit de Londres où Leurs Majestez étoient alors, & apres une navigation aussi courte qu'elle fut heureuse, il vint descendre aux côtes de Flandre : il fit prendre les devants au Marquis de Pescaire, General de la Cavalerie dans le Milanez, & fit quelque sejour aux Païs-bas, en attendant les secours qu'on luy avoit fait esperer. Il étoit persuadé qu'il en auroit un besoin extrême, que les Ennemis étoient puissans, & d'ailleurs il n'ignoroit point que par une certaine fatalité tous les Generaux Espagnols lesquels y avoient commandé depuis la prise de François Premier, à la bataille de Pavie, donnée en 1525. y avoient été malheureux, & qu'aucun n'en étoit sorti qu'aprés la défaite de ses Armées, ou la perte de sa reputation. Brisac qui commandoit les Armées Françoises dans le Piémont & le Milanez, étoit assurement un des grands Capitaines de ce siécle, & son bonheur avoit jetté une telle consternation dans le cœur de tous les habitans de cette derniere Province, qu'on doute s'il n'auroit pas pris Milan, s'il s'étoit presenté devant ses ramparts aprés la prise de Cazal, qui n'est éloig-

éloignée que de cinquante milles. Le Mont-Ferrat dont elle est la Capitale, est un païs montueux, borné au Couchant par des montagnes dont la pente est assez douce, au Septentrion par le Pô, & au Levant & au Midi par le Tenare. Il est beaucoup plus long que large; son terrain est inegal, ses plaines sont fertiles, ses montagnes ont des mines de divers metaux, & le grand nombre de rivieres ou de ruisseaux qui l'arrosent, regorgent de poisson. 1555. Description du Montferrat.

Brisac s'étant rendu maître de Cazal, & du reste de Mont-Ferrat, resolut le siége de Valence. Cette place étant située sur le Pô, le General François se promit que sa conquête le rendroit maître de ce grand fleuve, sur lequel elle a un pont de batteaux. Figueroa s'y étoit renfermé avec un corps de troupes, qui ne tiroient des vivres que du Milanez, & par le moyen de ce pont. Brissac maître de tout le païs deça le Pô, crut que brulant ce pont, il affameroit Figueroa, ses troupes, & les bourgeois de Valence: il fit descendre quelques Brulots le long du fleuve. *Lopes d'Acunha* les decouvrit, & fit tirer le canon du château de *Poma*, qui étoit le signal dont Figueroa & luy étoient convenus. Les François decouverts abandonnerent leurs Brulots, & se retirerent en diligence. Leur General chagrin de ce mauvais succés, resolut de decharger sa colere sur cet Espagnol, & sur Poma, dont ce même Espagnol étoit Gouverneur. Celuy-cy n'ayant pas crû devoir rester dans une si mauvaise place, en sortit, passa sur le ven-

1555. Prise de Poma.

tre de trois Escadrons de François, & se retira dans Valence. Brisac arriva un moment aprés devant Poma, & se preparoit à donner l'assaut, quand la Garnison capitula, & rendit la ville & la citadelle.

CHAPITRE II.

Combat de Valence.

BRISAC qui se voyoit à la tête d'une Armée aguerrie, ne voulut pas demeurer en si beau chemin; il fut droit à Valence ayant fait prendre le devant à quelques troupes, ausquelles il donna ordre de se saisir d'un retranchement fait à demi-mille des ramparts, & qui couvroit la porte appellée *d'Alexandrie*. D'Acunha s'y étant trouvé avec quatre Enseignes de Cavalerie, & deux cens Mousquetaires Espagnols, repoussa vertement les François, Brisac y accourut, & ne fut pas heureux, quoi qu'il eût fait attaquer ce poste par les meilleures troupes de son Armée. Il est vrai que les Espagnols tirant de haut en bas faisoient un carnage terrible, au lieu que leurs Ennemis tirant de fort loin, & étant découverts bien plûtôt qu'ils ne pouvoient decouvrir, ne tuoient personne. Figueroa, Gouverneur du Milanez, avoit rangé en bataille sur le bord du fossé sa petite Armée, forte seulement de six mille hommes de pied, & de douze cens chevaux, & l'avoit deja fait passer le fleuve pour venir à la charge, lors que Brisac indigné de trouver tant de resistance, fit élever sur une hauteur voisine quatre pieces de canon, qui firent plus d'effet qu'il ne l'avoit peut-être crû, car

un

un boulet ayant enlevé cinq Allemans à la tête d'un Escadron, les autres prirent l'épou 1555.
vante & se mirent en fuïte. Les Cuirassiers frappez de la même terreur, les suivirent, & furent se poster sous le feu du Canon des ramparts, où ils étoient à couvert de celuy des François. L'Infanterie restée seule, fit retraite avec tant de precipitation, que s'étant embarassée sur le pont, qui se trouvoit trop étroit pour recevoir tant de monde, chacun voulant passer des premiers, elle se mit dans un desordre irremediable. *Alvarez de Sande*, Marêchal de Camp, crut arrêter les fuïards en faisant rompre ce pont, mais les Allemans se jetterent à l'eau, & la plupart se noyerent. Le desordre, le trouble & la confusion furent tels, que si Brisac avoit fait charger les fuyards, il auroit ruïné entierement l'Armée, & pris la ville, mais partie des siens étoient dans la même consternation la resistance des Espagnols les avoit rebutez & ils étoient plus disposez à fuïr qu'à combattre. Ce General, s'étant neanmoins apperçu du desordre des Ennemis, anima ses Troupes par l'espoir de remporter une victoire complette, il fit avancer sa Cavalerie soutenuë de quelques Bataillons. *Alvare de Sande*, & *Cesar de Naples*, ne purent soutenir le choc de cette Cavalerie, ils s'enfuyrent avec la leur, & abandonnerent, leur Infanterie, qui hors d'esperance de se sauver, resolut de vendre cherement sa vie : elle se serra, & fit un si grand feu, qu'elle reprima la boüillante ardeur des victorieux. D. Acunha vint à son secours, à la tête des Espagnols,

retablit le combat, & r'allia tant de monde, que Brisac vieux Capitaine, & fort sçavant dans les ruses de la Guerre, crut que la fuite des Espagnols étoit concertée, & qu'ils ne cherchoient qu'à l'attirer dans quelque embuscade. Cette opinion, quoi que mal fondée, l'obligea de faire sonner la retraite. D'Acunha surpris & encouragé par un mouvement, auquel il ne s'étoit pas attendu, envoya prier Figueroa de ramener ses Troupes à la charge, & en attendant qu'il arrivât, il fit donner sur les Ennemis. Le combat ne fut pas long; d'Acunha, n'ayant point été soutenu, fit retraite en vainqueur.

1555.

Jamais combat ne fut plus bizarre que celuy-ci. La victoire parut entierement pour les Espagnols au commencement, elle les abandonna vers le milieu, & elle reprenoit leur parti sur la fin, si Figueroa, non content d'être vaincu, n'avoit envié la gloire d'Acunha, qui vainqueur au commencement, arrachoit aux Ennemis la victoire, que la terreur punique des Allemans luy avoit ôtée. Cet Officier fut presque le seul des Espagnols, qui fit son devoir en cette occasion; ce que j'ay bien voulu marquer, pour justifier en quelque façon le choix du Duc d'Albe, qui l'éleva dans la suite aux Dignitez, contre le sentiment de ses ennemis, & de ceux d'Acunha, qui publierent, quoique faussement, que ce dernier étoit un entêté, un bizarre, un temeraire, & enfin un homme indigne d'aucun employ, soit dans les Troupes, soit dans le Cabinet.

Blocus de Vulpian.

Brisac voyant qu'il ne luy étoit pas possible

ble de se rendre maître de Valence, d'Acunha s'y étant jetté, fut assiéger Vulpian. Comme cette Place étoit forte, & défenduë par une Garnison assez nombreuse, il crut que ce seroit trop exposer ses Troupes, que d'en faire le siége dans les formes. Il se contenta de l'investir, & de se rendre entierement le maître de tous les passages, par lesquels Vulpian pouvoit recevoir du secours & des vivres. Cela se fit sans beaucoup de peine : il étoit maître de toutes les petites Places des environs, & l'Armée Espagnole affoiblie par ses pertes, n'osoit paroitre en campagne, ni entiere, ni par detachement, ainsi les partis François couroient impunement jusques au portes de Milan : ils tenoient tout le païs sous contribution, & sur le moindre refus de païer ils mettoient tout à feu & à sang. 1555.

Etat des affaires des Espagnols.

Cette Province étoit dans un état d'autant plus pitoïable, que son Gouverneur étoit incapable de tenir devant un homme du merite de Brisac : qu'il étoit irresolu, peu ou point du tout brave, méprisé des soldats, & mal servi : Il manquoit d'argent pour les recruës, pour la païe ordinaire des Troupes, & pour acheter des munitions : les Principaux bourgeois de Milan lui en avoient fourni jusques alors ; mais devenus pauvres par la longueur de la guerre, le pillage de leurs terres, & le païement des contributions, ils ne pouvoient plus rien donner. La guerre de Sienne, qui n'étoit pas entierement terminée, empêchoit les Troupes du Royaume de Naples de se rendre dans le Milanez ; d'ailleurs une partie s'étoit mutinée ; l'on commençoit

1555. à craindre pour Naples; l'ambition des Caraffes donnant déja de la jalousie, & les flottes des Turcs menaçoient les côtes de prochaines descentes. Charles-Quint avoit assez d'affaires à repousser Henry second, qui avoit le dessus en Flandre, & l'on ne devoit rien attendre de Philippe. Il étoit toûjours en Angleterre; les sujets de son Epouse commençoient à le mépriser, & marquoient pour lui un fond de haine, dont il craignoit les suites: Il croyoit avoir assez fait pour l'Italie de lui avoir envoyé le Duc d'Albe, dont l'experience & la haute reputation lui auroient été d'un grand secours en Angleterre: Enfin tout paroissoit concourir au mauvais succés de la guerre de Milan: Le Pape étoit suspect, les Italiens n'osoient se déclarer, ils paroissoient même pancher vers les François, victorieux part tout, & particulierement dans l'Italie, où maîtres de la Savoye, du Piedmond, du Montferrat, & d'une partie du Milanez, ils menaçoient le reste de ce Duché d'une conqueste prochaine, & ce avec d'autant plus de vrai semblance, que le brave Brisac se voyoit à la tête de seize mille hommes, & que Milan étoit dans la derniere consternation.

CHAPITRE III.

Le Duc d'Albe fait son entrée dans Milan.

TELLE étoit la situation des affaires de la monarchie Espagnole, & tel étoit l'état du Milanez, lorsque le Duc d'Albe fut envoyé dans cette Province: Il partit d'Angleterre, comme je l'ai déja dit, fit quelque sejour

sejour en Flandre assez inutilement, & se rendit à grandes journées par les Franche-Comté chez les Suisses. Il y arrivoit, lorsqu'un Courrier luy apprit le siége de Vulpian, l'informa de tout ce qui se passoit dans son Gouvernement, & le pria de presser sa marche, afin qu'il pût arriver assez à tems pour faire retirer les Ennemis. Tout autre que le Duc auroit reboussé chemin; mais ne voyant rien qui ne fut au dessous de son grand courage, il fit le plus de diligence qu'il luy fut possible, & entra dans Milan au commencement du mois de Juillet, suivi de cinq mille hommes d'Infanterie Allemande & de mille Chevaux de la même Nation. Les Bourgeois luy firent une entrée beaucoup plus magnifique, qu'on ne devoit se la promettre de la pauvreté où la guerre presente les avoit reduits : ce ne fut pendant quelques jours que jeux, que plaisirs & que magnificence : disons aussi, que la joye, & l'esperance revinrent, l'on attendit du nouveau Gouverneur la fin des malheurs, qui accabloient ce beau païs depuis quelque tems, son nom seul rendit le cœur aux Soldats, & inspira de la valeur au peuple. 1555.

Ayant communiqué le brevet de sa Charge, & ses pouvoirs à ceux qui étoient en droit de les voir, il regla tout ce qui regardoit le Gouvernement civil, laissa celuy de Milan au Senat de la même ville, & se rendit à Valence où l'Armée campoit. Luy ayant fait preter serment de fidelité, il permit à Figueroa de se retirer. Loin de blâmer sa conduite, il attribua les mauvais évenemens à la fortune, Il prend possession du Gouvernement.

1555. fortune, & les bons ou les passables à l'industrie & à l'experience de ce Seigneur. Il fit ensuite la revuë des Troupes, visita l'artillerie, les munitions & les places fortifiés, & trouva le tout dans un état si pitoiable, qu'il ne pût, du moins, à ce qu'on publia, s'empêcher de dire, *Qu'il se trouvoit fort redevable à Sa Majesté de luy avoir confié le gouvernement d'une Province ruinée, à demi perduë & restée sans défense par la mauvaise conduite ou le peu de courage de ses predecesseurs, pour, en chasser l'Ennemi, y remettre toutes choses en meilleur état, & la laisser hors d'insulte, aux depens de sa propre vie & de sa reputation : Que neanmoins il n'ometteroit rien pour remplir la haute estime qu'on avoit conçûë de luy, & tout ce qu'on s'étoit promis de son courage & de sa prudence.*

Il veille à la conservation de Vulpian, & il est trompé.

Comme il recevroit chaque jour des nouvelles, qui luy marquoient que la garnison de Vulpian manquoit de tout, & qu'elle alloit être obligée de capituler, il envoya dans cette place *Garsias de Toledo*, Marquis de Ville-Franque, suivi d'un gros detachement pour changer la garnison, & reconnoître au juste l'état de cette forteresse. Le Marquis passa au travers des Ennemis, & se rendit dans la ville : Il trouva les Soldats de la garnison dans un état à faire pitié, maigres demi nuds, & presque tous blessez, ils luy demanderent, les larmes aux yeux, du pain, de l'argent, & des habits: Ils le firent d'une maniere qui ne luy plut point, leurs cris melez de menace, leurs gemissemens, & leurs plaintes le choquerent, il ne s'étoit point preparé

paré à leur faire réponse là-dessus ; d'ailleurs il n'avoit point d'argent, il sortit en colere de cette place, suivi de son detachement, repassa au travers des Ennemis, qui ne jugerent point à propos de l'attaquer, & vint rejoindre le Duc d'Albe qu'il trompa, luy representant la place dans un état bien different de celuy qu'elle étoit : *Elle peut*, dit-il, *repousser des forces beaucoup plus nombreuses, les Soldats ne manquent que de discipline militaire Ce sont des gens qui ne se plaignent, que parce qu'ils veulent exciter des tumultes, comme ils sont accoutumez de faire à toutes les mutations de Gouverneurs.* 1555.

Ce rapport rassura le Duc d'Albe, il y donna toute sa foi, ne pouvant se persuader qu'un Seigneur, son parent, homme de cœur, & qui passoit pour avoir de la probité, fut capable d'un mensonge. Ne craignant donc rien pour Vulpian, il crut devoir faire quelque puissante diversion. Il proposa dans un grand Conseil de guerre l'attaque de Saint-Ja ou celle de Veruë. Presque tous les Officiers furent d'avis, qu'on allât faire le siége de la derniere de ces deux places, tant parce que sa situation sur le Pô ôtoit le commerce de ce fleuve aux François, qu'elle pouvoit établir de grosses contributions, qu'elle étoit comme la porte d'un grand païs, où une garnison aguerrie pouvoit faire de grand degats, ou du moins obliger les Ennemis de poster la plus part de leurs troupes dans les Villes voisines pour conserver le païs. Alvare de Sande & Cesar de Naples furent d'un sentiment contraire : ils ne disconvinrent d'au-

Il tient conseil sur les operations de la Campagne.

1555. d'aucuns des avantages que la prise de Vernë auroit pû procurer, neanmoins ils crurent qu'on luy devoit preferer celle de Saint-Ja, d'autant qu'il paroît plus naturel de reconquerir son propre païs, que d'aller faire des conquêtes dans celuy des autres, outre que Saint-Ja, étant située à la tête d'une campagne tres-fertile en grains & en paturages, étoit fort avantageuse à ceux qui les possedoient, cette campagne fournissant abondamment des grains & des fourages. Ils representerent de plus, qu'on prendroit aisement, cette place, qui n'étoit fortifiée que de ramparts de sçable, que les moindres coups de canon feroient ébouler; que ce sable étoit à la verité, soutenu par des fascines, mais que les ramparts n'en étoient que plus mauvais, d'autant que le bois, étant demeuré sec, prendroit aisement feu; qu'il n'étoit point à presumer que les Ennemis pussent *se* retrancher, puisqu'on ne trouvoit dans tout le païs ni bois ni argille.

Il attaque Saint-Ja sans succés. Le Duc deferant un peu trop aux avis de Sande, qui connoissoit parfaitement le païs, & qui d'ailleurs étoit homme de bon conseil, fut devant Saint-Ja. Il battit le rampart en brêche pendant six heures, sans aucun succés, ce qui l'obligea de commander qu'on approchât les batteries de la contrescarpe, & qu'on élevât quelques retranchemens pour couvrir les Troupes. Il reconnut alors la verité du raisonnement de Sande, le sable dont il falloit absolument faire ces retranchemens, s'éboulolt au moindre coup du canon de la ville, ou étoit enlevé par les vents ainsi

ainsi l'armée demeuroit exposée au feu des ramparts, qui commandoit tous les environs. 1555.
On s'étoit persuadé que ces ramparts n'auroient pas une plus solide consistance, mais l'on reconnut bien-tôt le contraire. Ils étoient à la verité bâtis de sable, de fascines & de troncs d'arbres, mais le tout étoit lié ensemble par de l'argille, & d'autre terre grasse, qu'on avoit trouvée à force de foüiller dans le même terrain, ce qui n'avoit point paru à Sande. D'ailleurs elle étoit defenduë par une garnison de six mille hommes choisis, que commandoit le brave *Loüis de Birague*, lequel ou pour insulter au Duc d'Albe, ou pour avoir plus de facilité à faire des sorties la nuit suivante, avoit laissé les portes ouvertes, & les ponts abattus.

Il fait fortifier le Pont de Sture.

Le Duc n'étant pas homme à camper sans lignes de contravallation autour d'une Place défenduë par une garnison si nombreuse, & voyant qu'il étoit impossible d'en faire, décampa sur l'heure, & se mit en marche pour Veruë. Il paroissoit resolu d'en faire le siége, lors que pour de puissantes raisons il abandonna ce dessein pour fortifier le Pont-de-Sture.

Ce changement parut assez dur à toute l'Armée : neanmoins comme le General le voulut absolument, tout le monde s'y conforma. Cette Place est située au confluent du Pô & de la Sture, & son pont sur le dernier de ces fleuves, luy a donné le nom de *Pont-de-Sture*. Elle est entre Turin & Casal, & peut empêcher la communication de ces deux places par le Pô. D'ailleurs elle est le passa-

1555. passage ordinaire pour Ast, Alexandrie & Verceil.

Son assiduité dans les travaux.

Le Duc s'occupoit tout entier de cette entreprise. Il ne paroit point des atteliers, tant pour repousser les François, en cas qu'ils eussent voulu inquieter les travailleurs, que pour ne point laisser languir les Soldats dans l'oisiveté. Il sçavoit par experience, que l'inaction étoit la source & l'origine de toutes les seditions, & il les craignoit alors avec d'autant plus de raison, que les Allemans, qui avoient coûtume de se mutiner au moindre chagrin, commençoient à se plaindre & à menacer. Ce n'étoit pas neanmoins sans fondement, le Duc ne pouvant les payer, ni même leur fournir les alimens ordinaires, car le peu qu'il avoit reçu d'argent de Philippe Second, suffisoit à peine pour le biscuit, & pour les outils d'usage dans une Armée. Ces plaintes ne furent pas le seul chagrin qu'il eut à essuyer : Les François qui ne luy donnoient gueres de repos, tuerent dans une escarmouche où ils eurent du pis, *Raymond de Cordouë*, Colonel General de l'Infanterie Espagnole. Il avoit commandé les Espagnols à la fameuse bataille de Cerisoles; il eût beaucoup d'avantage sur les François, & cette journée se seroit passée d'une maniere bien differente, si les Allemans l'avoient imité. C'étoit un homme d'une naissance illustre, & qui auroit eu toutes les parties d'un grand Capitaine, s'il n'avoit pas été trop colere, & s'il eût pû moins dormir.

Eloge de Raimond de Cordouë.

CHA-

CHAPITRE IV.

1555.

Les Allemans se mutinent.

Les Allemans n'en demeurerent pas aux menaces, ils éclaterent & se mutinerent jusques à tel point, que le Duc qui ne voyoit pas de jour à les faire rentrer dans leur devoir, & qui sçavoit que les châtimens n'auroient pas été de saison en cette occurrence, crut ne pouvoir se mettre à couvert de cette violence, qu'en se retirant.

Le Duc les fait rentrer au devoir.

Cette retraite les toucha & leur fit honte. Lui qui n'étoit pas fort loin, sut se servir de leur retour avec tant de succés, tantôt leur parlant avec une douceur extrême, tantôt leur faisant des promesses magnifiques, tantôt leur prouvant qu'il n'étoit point en son pouvoir de les payer, n'ayant pas reçu d'argent; qu'enfin il les adoucit, fit cesser la sedition, & reprit sur eux toute son autorité. Se voyant respecté, il commença de leur reprocher leur crime, sans neanmoins les irriter, leur representa que ces mutineries auroient causé leur perte, & celle du reste des Troupes en cas d'une attaque, une Armée ne trouvant de salut, que dans son union. Il finit son discours, leur souhaitant toutes sortes de prosperitez, & à luy assez d'argent pour les payer, & pour recompenser ceux qui se distingueroient par quelque action de fidelité, ou de valeur. Cette conclusion acheva de les gagner; ils luy donnerent mille loüanges, le traitent de *General doux & clement*, de *Pere tres-affectionné*, & protesterent d'une commune voix, qu'ils luy seroient éter-

Continuation des travaux.

1555. éternellement fideles & obeissans. Il ne voulut point laisser refroidir cette ardeur, il leur fit reprendre les travaux, que leur mutinerie avoit fait cesser, & qui furent dans la suite continuez avec assez de chaleur.

Il reconnut dans cette occurrence, combien il importe à un General d'être d'une vie irreprochable, sur-tout en matiere d'avarice, son innocence imposant davantage à ses soldats que son autorité, & les rendant beaucoup plus soumis & plus affectionnez, mais si son avarice cause leur disette & leur misere, s'il detourne pour luy l'argent destiné pour leur solde & pour leur entretien, il ne luy est gueres possible de se faire obéir; ils luy reprochent sans cesse que sa cupidité les affame, les dépouille & les ruine, & ils sont toûjours prêts à se soulever. Il arrive tout le contraire lors que l'innocence d'un Chef est connuë de ses Troupes. La pauvreté leur devient supportable, la haine n'a point de lieu, & l'obeissance est d'autant plus grande, qu'elle paroît plus volontaire.

Roderic de Silva rend de mauvais services au Duc.

Les soins pressans de la guerre, la mutinerie des Troupes, les heureux succés des François n'étoient pas les seuls chagrins du Duc. Prêt à partir pour l'Italie, Philippe Second luy avoit promis de luy faire toucher cinq cens mille écus d'or par les mains des Banquiers de Genes de luy faire une remise d'une pareille somme sur les revenus du Royaume de Naples, & de grossir son Armée de quatre Regimens de vieilles troupes, tirez des Armées de la Toscane & de Naples Le Duc comptoit fort sur cet argent, dont il

avoit

avoit un besoin extrême ; cependant il ne le toucha point, Roderic de Silva, son ennemi juré, fut insinuer adroitement à Philippe, qu'il ne devoit point épuiser son épargne pour une guerre prête à finir, Sa Majesté Imperiale étant à la veille de conclure une Tréve avec les François, il luy insinua, dis-je, de ne point épuiser son épargne pour cette guerre, mais d'employer toutes ses forces pour terminer au plûtôt celle de Toscane, laquelle cessée, il pourroit alors se donner tout entier à celle du Milanez : Qu'il n'y avoit rien de plus ruineux que de faire en même tems la guerre en plusieurs endroits ; Que c'étoit se trop exposer au caprice de la fortune, qui se plaît à élever dans un païs un parti qu'elle abaisse dans un autre : D'ailleurs, qu'il seroit obligé de réünir toutes ses forces pour se mettre en état de resister au Pape qu'on soupçonnoit d'en vouloir au Royaume de Naples, & qui ne manqueroit pas d'être puissamment secouru par les François, & que s'il dépensoit ses tresors à la Guerre du Milanez, qui n'avoit rien de fort pressant, il luy seroit impossible de soutenir celle que Sa Sainteté & les François pourroient luy declarer dans le fond de l'Italie. Ces raisons qui flattoient beaucoup l'avarice de Philippe, prevalurent au bien public, & aux promesses que ce Prince avoit faites si solennellement à son General, auquel Roderic causa en même tems des chagrins bien plus sensibles. 1555.

Le bruit courut que ce Ministre avoit fait avertir en secret les François que Charles-Quint,

1555. Quint, las de la guerre, vouloit à quelque prix que ce fut, une paix ou du moins une tréve. Ce fait n'a jamais été bien averé, mais il est vray de dire ; que Roderic donnant malicieusement de grands éloges au Duc d'Albe, devant les Anglois, assuroit ces peuples que Sa Majesté Imperiale se promettoit que les François feroient leurs plus grands efforts dans l'Italie pour s'opposer avec succés à un si grand Capitaine ; que dans cette prevention l'Empereur avoit envoyé des secours considerables d'hommes & d'argent au Duc d'Albe, afin qu'ayant chassé les François de tout ce qu'ils tenoient delà les monts il pût, la Campagne suivante, revenir au Païs-Bas, & y faire toutes les conquêtes qui luy étoient possibles, si la France ne bornoit ses exploits par une paix, ou du moins par une tréve.

Reflexions sur quelques paroles de Roderic.

L'on dit qu'Antoine de Tolede blâma Roderic de faire part à ces peuples des *secrets* de son Prince, & qu'il luy répondit *qu'il falloit* procurer le salut du public par la perte des particulieres, & chercher toutes sortes de voyes pour delivrer son Souverain des soins dont il étoit accablé. Je ne sçay si le raisonnement de ce Ministre étoit fort juste, mais je m'imagine qu'on ne procure gueres bien le salut du public en perdant les Generaux & les Magistrats, qui cessent d'être particuliers au moment qu'ils sont chargez du Generalat des Armées ou du maniement des affaires d'Etat. Le Prince qui est le Chef, & comme la tête d'un Etat, ne peut-être bien quand ses Sujets qui en sont les membres, souffrent.

Plus

Plus ces membres sont utiles & distinguez, plus ce Chef ressent de peine, plus il reçoit de perte. Ce seroit en vain qu'un Medecin appliqueroit tous ses remedes à guerir la tête, quand le reste du corps est malade, il faut que tout s'en sente, puis que le moindre des membres negligé, gâte, corrompt & perd les autres: ainsi l'on ne devoit point exposer ni l'Italie, ni un Capitaine excellent, tel que l'étoit le Duc, sans luy avoir fourni en même tems des forces suffisantes pour retablir ce grand & riche païs dans l'état d'où il étoit déchu depuis les dernieres guerres, ou du moins pour empêcher que ses maux ne divinssent plus grands. 1555.

CHAPITRE. V.

Siége de Vulpian par les François.

LES discours de Roderic vinrent bien-tôt aux oreilles de Henry Second par le canal des Anglois, qui n'aymoient ni Philippe ni son Ministre. Il eut peur qu'ils ne fussent vrais, & qu'une demangeaison de parler ne luy eût fait reveler des secrets qu'il devoit taire. Ainsi pour rendre tant de menaces inutiles, il mit sur pied une puissante Armée, & l'envoya en Italie sous les ordres du Duc d'Aumale: la Noblesse poussée par cette ardeur guerierre dont elle est animée, & seure qu'elle feroit mieux sa Cour à Henry dans le Milanez qu'à Paris, s'engageoit avec empressement pour cette entreprise, qui selon toutes les apparences devoit être glorieuse. Les plus considerables de ces illustres Volontaires furent le Prince de Condé, le Duc d'Enghien, son

1555. son frere, & le Duc de Nemours. D'Aumale ayant fait prendre les devants à l'Infanterie, aux bagages & à une partie de la Cavalerie, passa les Alpes suivi de sept Enseignes de Gendarmes ; & se rendit à Turin. Il y trouva Brisac avec sa petite Armée; car il lui restoit peu de Troupes, ayant été obligé de distribuer le reste dans le grand nombre de places qu'il luy falloit garder. D'Aumale ayant fait revenir les Garnisons, & incorporé les Troupes de Brisac aux siennes, fut camper devant Vulpian à la tête de vingt mille hommes d'Infanterie, & de cinq mille Cavaliers, tous gens choisis.

Etat de l'Armée du Duc.

Cette grande Armée inquieta terriblement le Duc d'Albe ; la sienne ne luy étant en rien comparable depuis la desertion des Allemans, qui n'étant pas payez s'en étoient retournez dans leur pais, ou bien s'étoient engagez dans les Troupes Ennemies : il luy paroissoit dur de se voir obligé de lâcher le pied devant les François, & honteux de leur *voir* emporter Vulpian presque sous ses yeux, mais il auroit été de la derniere temerité d'attaquer l'Ennemi, c'étoit s'exposer inutilement à une defaite certaine, & incomparablement plus honteuse que la prise d'une place ; joint qu'elle auroit coûté à l'Espagne la mort d'un grand nombre de personnes de qualité, qui auroit fait croire la perte beaucoup plus grande qu'elle ne l'auroit été en effet. Car on ne prend presque pas garde au nombre des soldats ; ainsi l'on peut dire que dans une defaite ; les Grands font plus de tort que les petits ; leur perte consternant beaucoup plus

tout

tout le monde. Ce n'est pas neanmoins qu'ils soient beaucoup plus utiles les uns que les autres dans une occasion, & le grand nom d'un Colonel d'une naissance illustre ne remplit point son Regiment, quand les soldats ont été taillez en pieces; ainsi l'on peut dire que les Grands sont dans une Armée ce que les os & les principaux nerfs sont dans le corps humain, c'est-à-dire, qu'ils en sont tout le soutien, mais si les fibres, les chairs & les autres moindres parties viennent à manquer, toute la base tombe, & la chute de ces gros ossemens n'est plus de remarquable qu'en ce qu'elle fait plus de bruit. 1555.

L'Espagne n'avoit point d'Armées si remplies de Noblesse, que celle du Duc d'Albe, quoi qu'elle fût la moins nombreuse: mais il n'y avoit personne qui ne fût ravi d'apprendre le métier de la Guerre sous un maître si habile. Les plus considerables de ces Seigneurs étoient Garsias de Tolede, Marquis de Ville-Franque, Lieutenant General sous le Duc; Jean-Baptiste Castaldo, Capitaine fameux, & que le seul desir de se perfectionner avoit fait venir en cette Armée où il n'étoit que volontaire; le Marquis de Pescaire, General de la Cavalerie, Cesar de Naples, General de l'Artilerie, le Prince Vespasien de Gonsague qui commandoit l'Infanterie Italienne; Alvare de Sande, & D. Emmanuel de Luna, Colonels qui étoient à la tête de l'Espagnole: Jean Guevara, François Hibara, Garcilasso de la Vega, frere du Comte de Palma, & grand nombre d'autres d'une naissance non moins distinguée, & dont l'énumeration ne pour-

pourroit être qu'ennuyeuse, rendoeint cette
1555. Armée moins forte que considerable. Je sçai qu'il y a des Auteurs, & entre autres *Noël le Comte*, qui la font incomparablement plus forte que celle des François: mais ils ont travaillé sur de mauvais memoires, & le Comte n'est nullement à croire quand il parle de la Maison de Tolede: il n'a pas eu honte d'accuser Frederic fils & successeur de nôtre Duc d'Albe, des crimes les plus noirs, & d'avoir fait des actions non seulement indignes d'un Chrêtien, mais aussi d'un Juif ou d'un Maranne: mais ce sont des faussetez, qui se refutent d'elles-mêmes, & qui ne sont infamantes qu'à celuy qui a été assez osé pour en charger un Seigneur d'une pitié tres-solide.

Le Duc tâche de secourir Vulpian.

Cependant le Duc d'Aumale avoit mis le siége devant Vulpian, & le poussoit avec tant de vigueur, que la Garnison & les *Bourgeois* firent sçavoir au Duc d'Albe, qu'ils seroient obligez de capituler s'ils *n'étoient* secourus dans quatre jours. Ce compliment le chagrina moins que l'impossibilité d'aller forcer les assiégeans dans leurs Lignes avec ses foibles troupes: neanmoins pour ne pas entierement abandonner cette place, il confia le soin d'y jetter du secours à Garcilasso de la Vega, jeune homme d'une naissance ce illustre, qui paroissoit avoir plus d'experience que n'ont d'ordinaire ceux de son age & qui d'ailleurs bruloit du desir de se signaler. Ce jeune Officier ayant pris le petit detachement qu'on luy avoit fait, se rendit vers le minuit aux bord du Pô: ses coureurs luy

rap-

rapporterent que leurs chevaux avoient été à la nage dés les bords de ce fleuve, dont 1555. les eaux plus troubles & beaucoup plus rapides qu'à l'ordinaire faisoient voir qu'il avoit été grossi par les neiges fonduës, dont les Alpes qui sont voisines de son lit, sont toûjours couvertes. Ce rapport & la peur de rencontrer l'Ennemi, firent pâlir les Officiers & les soldats : les derniers crierent qu'on ne pouvoit les engager dans le Pô sans les perdre ; qu'ainsi il falloit se retirer, les Officiers même les plus vieux dirent qu'il étoit sans exemple qu'on eût jamais exposé tant de braves gens dans un peril si évident, qu'il étoit de la derniere temerité de vouloir braver un grand fleuve, dont les eaux ne consideroient gueres la valeur, & qu'ainsi il n'y avoit qu'un parti à prendre, qui étoit celuy de retourner sur ses pas. Garcilasso qui n'avoit pas encore assez d'experience, crut se devoir conformer aux avis de ces vieux Routiers, il revint au Camp, sans avoir vû l'Ennemi. Le Duc le voyant revenir, luy demanda d'un ton fier, *Qui, Monsieur, à éteint ce beau feu, que vous faisiez paroître il n'y a que quelques heures ? Qu'est devenuë cette ardeur de vous signaler ? Qui vous a fait faire une action si indigne d'un Gentil-homme, si chagrinante pour moy, & si fort infamante pour vous ? Je suis sûr que cette lâcheté n'est point de vous, & que c'est un effet de la mutinerie, ou de la lâcheté des Soldats.* Ce jeûne Seigneur baissa les yeux sans pouvoir répondre un seul mot ; il parût sur son visage une confusion qui plut au Duc, lequel ne voulant ni choquer, ni decourager de

1555. jeunes gens, luy dit avec beaucoup de bonté : *Vous voyez que je ne vous charge point de cette action, je suis persuadé qu'elle vous fait une vraye peine, & que vous offriez tout pour la reparer.* Cette honnêteté luy fit reprendre ses esprits, il conjura le Duc de le renvoyer, protestant qu'il periroit, ou qu'il effaceroit cette honte; mais il n'obtint rien, le General se contentant de luy faire là-dessus de grandes promesses, & de luy apprendre en de meilleures occasions, qu'ils le croyoit brave, & qu'il ne se trompoit point.

CHAPITRE VI.

Le Duc envoye du secours aux Assiegez.

LE Duc ne se rebuta point de ce mauvais succés, il choisit Emanuel de Luna, Colonel, qui sçavoit tres-bien le païs, pour jetter du secours dans Vulpian, & ne luy donna que de la Cavalerie, persuadé qu'elle étoit plus propre pour une grande diligence Neanmoins il y joignit, un moment aprés, de l'Infanterie, & comme il faisoit beaucoup de fond sur la valeur & l'experience d'Acunha, il voulut qu'il commandast ce secours sous de Luna Quoy que cet Officier fut malade, il le fit venir, & luy dit, *qu'aussi tôt qu'il eut reçu l'Armée, ses premiers soins furent de connoître le merite des Officiers & des Soldats, afin de les pouvoir employer aux choses dont ils pourroient s'acquiter avec succés de distinguer les braves gens d'avec les lâches, & de recompenser les premiers preferablement aux autres. Qu'on luy avoit dit mille biens de luy; Qu'on le luy avoit representé comme un Offi-*

Officier experimenté, fidele, incapable de la moindre bassesse, que ce bon témoignage luy avoit 1555.
d'autant plus fait de plaisir, qu'il s'étoit senti un grand fond d'estime & de bonne volonté pour luy, voyant en sa personne une taile avantageuse & bien prise, un visage assez beau, une phisionomie heureuse, & des manieres nobles : Qu'il s'agissoit de luy prouver si ces témoignages, & si ce penchant secret qu'il se sentoit pour luy, ne l'avoient point trompé. Je vous envoye, continua-t il, *au secours de Vulpian, où commanderez sous Emanuel, que je ne vous prefere, que parce que sa charge prime la vôtre, & qu'il est plus ancien dans les troupes ; cependant je luy ai donné ordre de ne rien faire sans vôtre conseil. Je vous confie en cette occurrence ma gloire, & cette belle reputation que m'ont acquise mille faits glorieux, & je me promets qu'elle ne sera point mal dans vos mains. Je vous donneray deux cens Cavaliers & deux cens fantassins, que je vous permets de choisir dans toute l'Armée, & de peur que la marche de ces gens de pied ne vous retarde, je veus que vous les fassiez monter en croupe derriere ces Cavaliers. Je ne vous donne point d'ordre pour l'execution, je m'en remets entierement à vous. Je vous prie seulement, Monsieur, de ne rien faire qui demente vôtre reputation, & je vous assure que je risquerai tout pour vous dégager du peril où je vais vous exposer.*

Aprés mille remercimens, d'Acunha promit avec serment, au Duc qu'il entreroit dans Vulpian, ou qu'il mourroit à la peine, & qu'il feroit voir à son Excellence, à quels

1555. hommes elle confioit le soin de sa gloire, & de la défense des places de Sa Majesté.

Le secours entre dans la Place.

Cet Officier, quoi que fort malade d'une fiévre, emprunta, s'il faut ainsi dire, des forces de l'estime que son General faisoit de luy, & du desir de la bien remplir. Il monte à cheval, & se rend au bord du fleuve & le passe malgré deux Enseignes de gens de pied & un Escadron de Cavalerie des François puis fait mettre ses gens en bataille : Il n'en trouva que trois cens ; les autres n'avoient pas encore eu le loisir de se joindre à luy, quelques-uns s'étoient égarez, d'autres avoient peri dans le fleuve, ou par l'épée des François. Il mit donc ces trois cens hommes en bataille, les fit marcher serrez & au galop, pour ne pas donner le loisir aux Ennemis de les charger. Cette sage précaution fut vaine ; les fuyards avoient donné l'alarme au Camp, & il y trouva des gens disposez à le bien recevoir. Ce contretems luy fit une peine extrême, il ne pouvoit reculer sans s'exposer à une defaite certaine, & à se couvrir d'infamie. C'étoit une temerité de vouloir avancer, cependant il prit ce parti : la nuit empêchoit l'Ennemi de découvrir sa foiblesse, il avoit eu la précaution de faire venir avec luy plusieurs Trompettes, qui se mettant à sonner tout à coup, firent croire aux assiégeans que toute la Cavalerie de l'Armée venoit les attaquer, & que le Duc la commandoit en personne. Sur cette prevention, ils lâchent les pied, d'Acunha continuë sa marche, & trouvant vers la porte de la ville

vivre un gros bataillon de Suisses, il prit un detour, & se contentant d'attaquer une des 1555.
pointes de ce gros bataillon, il jetta la terreur dans le reste. Les Suisses paroissant consternez, il revint à eux, en tua grand nombre, & en prit d'autres, afin que les prisonniers rendissent son triomphe plus complet.

Il est certain que jamais on ne vit des troupes plus consternées, que le furent celles de France dans ce premier abord, & il n'y à pas lieu de douter que le Duc d'Albe ne les eut entierement taillées en pieces, s'il s'y étoit trouvé avec son Armée, mais ce sont de ces coups du hazard, que l'homme ni peut ni prevoir ni se promettre, d'ailleurs l'on surprend plus facilement avec une poignée de monde, qu'avec une Armée, celle-ci se meut plus lentement, avec beaucoup plus de bruit & moins de facilité, sur tout quand il s'agit de passer un fleuve de la largeur & de la rapidité du Pô.

CHAPITRE VII.

Etat de la Place.

LE secours entré dans Vulpian, les Chefs en firent la revuë, & ne trouverent que deux cens hommes, le reste ayant été tué, ou s'étant égaré dans le Camp, ou peut-être ayant pris la fuite plusieurs repasserent le Pô, & se retirerent prés du Duc d'Albe. Emmanuel & d'Acunha visiterent à l'instant le chateau & les munitions, ils le trouverent presque hors de défense, la roüille avoit mangé les canons, & ils étoient plus à redouter pour les Canoniers, qui craignoient, à chaque

1555. coup, de les voir crever, que pour les Ennemis. La faim, les maladies, les blessures, & les fatigues avoient ruiné la garnison, de mille hommes dont elle étoit composée, il n'en trouvoit que quatre cens en état de servir, les autres étoient plus à charge qu'utiles. On tient que d'Acunha, voyant toutes choses dans un état si mauvais, ne peut s'empêcher de dire, *que Cesar de Naples avoit agi en homme prudent de n'avoir pas voulu revenir defendre cette Place.* Il en avoit été Gouverneur, & l'avoit fait bâtir, mais peu solidement, étant homme qui pensoit plus à remplir sa bourse, qu'à bien servir son Maître.

Les Assiegeans pressent vivement la Place.

Emanuel & d'Acunha partagerent entre eux les quartiers, aprés quoi pour faire croire aux Assiegeans qu'il étoit éntré dans la Ville un puissant secours, ils firent une sortie au point du jour, & nettoyerent une partie de la tranchée, mais ce ne fut pas sans perdre de monde.

Le courage des Espagnols fit craindre au Duc d'Aumale, que faisant passer souvent de tels secours dans la Place, ils n'en rendissent la prise, si non impossible, du moins beaucoup plus difficile, resolut de leur en boucher le chemin. Il fit faire à l'entour de son Camp une ligne de circonvallation, defenduë d'espace en espace par de petits ouvrages de terre impenetrables à un detachement, & peut-être à une grande Armée. Comme la sortie des Assiegez ne luy avoit pas éte favorable, il les mit dans la necessité de demeurer dans l'enceinte de leurs ramparts, ayant abattu

tu à coups de canon l'unique porte du Chateau, & renversé la demi lune qui la couvroit. 1555.

Il fit continuer les tranchées avec toute la diligence possible, & les poussa dés le jour même de l'arrivée du secours jusques aux bords du glacis de la contrescarpe. Il y fit ensuite élever une nouvelle batterie, laquelle renversa un flanc entier d'une bastion, partie de la courtine, & decouvrit entierement les casemates, d'où les Assiegez avoient deja fait bien du mal aux Ennemis. Cependant comme ces brêches n'êtoient point praticables, le Duc d'Aumale continua de les applanir à coups de canon, & y ayant trouvé plus de difficulté qu'il ne s'étoit promis, il resolut d'y attacher le Mineur.

Vigilance des Assiegez.

Les Assiegez qui sçavoient combien il leur importoit de l'en empêcher, mirent tout leur soin à bien defendre le fossé. Ils y faisoient monter la garde à deux cens hommes pendant la nuit : mais comme ce nombre étoit trop grand eu égard au peu de monde qu'ils avoient dans la Place, & que chacun étant par ce moyen obligé de monter la garde tous les deux jours, c'étoit beaucoup fatiguer des Troupes, que les frequentes allarmes que leur donnoit l'Ennemi, ne fatiguoient déja que trop; on tint conseil là-dessus. Garcilasso, & tous les autres Officiers furent d'avis que cent hommes suffiroient. D'Acunha qui s'étoit fait apporter, & qui étoit couché sur un matelas, la fievre qui le consommoit, ne luy permettant pas de se tenir debout, crut que vingt cinq hommes

1555. bien retranchez seroient assez, qu'un plus grand nombre ruineroit la garnison, & qu'il falloit absolument du repos aux soldats, que les Ennemis & la disette avoient deja reduit dans un état pitoyable, & qu'il n'étoit pas possible que des gens qui avoient passé une nuit sous les armes, pussent y demeurer le lendemain tout le jour. Emmanuel ne gouta ni l'un ni l'autre de ces deux avis, il fit rester cent cinquante hommes dans ce fossé, & envoya les autres se reposer. Ils n'y furent pas long-tems; car les Assiégeans vinrent attaquer le fossé une heure aprés. Les Espagnols firent une décharge si à propos, qu'elle arrêta l'ardeur des François; mais comme ils ne sont pas gens à se rebuter pour si peu de chose, ils se jetterent comme des lions dans le fossé, & en vinrent bien-tôt aux coups de main. Les Espagnols & les Italiens resisterent assez long-temps; cependant il fallut plier. Les Capitaines firent de vains efforts pour les animer, les coups de l'Ennemi prevalurent, ces Officiers ne furent pas eux-mêmes exempts de la peur, & Emmanuel, ne sçachant plus que faire, envoya prier d'Acunha de venir à son secours. Ce Brave se leva tout incommodé qu'il étoit, & se fit apporter dans le fossé, où appuyé sur une demi-pique, sa foiblesse ne luy permettant pas de se soutenir, il appella les Italiens, & ensuite les Espagnols, Il leur dit à haute voix de reprendre courage, & leur fit commander en même tems, mais bas, de faire le plus grand feu qu'il leur seroit possible, & de se retirer lentement & en bon ordre. Ils obeïrent

Assaut furieux.

obeïrent avec tant de promptitude & de succés, que les François, s'imaginant qu'ils 1555.
avoient reçu de nouveaux secours, firent alte, & ne penserent qu'à se loger avantageusement.

Maîtres du fossé, & les flancs des bastions ayant été renversez, ils boucherent les casemates, & les rendirent inutiles; aprés quoy ils attacherent le mineur au corps de la Place, lequel en moins de cinq jours fit une mine d'une vaste étenduë, il ne fut pas possible aux Espagnols de l'éventer, quelques peines qu'ils se fussent données pour cela. Elle étoit à peine dans sa perfection, que le canon acheva de renverser le bastion de l'attaque des Suisses; ainsi les Assiegez virent leur place sans autres ramparts, que celuy de leurs corps & de leurs armes, le terrain ne leur permettant pas de se retrancher.

Le 6. la mine fit tout l'effet que les assié- Second
geans s'en étoient promis; elle leur ouvrit assaut.
une brêche sur laquelle ils monterent à l'instant, leur ardeur rendit la Mousqueterie des assiégez inutile, il falut en venir aux mains. Jamais assaut ne fut plus rude, & jamais on ne vit plus de prodiges de valeur, cependant aprés un combat de six heures, les François mirent les assiégez dans la necessité de lâcher le pied. Garcilasso de la Vega qui s'étoit jetté dans la place avec Acunha dans le seul desir de laver dans le sang de l'Ennemi la honte de sa retraite, combattit en lion à cette brêche, & voyant les siens succomber, il envoya demander du secours à Emmanuel; mais celuy-ci n'étant pas moins occupé

1555. cupé contre les Suisses, qui s'étant rendus maîtres de la demi-Lune qui couvroit la porte, & ayant comblé le fossé, se logeoient sur la courtine, ne put luy en donner. Ce jeune homme reconnut alors, mais trop tard, qu'il n'avoit pas assez d'experience, & que sa bonté luy étoit fatale: Comme les Ennemis blessoient beaucoup de monde, les blessez luy demandoient la permission, les uns de se retirer, les autres de se faire emporter, ce qu'il leur accorda volontiers, & imprudemment; car plusieurs soldats non blessez deserterent la brèche sous pretexte de soulager ou de panser leurs camarades; ainsi il se vit si peu de monde, que contraint de perir ou de lâcher le pied, il choisit le dernier. Il commanda aux troupes de faire retraite dans le meilleur ordre qu'il leur seroit possible derriere un retranchement pratiqué sur la gorge du Bastion. Comme ils n'avoient de passage que par une barriere qui ne pouvoit recevoir que deux hommes de front, & que tous s'empressoient à passer, ils boucherent ce passage par leur imprudence: cependant les François les poussoient vivement, ainsi ils alloient tous être taillez en piéces, si les Officiers n'eussent fait tête avec une intrepidité surprenante. Comme pour étre braves ils n'étoient pas immortels, Garcilasso fut tué des premiers, & aprés luy *Pierre de Silva*, jeune Seigneur d'une naissance illustre & *Rascon*, l'un des plus braves soldats que l'Espagne ait jamais eu. La mort de ces Officiers, & sur tout celle de Garcilasso, inspira s'il faut ainsi dire, une ardeur nouvelle aux soldats;

Soldats, ils ne voulurent point la laisser impunie, prenant des forces de leur desespoir 1555.
& de leur douleur, ils revinrent à la charge si vigoureusement, qu'ils chasserent les François de dessus la brêche,& s'y retrancherent Il n'est point à croire que le combat n'eût recommencé, si la nuit déja fort obscure n'avoit comme forcé les deux partis à faire tréve jusques au lendemain.

La perte fut grande de part & d'autre, je ne sçay point au vray quelle fut celle des François, mais il ne resta de toute la Garnison que cinquante Soldats en état de servir. Le reste étoit mort ou blessé : On ne vit jamais un spectacle plus affreux, les Soldats retirez dans leurs Cazernes, les uns prioient leurs camarades de les achever, les autres étoient occupez à étancher leur sang, ou pleuroient la perte de quelques uns de leurs membres, enfin tous souhaitoient le sort de ceux qui étoient restez dans le combat. Les principaux Officiers s'étant rendus dans ces Cazernes, furent vivement touchez du malheur de tant de braves gens, dont les uns mourans entre leurs bras,& les autres estropiez pour le reste de leurs jours, detestoient avec quelque raison les malheurs de la Guerre. Ces Officiers, joignant leurs larmes à celles des Soldats, prierent Emanuel de faire battre la chamade, & de ne pas exposer les pitoyables restes d'une Garnison si florissante à la discretion des Vainqueurs : *Car*, disoient ils, *ce seroit être temeraire au dernier point, de croire qu'on pût tenir contre une Armée puissante dans une Ville toute ouverte, qui*

1555 *n'a plus, s'il faut ainsi dire, de Garnison ; le peu qui en reste, étant ou hors de combats, ou fatigué à ne pouvoir pas soutenir ses armes.*

Emmanuel qui sçavoit l'état de la Place, la voyoit à la veille d'être forcée, & il étoit persuadé que toute resistances seroit vaine ; neanmoins il ne voulut point faire battre la chamade sans prendre l'avis d'Acunha. Cet Officier étoit retenu dans le lit, & sa maladie l'avoit depuis quelques jours tellement affoibli, qu'il ne pouvoit presque se remuer. Il fut le trouver, luy fit un portrait fidele de l'état de la Place, luy exposa les prieres de la Garnison, & les raisons qui le portoient à capituler. Ce seul mot fit fremir le malade, qui s'appuyant du mieux qu'il pût sur son coude, pria instamment Emmanuel, *de ne pas executer un dessein qui le couvriroit de honte, & qui rejalliroit en même tems sur toute la Nation ; Qu'il étoit d'avis qu'on abandonnât la Ville, & qu'on se retirât dans le Château, qui étant encore entier, pourroit tenir quelques jours, pendant lesquels les Assiégez pressez par la rigueur de la saison, qui étoit déja fort avancée, pourroient lever le siége, si le Duc d'Albe, qui mettoit des Troupes nombreuses sur pied, ne les obligeoit avant ce tems de decamper ; Que rendant si-tot cette Ville, il feroit à ce Duc la plus sensible des peines, puisqu'il sçavoit, comme luy, qu'il les avoit assurez en partant, qu'il étoit de son honneur de sauver cette Place à quelque prix que ce fût.* Il ajouta, *qu'il le prioit de se souvenir de la parole qu'il avoit donnée à ce grand*

grand Homme; de faire reflexion qu'il alloit, par cette reddition precipitée, s'éloigner des emplois honorables, & renverser toutes ses esperances. 1555.

Ces prieres ramenerent Emmanuel, il ne pensa plus à se rendre, & l'on crut le lendemain matin, à le voir distribuer les Soldats dans les postes qu'ils devoient defendre, qu'il alloit s'enterrer sous les debris de Vulpian, lors qu'un Lieutenant Allemand luy vint dire, que les Assiégeans s'avançoient pour monter à l'assaut. Cette nouvelle le glaça; il fit arborer drapeau blanc, & battre la chamade. Les articles de la capitulation furent signées le jour même, & la garnison sortit le lendemain 26. de Septembre avec armes, bagages, tambour battant, &c. & fut escortée jusques au Pont-de-Sture où elle se retira.

Les Assiégez capitulent.

Cette reddition chagrina d'autant plus le Duc d'Albe, qu'il se preparoit à donner du secours aux assiégez. N'ayant pû toucher de l'argent de Sa Majesté, il avoit mis en gage les pierreries de la Duchesse son épouse, qui partie de l'Angleterre avec luy, l'avoit accompagné dans le Milanez. Des sommes qui luy furent prêtées, il en leva des troupes, lesquelles étoient en marche pour se joindre ainsi dans quelques jours il alloit faire lever le siége: Il reçut fort mal Emmanuel, neanmoins il ne put faire proceder extraordinairement contre luy, parce qu'il ne s'étoit rendu qu'aux dernieres extrêmitez. Il fit un accueil des plus favorables au brave d'Acunha le pria de tout faire pour le recouvrement de sa

Le Duc met en gage les pierreries de sa femme.

1555. sa santé, & luy promit qu'aussi-tôt qu'il seroit en état d'agir, il l'éleveroit à des charges, qui luy feroient connoître combien il étoit content de services, & jusques à quel point il estimoit sa vertu.

CHAPITRE VIII.

Vulpian est razé.

LA prise de Vulpian couta cher aux François, puisqu'ils perdirent à ce siége prés de trois mille hommes, au nombre desquels se trouverent vingt Capitaines, Lieutenans & autres Officiers subalternes. Le Duc d'Aumale, ayant tenu conseil sur ce qu'on feroit de ce poste, tous furent d'avis de le raser, d'autant qu'il étoit absolument inutile; qu'il couteroit des sommes immenses à le remettre en état de soutenir un siége & que si les Ennemis y rentroient, il pourroit établir des contributions jusques aux portes de Turin. Ces raisons étant incontestables, il fit non seulement raser le château & les fortifications de la ville, mais même il fit renverser une partie des maisons sur leurs fondements.

Les François s'approchent du Pont-de Sture.

D'Aumale, non content de cette heureux succés, mena son armée devant le Pont de-Sture, resolu de s'en emparer. Cette place étoit défenduë par quatre gros bastions, joints ensemble par une courtine des plus solides, le tout soutenu par de larges ramparts, composez de terre & de fascines. Le Pô couvroit sa droite, & la Sture luy servoit de fossé sur la gauche. Ces deux fleuves se joignoient à vingt pas du corps de la place laissant

à

à leur confluent un angle qu'on avoit relevé pour éloigner l'ennemi, & resister à la violence de ces deux fleuves dont les debordemens ne sont que trop frequens. Alvarez de Sande y commandoit une garnison de deux mille hommes de pied & de trois cens chevaux, tous resolus à laver de leur sang l'affront que celle de Vulpian venoit de faire à la Nation Espagnole. Le Duc d'Albe, qui achevoit de fortifier cette place, y avoit mis trente pieces de canon, & assez des munitions de guerre & de bouche pour un long siége. 1555.

Le Duc d'Aumale, arrivé devant le Pont-de Sture, fit sommer le Gouverneur de se rendre, ce Gouverneur envoya un de ses Officiers avec un Trompette, & luy ordonna de dire de sa part au Duc: *Qu'il étoit charmé de l'honneur qu'il leur faisoit de les venir voir qu'ils l'avoient souhaité, & que s'il vouloit ne se point servir de son canon: ils retireroient le leur, & fairoient aux murailles une brêche de cent pas applanie autant qu'il le jugeroit à propos, & que là ils luy feroient connoître ce que peut la vertu Espagnole, & qu'il n'y avoit que des lâches qui se tinssent cachez derriere des ramparts.*

Cette fierté fit plaisir au Duc d'Aumale, qui cherissoit la vertu, quelque part qu'elle se trouvât, il renvoya l'Officier de Sande avec des presens pour luy, & pour son Maître, & comme il n'y avoit pas d'apparence d'entreprendre une siége de cette importance au mois d'Octobre, il deboucha son camp le même jour, & fut à Montcalve, qui ouvrit

ses
O 4

1555. ses portes à la premiere sommation par la lâcheté du Gouverneur, & de la garnison, qui furent conduits au Pont de-Sture. Le Duc d'Albe, outré de leur foiblesse, fit pendre le Gouverneur, & decimer les Soldats. Cette severité ne fut point infructueuse, puisque durant toutes les guerres qui fit le Duc il ne se trouva point de Gouverneur qui ne se défendit jusques à l'extremité.

Prennent des quartiers d'hiver.

La saison étant avancée, d'Aumale se rendit auprés du Roy Tres-Chrêtien, & laissa le commandement de l'Armée à Brisac. Celuy-cy, ne laissant passer aucune occasion de se signaler, crut pouvoir surprendre les châteaux d'Aigue & d'Ancize, défendus par des Garnisons Allemandes, dont quelques Soldats luy avoient promis de luy ouvrir les portes. Il détacha pour cette expedition deux mille hommes de pied & six cens chevaux. Le hazard voulut que Pescaire les rencontra en desordre & separez; il les chargea, les battit, & les mit en fuite. Cet evenement termina la Campagne, Brisac renvoya les Suisses chez eux, & distribua les quartiers d'hyver aux François.

Le Duc d'Albe travaille aux preparatifs de la Campagne prochaine.

Aprés la prise de Vulpian, le Duc d'Albe avoit contremandé ses troupes, & avoit mis celles qui étoient auprés de luy en quartier d'hyver, resolu de se mettre de bonne heure en campagne l'année suivante, & d'apprendre aux François qu'on ne l'attaquoit jamais impunement. Il donna ses ordres pour des recruës, & n'épargna ni soin, ni peine ni argent; mais le tout fut inutile. La paix qui se negocioit à Calais dépuis quelque tems entre

les

les Plenipotentiaires de l'Empereur, du Roy de France, & de la Reine d'Angleterre, ne pût se faire : mais comme les deux partis étoient las de la guerre, ils convinrent d'une treve pour cinq ans. Philippe Second, qui devint en même tems Roi d'Espagne par l'abdication volontaire de l'Empereur Charles-Quint son Pere, pensoit tout de bon à garder religieusement cette treve, lorsque de nouvelles broüilleries lui firent reprendre les armes, & envoyer dans le royaume de Naples le Duc d'Albe, qui se croyoit prêt à partir pour l'Espagne ou pour les Païs-Bas. 1555.

CHAPITRE IX.

AVANT que de parler des exploits du Duc durant la guerre de Naples, je me crois dans l'obligation d'exposer les causes de cette guerre, qui remit les François aux mains avec les Espagnols, & qui enfin se termina par une paix, dont tout le monde ne fut pas content.

Sujet de la guerre des Caraffes contre l'Espagne.

Aprés la mort du Pape Marcel Second, qui ne regna que vingt-trois jours, les Cardinaux assemblez en Conclave, élurent *Jean-Pierre Caraffe*, qui prit à son couronnement le nom de *Paul Quatrième*, pour témoigner sa reconnoissance à Paul Troisiéme, auquel il étoit obligé de sa promotion au Cardinalat. C'étoit un Prelat d'un rare merite, sçavant, d'une vie irréprochable, & dont la vertu alloit de pair avec celle des premiers Chrêtiens. Il est en partie le Fondateur de l'Ordre des

Eloge de Paul IV.

1555. des Clercs *Theatins*. Il s'unit pour ce pieux dessein avec saint *Gaëtan*, Evêque de Theate. On sut si peu lequel des deux devoit être censé l'auteur de cet Institut, qu'en Italie on nommoit ces bons Peres, ou *Theatins* ou *Chietins*. On leur donnoit ce premier nom, parce que Gaëtan étoit Evêque de Theate; & le second, de Paul Archevêque de Chietti dans le Royaume de Naples. Ce Pape demeura long-tems dans le Monastere de saint Benoît, & en fut tiré comme par force pour être élevé aux premieres dignitez de l'Eglise. Peut être auroit-il paru sans défaut s'il eût été sans parens; mais il en eut de tres-mal intentionnez, & qui ne se servirent de son autorité que pour s'acquerir de grands biens, & ternir la gloire de son Pontificat. Il reconnut, à la verité, que c'étoient des malheureux, & il les chassa de Rome; mais le mal étoit fait, & par consequent sans remede.

Portrait du Cardinal Caraffe.

Celui de ses Neveux qui le porta aux plus grandes extrêmitez, fut *Charles Caraffe*, Prelat d'un esprit turbulent & inquiet, & qui ne respiroit que le feu & la guerre. Il avoit été Chevalier de Malte, (ou de Rhodes, comme on disoit encore en ce temps-là.) Il avoit porté les armes pour l'Empereur, ensuite pour la France; & l'Espagne le regardoit avec quelque justice comme un Rebelle. Paul IV. qui l'aimoit, fut à peine sur le trône de l'Eglise, qu'il le fit Cardinal, & luy confia le manîment des affaires. Il s'y comporta de maniere, qu'on reconnut sans peine, malgré son esprit double & sa profonde dissimulation, qu'il alloit se broüiller avec

l'Es-

l'Espagne. Il fut l'azile de tous les Bannis de Naples, de Sienne, & de la Toscane : il fit couler des secours dans Montalcin, qui s'opiniâtroit à vouloir demeurer Republique, & il fit esperer à ses habitans qu'ils recouvreroient leur liberté, & qu'il rendroit à leur patrie son premier éclat. 1555.

Il arriva pour lors un sujet de rupture qui donna quelque couleur au ressentiment des Caraffes. Le Grand-Prieur de Lombardie crut ne pouvoir assez reconnoître la liberté que Philippe luy avoit renduë, qu'en se donnant à luy avec les Galeres qu'il venoit de commander pour Henry Second, & dans lesquelles il avoit tant de creatures, qu'il pouvoit en disposer librement. Comme elles étoient dans le port de Civita-Vecchia, il paroissoit presque impossible de les en tirer, lors qu'*Alexandre Sforce*, frere du Prieur, s'en rendit maître, & favorisé par le Cardinal, son autre frere, sortit heureusement du port, & se retira dans ceux du Royaume de Naples.

Pretexte apparent de la guerre.

1556.

Ce procedé fit crier haut le Cardinal Caraffe, & tous les ennemis de Philippe Second : on leva des troupes, on parla fort desavantageusement de Sa Majesté Catholique, & on en fut à toutes sortes d'extrêmitez contre les Sforces & leurs creatures. On jetta dans une affreuse prison le Cardinal de Sainte-Flore, Secretaire des Brefs, & revenu depuis peu de sa Legation d'Espagne : on l'accusa d'avoir été instruit du dessein du Prieur, on le menaça de tirer de sa bouche à force de tourmens le secret de tout ce complot, & de

1556. de l'envoyer au supplice si les Galeres n'étoient renduës au plûtôt. Les Ministres d'Espagne ausquels on parla de cette restitution, ayant répondu qu'elle ne pouvoit se faire sans un ordre de Sa Majesté, le Cardinal fut enfermé dans le Château Saint-Ange.

Violences des Caraffes. Ce procedé surprit Philippe Second, qui ne s'étoit point attendu à des suites si fâcheuses; il fit rendre les Galeres, & le Cardinal sortit de prison, aprés avoir promis de ne point sortir de Rome sans la permission du Pape, & avoir donné deux cens mille écus pour gage de sa parole. Cette violence ne remplit point la vangeance des Caraffes, ils firent mettre en prison *Camille Colonne*, seulement pour être amy du Marquis de Sorria, & du Comte de Chicon; le premier, Ambassadeur ordinaire de Philippe, & l'autre, Ambassadeur extraordinaire pour offrir le *Tribut* annuel dû pour les Royaumes de *Naples* & de Sicile.

Le Cardinal de Ferrare reçut ordre de sortir de Rome au plûtôt, & *Marc-Antoine Colonne*, Duc de Palliane, d'y venir: mais celuy-cy ayant été averti par ses amis, qu'on en vouloit à sa personne, & qu'on ne manqueroit pas de le punir de son attachement à l'Espagne, rebroussa chemin, & s'enfuit dans le Royaume de Naples. Sa Sainteté n'eut pas plûtôt appris sa fuite, qu'elle le fit declarer Rebelle, confisqua ses biens, & envoya un de ses neveux se saisir de Palliane & des autres Places du Duc.

Ils tâchent d'engager la France dans leurs interêts. Les Caraffes déterminez à la guerre, & trop foibles pour la faire avec les seules for-

ces

ces de l'Eglise obtinrent de leur Oncle, qu'il envoyeroit des Legats à Henry Second pour tâcher de luy faire reprendre les armes, & de le faire entrer avec eux dans une Ligue contre Sa Majesté Catholique. Ces Legats furent parfaitement bien reçus de Henry Second, auquel ils firent des promesses magnifiques; ils l'assurerent de l'Empire de l'Italie, & luy en representerent la conquête d'autant plus facile, que les peuples, disoient-ils, & les Grands n'attendoient qu'une occasion favorable pour secoüer le joug; ils firent valoir les titres de *Défenseur* & de *Protecteur de l'Eglise & du saint Siége*, que Paul accordoit à Sa Majesté, & insinuerent qu'on devoit tout attendre du Ciel interressé dans une guerre si juste, entreprise contre un Prince qui manquoit de respect au saint Siége. 1556.

Ces promesses firent effet; Henry se determina sans peine à cette Ligue, ses Ministres approuverent son dessein, & les Grands y applaudirent, soit parce qu'ils croyoient cette occasion favorable pour le recouvrement de l'Italie, ou parce que Sa Majesté sembloit la souhaitter & s'en faire un plaisir. Le seul Connêtable de Montmorency fut d'un sentiment contraire; ce Seigneur d'un merite & d'une experience rare, soutint en plein Conseil, qu'il y alloit de l'honneur du Roy à garder religieusement une tréve qui venoit d'être concluë & signée avec un mutuel applaudissement; que d'ailleurs Sa Majesté auroit assez d'occupation dans la Flandre & dans le Piémont, sans en chercher encore dans le fond du Royaume de Naples; que c'étoit

Le Connêtable de Montmorency s'y opposе.

1550. c'étoit exposer l'Armée à une ruïne certaine, que de l'envoyer dans un païs si éloigné, & sur la seule foy d'un peuple dont l'on n'avoit que trop souvent éprouvé la perfidie & l'inconstance ; que l'Italie étoit le cimetiere des François ; & qu'on avoit raison de la comparer à une fameuse Courtisanne qui ne voit deux Amans que pour s'emparer de leurs richesses, les joüer ensuite, & triompher de l'un & de l'autre, qu'elle n'étoit jamais le prix des victoires de ceux qui brignoient sa conquête, & que si elle se donnoit à eux, ce n'étoit que pour un moment, & seulement pour leur faire sentir combien sa possession auroit d'agrémens.

CHAPITRE X.

Henry II. se ligue avec les Caraffes.

CES raisons ne firent qu'une legere impression sur l'esprit de Henry Second. Ce Monarque ne pouvant souffrir qu'on s'opposat en rien à ses desseins, envoya le Cardinal de Guise & celuy de Tours à Rome pour conclure cette Ligue avec sa Sainteté Paul IV. les reçut tres-bien, & comme les Caraffes étoient dans la derniere impatience de voir terminer cette grande affaire, l'on convint bien-tôt des Articles suivans :

Conditions de leur traité.

Que le Pape donneroit au Roy Tres-Chrêtien le titre de Defenseur & de Protecteur de l'Eglise & du saint Siege, & que le Roy defendroit le saint Siege contre tous ses Ennemis,

Que le second Fils de Sa Majesté Tres-Chrêtienne auroit en toute Souveraineté la Savoye, le Piemont & le Milanez.

Que

Que les Royaumes de Naples & de Sicile ›ient reünis pour toûjours au Domaine de la uronne de France. 1556.

Que Florence & Pise seroient remises en li- rté, & qu'on chasseroit les Medicis de la ›scanne.

Que la liberté seroit renduë à la ville de enne, & qu'elle rentreroit en possession de tout que l'Espagne & les Medicis luy avoient olevé.

Que l'on donneroit à Pierre Caraffe, Comte le Montorio, un Domaine dans le Royaume de Naples, de trente mille écus de rente, & un utre de quinze mille écus de rente à Charles Caraffe son frere.

Que l'on restitueroit à l'Eglise tout ce qui luy avoit été mal pris dans l'Italie.

Que l'Etat de l'Eglise s'étendroit doresnavant jusques au Gariglian, & à Peschiera.

Que Sa Majesté fourniroit dix mille hommes de pied & deux mille Chevaux, & Sa Sainteté dix mille Italiens, toutes les munitions de guerre & de bouche & l'Artillerie, que le reste seroit à frais communs.

Que l'on porteroit la guerre dans le Royaume de Naples ou dans la Toscanne, selon que Sa Sainteté le jugeroit le plus à propos.

Que l'on chasseroit les Espagnols de l'Italie.

Que les Confederez ne pourroient faire ni paix ni tréve, ni accorder de neutralité que d'un consentement mutuel.

Que le commandement general des Troupes seroit donné par Sa Majesté à tel des Seigneurs de sa Cour qu'il luy plairoit.

Ces conditions arrêtées; Lansac vint en Cour

1556. Cour pour les faire ratifier au Roy, & les reporter ensuite à Sa Sainteté.

Cependant le Cardinal de Lorraine se retira de Rome, feignant de n'y avoir pu tenir contre l'insolence des Caraffes, & se rendit en poste à Ferrare.

Le Duc de Mantouë entre dans la Ligue.

Il fit entrer le Duc de ce nom dans la Ligue, luy promettant Parme & Plaisance, aprés quoi il fut à Venise. Le Senat luy fit rendre tous les honneurs dûs à sa naissance, & au rang qu'il tenoit dans le monde; mais il refusa constamment de grossir le nombre des Liguez, & promit de demeurer neutre. De Guise ne voyant plus rien à faire dans cette ville remonta sur une Galere de France qui l'avoit apporté, & revint en peu de jours auprés de Henry II.

Philippe veut intimider les Caraffes.

Philippe Second informé de tout ce qui se pratiquoit à Rome contre ses interests, chagrin de ce que le Saint-Pere jettoit *dans les* fers tous ceux qui paroissoient attachez à sa fortune, & que les François avoient recommencé les hostilitez dans le Territoire de Sienne, où ils avoient pris nombre de Châteaux, fit partir pour Rome Garcilasso de la Vega, Seigneur de Varras, pour declarer la guerre aux Confederez s'ils ne vouloient sur le champ mettre bas les armes.

Ce Ministre fut reçu à l'audience du Saint-Pere, auquel il exposa dans les termes les plus soumis qu'il luy fut possible, la volonté du Roy son Maitre. Ce discours fit prendre feu à Paul IV. il renvoya Garcilasso sans réponse, & promit de la luy faire dans quelques jours. Comme il ne s'acquitoit

toit point de sa promesse, Garcilasso demanda une seconde Audience, & l'ayant obtenuë il representa d'une maniere assez forte, que ses ordres le rappelloient aux Païs-Bas auprés de Sa Majesté, & qu'il avoit ordre de declarer la guerre en cas que Sa Sainteté ne lui rendît pas une réponse positive sur les choses qu'il lui avoit exposées dans sa premiere Audience. Paul ne pût tenir contre ce compliment : *Partez*, dit-il, tout en colere, à ce Ministre, *& portez pour réponse au Roi vôtre Maître, qu'aussitôt que j'aurai mis les Rebelles de mes Etats au devoir, je me préparerai à repousser ses insultes, dont je prendrai une vengeance, qui pourra servir d'exemple à toute la posterité : Qu'il gouverne ses Provinces, & qu'il nous laisse administrer en paix celles que la divine Providence nous a confiées. Qu'il n'étende point ses mains avares jusques sur le Saint Siége, & qu'il cesse de machiner contre le Pere commun des Chrêtiens; autrement je le priverai non seulement de ce qu'il possede dans l'Itale, mais encore de l'Espagne, des Païs-Bas, & de l'Amerique, afin que devenu Particulier, il expie dans l'indigence & la bassesse, les peines duës à ses sacrileges : Quant aux conseils salutaires, qu'il pretend nous donner; qu'il cesse, s'il luy plait, de faire le Conseiller d'un Vieillard de soixante & dix ans, luy qui est un jeune homme temeraire, & sans conduite, & qui auroit besoin d'un Gouverneur prudent & avisé.*

1556.

Réponse de Paul IV. aux menaces de Philippe.

Les Ambassadeurs de Philippe ne crurent point devoir répondre à ce mauvais compliment, Sa Sainteté paroissoit trop irritée pour

1556. écouter ce qu'ils auroient voulu dire à la justification de leur Maître ? Il est vray que ce bon Vieillard le croyoit tres-criminel, ses Neveux ne le laissoient approcher ; que par leurs Creatures, qui ne parloient jamais bien de luy; car autrement leur perte auroit été seure. D'ailleurs le Cardinal Caraffe luy avoit tellement mis en tête, qu'il avoit appris par quelques Lettres interceptées, le secret d'une furieuse conjuration contre la personne de Sa Sainteté, pratiquée par les Emissaires du Roy Catholique, & sur ses ordres, qu'il auroit été fort difficile de le defaire de cette prevention.

CHAPITRE XI.

La Cour de France est partagée au sujet de cette guerre.

LA Cour de France paroissoit entierement partagée au sujet de cette *guerre*: le Connêtable de Montmorency ne *la pouvoit* gouter, il parla contre d'une maniere tres-forte en plein Conseil, & n'épargna point les Guises, qu'il en auroit les auteurs comme ils l'étoient, du moins en partie ; car le Cardinal qui étoit éloquent, l'avoit en quelque façon persuadée au Roy. Il est vray que toute sa Maison y trouvoit ses interêts, si l'on en croit des Auteurs, qui assurent que Naples & la Sicile devoient être pour elle, & que le Duc de Guise, estimé de tout le monde pour sa haute valeur, étoit sur d'être élu Roy de Naples. La Maison de Lorraine croit avoir sur ces Royaumes les droits de la Maison d'Anjou. Les efforts de Montmorency, de l'Armiral de Châtillon, de la vieille Diane, & de leurs Crea-

Creatures, furent vains, l'eloquence du Cardinal de Guise, les belles promesses des Caraffes, & l'esperance que Henry conçut de joindre a son Royaume deux grands Etats, sur lesquels il avoit des droits prevalurent, & l'on se prepara tout le bon à la guerre. 1556.

On fit le même en Italie, mais beaucoup plus lentement, Paul IV. ou pour mieux dire, ses Neveux, n'aymant pas à debourser. Comme ils étoient seurs, que les Troupes Françoises ne passeroient les Alpes qu'au printems de l'année suivante, ils jugerent à propos de dissimuler, & d'en imposer aux Espagnols, si cela étoit possible.

Paul IV. envoya des Legats en France & en Espagne.

Sa Sainteté donna la Legation d'Espagne au Cardinal *Mottula*, qui se rendit au plûtôt en Flandre pour moderer le ressentiment de Philippe, & gagner tems sous pretexte de negociation.

Le Cardinal Caraffe vint Legat en France moins pour terminer par une bonne paix, les differends qui duroient depuis tant d'années entre cette Monarchie, & celle d'Espagne, que pour donner la derniere main au Traité. L'on en eût quelque soupçon à la Cour de Philippe, & ce supçon ruina toutes les mesures des Caraffes; on n'écouta presque pas le Cardinal Mottula, & l'on se determina tout de bon à ne se pas laisser surprendre. Un trait de la rigueur des Ennemis de Sa Majesté acheva de l'y resoudre.

Le Cardinal Caraffe vient en France.

Le Saint Pere declama hautement en plein Conclave contre les Colonnes, les accusa d'a-

Les biens des Colonnes sont confisquez.

1556. d'avoir été toûjours mal intentionnez pour le Saint Siége, ce qu'il crut avoir bien prouvé par une foule d'exemples, ausquels il donna telle couleur que bon luy sembla. Il se dechaina ensuite contre les Espagnols, les traita d'amis infideles & insupportables & de Tyrans de l'Italie. Il finit par un arrest sanglant contre cette même Famille des Colonnes, confisqua le Duché de Palliane sur le Duc Marc-Antoine, qui en étoit l'aîné, & donna l'investiture de ce même Duché à *Jean Caraffe*, Comte de Montorio, son neveu. Il envoya ce nouveau Duc, assisté de Pierre Strozzi, se saisir de Palliane, & la faire fortifier; & sur la nouvelle que les Espagnols alloient se jetter sur les Etats de l'Eglise, il fit faire en diligence de nouvelles recruës, & mit Garnison dans les Villes qui paroissoient les plus exposées.

Philippe confie le soin de cette guerre au Duc d'Albe.

Il est vray que Philippe Second ne pouvoit plus supporter tant de mauvais traitemens faits à ses Creatures, & aux Seigneurs qui étoient dans ses interêts, il voulut que le Duc d'Albe quittât aussi tôt le Milanez, & qu'il se rendit à grandes journées dans le Royaume de Naples. Cet ordre chagrina le Duc; il croyoit faire la Campagne sur le Pô, & vanger hautement la prise de Vulpian, & la lâcheté de la Garnison de Montcalve, mais il falut obeïr. Il laissa le Gouvernement du Milanez au Cardinal de Trente, & le Generalat des Troupes au Marquis de Pescaire auquel il donna pour Lieutenant & pour Conseil *Jean Castalda*, dont la valeur & la prudence

dence luy étoient connuës. Il partit ensuite, accompagné de la Duchesse son Epouse, de Frederic l'aîné de ses fils, & d'une escorte nombreuse de Colonels & de moindres Officiers, & fut à Genes, d'où il se rendit par mer à Livourne. Il y vît le grand Duc, & le Cardinal de Burgos. N'ayant pû terminer leurs differends, ni les rendre amis, il remonta sur sa Flotte. Aprés une navigation aussi courte qu'elle fut heureuse, il vint moüiller dans les Ports de Naples. Il fut reçu dans cette grande Ville avec une joye extrême; on luy fit une entrée magnifique, & les Napolitains qui se promettoient tout d'un General si renommé, s'empresserent à le voir, & à l'assurer de leurs profonds respects. Personne n'espera davantage de la justice & de la bonté du Duc, qu'*Ascagne Colonne*, ci-devant Duc de Palliane: Il étoit prisonnier dans le Château au Neuf de Naples, accusé par son propre fils, d'heresie, & de conspiration contre Sa Majesté. Ces deux crimes étoient atroces, & meritoient les châtimens les plus rudes; mais l'exemple étoit déteſtable, un fils se rendant délateur & partie contre son propre Pere. Si neanmoins ces crimes étoient réels, Marc-Antoine fit voir à toute la terre un rare exemple de constance & d'intregrité faisant taire chez luy les sentimens de la nature, pour n'écouter que son zele pour la pureté de la foi, & pour la fidelité de la legitimement duë à son Prince. Si au contraire ce jeune Homme n'accusa son Pere que pour se voir plûtôt maître de ses biens, s'il ne mit dans un danger évident la reputation & la

1556.

Le Duc fait son entrée à Naples.

Ascagne Colonne implore sa justice.

1556. vie de celuy duquel il tenoit le jour, que pour assouvir sa cupidité, son crime est horrible aux yeux de Dieu & aux yeux des hommes. Sans approfondir ce fait, qui ne l'a jamais bien été, je dis qu'Ascagne demanda instamment de voir le Duc. & que ce grand Homme se rendit dans sa prison. Il l'écouta tant qu'il eût quelque chose à luy dire, detesta en luy-même un exemple si pernicieux, consola ce bon Vieillard autant qu'il luy fut possible, luy donna le Château pour prison, ayant été jusques alors renfermé dans une tour assez étroite; soulagea la misere à laquelle il étoit réduit, tant de l'argent de sa bourse, que luy assignant une bonne pension sur les biens de son fils. Voilà cette rigueur extrême dont Noël le Comte parle si desavantageusement: voila cette dureté exercée par le Duc, sur un Seigneur que cet Historien croit innocent; mais comme je l'ai deja remarqué, cet Auteur peu sincere & peu exact dans tout son ouvrage, n'est nullement à croire, lors qu'il parle de la Maison de Tolede.

Le Duc ne rendit pas neanmoins la liberté à ce bon Vieillard, ses accusations se soutenoient par un trop grand nombre d'apparences, & bien des gens les croyoient tres-bien fondées, d'ailleurs il n'auroit point obligé Philippe qui tint Ascagne dans la prison le reste de ses jours, sans neanmoins luy avoir ôté les agremens que le Duc avoit eu la bonté de luy accorder.

Le nouveau Gouverneur se donna tout

entier

entier pendant les premiers jours à sonder les Napolitains pour connoître si ce penchant à une revolution generale étoit aussi réel que les Caraffes avoient soin de le publier ; il eût le plaisir de reconnoître tout le contraire, & de les voir disposez à tous risquer pour les interests de Sa Majesté Catholique : neanmoins il changea les Garnisons, ou les augmenta ; garnit la fronterie de bonnes Troupes, tant Cavalerie qu'Infanterie, fit faire par-tout de nouvelles levées, sans pourtant commettre aucunes hostilitez : Ces preparatifs n'étonnerent point les Caraffes : prevenus que Sa Majesté Catholique les craignoit, ils ne garderent plus de menagement avec elle : le Pape fit mettre en prison Garcilasso de la Vega Ambassadeur, Jean de Tassis General des postes, & Hippolite Capillupo, Envoyez extraordinaires du Roy, sous le pretexte supposé qu'on avoit intercepté prés de Terracine une lettre de chiffres, par laquelle Garcilasso marquoit au Duc d'Albe que Rome étoit sans défense, qu'il ne falloit pour s'en rendre maître & terminer la guerre par ce seul exploit, que s'avancer en secret & avec toute la diligence possible. L'on fit accroire à Sa Sainteté, que de la Vega il n'auroit jamais marqué la prise de Rome si facile, s'il n'eût été seur de quelques Creatures de son Maître qui eussent dans l'occasion favorisé les armes du General. Sur cette prevention le Saint Pere voulut faire donner le torture à ces Ambassadeurs, afin qu'ils declarassent leurs complices, & l'on étoit prêt de le faire, quand le

1556. Le Duc sonde les Napolitains.

Paul IV. fait arrêter les Ambassadeurs d'Espagne

1556. le Comte de Montorio qui n'avoit pas encore entierement perdu le respect dû à Sa Majesté, empêcha l'effet d'une resolution si contraire au droit des Gens.

Le Marquis de Sorria force une des portes de Rome.

Il arriva dans Rome, en même tems, une autre affaire, qui ne fit pas moins de bruit. Le Marquis de Sorria, aussi Ambassadeur ordinaire de Sa Majesté, & ci-devant de l'Empereur, étoit gardé dans son hotel par une escoüade des Gardes de Sa Sainteté, il ne pouvoit sortir sans une escorte nombreuse, de crainte d'être insulté dans les ruës par la populace, & par le Bandits, que le pretexte de s'engager avoit fait venir à Rome. Ennuyé d'une vie si contrainte, il pria le Comte de Montorio, Prefet de Rome, de luy permettre d'aller à la chasse le lendemain matin. Il obtint sans peine cette permission, & le Prefet fit dire à la Garde de la porte, qu'elle eût à le laisser passer avec son équipage de chasse, mais comme cet ordre se donna le soir, & que ceux qui descendirent la garde, n'en avertirent point ceux qui les releverent, le Marquis trouva la porte fermée, & les Soldats bien resolus à ne la luy pas ouvrir. Estimant qu'il luy étoit indigne de reculer, & se voyant beaucoup plus fort que la Garde, il la fit forcer, rompit les serrures de la porte, & sortit. Ce coup peut-être trop hardi choqua le Pape au dernier, il ordonna qu'on arrêtat le Marquis à son retour de la chasse, mais celuy-ci averti, par le Comte de Montorio, de ce qui se passoit, prit la poste, & se rendit dans les Païs-bas pour justifier son procedé devant Philippe,

&

& l'informer en même tems de la conduite des Caraffes. 1556.

Ce Prince, las de se voir maltraité, ne balança sur son parti qu'autant de tems qu'il fallut pour tenir un conseil, dans laquel il fit entrer nombre de Docteurs en Theologie, & de Jurisconsultes, car tous l'ayant assuré, qu'il pouvoit sans crainte de blesser sa conscience, faire la guerre au Pape, & tirer ses creatures de l'oppression, il donna sur le champ ses ordres pour la declarer. Il voulut qu'on fit passer dans le Royaume de Naples quatre mille Allemans, & un Regiment d'Espagnols, qui servoit dans le Milanez, fit faire des recruës, & envoya une grosse somme d'argent au Duc d'Albe: il luy récrivit en même tems, & luy marqua par la lettre que firent ses Secretaires, qu'il entrât au plûtôt dans les Etats de l'Eglise, & qu'il vengeât par le fer & le feu les insultes faites chaque jour, aux siens, mais par un ordre tout opposé, il luy enjoignit par un billet écrit de sa main, de tout faire pour obtenir la paix, même à des conditions onereuses.

CHAPITRE XII.

Le Duc d'Albe fait sonder le Grand Duc.

Ce billet determina le Duc à envoyer des Députez à Rome; cependant il differa cet envoy jusques au retour de François de Valence, qu'il dépêcha au grand Duc de Toscane, sous pretexte de civilité, & de renouveller, ou plûtôt, de fortifier leur ancienne amitié; mais dans le fond pour son-

1556. der ses desseins. Ce Gentilhomme s'acquita merveilleusement bien de cet employ, il fit en quelque façon esperer au grand Duc que sa declaration pour Philippe en cette occasion pourroit être recompensée par le don de Sienne, & tacha de luy persuader, que le Duc, embarassé dans une affaire plus delicates, le prioit de luy donner des conseils salutaires pour s'en tirer avec honneur.

Le grand Duc auquel il étoit bien difficile d'en impôser, reconnut sans peine où de Valence vouloit venir; & comme il n'auroit pas été bien-aïse de se declarer ouvertement, il se contenta de récrire au Duc, & de luy marquer, *Qu'il seroit toute sa vie reconnoissant des obligations qu'il avoit aux Rois d'Espagne, & en particulier à Philippe, qu'il ne perdroit point le souvenir de grace, dont il avoit comblé les Medicis, qu'il luy en tiendroit bon compte; mais que dans l'occasion presente il ne pouvoit rien, que la derniere guerre l'avoit entierement épuisé, & qu'il pouvoit à peine entretenir les grosses Garnisons qu'il avoit mises dans ses places pour empêcher toute surprise de la part des François, qu'il connoissoit pour des gens actifs & entreprenans, qu'il croyoit beaucoup faire pour Sa Majesté Catholique que de mettre la Toscane hors d'insulte, les François ne pouvant l'attaquer sans ruïner leurs forces, & se voyant contraints, n'ayant plus ce passage, de tenter celuy de l'Apennin: Qu'il ne se plaignoit du Roy, qu'en ce qu'il n'étoit pas aussi ouvert, que luy; qu'il luy refusoit des graces, quoi qu'il eût l'honneur d'être son Allié, & de servir dans ses armées, pour les accorder à un autre, qui étoit*

son

non seulement étranger, & qui n'avoit avec Sa Majesté aucunes liaisons, mais se trouvoit peut-être au nombre de ses ennemis, Quant aux conseils qu'il demandoit, il luy étoit fort obligé de cette marque d'amour & de confiance; mais qu'il ne le connoissoit pas assez peu, pour croire qu'un homme de son experience & de son merite eût besoin de tout autre, que de luy-même pour sortir glorieusement d'affairés beaucoup plus delicates, que celle dans laquelle les Caraffes l'avoient engagé. 1556.

Cette réponse d'embarassa nullement le Duc d'Albe; car comme il sçavoit à fond le sujet des plaintes & du mécontentement du grand Duc, il n'ignoroit pas le moyen de les faire cesser, & de retenir ce Prince dans les interests de Philippe. Il demandoit Piombino depuis quelque tems, & il y avoit des droits, mais il paroissoit que d'autres n'en avoient pas de moindres. Le Duc d'Albe crût qu'il faloit lui ceder cette place; il en parla au Cardinal de Mendoze, mais ce Prelat n'ayant pas été d'avis qu'on abandonnât un port de cette consequence, à un Prince dont la fidelité paroissoit si chancelante, & l'attachement si peu solide, le Duc se vît obligé d'en écrire à Sa Majesté, qui étoit toûjours en Flandre. Philippe gouta fort l'avis de son General; il approuva ses desseins, & ceda non seulement Piombino, mais même il offrit Sienne: Comme il n'abandonnoit celle-ci que sous des conditions assez dures, le Grand Duc ne jugea point à propos de les accepter, mais il reçut Piombino avec une joye indicible.

Il luy fait donner Piombino.

 Le

1556. Le Duc d'Albe l'envoye complimenter sur cette cession, & lui demander en même tems qu'il lui permît de faire lever trois mille hommes de pied dans ses Etats. Le Grand Duc y consentit, & de plus il mit sur pied un corps assez considerable de Cavalerie qu'il promit d'entretenir à ses dépens dans l'Armée Espagnole.

Bruits qui couroient alors dans l'Italie.

On ne parloit alors dans l'Italie, que des forces de l'Espagne; ses Emissaires élevoient fort celles que devoit fournir le Royaume de Naples, amplifioient de beaucoup celles que le Milanez & la Toscane devoient mettre sur pied; publioient que plusieurs Regimens Espagnols alloient arriver, & qu'on attendoit encore dix Enseignes d'Allemans. Ces bruits qui vinrent jusques aux oreilles de Paul, l'intimiderent; il voyoit les Espagnols sur les frontieres des Etats de l'Eglise; les secours de France éloignez; d'ailleurs, il sentoit ses Finances presque épuisées; il voyoit peu de moyens de remplir ses coffres, tout commerce étant interdit avec l'Espagne, & Philippe ayant défendu, sous de rudes peines, aux Ecclesiastiques, ses sujets, d'envoyer de l'argent à Rome, ni de rien payer à la Chambre Apostolique. Dans cet embarras il envoya des Troupes dans les lieux qui luy parurent le plus exposez, & fit revenir le Cardinal Caraffe de la Cour de France. Sa Legation avoit été heureuse, & malgré les sages remontrances de Montmorency, Sa Majesté seduite, plûtôt que persuadée, par ses discours & par ses promesses, avoit ratifié les Articles de la Ligue, que le Sieur de Lan-

Succès de la Legation du Cardinal Caraffe.

sac

sac avoit apportez de Rome, & ausquels Caraffe mit la derniere main. On ne voyoit rien, à entendre ce Cardinal, de plus facile pour la France, que la conquête de l'Italie, ou du moins l'expulsion entiere des Espagnols hors de cette belle partie de l'Europe. Le Milanez presque conquis, Genes toûjours volage, les Toscans las de tyrannie des Medicis, prests à se revolter, & les Napolitains sans cesse amateurs des nouveautez, fort disposez à secoüer le joug Espagnol, ces peuples, disoit-il, ausquels la fierté, & les manieres dures des Espagnols sont insupportables, conservent une attache sincere pour les François, qui les ont gouvernez avec tant de douceur pendant plusieurs siécles. Ils ne verront pas plûtôt briller les Fleurs-de-Lis dans leur païs, que tous viendront en foule les reconnoître, & se ranger sous elles. Peut-être, continuoit-il, le Duc d'Albe, sur de leurs desseins, suivra son penchant à la rigueur pour les faire changer; mais qui ne voit que ce Duc est trop foible pour contenir un peuple, à qui la seule vuë des supplices est capable de faire tout oser, sur-tout lorsque les François entreront dans ce Royaume? Ainsi jamais la France ne l'eût plus belle, les Italiens favorisent ses interêts, & l'Eglise luy donne ses armes, ses villes, ses munitions & son autorité. & il est à presumer que Dieu, juste vangeur des crimes, favorisera le parti des François, & ne laissera point les sacrileges de Philippe II. impunis. 1556.

Ces discours, & plusieurs autres dans lesquels

1556. quels le Cardinal exposoit en termes pompeux ce que Pepin, Charlemagne & les autres Rois de France, leurs successeurs, & enfin François I. d'heureuse mémoire avoient fait pour l'Eglise, gagnerent entierement Henry II. Ce Monarque dit en plein Conseil au Cardinal Caraffe : *Qu'il feroit voir à toute la Terre qu'il n'étoit point indigne du sang ni du sceptre de ces grands Rois, & que marchant sur leurs pas, il feroit triompher l'Eglise de tous ses Ennemis, & qu'à l'exemple de ces pieux Monarques il ne vouloit pour recompense des services qu'il alloit rendre au Pere commun des Chrêtiens, que la gloire de l'avoir protegé, & d'avoir conservé le Saint Siége dans l'autorité qui luy est duë. Au reste, qu'il étoit obligé à Sa Sainteté de luy faciliter le recouvrement du Royaume de Naples qui luy appartenoit de droit, & qu'il feroit en sorte de rendre au double un bienfait de cette importance.* Le Cardinal avoit amené avec luy le brave & malheureux *Pierre Strozi*, que sa defaite sur les bords du Folliano avoit disgracié : il luy fit l'honneur de le presenter à Henry, lequel le reçut non seulement en grace, mais encore il luy rendit sa qualité Lieutenant General dans ses Armées.

Preparatifs pour la guerre en France & à Rome. Ce Monarque voulant s'acquiter de bonne foi des conventions de la Ligue qu'il venoit de ratifier, nomma le Duc de Guise pour commander en Italie, luy ordonna de se tenir prêt à partir au Printemps prochain, & fit faire en diligence de nouvelles recruës. Comme il recevoit chaque jour des lettres qui luy marquoient combien le Saint Pere avoit besoin Troupes, il renvoya Strozi

avec

avec huit cens François qui aborderent à Ostie, & remonterent jusques à Rome, où ils furent mis en Garnison. 1556.

Paul Quatre se donnoit toutes sortes de mouvemens pour se mettre en état de resister au Duc d'Albe, & il avoit deja quelques Troupes sur pied ; car outre celle de l'Eglise le Duc d'Urbin luy avoit envoyé de deux mille hommes de pied, & un Regiment de Cavalerie sous la conduite de Fregose. Ces Troupes ne luy paroissant pas suffisantes pour défendre des Places qui n'avoient eû jusques alors de plus fermes ramparts, que la Majesté du Saint Siége, & le profond respect des Chrêtiens pour leur Pere commun, il ordonna de les fortifier.

Camille des Ursins fut chargé du soin de mettre Rome en état de défense, il commença par faire renverser quantité de Palais superbes, qui bordoient les ramparts, fit gâter de magnifiques jardins, & n'épargna pas même les Eglises, & les Maisons Religieuses.

CHAPITRE XXIII.

Tassis embarasse le Saint Pere par un mensonge artificieux.

LES prétenduës lettres de Garcilasso, dont j'ay parlé, tenoient toûjours au cœur de Sa Sainteté, Elle les croyoit absolument vrayes, & ne doutoit point de la conjuration que les Ennemis de Philippe luy disoient avoir été faite contre sa Personne & son Etat. Il voulut en être instruit à fond. Il fit pour cela interroger Tassis. & le menaça de la torture, à moins qu'il ne decouvrit de plein

1556. plein gré le secret de toute cette pretenduë conjuration, & ses complices. Taffis eût beau protester qu'il n'y avoit rien de plus imaginaire que ce complot ; il ne fut pas cru & il alloit être appliqué à la gêne, lors que par une invention assez maligne, par laquelle il privoit en un moment le Pape d'un grand nombre de serviteurs fidelez, de Capitaines habiles, & d'amis sinceres, il nomma pour complices les principaux Officiers des Troupes du Saint Siége. Ce rapport consterna le Saint Pere, & le mit dans un chagrin qui n'étoit pas concevable. Il ne pouvoit retenir ses larmes quand il pensoit que ceux qu'il croyoit prests à repandre jusques à la derniere goute de leur sang, n'avoient pris les armes que pour les luy plonger dans le sein. Animé de mille mouvemens contraires, & roulant dans son esprit des desseins qui se detruisoient les uns les autres, il resolut sans consulter davantage, & sans faire de plus amples informations, de s'assurer de ces pretendus conjurez, & de les mettre au moins hors d'état de luy nuire. Il mande *Ascagne Corna*, Gouverneur de Velitres. Cet Officier s'étant excusé de venir sous pretexte de maladie, l'on crût que sa conscience luy reprochant son crime il n'avoit osé risquer sa tête; & sur ce soupçon le Saint Pere envoya pour l'amener *Papire Capizucci* avec trois cens chevaux. Soit que Corna fut coupable de quelque autre crime, ou que connoissant la violence des Caraffes, il n'osat se mettre à leur discretion, il donna l'allarme à sa garnison, criant que l'Ennemi étoit aux portes &

pen-

pendant le tumulte & l'agitation que se donerent les soldats, il se sauva dans les troupes du Duc d'Albe. Cette fuite confirma les soupçons du Saint Pere, lequel confisqua les biens de Corna, & fit se saisir ceux du Cardinal de Perose son frere, & de Jules Cesarini. Ces deux furent mis en prison avec plusieurs autres Seigneurs de la premiere qualité, dont la fidelité étoit suspecte, ou dont les richesses excitoient la cupidité des Caraffes & de leurs creatures. 1556.

Ceux-ci pour rendre le change au Duc d'Albe, tâcherent de corrompre partie de ses Officiers, entre autres *Vespasien de Gonsague*, auquel ils promirent le Duché de Palliane, mais leurs efforts furent vains.

Le Duc d'Albe voyant qu'ils ne gardoient plus de mesures avec l'Espagne, qu'ils tâchoient de débaucher les Sujets de Sa Majesté Catholique, qu'ils tenoient ses créatures dans les chaînes, & que les secours de France arrivoient, députa vers le Saint Pere *Jules Tolfa*, Comte de S. Valentin, & *François de Valence*, pour representer à Sa Sainteté qu'il prenoit les armes malgré lui, & qu'il prefereroit une paix, quoi que desavantageuse, à une guerre contre le Saint Siége, mais que Sa Sainteté donnant azile dans ses Etats, & rendant toutes sortes de bons offices aux Rebelles de la Toscanne & des païs soûmis à Philippe; retenant dans les chaînes & contre le droit des Gens les Ambassadeurs de ce Roi, tâchant de corrompre la fidelité de ses Sujets, d'aliéner ses amis, de lui dresser des embûches, & dechirant la réputation de ce grand Monarque

Le Duc d'Albe envoye des Deputez au Saint Pere pour le porter à la paix.

narque par des discours tres-infamans, il
1556. alloit entrer avec une Armée dans les Etats
du Saint Siége, si le Saint Pere ne vouloit
changer de conduite, & faire connoître par
des manieres plus équitables, que comme
Pere commun des Chrêtiens, il ne respiroit
que leur union & la paix.

Réponse du Pape. Paul IV. qui ne vouloit point en venir à
une rupture ouverte avant l'arrivée du Cardinal Neveu, de Strozi, & de l'Armée Françoise, retint les Deputez le plus long-tems
qu'il luy fut possible, feignant de prendre
plaisir à leur conversation & de vouloir serieusement la paix; mais voulant absolument se retirer, & protestant qu'ils partiroient sans attendre de réponse, si le Saint
Pere ne la leur donnoit au plûtôt, il tint un
Consistoire auquel se trouverent presque
tous les Cardinaux qui étoient à Rome: il se
plaignit, en termes fort durs, de l'audace,
de la fierté, de l'impieté des Espagnols, des
injures qu'ils avoient faites & faisoient chaque jour au Saint Siége & à luy en particulier, & conclut *qu'étant le Chef des Chrêtiens
& leur Pere, il n'étoit obligé de rendre compte
de ses actions qu'à Dieu seul, dont il étoit le
Vicaire en terre, & par la grace duquel il étoit
élevé sur le Trône de l'Eglise, qu'il étoit au
dessous de luy d'écouter des prieres qu'on ne luy
faisoit que les armes à la main, que si le Duc
d'Albe vouloit qu'il eût quelque égard aux siennes, il devoit avant toutes choses mettre les armes bas; que lors delivré de la terreur & de
la consternation que causoient ses soldats, &
flechi par ses humbles supplications & sa modestie,*

destie, il donneroit la paix au Roy d'Espagne, luy rendroit un Royaume qu'il tenoit de luy en fief, & qu'il avoit perdu par ses rebellions & sa perfidie. 1556.

Le Duc se persuada que son Fils naturel Ferdinand de Tolede feroit plus que les Deputez, il le fit partir pour Rome. Sa Sainteté l'écouta paisiblement, mais voulant absolument que Sa Majesté Catholique remit toutes choses à sa discretion, Ferdinand, qui ne pouvoit souffrir ce mépris, se preparoit à répondre à Sa Sainteté d'une maniere un peu haute, & tres-vigoureuse. Il en fut empêché par les Ambassadeurs de Venise, & de Gennes. Ce jeune homme partit de Rome fort en colere, & menaça hautement Sa Sainteté d'une guerre cruelle. Paul Quatre n'étant point encore en état de se défendre avec succés, dépêcha *Dominique Neroni* au Duc d'Albe pour luy proposer quelque accommodement, mais comme Sa Sainteté ne le vouloit qu'à des conditions tres-onereuses, il les rejetta avec mépris, & outré de colere il congedia Neroni, en ces termes: *Partez au plûtôt, faites toute la diligence possible, avertissez le Saint Pere, que s'il se persuade que je sois deja vaincu, il se trompe: Dites-luy, qu'il se prepare à une défense vigoureuse, & que je serai bien-tôt à luy: qu'enfin quelque respect que j'aye pour le saint Siége, je presserez Sa Sainteté de maniere, qu'elle sera bien-tôt forcée de mettre fin au scandale, que cette mesintelligence donne depuis trop long-tems à toute la Chrêtienté.*

Le Duc envoye à Rome Ferdinand son fils.

Le Duc d'Albe ne balança pas un moment aprés

1556. Il entre avec une Armée dans les terres de l'Eglise.

aprés le depart de Neroni, il sortit de Naples le premier de Septembre de l'année 1556. se rendit avec un nombreux cortege d'Officiers à *San-Germano*, qu'il avoit donné pour rendez-vous à ses troupes; elles étoient de trois mille Fantassins Espagnols, & d'environ neuf mille Italiens. Vespasien de Gonsague commandoit les premiers, & Garsias de Tolede étoit à la tête des autres. La Cavalerie consistoit en huit cens Gens-d'armes, conduits par *Marc Antoine Colonne*, Duc de Palliane, & en quinze cens Chevaux legers, qui avoient pour Colonel *Joseph Cantelmo*, Comte de Popoli, fils d'une des sœurs du Pape: il avoit preferé son devoir, & son attachement sincere à la domination Espagnole, & aux promesses de son Oncle, qui luy avoit offert la charge de Capitaine de ses Gardes, & le Generalat de ses Troupes. Ascagne Corna faisoit la charge de Commissaire-Maréchal de Camp General dans cette armée, & Bernardin d'Aldonna y faisoit celle de General de l'Artillerie. D. Lopes Mardonnes, qui en étoit Commissaire general, fut chargé du soin de faire venir des vivres, & de commander aux charois.

Le Duc attendoit encore les Allemans & les troupes du Milanez; ceux à qui, comme Viceroi de tout ce que l'Espagne possedoit en Italie, il avoit laissé le gouvernement du Duché de Milan, n'oserent le dégarnir, pour ne le pas exposer à une perte generale; Brissac Gouverneur de la Savoye & du Piémont, étant homme à ne pas laisser perdre une occasion favorable d'étendre les Etats du Roi son

Mai-

Maître par de nouvelles conquêtes. D'ailleurs on croit que la jalousie de ces Gouverneurs contribua beaucoup à leur resolution. La gloire du Duc leur étoit à charge : Ils auroient été ravis, que quelques mauvais succés eussent un peu terni sa haute reputation. 1556.

CHAPITRE XIV.

PREST à faire entrer ses Troupes dans les Etats de l'Eglise, il fit les derniers efforts pour obtenir la paix ; il dépêcha *Pirrus Lofredo* au Saint Pere, mais il ne fut pas écouté : les Caraffes furent même jusques à l'outrager, & le faire garder presque à vuë ; ce qui l'obligea de faire avertir le Duc par ses Emissaires, qu'il n'avoit plus rien à ménager avec ce Pape, & qu'il faloit en venir aux derniéres extrêmitez. Ces nouvelles acheverent de le déterminer, il entra dans la Campagne de Rome, & détacha Garsias de Tolede à la tête des Espagnols & de quatre Enseignes de Chevaux Legers, pour prendre *Frusolone*. Jules des Ursins, Gouverneur de cette place, ne la croyant point en état de défense, la rendit à la premiere sommation, & sortit avec tous les honneurs de la guerre, emmenant sa garnison, qui étoit de quatre Enseignes de gens de pied Italiens. Garsias prit plusieurs autres Places voisines, & hors d'état de faire aucune défense. Il resta quelques jours, tant pour consommer les vivres & les fourages qui s'y trouverent, que pour laisser à Paul Quatre tout le loisir de faire reflexion

Il depute à Rome pour faire les derniers efforts.

1556. reflexion aux malheurs que cette guerre alloit porter dans tout l'Etat Ecclesiastique.

Cette moderation n'eût pas d'effet ; & le Saint Pere entraîné par les suggestions de ses Neveux, & par la colere où le mettoient ces hostilitez, s'écria, dit-on, en plein Consistoire, *qu'un nouvel Ennemy de l'Eglise issu de Charles-Quint, animé de la même fureur sacrilege, & de la même impieté, menaçoit Rome de la derniere desolution ; Qu'il vouloit se rassasier du sang des Ministres du Dieu tout-puissant ; Que ses mains avares étoient prêtes à se remplir des trésors destinez à l'Eglise, des vases precieux d'usage pour le culte de Dieu, & des Chasses des Saints ; Qu'il ne falloit pas moins pour contenter son avidité, & celles de ses avares soldats, qu'il luy sembloit entendre deja le bruit des chaines, qui devoient lier les mains du Pere commun des Chrêtiens, voir les épées qu'on devoit porter à la gorge des Prélats, & regarder les Troupes renversant les Autels & l Eglise du Prince des Apôtres.*

Il poussa mille plaintes, fut faire des prieres publiques, & passant à d'autres soins, il fit mettre en prison Pirrhus Lofredo, qu'il regardoit depuis le commencement de la guerre, moins comme le député du Viceroy pour negocier une paix, que son espion à la Cour de Rome.

La consternation fut generale dans Rome, cette ville étoit sans défense, & presque sans troupes, & il auroit été facile au Duc de s'en rendre maître. Il n'eut falu pour cela que s'en approcher.

Pen-

Pendant qu'on se donnoit de part & d'autre ces mouvemens divers, le Cardinal Caraffe, bien que malade de la fiévre, s'embarqua avec Strozzi, & plusieurs d'Officiers distinguez par leur merite & par leur naissance, & vint moüiller à Civita-Vecchia avec une Flotte de trois Galeres. Il entra dans Rome, escorté de deux mille François qu'il avoit amenez, cassa tout ce que Camille des Ursins avoit fait de moderé, mit garnison dans la Ville & dans les Places circonvoisines, & disposa des charges, des troupes, & des munitions comme bon luy sembla. 1556. Retour du Cardinal Caraffe.

Le Duc d'Albe n'eût pas plûtôt appris l'arrivée des François, qu'il sortit de ces petites Places, ou il avoit distribué ses troupes, & recommença les hostilitez. Il fit de son armée plusieurs détachemens, lesquels s'emparerent de toutes les villes voisines d'Agnanie. Garsias de Tolede prit d'assaut la petite Ville de *Veruli*, que défendoit une garnison assez nombreuse. Vespasien de Gonsague, suivi de l'Infanterie Italienne, soutenu de quelque Cavalerie commandée par *Thomas de Camerin* & *Jean Gascon*, défit à platte-couture la garnison de *Banco*, qui avoit osé l'attendre hors de ses ramparts, & prit cette Ville; Terracine, Piperno, Ferentin, Alatri, & plusieurs autres villes de la Campagne de Rome ouvrirent leurs portes aux Vainqueurs. Le Duc en retira les munitions de bouche, qui s'y trouverent; rassembla ses troupes, & fut mettre le siége devant Agnanie. Il fit élever une batterie de cinq pieces de canon sur une

1556. Siege & & Prise d'Agnanie.

une hauteur, qui commandoit entiérement la Ville. Cette batterie fit en peu de tems une brêche si vaste & si applanie, qu'on crût ne rien risquer à donner l'assaut. Les Italiens voulurent avoir cet honneur, ils le démanderent & l'obtinrent : Ils monterent sur la brêche avec beaucoup d'ardeur; mais ayant rencontré un fossé profond derriere, & au de là un retranchement passable, ils resterent là exposez au feu des Mousquetaires, qui les fit bien-tôt reculer, & enfin prendre la fuite. Le Duc reconnut alors que la Place étoit meilleure qu'on ne luy avoit fait accroire. Il est vray que le Cardinal Neveu fut à peine arrivé de France, qu'il fit entrer huit cens Agnanie ; la conservation de cette Place luy importans d'autant plus, qu'elle fournissoit presque Rome de vivres & de rafraichissemens. D'ailleurs les Bourgeois accoutumez à la domination des Papes, & n'apprehendant rien plus que de tomber sous celle des Espagnols avoient fait un large terre-plein autour de leurs murailles, & dressé de bons retranchemens derriere l'attaque. *Torquato Conti*, Gouverneur de la Place, rendit ce zele, ce travail & secours inutiles par sa lâcheté. Consterné du seul nom des Espagnols, dont il connoissoit la bravoure, & de la haute reputation du General, il sortit la nuit suivante de l'assaut, qui fut tres-obscure & fort pluvieuse, avec la Garnison & plusieurs Bourgeois qui preferent la perte de leurs biens aux changemens de Maître, & se refugia dans Palliane, qui n'en est pas fort éloignée. Le lendemain matin, les Soldats n'ayant remarqué

marqué personne sur les ramparts, eurent d'abord quelque soupçon que les Assiégez ne leur eussent dressé quelques embûches; mais remarquant toûjours la même solitude, ils furent reconnoître tous les postes, & enfin leur audace croissant avec leur curiosité, ils monterent sur la brêche, descendirent dans la place, & la trouverent vuide des soldats, & pleine d'un tres-riche butin. Le Duc la leur abandonna. Ainsi cette Ville qu'une longue paix faisoit regorger de biens, fut saccagée avec la derniere cruauté. Il y avoit de grands magasins de bled, qui furent soigneusement conservez, & que le Vice-Roy fit délivré aux Munitionnaires de l'Armée. 1556.

CHAPITRE XV.

Le Pape fait fortifier Rome.

Les nouvelles de la prise d'Agnanie, & de la reddition de *Verulano*, acheverent de consterner Rome. Le Duc n'en étoit campé qu'à treize milles, & faisoit de furieux dégats dans toute la campagne, brulant & pillant tout. Marc-Antoine fut avec cinq cens chevaux faire des prisonniers dans les faux-bourgs de Rome, bruler des Palais charmans, & gâter des Vignes * qui faisoient les delices des Grands de la Cour de Rome : il faisoit ces ravages impunement, & la garnison avoit assez affaire à contenir le peuple, qui vouloit chaque instant ouvrir la porte aux Espagnols, ou forcer les Caraffes à la paix. Ces executions firent presser les fortifications de Rome, & comme je l'ay deja dit,

** C'est ainsi qu'on appelle en Italie les Iardins de plaisance.*

dit, l'on n'épargna ni les Palais ni les Vignes, ni même les Eglises qui se trouverent dans les allignemens, & ce fut au sujet de ces Eglises que le Duc s'acq[illegible]ne gloire immortelle. Informé que l'on[illegible]oit abattre l'Eglise de Sainte Marie du Peuple, l'une des plus devotes & des plus magnifiques de Rome, il fit partir un courier pour prier les Romains de conserver ce superbe Monument de la pieté & de la magnificence de leurs Ancestres, & les assurer qu'il ne se serviroit nullement de l'avantage que luy pourroit donner cette Eglise, quand même il seroit sûr que Rome seroit imprenable par tout autre endroit. Ce compliment fut tres-mal reçu, mit le courier en danger de sa vie, & accelera la demolition de ce Temple.

1556.

Pieté du Duc.

Je ne croy pas qu'il soit possible de representer au juste quel étoit alors l'état de la ville de Rome, à moins que de l'appeller un Cahos, plus Cahos que celuy des Poëtes; tout y étoit en confusion; les Prélats avec les gens de guerre, le Noble avec le Bourgeois & l'Artisan, & ceux-ci avec les Paisans des environs qui s'étoient retirez dans cette Capitale du monde Chrêtien, avec leurs bestiaux & tout l'attirail du labourage, les uns vouloient la guerre & vanger à quelque prix que ce fut, les insultes des Espagnols, & d'autres plus moderez vouloient la paix. Ceux qui souhaittoient la guerre, se trouverent de deux differens avis: Les uns, que leur dignité ou leurs liaisons avec l'Espagne ne laissoient rien à craindre dans la prise de Rome, disoient que sans s'amuser à fortifier cette Villasse,

Les Romains se trouvent de divers sentimens

Les uns veulent qu'on attaque les Ennemis.

lasse, qui ne seroit de long-tems en état de défense, il falloit se mettre en campagne, & decider dans une action generale, du sort de l'un & de l'autre Parti, que c'étoit le moyen le plus sûr de bien défendre une place, qui n'avoit jamais de meilleurs ramparts que les bras & le courage de ses habitans. 1556.

Cet avis, tout mal digeré qu'il étoit, plût au Bourgeois, qui se croit intrepide, & qui ne connoît point de valeur égale à celle qu'il montre dans son domestique; d'ailleurs les Romains accoutumez au gain & au repos, perdoient chaque jour, voyoient raser tous leurs plus beaux lieux, & étoient comme au desespoir d'être obligez de travailler pour la confection des ramparts.

Des Ursins, aussi grand Capitaine qu'il étoit éloquent, apprit ces sentimens avec chagrin, & crût qu'il étoit de la derniere importance de les renverser: il fit assembler le peuple dans la Place devant le Capitole, & leur fit connoître par une harangue remplie d'esprit, que rien ne leur importoit davantage que de bien fortifier leur ville, *Lors que Rome triomphante*, leur dit-il, *se voyoit maîtresse du Monde, lors que ses Armées ou plûtôt la profonde soumission de tous les Peuples ne luy laissoient rien à craindre, elle se fortifioit, non qu'elle eût peu, mais pour s'ôter tout sujet de crainte, afin que si l'occasion s'en presentoit, elle eût du moins une retraite au milieu d'elle-même; où elle pût se garantir des revers de la fortune, & donner à la victoire le tems de se declarer pour elle. La prise de nôtre ville par le Connêtable de Bourbon, & la mort de ce*

Des Ursins prouve qu'il faut fortifier Rome.

Q 2 *Prince*

1556. *Prince au pied de nos ramparts, ne nous font que trop voir la sotte vanité des predictions des Astrologues. Considerons seulement que le grand Alexandre vît sa fortune sur le point de l'abandonner devant Tyr, & que Rome victorieuse ne fit rien devant Numance. Quelque braves que soient des peuples, quelque infatigables qu'ils soient, s'ils n'ont pas des villes fortifiées, leur puissance tombe bien-tôt, & on peut la comparer à ces prodigieuses masses de corps, qui n'ayant rien de solide, se detruisent en peu de tems; c'est ce qu'une experience de plusieurs siécles preuve indubitablement. D'ailleurs quand une fois la consternation s'est emparée des esprits d'une Armée, son Ennemi la bat toûjours en pleine campagne; mais trouve t-elle, un fleuve, derriere lequel son General puisse la camper elle reprend courage, & repousse bien-tôt son Ennemi. C'est ainsi qu'on arrête un Vainqueur mais si l'on peut je jetter dans une bonne p'ace, c'est alors que ce vainqueur cesse de l'être, & souvent blanchit. Le vaincu à tout le loisir de reprendre ses esprits, il le fatigue, & affoiblit par de frequentes sorties, ou par des assauts vigoureusement soutenus, & luy fait employer un tems considerable, & pendant lequel il remet sur pied d'autres troupes, faits venir de puissans secours qui ruïnent cet assiégeant, soit en luy coupant les vivres, soit en forçant ses Lignes Combien de grands Capitaines ont échoüé devant un château bien fortifié: Combien de bel'es & de puissantes Armées se sont entierement ruïnées, autour des ramparts d'une Citadelle: Elles ont alors à combattre non seulement le soldat, mais les injures de l'air, le froid*

froid penetrant, la chaleur brulante, les pluyes, les neiges, la grêle, les vents, la disette, les maladies, la rage & le desespoir. Qui ne sçait quel avantage les Imperiaux retirerent de la prise de François, qui ne tomba entre leurs mains, que parce que Pavie, bien fortifiée & bien deffenduë, l'arrêta trop long-tems: Charles-Quint presque toûjours victorieux en pleine campagne, trouva devant Marseille & devant Mets les bornes de sa gloire & de sa fortune, & fut obligé de lâcher le pied avec une perte tres-considerable. 1556.

Ce discours ramena tous les Romains, ils s'écrierent unanimement, qu'il n'y avoit que ce seul moyen de mettre leur Patrie en seureté. & tous retournerent au travail avec une ardeur incroyable. Paul IV. devenu sage aux depens de Clement, fit élever & terrasser les vieux murs du Château Saint Ange, & les fit entourner d'un nouveau rampart qui renfermoit assez de place pour loger deux mille hommes, & les mettre en bataille. Le Cardinal Caraffe fit prendre les armes à sept mille Bourgeois, qui demeurerent à la défense de la ville avec deux Regimens d'Infanterie, l'un de François, & l'autre d'Allemans. L'Evêque de Terracine, Legat du Saint Pere chez les Suisses, y faisoit de grandes recruës, & l'on attendoit de jour en jour un Regiment de cette nation, qui s'étoit mis en marche depuis quelques jours.

Le Saint Pere se prepare à une défense vigoureuse.

1556.

CHAPITRE XVI.

Le Sacré Consistoire prie Sa Sainteté de penser à la paix.

QUELQUES grands que fussent les preparatifs des Caraffes, ils ne purent rassurer le sacré College, Il y eût peu de Cardinaux, qui ne representassent au Saint Pere combien ils étoient chagrins des malheurs presens; qu'il étoit en quelque façon temeraire qu'il osast se mesurer avec les Espagnols, dont les forces étoient de beaucoup superieures aux siennes? Qu'il ne devoit rien se promettre des François, qui auroient bien-tôt assez d'occupation chez eux, l'Angleterre étant sur point de se declarer, l'Espagne devant agir aux Païs-Bas avec toutes forces, & porter la guerre jusques au cœur de la France: Qu'ainsi Sa Majesté Tres-Chrétienne employer toutes ses forces à défendre ses Etats, plûtôt que par une diversion qui luy seroit ruineuse, les envoyer au fond de l'Italie: Que Sa Sainteté, privée de ce secours, seroit obligée de succomber, les forces de son petit Etat n'étant en rien comparables à celles des Royaumes de Naples & de Sicile, qui seules pouvoient donner la loy au reste de l'Italie, quand bien elles seroient commandées par un General beaucoup moins habile que le Duc d'Albe. Que si Sa Sainteté vouloit obtenir l'Etat de Sienne pour un de ses Neveux, il seroit plus à propos de le demander à l'Espagne qui le possedoit, que de l'attendre de la France, qui ne pouvoit l'accorder qu'aprés l'avoir conquis: Que si elle paroissoit trembler à la vuë de la furieuse

furieuse guerre qui étoit sur le point de s'é-
lever entre les deux plus puissances Monar- 1556.
chies de l'Europe, il suffisoit qu'elle voulut la paix pour la leur donner, l'un & l'autre ne prenant les armes qu'à son sujet: Que cette paix luy seroit incomparablement plus glorieuse, que mille victoires. Ils ajoûterent, que le Saint Pere, consideré comme Prince temporel, étoit le plus foible des Rois de l'Europe, que sa puissance ne consistoit que dans le respect des Chrêtiens pour luy, qu'il leur alloit faire perdre ce respect: les animant les uns contre les autres, que les uns le regarderoient comme un Pere cruel, & les autres comme un Ennemy juré & le Destructeur des Chrêtiens, qu'ils voyoient tout à craindre, & rien à esperer dans cette broüillerie, à l'Espagne étant fort puissante, & ses Armées & ses Etats aux frontieres de l'Eglise, que la France au contraire étoit fort éloignée, qu'elle ne pouvoit envoyer des secours qu'avec une dépense prodigieuse, ses Troupes devant être si fatiguées, lors qu'elles arriveroient dans le patrimoine de l'Eglise, qu'elles auroient plus besoin de quartiers de rafraichissemens, qu'elles ne seroient en tenir la campagne: Que les Espagnols étoient à la verité d'une pieté singuliere, que neanmoins l'on ne devoit point compter là-dessus, aprés ce qui se passa au dernier sac de Rome: Que les Troupes ne trouvoient rien de difficile aprés la victoire, que la fureur des vainqueurs n'épargnoit rien, & ne pouvoit se refrener, que tout paroissoit permis au Vainqueur, & que tout

1556. cedoit à la victoire, & que si les Soldats reconnoissent un Dieu devant & dans la victoire, ils le méconnoissent, & ne pensent plus qu'il soit le juste vangeur des excés, lors qu'ils ne sont occupez que du meurtre & du pillage. Que * si l'éloquence, & l'intrepidité d'un seul Espagnol bien intentionné & ami particulier du Saint Pere, arrêta la furie de ceux qui venoient de prophaner les Eglises, & de commettre les dernieres des impietez, que s'il les empêcha de tremper leurs mains sacrileges dans le sang du Pere commun des Chrêtiens, & des Cardinaux, ils n'oseroient se rien promettre de semblable aucun des Espagnols n'ayant ni consideration ni amour pour Sa Sainteté, puisqu'elle les avoit tous maltraitez, & n'en avoit obligé aucun.

** Ce fut le Marquis d'Astorias, qui voyant les Espagnols prêts à forcer le Château S. Ange monta sur la brèche l'épée à la main, & les arrêta.*

Paul Quatre nomme des Cardinaux pour travailler à la paix.

Ces raisons, exposées à tems, firent beaucoup d'impression sur l'esprit de Paul Quatre; elles l'éveillerent de ce létargique sommeil, où le jettoient les discours de ses Neveux, qui vantoient incessamment les forces de leur parti, & faisoient paroître celles de leurs Ennemis beaucoup moindres qu'elles n'étoient. Il pensa tout de bon à la paix, & nomma les Cardinaux Caraffe, de Tolede, & de Sainte Flore, pour traiter avec le Duc d'Albe. Ces Eminences cherchant à obtenir au plûtôt une entrevuë, & à faire sortir les Espagnols des Terres de l'Eglise, depêcherent au Vice-Roy, *Thomas Manriquez*, Maître du sacré Palais, que sa pieté, son merite, & sa prudence rendoient également recommandable aux deux partis. Le Cardinal

nal de Tolede, Archevêque de Compostelle, chargea Manriquez d'une lettre pour le Duc dans laquelle il le conjuroit *de ne point continuer la guerre contre le Vicaire de* JESUS-CHRIST *en terre; de ne point mettre hazard d'une desolation entiere la Capitale de la Chrêtienté, sanctifiée, s'il faut ainsi dire, par l'effusion du sang d'une infinité de Martyrs, & par le depost de leurs precieuses Reliques, lesquelles y sont honorées, de se retirer dans le Royaume de Naples, de rendre à l'Eglise les villes qu'il luy avoit enlevées, de ne point soüiller, par une guerre sacrilege, la gloire de leurs illustres Ancestres, & celle qu'il avoit acquise en son particulier par mille hauts faits, dignes de la memoire de tous les siécles.* 1556. Le Cardinal de Tolede écrit au Duc d'Albe.

Le Duc fit réponse à ce Cardinal, son parent, *qu'il n'avoit point commencé la guerre, mais qu'il tâchoit de faire repentir ses Ennemis de la luy avoir declarée: Qu'il n'en vouloit nullement à Rome, qu'il auroit déja pû prendre plusieurs fois, s'il l'avoit crû la devoir faire ni à la Sainte Eglise, pour laquelle il avoit une profonde veneration: Qu'il ne cherchoit qu'à défendre les Provinces, dont Sa Majesté Catholique luy avoit confié le gouvernement, à chasser les François de l'Italie, & nullement à faire le moindre mal au Saint Pere: Qu'il étoit tout prêt à luy baiser les pieds, & à luy rendre ses humbles respects, pourvû qu'il cessât d'être partial; mais que si Sa Sainteté ne changeoit de conduite, il se verroit obligé de se servir des armes pour vanger les insultes faites à son Maître: Qu'il faisoit la guerre à Paul Quatre, non comme au Vicaire de* JESUS-

1556. CHRIST *en terre, mais comme à l'Ennemi juré du Roy Catholique, & qu'il se serviroit des moyens les plus durs pour le forcer à se rendre digne du titre de Sainteté, que luy donnent les fideles. Qu'au reste il auroit soin de ne rien faire qui pût être desavantageux à la Religion, & d'éviter tout ce qui pourroit donner atteinte à la gloire de ses ajeux, & à la sienne en particulier.*

Propositions du Duc d'Albe.

Henriquez fut parfaitement bien reçu, & le Duc le fit accompagner au retour par *François Pacheco*, lequel étoit chargé de faire de sa part les propositions suivantes: „Que le Saint Pere fit sortir des Etats de l'E„glise les troupes Françoises & les Bannis „des Domaines de Sa Majesté Catholique.

„ Qu'elle rendit à Marc-Antoine Colonne, „son Duché de Palliane & ses autres biens „ confisquez.

„ Qu'elle remît en liberté Lofredo, Garci„ lasso, Tassis, & tous les autres Sujets, A„ mis, ou Creatures de l'Espagne, detenus „ au sujet des presentes affaires. Qu'on leur „ rendit leurs biens confisquez, & que ceux „ qui étoient en fuite, ou s'étoient refugiez „ dans les Armées des Espagnols, fussent „ rétablis dans tous leurs biens, de quelque „ espece qu'ils fussent, ou du moins dans „ ceux qui se trouvoient en nature, & qu'en„ fin le Saint Pere se rendroit Mediateur en„ tre Leurs Majestez Tres Chrêtienne & „ Catholique.

Les Caraffes ne veulent que gagner tems.

Les Caraffes, indignez de ce que le Duc ne faisoit aucune mention d'eux dans le projet de paix, se laisserent si fort emporter à leur passion, que sans les conseils moderez de

de quelques-uns de leurs amis, ils auroient fait enfermer Pacheco dans le Chateau Saint-Ange. Ces mouvemens impetueux passez, ils crurent devoir remettre les negociations sur le tapis pour amuser le Duc, & gagner tems: D'ailleurs ils manquoient d'argent pour les recruës, & pour la paye des Soldats, les François, & les Allemans menaçoient tous les jours de se retirer, si l'on ne leur comptoit les montres, qui leur étoient duës. L'on mit de nouveaux impôts sur les peuples, & si l'on en veut croire quelques Auteurs, les Caraffes se firent donner de l'argent pour les Benefices qui vinrent à vaquer. Quoy qu'il en soit, comme l'on ne terminoit rien à Rome, les trois Cardinaux & le Duc d'Albe convinrent de se trouver à *Grotte-Ferrata*, pour travailler sincerement à la paix. 1556.

CHAPITRE XVII.

L'On fut surpris à Rome de voir changer cette resolution; les trois Cardinaux ne parurent point, sous pretexte, dit le Pape *qu'il étoit au dessous de la dignité du Saint Siége que trois Princes de l'Eglise allassent trouver un Grand d'Espagne*. Le Duc ne les imita point; il les attendit prés de six heures à Grotte Ferrata dont il avoit fait occuper les avenuës par ses troupes, de peur de surprise. Ce manquement de parole le mit tout de bon en colere, il ne voulut plus entendre parler de paix & fut sur le champ, camper devant Tivoli. Cette place étoit défenduë par six Enseignes

Les Cardinaux manquent à l'entrevûë.

1556. Le Duc prend plusieurs Villes.

d'Italiens, que commandoit *François des Ursins*; Montluc venoit de s'y jetter avec quatre cens chevaux; mais ayant reconnu, l'un & l'autre, que cette place, grande & fortifiée à l'antique, n'étoit point tenable, ils en sortirent avec leur garnison la nuit suivante, & les Espagnols y entrerent le lendemain.

Tivoli soumis, le Duc envoya les Italiens sous la conduite de Vespasien de Gonsague faire le siége Vicovaro. Il accepta d'autant plus volontiers cet employ, qu'il bruloit du desir de se vanger des Bourgeois de cette ville, qui avoient conspiré sa mort. Il fit sommer la place, la garnison répondit qu'elle se défendroit jusques à l'extrêmité. Sa défense ne fut pas longue: Vespasien fit monter à l'assaut avec des échelles, la ville fut forcée, & abandonnée au pillage. Le Soldat n'y épargna que les femmes, à l'honneur desquelles il luy étoit défendu d'attenter sous peine de la vie. Le Duc s'étoit aussi rendu Maître de Selva-d'Aglieri-Danzo, foible reste de la celebre *Antium*, Capitale du Royaume des vieux Latins, de Porciliano, & d'Ardea qui n'a plus rien qu'un grand nom. Elle fut la patrie de *Turnus*, Roy des Rutules, que ce Poëte Latin a immortalisé par ses beaux vers.

Doria neglige de venir au secours du Duc.

Ayant mis garnison dans toutes ces places, & ayant fait venir quantité de bleds du Royaume de Naples, il fit tous les preparatifs necessaires pour le siége d'Ostie, resolu de prendre cette place avant l'arrivée des François, ne voyant guére de moyen plus aisé de mettre

tre

tre la famine dans Rome. Il campa le premier jour de Novembre sur les bords du Lac d'Albanno, il y fit quelque sejour, attendant les Galeres de Doria, qui de retour des côtes de l'Affrique se radouboit dans le port de Livourne. Il eût beau attendre, Doria ne vint point, & l'on crût qu'il avoit été retardé par le grand Duc de Toscane. qui ne vouloit pas voir finir si-tôt la guerre. Il étoit de son interest, qu'elle durast quelque tems, & même qu'on eût besoin de luy, afin d'obtenir Sienne à des conditions plus supportables que celles qu'il venoit de rejetter. Ceux qui n'ont pû croire le Toscan capable de cette duplicité, rejetterent sur Doria seul ce retardement: Cet homme étoit jaloux de la haute reputation du Duc, & ne l'aimoit pas D'ailleurs quoi qu'il ait pû faire, on ne l'a jamais crû bien affectionné aux Espagnols: toute son affection étoit pour les Potentats Italiens: il étoit au desespoir de voir les Rois Catholiques s'élever sur leurs ruines, & il échappoit peu d'occasions de servir ces mêmes Potentats. Tel est le genie des Italiens, pleins d'eux-mêmes, ils regardent les autres Nations avec mépris, & ne peuvent souffrir leur prosperité. 1556.

Le Cardinal Caraffe crût pouvoir empêcher le siége d'Ostie par une diversion. Il entra dans l'Abrusse à la tête des troupes de la Romagne, & tâcha de gagner les peuples par prieres & par menaces: ils furent sourds. Il crût les reduire l'épée à la main, il se trompa. Le Marquis de Trevise, Gouverneur de la Province, l'en chassa. Jules des Ursins sor- Le Cardinal Caraffe entre dans l'Abrusse.

tit

1556. tit de Palliane, suivi de sept Enseignes de gens de pied, s'emparer d'*Aquila*, le Comte *de Sarno* tomba sur luy, le battit & le mit en fuite. Le Comte *de Popoli* passa sur le ventre de *Gaspar Rangon* qui s'étoit posté sur son passage. Ce même Comte, fortifié de quelques secours que luy envoya le Duc d'Albe, tailla en piéces le détachement du Cardinal Caraffe, & cette Eminence dût sa liberté à l'extrême vitesse de son cheval. Le Comte, rentré dans le Camp, y fut proclamé vainqueur par l'ordre du General, qui donna de grands éloges à sa valeur & à sa conduite. Pendant que le Vice-Roy de l'Italie Espagnole occupoit ses troupes à ces foibles mais glorieux exploits, il faisoit venir des Recruës des païs de son Gouvernement. A peine furent-elles arrivées, qu'il fut camper devant Ostie. Il l'avoit fait investir quelques jours auparavant par Marc-Antoine Colonne, lequel avoit ordre de jetter un pont de batteaux sur le Tibre, afin de boucher le passage aux secours de Rome. Strozi, General des Armées du Pape, pressentit les desseins de Colonne, & connut les suites de leur succés. Il fit partir *Horace delle Sbirro*, pour les traverser, luy ordonna d'abandonner la ville & de se jetter dans le Château, & fut se loger dans une ville voisine, pour profiter de toutes les occasions favorables de secourir Ostie, & pour empecher le Duc de se rendre maître de l'un & de l'autre bord du Tibre.

Le Duc fait investir Ostie.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

1556.

CE fleuve, tout glorieux de traverser la capitale du Monde Chrêtien, se partage en deux bras comme pour embrasser tout le monde, & se précipite dans la mer avec tant de violence, qu'il est long-tems sans mêler ses eaux douces aux salées. L'un de ses bras baigne les murs d'Ostie, & comme il est bien plus gros que l'autre, il conserve le nom de *Tibre*, le second qui s'appelle *Fiumicine* par rapport à sa petitesse, fertilise les campagnes voisines; ces deux bras forment dans une Isle longue d'environ deux milles & demi, sur un de large Ostie. Fut riche & florissante aussi long-tems que la République, & aprés elle l'Empire Romain a triomphé des Barbares, mais cet Empire s'étant comme aneanti par la foiblesse de ses derniers Souverains, Ostie fut prise, pillée & presqu'entierement ruïnée par les Gots; Depuis ce tems elle n'a pû remonter à ce haut point de grandeur où elle s'étoit vûë, les derniers Empereurs la negligerent, & les Papes luy ôterent l'unique moyen qui luy restoit de pouvoir se relever de ses pertes: De crainte que les Sarrasins ne remontassent le Tibre pour venir saccager Rome, ils en rendirent l'entrée impraticable aux vaisseaux, y coulant à fond des navires pleins de pierres, & y faisant rouler des quartiers de rocher. Cette precaution ôta aux Bourgeois d'Ostie tout moyen de faire commerce. & par consequent de s'enrichir, Cette même peur obligea les Saints

Histoire de la ville d'Ostie

1556. Saints Peres à gâter ce beau port que Neron avoit fait creuser avec tant de dépense, & que l'Empereur Adrien avoit fait reparer & rendu si magnifique, qu'on voyoit peu de si beaux monumens du faste des Romains. Les ports que Claude & Trajan avoient fait ouvrir, devinrent en même tems, & ne sont aujourd'huy que de vastes marias. Ostie n'étoit depuis qu'une retraite de Pescheurs nullement forte, son château étoit un quarré fortifié de hautes murailles à creneaux non terrassées, & flanquées par quatre tours, aussi sans terrasse, ainsi c'étoit une bonne place contre de petits Corsaires, & non contre une Armée.

Siége d'Ostie. Le Duc d'Albe se retrancha devant Ostie comme il avoit coutume de faire par tout, & fit ensuite travailler à la construction d'un Fort vers l'embouchure du Tibre, il fit aussi passer dans l'Isle la meilleure partie de sa Cavalerie, & quelques Regimens d'Infanterie pour soutenir les Travailleurs, & pour s'opposer au Maréchal Strozi. Il commanda Vespasien de Gonsague pour forcer la perte; celuy-ci confia ce soin à trois * de ses Officiers, qui s'avancerent pour la bruler, mais comme elle étoit couverte par une Demi-Lune, dont ils ne purent se rendre maîtres l'épée à la main, il fallut se servir du canon, une batterie de six pieces le rasa presqu'entierement en moins de six jours. D'elle Sbirro qui fut se sommé de se rendre un moment aprés, reçut les Espagnols dans la ville, & se retira dans le château avec toute sa garnison.

* François Tolsa, Jean Caraffe, Octave d'Abenmas.

Le Duc fit aussi-tôt ouvrir la tranchée contre

tre le chateau; & comme il sçavoit que Strozi avoit grossi ses troupes de quelques Recruës, il fit passer dans l'Isle le reste de sa Gendarmerie pour observer ce General, & l'empêcher d'attaquer les Lignes, lors que l'Infanterie seroit occupée à donner des assauts à la place. Le Comte de Popoli fut faire le degat jusques aux portes de Rome, & mille Espagnols furent logez sur le pont de batteaux que Colonne avoit jetté sur le Tibre. 1556.

Cependant on battoit vigoureusement le chateau, & la brêche paroissant raisonnable, les Italiens voulurent avoir la tête de l'attaque; le Duc ne la leur refusa point, *François Tolsa* & *Dominique Maximi*, qui les commandoient, monterent vigoureusement sur la brêche, mais n'ayant été suivis que de quinze des leurs, le reste ayant refusé de donner, quelque instance qu'ils leur en fissent, ils alloient succomber, quand le Duc d'Albe, qui étoit au pied de la contrescarpe, fit venir *François d'Acosta*, lequel avoit reconnu la brêche, & luy dit de prendre avec luy trois cens Espagnols, de monter à l'assaut, & de vaincre ou de perir. Cet Officier partit à l'instant, & fut bien-tôt sur la brêche avec ses Espagnols: ils y trouverent plus de resistance qu'ils ne l'avoient prévu. Les assiégez s'étoient retranchez, avec de gros ais, au travers desquels ils avoient percé des Canonieres, d'où ils abattoient à coups de mousquet tout ce qui osoit paroître sur la brêche. D'Acosta voulut avancer, mais ce fut en vain, il fut repoussé, & perdit en peu de tems un si grand nombre de ses gens, qu'il eût

Assaut fatal aux assiégeans.

1556. eût assez de corps morts pour se faire un retranchement qui le mit à couvert du feu des assiégez.

Le Duc irrité de cette resistance, fit braquer deux pieces de canon pour abattre quelques pans de murailles, qui fermoient encore la brêche. Cette batterie fit un effet bien different de celuy qu'on s'en étoit promis, car si elle renversa ces pans, les ruines tomberent sur les Espagnols, & en entraînerent grand nombre dans le fossé. Cet accident consterna le General, il fit sonner la retraite, d'Acosta revint, laissant morts sur la brêche cent quarante des siens, & ramenant les autres tellement blessez, qu'ils en moururent presque tous. Il fut blessé, quatre Capitaines Italiens furent tuez, François Tolfa reçut plusieurs playes, dont il mourut cinq jours aprés entre les bras du Duc. C'étoit un Seigneur Italien d'une tres-grande esperance : Il étoit fils d'une des sœurs du Saint Pere, qui luy avoit fait offrir la charge de Capitaine de ses Gardes, pour l'engager dans son parti. Tolfa ne l'avoit pas même écouté, sa fidelité pour le Roy d'Espagne, son Souverain, ayant prévalu.

Le Duc d'Albe fut d'autant plus chagrin du mauvais succés de cet assaut, que manquant de poudre & de munitions de guerre, il se voyoit à la veille de lever le siége. Sa bonne fortune le tira de ce mauvais pas : car Delle Sbirro qui étoit dans le même besoin, battit la chamade, & libre le Château à des conditions honorables.

Ostie capitule.

Le siége d'Ostie ne dura qu'onze jours, il fut

fut cruel, & l'on y fit de part & d'autres des prodiges de valeur. Cette conquête ne parut point complette au Vice-Roy, s'il ne se rendoit maître du moindre bras du fleuve : Il crût que c'étoit l'unique moyen d'affamer Rome, & même de forcer les Caraffes de faire une bonne paix avant l'arrivée du Duc de Guise. Il fit donc tirer les allignemens d'un Château sur les bords, & presqu'à l'embouchure du *Fiumicine* : Il employa pour sa construction tous les Pionniers de l'Armée, les Païsans des environs, & toute son Infanterie. Strozi vint camper sur l'autre bord avec cinq mille hommes de pied, & quinze Enseignes de Cavalerie, & s'y retrancha des mieux. Son dessein étoit d'empêcher la construction de ce Fort : cependant il n'y réüssit pas, les pluyes l'obligerent à se retirer : elles n'avoient pas moins incommodé les Espagnols ; elles les avoient chassèz de l'Isle, & leur avoient fait abandonner la prise d'un Château, qui demeura aux Caraffes, & qui ne facilita pas peu la reprise d'Ostie l'année suivante.

1556.

Le Duc fait élever un fort sur le Fiumicine.

CHAPITRE XIX.

LA prise d'Ostie consterna les Romains, tous perdirent patience, tous se plaignirent hautement, & parlerent fort contre le Gouvernement present. Ceux à qui leur merite, ou leur naissance donnoit quelque accés auprés du Saint Pere & de ses Neveux, remontrerent si fortement, qu'il falloit ou faire la paix, ou succomber, qu'ils resolurent

Le Cardinal Caraffe vient trouver le Duc pour avoir la paix.

1556. rent encore une fois de remettre sur le tapis les propositions de paix. Le Cardinal Caraffe voulut luy-même traiter avec le Duc d'Albe, quoy que neanmoins il pensat plus à gagner tems, qu'à conclurre. Aprés avoir obtenu toutes les seuretez qu'il pût raisonnablement demander, il se rendit au Camp sur les bords du Fiumicine. Le Duc luy rendit tous les honneurs, qu'il crût luy être dûs, le traita splendidement, luy témoigna qu'il ne soupiroit qu'aprés une bonne paix, & qu'il se soumettoit à tout ce que le Saint Pere voudroit exiger de luy. Les premiers complimens finis, le Cardinal & le Duc commencerent leurs conferences, qui ne furent pas longues le Prelat ayant presenté un Memoire, qui contenoit les conditions, ausquelles Paul

L'on convient d'une tréve de quarante jours.

„ Quatre vouloit la paix ; Sçavoir, qu'on de-
„ sarmât de part & d'autre ; Que le Duché
„ de Palliane fût mis en sequestre ; Qu'on
„ punit de part & d'autre les Rebelles
„ ou que du moins on les remît entre les
„ mains de leurs Souverains legitimes ; Que
„ Sa Majesté Catholique donnât au Comte
„ de Montorio la Ville & le Territoire de Sien-
„ ne en cas qu'elle voulut que le Duché de
„ Palliane fut rendu aux Colonnes ; & qu'en-
„ fin pour continuer les conferences avec
„ plus de tranquillité de part & d'autre, on fit
„ une tréve Marchande pour quarante jours.

Le Duc d'Albe donna les mains à la tréve sur le champ, & elle fût aussi-tôt publiée ; mais comme il n'étoit pas en son pouvoir de consommer seul cette grande affaire, ni d'accorder aux Caraffes ce qu'ils lui demandoient,

doient, il dépêcha François Pacheco à Sa Majesté Catholique, pour lui faire agréer ces conditions : son Conseil les desapprouva ; elles ne passerent point. 1556.

La Duchesse Colonne arrive au Camp.

La conclusion de la tréve, & l'esperance d'une bonne paix comblerent le Camp de joye, neanmoins ces heureux évenemens lui furent moins agreables, que l'arrivée de *Jeanne d'Arragon*, mere de Marc Antoine Colonne, Duchesse Doüairiere de Palliane. Cette Dame étoit restée à Rome, & les Caraffes, qui la gardoient à vûë, la retenoient, s'il faut ainsi dire, pour ôtage. Comme la tréve les rendit moins soupçonneux, & que les chemins demeurerent libres, la Duchesse sortit de Rome avec ses deux filles, à pied, feignant de s'aller divertir dans une Vigne située à quelque distance des rampatts. Quoi qu'elle fût déja fort âgée, elle continua de marcher à pied jusques à ce qu'elle fût hors de la vuë de la Garde de la Porte & de la Sentinelle ; aprés quoi, elle monta à cheval, & y fit monter ses deux filles, que deux Cavaliers, montez en trousse, tenoient embrassées. Dans cet équipage indigne d'elle, mais fort convenable à la fortune presente, elle se refugia au Camp. Le Duc d'Albe l'y reçut avec une joye indicible. Comme le grand âge de cette Dame ne laissoit aucun soupçon, il l'embrassa, & se contenta de saluer ses deux filles, qui se découvrirent par respect. *Il semble*, lui dit-il en l'abordant, *que je vois cette fameuse Clelie, qui fuït non du Camp des Ennemis, dans sa Ville, poussée à cela par le seul amour de sa patrie, mais de la Ville*

dans

1556. *dans le Camp, portée à cette fuïte par la force de l'amour maternel Vôtre amour, illustre Duchesse, n'aura point ici de fâcheuses suites, & je ferai en sorte, que vous n'aurez rien à souhaiter ici; vous y trouverez le respect & la déference de vos Citadins, & je veux le premier m'empresser à vous rendre tous les services, & je ne pretens point le ceder à vôtre genereux fils. Il vous regarde, Madame, comme la meilleure partie de ses biens, & jamais la fortune ne lui fut plus favorable, qu'en vous rendant à lui. Ce fils est digne d'un Commandement plus grand, & d'un sort plus heureux; ses vertus sont sublimes, son merite est rare; mais, Madame, rien ne lui est plus honorable que d'être sorti de vous.*

La Duchesse de Palliane fut charmée de l'honnêteté du General Espagnol, & elle le luy témoigna par mille remercimens; neanmoins elle ne pût se resoudre à demeurer au Camp, l'âge de ses filles ne le permettant point; le Duc y consentit, elle se retira dans la Compagnie, accompagnée de son fils, & escortée par un Escadron de Cavalerie, que le Vice-Roy luy donna par honneur, & nullement par besoin.

CHAPITRE XX.

Le Duc distribuë les quartiers d'hyver à ses Troupes.

LES Conferences de la Paix, ni l'arrivée de la Duchesse de Palliane, n'interrompirent point la construction du Fort. Le Duc se trouvoit continuellement dans les ateliers, & encourageoit les travailleurs, moins par ses paroles que par ses exemples; car il pre-

prenoit souvent la bêche & le marteau, & travailloit comme le moindre de ses soldats. 1556.
Cette assiduité les anima de telle sorte, que le Château fut mis dans sa perfection en moins d'un mois. Il y fit entrer du canon & des munitions de guerre & de bouche pour six mois, & y laissa quatre cens hommes sous les ordres de *Jean d'Abilesco*, Chevalier de Malte, & de *François de Mendoze*. La saison étant déja tres-avancée, les eaux ayant couvert les campagnes voisines du Tibre, & la Tréve ne devant expirer que dans quelques semaines, le Duc fit entrer son Armée dans ses quartiers d'hyver, & donna tous les ordres necessaires pour ouvrir, l'année suivante, la Campagne de bonne heure, n'étant point assez content de celle qu'il finissoit. Il s'étoit promis de pousser les Caraffes avec tant de vigueur, qu'ils seroient obligez d'accepter la paix à quelque prix que ce fût; cependant il n'avoit pas réüssi par la faute du Cardinal de Trente & du Marquis de Pescaire, Commandans sous luy dans le Milanez, & par celle de Doria. Il s'en plaignit fortement à Sa Majesté Catholique, & ses plaintes firent d'autant plus d'effet, que tous trois avoient reçu des ordres precis, les deux premiers d'envoyer les Troupes du Milanez au Duc, & le dernier d'aller avec sa flotte occuper les Places maritimes du Saint Siége. Les uns & les autres ne manquerent pas d'excuse. Le Cardinal & Pescaire alleguerent la proximité de Brissac, & de ses François toûjours alertes, & disposez à profiter des occasions. D'ailleurs il étoit arrivé une espece

Il se plaint à Sa Majesté des Gouverneurs de Milan, & de Doria.

Excuses des Gouverneurs.

espece de révolution dans Milan. Dés l'an-
1556. née precedente, *Jean de Luna*, Gouverneur
de la Citadelle de Milan, avoit accusé Ferdi-
nand de Gonsague des crimes de Peculat &
de Leze Majesté. Cette accusation paroissoit
soûtenuë par quelques indices, qui la fai-
soient moins croire que la haine recipro-
que des Espagnols & de Gonsague. Celuy-
cy craignant que le grande nombre de ses
ennemis ne le perdit, se rendit en Flandre
auprés de Charles-Quint, & fit si bien par
les amis qu'il avoit à la Cour de ce grand
Monarque, qui d'ailleurs ne le haïssoit pas,
qu'il fut absous. Non content de cet heu-
reux succés, il demanda la condamnation de
son Delateur; mais ce procés fut remis à
l'année suivante. La Cour ayant été occu-
pée assez long-tems de l'abdication de Char-
les-Quint, & du couronnement de Philippe,
ce dernier ne proceda que fort lentement à
cette affaire, & elle ne fut terminée que
vers le mois de Juin. De Luna, que ses amis
informerent de ce qui se passoit contre luy,
se refugia dans le Piedmont auprés de Bris-
sac, publiant par-tout, qu'il n'étoit coupa-
ble que parce que son Ennemy étoit plus
puissant que luy. Philippe donna le Gouver-
nement de la Citadelle de Milan à *D. Jean-
Alphonse de Paxo*, Gentil-homme de Valence,
qui se rendit au plûtôt dans le Milanez. Le
Cardinal & Pescaire le reçurent bien, & le
mirent en possession de la Citadelle. Les Sol-
dats en murmurerent hautement, & comme
ils aimoient de Luna, pour être liberal, fa-
cile, doux, & assez éloquent, ils protesterent

rent qu'ils n'obeïroient qu'à luy, & qu'il falloit luy faire justice & le rappeller. Ces murmures, ces protestations, ces menaces, & la mutinerie qui les suivit de prés, allarmerent les Gouverneurs. Ils firent approcher leurs Troupes, & mirent les Bourgeois sous les armes. Pescaire, qui étoit éloquent, & aimé des Troupes, fit sonder les Mutins, & les alla trouver, accompagné du seul Cardinal, la Garnison n'ayant point voulu permettre qu'ils fussent suivis, pas même de leurs domestiques. Il leur exposa d'une maniere forte, mais point choquante, la grandeur de leur crime, leur promit une ample amnistie, les picqua d'honneur, joignit ses prieres, en un mot fit si bien, qu'ils promirent tout. Il leur lût ensuite les ordres du Roy, ils s'y soûmirent, consentirent même qu'on ne parlât jamais de Jean de Luna, & finirent par une protestation qu'il n'avoit point pris les armes contre Sa Majesté, mais seulement contre ses Ennemis secrets. Ces broüilleries ne finirent que tard, ainsi les Troupes parurent toûjours absolument necessaires dans le pais, & au moment qu'elles cesserent, les Gouverneurs apprirent que l'Armée Françoise s'avançoit à grandes journées vers le Piémont. Leur consternation fut d'autant plus grande, que bruit commun faisoit cette Armée incomparablement plus grande qu'elle n'étoit en effet, & qu'ils n'avoient que tres-peu des soldats. Ils distribuerent ceux qui leur restoient, dans les villes d'Alexandrie, de Verceil & d'Ast, & dans les autres Places fortes de la Province ; Ils choisirent 1556.

dix huit mille hommes dans Milan, & leur
1556. confierent la garde de cette grande ville. Ce dessein qui parût d'abord temeraire, & fort mal digeré, eut neanmoins de tres-heureuses suites; car la bourgeoisie, charmée de cette marque de confiance, ne parût jamais plus fidelle, ni mieux affectionnée, que durant cette guerre.

Excuses de Doria.

Les excuses de Doria ne parurent pas moins plausibles: Il allegua d'abord le siége d'Oran par les Maures, qui l'avoit obligé de mêner sa flotte sur les côtes d'Afrique, à la priere de Jeanne d'Autriche, Soeur de Sa Majesté Imperiale, Reine Doüairiere de Portugal, & Regente de ce Royaume pendant la minorité du Roy *Dom Sebastien* son petit fils. Cette Reine sur la nouvelle de siége formé par plusieurs petits Rois, ou Républiques de l'Afrique, avoit conjuré Doria de le faire lever, il se mit en mer pour cette expedition, mais il la trouva faite par les *Hollandois*, quand il arriva; ce qui l'obligea de remettre à la voile pour l'Italie. L'on ne sçait si les seules prieres de la Reine luy firent entreprendre ce voyage, ou si celles du Cardinal & de Pescaire, & sa jalousie particuliere, n'y eurent pas une grande part, quoy qu'il en soit, Philippe Second le luy avoit défendu. Doria vint moüiller à Livourne, il y passa le reste de la belle saison, feignant de remettre ses Galeres en état de tenir la mer, ou prétextant les vents contraires, & le hazard de s'exposer sur la fin de l'Eté, dans une mer aussi orageuse que l'étoit celle de la Toscane, l'hiver étant prêt de rendre la navigation impossi-

impossible, Doria reprit la route de Gennes, & y mena ses Galeres. 1556.

Philippe reçut fort mal les excuses des uns & des autres, & il trouva fort mauvais, qu'ils n'eussent pas deferé aux ordres d'un Vice-Roy, dont il connoissoit tout le merite & qu'il leur donnoit pour Generalissime.

L'on se preparoit cependant tout de bon à la guerre; le Pape, la France, l'Espagne, levoient des troupes, & l'Italie, pleine de troubles, ne sçavoit quel parti prendre. Le grand Duc de Toscane étoit fortement sollicité d'embrasser le parti des Ennemis de Philippe, & ce Monarque n'omettoit rien pour le retenir. Le Toscan paroissoit flotter entre l'un & l'autre parti, cependant il se determina pour l'Espagne; mais ce fut que l'année suivante, & aprés avoir retiré de grands avantages de sa declaration. Etat de l'Italie.

Le Duc de Ferrare promit de tenir pour la France, qui le nomma Generalissime de ses troupes dans l'Italie, & il fit de grands preparatifs pour se jetter dans les Etats du Duc de Parme, toûjours fidele aux Espagnols.

Venise voulut demeurer neutre; elle tâcha neanmoins d'empêcher le Duc de Ferrare d'entrer dans la Ligue, leva des troupes sous pretéxte de se garentir des courses des Turcs, & envoya cinquante Galeres croiser aux embouchures du Pô.

La petite République de Luques, à qui sa politique tient lieu de forces, & qui conserve sa liberté par ses menagemens avec les Souverains ses voisins, promit à la France de demeurer neutre, & de luy donner

1556. passage sur ses terres, & des vivres, en payant, & fit assurer Philippe Second par ses Envoyez, de son attachement sincere aux interests de Sa Majesté.

Les Genois fideles à l'Espagne, & pourvûs d'une flotte qui les mettoit à couvert des insultes des Confederez, ne chercherent point à changer de parti.

La divine providence fit assez voir par les prodiges qui parurent cette année 1566. qu'elle se preparoit à punir les crimes des hommes,

Prodiges. Ces prodiges en furent comme autant d'avertissemens.

Prés d'Ausbourg le ciel parut s'ouvrir, & être tout en feu.

Dans le Comté de Betz en Allemagne, l'on vît, aprés une gréle prodigieuse, des armées entieres qui se battoient au milieu de l'air, l'on appercevoit jusques aux moindres de leurs mouvemens, & l'on croyoit entendre le bruit de leurs armes, & les plaintes des blessez,

Prés de Bâle l'on apperçut en l'air un Ours & un Lion d'une grandeur au delà du naturel, qui couroient l'un sur l'autre avec beaucoup de fureur.

L'Allemagne se vît couverte d'un nombre infini de sauterelles, qui devorerent les fruits de la campagne, les feüilles des forests.

Constantinople fut presque toute renversée par un tremblement de terre.

Il plût du sang au Village de Herbellinguen, proche Schaffouse, & aux environs.

Une

Une Comete, qui parut depuis le commencement de Mars, fournit aux Astrologues une ample matiere pour écrire. Ils se donnerent bien de la peine pour en developper la cause; ce que ne firent point les personnes pieuses, qui connurent aussi tôt, que c'étoit un effet de la bonté de Dieu, lequel par ce signe de sa colere, avertissoit les hommes de detourner par une sincere penitence les justes effets de sa vangeance. 1556.

Fin du IV. Livre & du I. Tome.



TABLE DES CHAPITRES DU PREMIER TOME.

LIVRE PREMIER.

Chap.

Le

LIVRE SECOND.

Quint

LIVRE TROISIEME.

Chap.

Chap.

LIVRE QUATRIEME.

Les

Chap.

Fin de la Table des Chapitres du premier Tome.